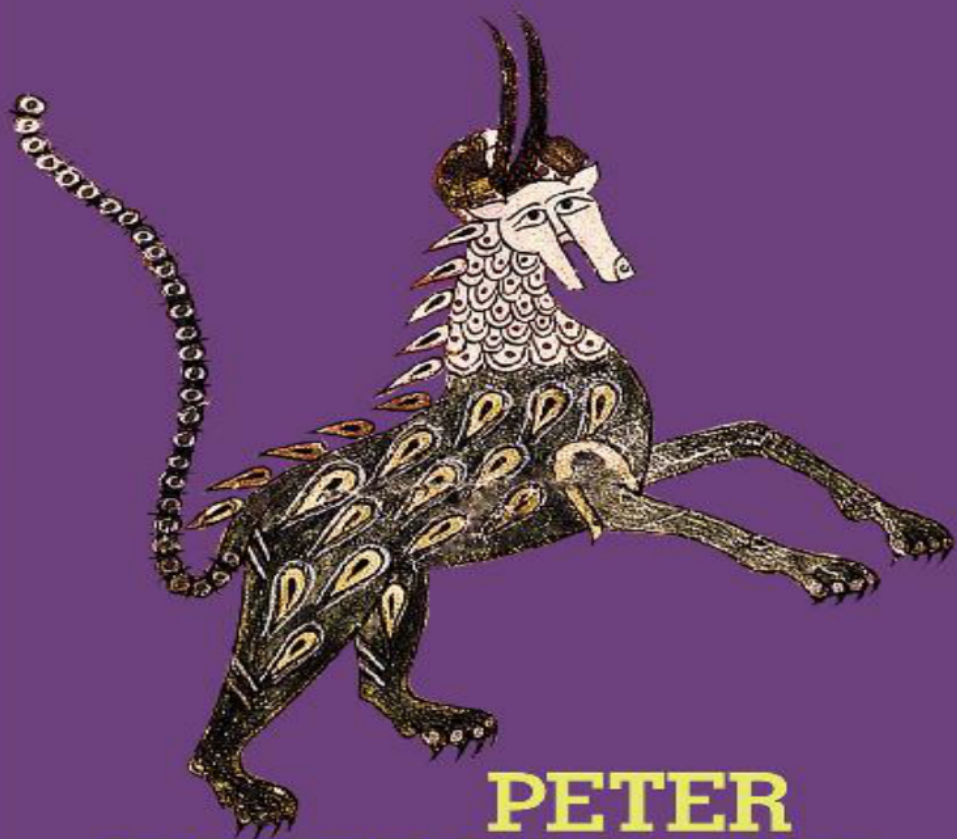


Fidelma 22- Le cavalier blanc

Tremayne, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

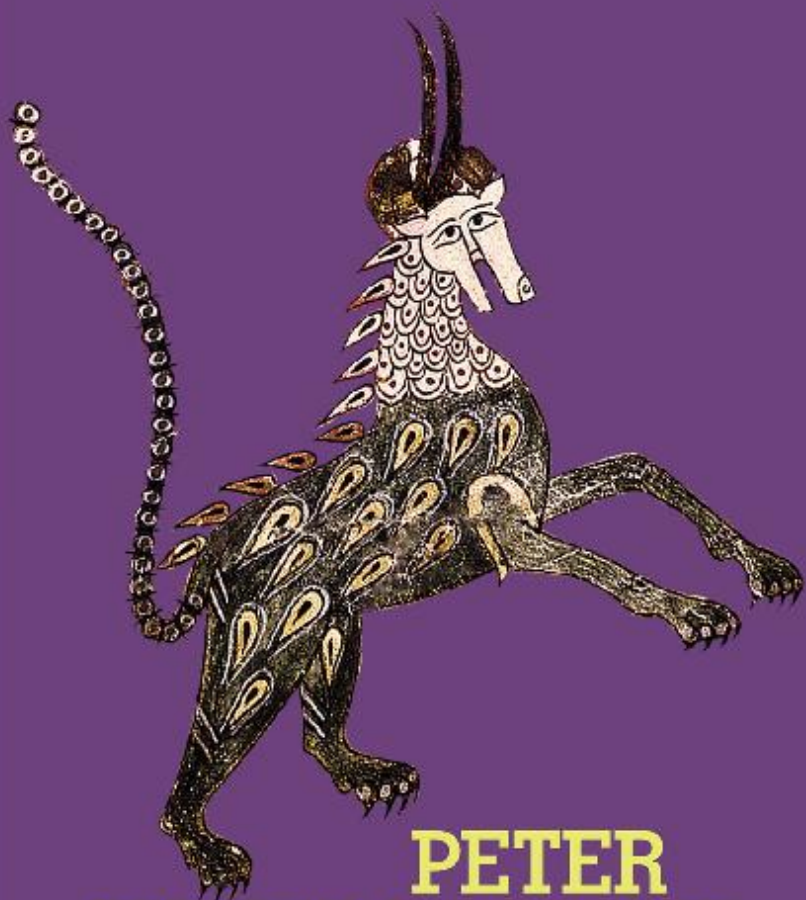


**PETER
TREMAYNE**

Le cavalier blanc

Grands détectives

**10
18**



**PETER
TREMAYNE**

Le cavalier blanc

Grands détectives

**10
18**

PETER TREMAYNE

LE CAVALIER BLANC

Traduit de l'anglais
par Hélène Prouteau

INÉDIT

10
18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

Pour les admirateurs de sœur Fidelma
rencontrés à l'abbaye de Bobbio, qui ont
suggéré qu'elle y vive une de ses aventures.

Bobbio in noir, perché no ?

*Et ecce equus pallidus et qui sedebat
desuper nomen illi*

Mors et Inferus sequebatur eum...

Et voici qu'apparut à mes yeux un cheval
livide ; celui qui le montait on le nomme
la Mort ; et l'Hadès le suivait.

Apocalypse 6, 8

Traduit de la Vulgate

en latin de Jérôme, IV^e siècle

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Sœur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice du VII^e siècle en Irlande

À Gênes dans le royaume des Lombards

Magister Ado de Bobbio

Frère Faro

Sœur Gisa

Dans le val Trebbia

Radoald, seigneur de Trebbia

Wulfoald, commandant des guerriers de Radoald

Suidur le Sage, médecin de Radoald

Aistulf, l'ermite

À l'abbaye de Bobbio

Abbé Servilius

Vénérable Ionas, un érudit

Frère Wulfila, intendant

Frère Hnikar, apothicaire

Frère Ruadán, originaire d'Inis Celtra

Frère Lonán, herboriste

Frère Eolann, *scriptor* ou bibliothécaire

Frère Waldipert, cuisinier

Frère Bladulf, frère portier

Romuald de Benevento, prince des Lombards

Lady Gunora, sa gouvernante

Évêque Britmund, de Piacenza, chef des ariens

Frère Godomar, son intendant

Sur le mont Penice

Wamba, chevrier
Hawisa, sa mère
Odo, le neveu d'Hawisa, chevrier
Ratchis, un marchand

À Vars

Grasulf, fils de Gisulf, seigneur de Vars
Kakko, son intendant

NOTE DE L'AUTEUR

En mai 2008, je me suis retrouvé en Italie du Nord pour faire la promotion des romans dont Fidelma est l'héroïne. La conférence la plus excitante devait se tenir à l'abbaye de Bobbio, dans l'ancien cloître. J'avais depuis longtemps le désir de la visiter mais l'occasion ne s'était jamais présentée.

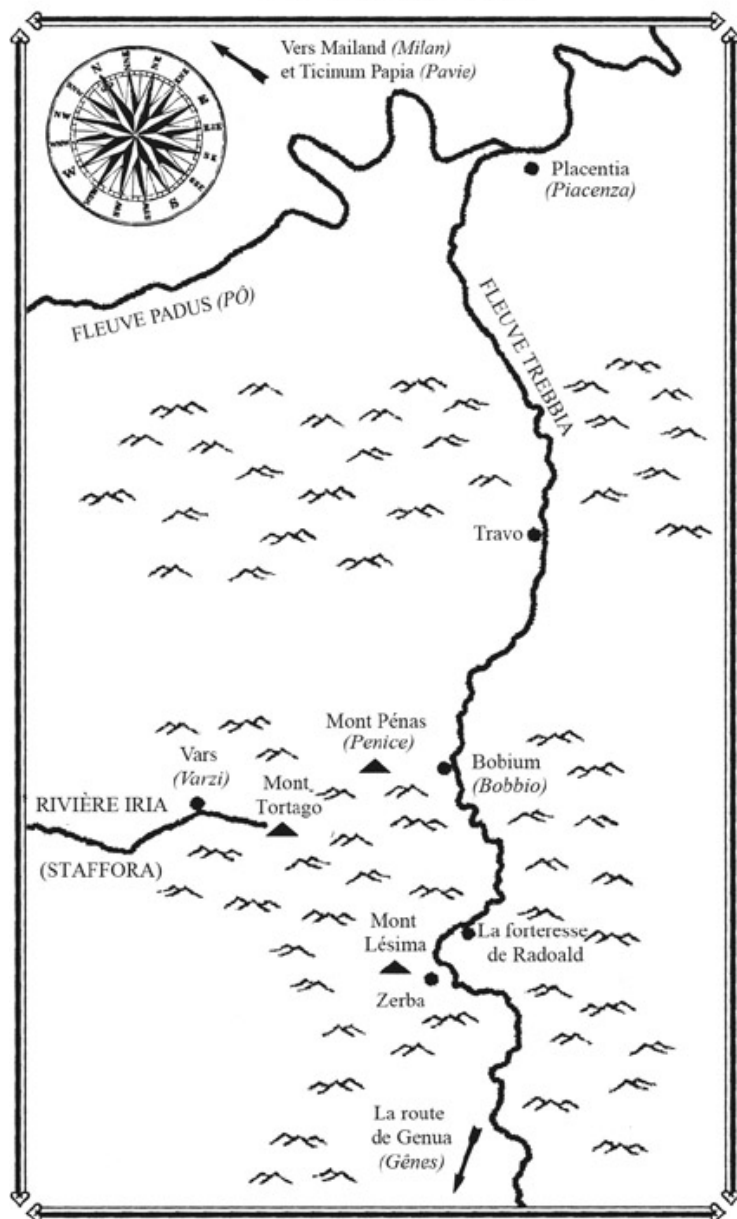
Bobbio, ou *Bobium* en latin, a été fondée en 612 par le célèbre saint et missionnaire irlandais Columbanus (540-615). Originaire de Leinster, il sera abbé de Bangor, dans le comté de Down, avant d'entamer ses pérégrinations à l'étranger. La forme originelle de son nom est Colm Bán, « colombe blanche », et on le confond souvent avec son homonyme de Donegal, Colm Cille, « colombe de l'église », appelé Colomba (521-597) et dont la célèbre fondation était située à Iona, une petite île au large de l'Écosse. Quant à l'abbaye de Bobbio, elle était tout aussi célèbre en Europe pour sa bibliothèque et ses érudits.

Ce fut pour moi un privilège d'évoquer sœur Fidelma dans un cadre aussi impressionnant. Un membre de l'assistance m'a demandé pourquoi je ne transporterais pas Fidelma à Bobbio, afin qu'elle y mène une de ses investigations au cours d'une visite au val Trebbia, dans les Apennins.

Dans *Le Suaire de l'archevêque*, Fidelma avait déjà visité Rome et résolu le mystère de la mort de Wighard, archevêque de Cantorbéry, en 664. Il s'agit d'un événement historique autour duquel j'avais imaginé une histoire. J'ai donc répondu « Pourquoi pas ? », et le quotidien le plus important d'Italie du Nord, *Libertà*, a rapporté l'anecdote sous le titre *Bobbio in noir, perché no ?* Il m'a fallu deux ans pour réaliser ce projet, ce qui m'a conduit à séjourner à plusieurs reprises dans le val Trebbia.

Les enquêtes de sœur Fidelma, à l'exception de deux recueils de nouvelles, suivent un ordre chronologique. Par exemple le premier roman, *Absolution par le meurtre* (1994), se déroule en mai 664. Les romans suivants couvrent la période 664-670, l'année qui verra la parution d'*Un calice de sang* (2010). *Le Cavalier blanc* est une exception. Cette histoire est située à Rome pendant l'été 664, juste après les événements relatés dans *Le Suaire de l'archevêque*. Les lecteurs se rappelleront peut-être que Fidelma a laissé son nouvel ami, frère Eadulf de Seaxmund's Ham, dans la cité éternelle pour retourner en Irlande. Elle s'est embarquée à Ostie, le port à l'embouchure du Tibre, pour rejoindre Massilia (Marseille) et suivre la route des pèlerins.

Le val Trebbia



CHAPITRE PREMIER

Le vieux religieux arborait la *corona spina*, la tonsure de saint Pierre, il était vêtu d'une robe de bure, d'une grande cape du même tissu, et chaussé de sandales en cuir dont les semelles claquaient sur le pavé. Il s'appuyait sur une canne à pommeau d'argent, semblable à une crosse d'évêque.

Dans la rue étroite, il passa devant sœur Fidelma qui s'était abritée sous l'auvent de la petite maison au toit de chaume où elle avait trouvé à se loger, dans un quartier surpeuplé du vieux port. La jeune femme lui jeta un coup d'œil distrait. Elle s'ennuyait à périr. Une journée de plus dans cette ville sinistre, où elle était contrainte de séjourner depuis plusieurs jours, lui paraissait une épreuve insurmontable.

Elle avait l'impression d'avoir quitté Rome depuis une éternité. Après s'être embarquée sur le Tibre, elle avait trouvé à Ostie un navire qui se rendait à Massilia¹ et tout semblait aller pour le mieux. Le bateau avait pris le large avec un vent sud-est et, d'après le capitaine, le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices. Puis le vent avait tourné et le navire avait été pris dans une violente tempête. Une des voiles s'était déchirée, un espar avait cédé et le vaisseau avait heurté un rocher, ouvrant une voie d'eau dans la coque. Fidelma ne pouvait guère s'en prendre au capitaine qui avait sauvé la vie à son équipage et à ses passagers en parvenant à ramener le navire jusqu'au port de Genua² où il avait sombré. Les marins avaient adressé une prière de gratitude aux anciens dieux et, quand Fidelma leur avait demandé pourquoi, ils lui avaient expliqué que le nom de Genua venait de Giano, Janus, le dieu bifrons, aux deux visages, protecteur des bateaux. Les matelots superstitieux estimaient qu'il avait étendu la main sur eux.

On avait affirmé à Fidelma que Genua était un port de commerce animé et qu'elle trouverait sans peine un autre navire qui jetterait l'ancre à Massilia. Manque de chance, ses entreprises s'étaient révélées vaines, aucun capitaine ne s'y rendait, pas plus que dans un port voisin. Des rumeurs disaient qu'une flotte franque faisait voile vers Genua, on parlait même de possibles conflits ; Fidelma n'y prêta guère attention. Elle avait erré dans les rues jusqu'à ce qu'on la dirige vers une petite hôtellerie fréquentée par des pèlerins où elle avait été fort bien reçue, mais elle bouillait d'impatience de poursuivre sa route.

Genua n'avait rien de particulièrement remarquable et la vieille aubergiste

lui avait rapidement résumé son histoire. Au cours de ces dernières années, divers conquérants s'en étaient emparés pour des raisons stratégiques. C'est ici que s'étaient abrités les vaisseaux des Byzantins régnants alors qu'ils tentaient d'arrêter les Lombards, composés de plusieurs tribus germaniques. Les Lombards avaient pris le pouvoir et imposé leur culture à cette ville commerçante. Au cours du siècle précédent, Alboin avait conquis toute la péninsule italienne, à l'exception de quelques territoires isolés comme les terres entourant Rome qui s'accrochaient à leur indépendance. Aujourd'hui, trente-six ducs lombards gouvernaient autour d'un roi.

Parmi les langues en usage dans le port, l'idiome guttural des Lombards était devenu prédominant. Dieu merci, le latin était encore la langue commune à tous, ce qui permettait à Fidelma de se faire comprendre.

Alors qu'elle réfléchissait à sa situation, un vieux religieux était passé devant elle suivi de deux hommes qui avaient attiré son attention. Ils étaient enveloppés de capes au capuchon rabattu sur les yeux et marchaient le dos courbé. L'un d'eux tenait un gourdin, révélé par sa cape qui s'était brièvement entrouverte. Les deux hommes avançaient en silence, prenant bien garde à ne pas faire résonner leurs pas sur le pavé.

Fidelma subodora quelque acte délictueux et sa fonction de *dálaigh*, d'avocate des cours de justice d'Irlande, la poussa à agir sans mesurer les conséquences possibles d'une telle intervention.

Elle s'élança derrière ces hommes qui laissèrent passer quelques personnes venant en sens inverse avant que le premier n'accélére le pas. L'endroit était désert. Fidelma se glissa entre deux bâtiments à l'instant où le deuxième homme tournait la tête pour vérifier que personne ne viendrait les déranger. Puis Fidelma vit les deux individus se rapprocher du vieillard inconscient de leur présence. Le meneur levait déjà son gourdin.

Fidelma se mit à courir.

— *Caveo ! Caveo !* s'écria-t-elle.

Le vieillard se retourna et, d'un geste vif, contra le coup qu'on allait lui porter.

Le deuxième assaillant, lui aussi armé d'un bâton, pivota sur ses talons et se précipita vers la jeune femme. Il s'apprêtait à la frapper quand elle s'arrêta net et se baissa. Entraîné par son élan, l'autre fit un vol plané et s'effondra sur le sol, laissant échapper son bâton que Fidelma écarta prestement. Son agresseur, le souffle coupé, luttait pour reprendre sa respiration.

Elle n'avait que rarement recours au *troid-sciathagid*, qui lui avait bien servi à Rome quand elle était tombée dans une embuscade. Il s'agissait d'un art de combat de son peuple qu'on appelait « la lutte par la parade ». Il était enseigné par des sages qui n'approuvaient pas l'usage des armes. En ces temps troublés, les missionnaires étaient souvent pris à partie, détroussés et même tués. Voilà pourquoi on leur apprenait comment se défendre à mains nues quand ils portaient pour des terres lointaines.

Fidelma s'apprêtait à affronter à nouveau son ennemi dont la cape rejetée

en arrière lui permit de distinguer un motif brodé sur l'épaule droite de sa tunique : une épée flamboyante autour de laquelle s'enroulait une couronne de laurier. Puis elle entendit un ordre aboyé. Le premier assaillant dévala la rue, son compagnon roula sur lui-même, se leva, se lança à sa suite et les deux hommes disparurent dans une allée latérale. Fidelma hésitait à les poursuivre quand une voix l'interpella en latin :

— Inutile de prendre des risques inconsidérés, ma sœur.

Elle se retrouva face au vieillard qui l'observait, appuyé sur sa canne. Il avait une écorchure au front.

— Vous êtes blessé ? demanda-t-elle.

— Cela aurait pu être pire, répliqua l'autre en souriant. Permettez-moi de vous remercier. J'ai déjà vu un religieux pratiquer votre art, seriez-vous, par hasard, originaire d'Hibernia ?

— Tout à fait, et je m'appelle Fidelma.

— Enchanté, sœur Fidelma. Je suis Ado de Bobium.

Fidelma baissa les yeux sur sa canne à la crosse en argent.

— L'abbé Ado ? avança-t-elle.

Il rit en secouant la tête. C'était un beau vieillard au visage intelligent, avec des yeux bleus et une abondante chevelure blanche qui lui tombait aux épaules. Il dégageait une grande force et venait de prouver que, malgré les ans, ses réflexes étaient encore vifs.

— Non, je ne suis pas abbé, mais on m'appelle Magister Ado, en signe de respect pour mon érudition et mon âge avancé.

Il jeta un regard circulaire.

— Mieux vaut ne pas traîner dans les parages, au cas où nos amis décideraient encore de se manifester. Je me rendais non loin d'ici. Laissez-moi vous offrir quelque rafraîchissement pour vous remercier de m'avoir protégé de ces... voleurs.

À l'évidence, ce terme n'était pas celui qui lui était venu à l'esprit. Cela excita la curiosité de Fidelma qui saisit l'occasion de se distraire un peu. Ils se mirent donc en chemin tandis que Fidelma répondait aux questions de son nouvel ami et expliquait ce qu'elle faisait à Genua.

Magister Ado s'arrêta devant une porte.

— Nous y sommes, dit-il en frappant de sa canne une série de coups qui ressemblait fort à un code.

Aussitôt, l'huis s'ouvrit et un jeune homme de belle prestance apparut, l'air inquiet. Il portait la robe de bure des religieux.

— Magister Ado ! Mais vous saignez !

— Rien de sérieux, rassurez-vous, frère Faro. Et maintenant, servez-nous du vin pour nous remettre de nos émotions.

Interloqué, le jeune homme se força à sourire.

— Entrez vite et pardonnez mon manque d'empressement dû à la surprise.

Fidelma vit qu'il vérifiait qu'ils n'avaient pas été suivis avant de refermer la porte derrière eux.

Magister Ado s'enfonçait déjà dans la maison où il faisait une chaleur étouffante et il les conduisit jusqu'à une petite cour intérieure où chantait une fontaine et où on respirait mieux. Un instant plus tard, une jeune fille se présentait dans l'embrasement d'une ouverture voûtée.

— Ah, sœur Gisa ! s'exclama Magister Ado. Ma compagne sœur Fidelma d'Hibernia et moi-même ne refuserions pas un gobelet de vin.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Vous avez du sang sur le front...

— Juste une égratignure.

Il se tourna vers Fidelma.

— Sœur Gisa et frère Faro, des amis à moi, ont tendance à me protéger de manière excessive. Ils se font du souci pour un rien.

Après un bref hochement de tête en direction de Fidelma, la jeune fille se dirigea vers une petite table où étaient posés un pichet de vin et des gobelets en terre cuite et elle entreprit de faire le service. Quant à frère Faro, il ne semblait pas rassuré par les explications du vieil homme.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il avec anxiété.

— Une tentative de vol, voilà tout. Grâce à la présence d'esprit de sœur Fidelma, ces brigands ont décampé.

— Donc ils savent où vous vous trouvez.

Le vieil homme lui adressa un regard appuyé avant d'afficher à nouveau une expression affable.

— Dépêchez-vous, mon enfant, j'ai la gorge sèche. La chaleur et la poussière des rues m'ont donné soif.

Sœur Gisa s'employa à verser le vin et coula un regard timide à Fidelma. Elle était ravissante, avec des yeux aussi noirs que ses cheveux qui dessinaient une ligne sombre à la lisière de sa coiffe, et la carnation dorée de sa peau ne devait rien à l'exposition au soleil.

— Conte-moi comment vous en êtes venue à porter secours au *magister*, ma sœur.

Tout le monde parlait un latin châtié et nul n'avait encore eu recours à une langue vernaculaire.

Fidelma haussa les épaules.

— J'ai vu deux hommes au comportement suspect qui se glissaient derrière Magister Ado et j'ai crié pour le prévenir. Voilà tout.

Le noble vieillard secoua la tête en souriant.

— Notre invitée est trop modeste. Quand une de ces brutes a voulu la frapper, elle l'a jetée au sol grâce à un art gymnique où excellent certains frères d'Hibernia. J'avais déjà été le témoin d'une telle démonstration.

— Je vous remercie infiniment d'avoir sauvé la vie de notre maître, ma sœur, dit Faro, submergé de gratitude.

— Il arrive que la jeunesse écoute encore les anciens puisque Faro me considère toujours comme son maître, ironisa le vieil homme.

Frère Faro devait avoir vingt et quelques années.

— Savez-vous pourquoi on vous a attaqué ? demanda Fidelma entre deux gorgées de vin. Je jurerais que ces hommes n'étaient pas de simples voleurs.

— Vous avez un esprit aiguisé, fit remarquer Ado, mi-figue, mi-raisin.

— Que voulez-vous, c'est dans ma nature. Je suis une avocate des cours de justice.

— Attendez ! s'exclama sœur Gisa. Ne seriez-vous pas la religieuse qui s'est récemment rendue à Rome ?

Elle se tourna vers le vieil érudit.

— Il y a une semaine, alors que nous quitions l'abbaye pour venir vous rejoindre, nous avons bavardé avec un de nos frères qui rentrait de Rome. Il nous a parlé d'une certaine Fidelma de Cashel. Elle venait de résoudre l'énigme du meurtre d'un évêque saxon et le Saint-Père ne tarissait pas d'éloges à son égard.

Fidelma sourit.

— C'est bien moi. Je suis la fille de Failbe Flann, aujourd'hui décédé et autrefois monarque du royaume de Muman, dont la capitale est Cashel. Mon frère est maintenant l'héritier présomptif de la couronne et je me suis effectivement acquittée d'une mission dont les évêques d'Hibernia m'avaient chargée.

Ravie, sœur Gisa battit des mains.

— Alors vous vous rappelez sûrement frère Ruadán d'Eenish Keltrah ?

Fidelma ouvrit de grands yeux. Un flot de souvenirs lui revint en mémoire, remontant à l'époque où elle n'était qu'une écolière.

— Vous voulez dire Inis Celtra ? Frère Ruadán était mon maître avant que j'atteigne l'âge du choix. Que savez-vous de lui ?

— Il sert dans notre abbaye et quand votre nom a été mentionné par notre frère de Rome, il a dit qu'il vous connaissait.

— Mais... il doit être très âgé. Et il vit dans une abbaye non loin d'ici ?

— Pas exactement, intervint frère Faro, et il a effectivement atteint un âge canonique. Quand nous l'avons quitté il y a une semaine, il était confiné dans son *cubiculum* avec une forte fièvre.

— Dans quel monastère se trouve-t-il ?

— Celui de Bobium, répondit sœur Gisa. Il a parlé de vous avec la plus profonde affection et a précisé qu'il avait été le précepteur de la fille de son roi. Il était convaincu que le *dálaigh* dont on parlait à Rome était bien son ancienne élève.

Magister Ado la considérait maintenant avec un vif intérêt.

— C'est donc vous qui vous êtes gagné les faveurs du Saint-Père au palais de Latran ?

Devant cet assaut de questions, Fidelma commençait à se sentir mal à l'aise.

— Oui, c'est bien moi. Et où se situe Bobium ? J'aimerais beaucoup revoir frère Ruadán.

— Le monastère a été construit dans les montagnes, répondit frère Faro, et

il faut bien prévoir trois jours de chevauchée pour l'atteindre.

« Sans compter qu'il me faudrait un guide », songea Fidelma, déçue d'être obligée de renoncer à des retrouvailles qui lui auraient fait le plus grand plaisir. Rentrer à Muman représentait un pénible voyage et cette excursion lui causerait trop d'embarras.

— L'organisation et le temps que réclamerait une telle expédition ne plaident pas en sa faveur. Croyez bien que je le regrette, car je suis très attachée à frère Ruadán. Pardonnez-moi, Magister Ado, mais l'émotion m'a troublé l'esprit. Qu'est-ce que je disais ?

— Qu'à votre avis les hommes qui ont attaqué le *magister* n'étaient pas de simples voleurs, dit sœur Gisa en remplissant à nouveau les gobelets.

— Comment êtes-vous parvenue à pareille conclusion ? s'enquit le vieux religieux auprès de Fidelma.

— Tout d'abord, votre comportement. Vos hésitations quand on vous a prié de décrire ces hommes. L'anxiété visible de frère Faro et les quelques paroles que vous avez échangées. Le fait qu'il ait vérifié que nous n'étions pas suivis avant de refermer la porte... et je ne vous ai pas encore parlé des agissements des assaillants.

Magister Ado renifla d'un air moqueur.

— Vous êtes redoutable.

— J'attends toujours des éclaircissements de votre part.

Il y eut un instant de silence.

— Vous affirmez que vous êtes intervenue par pure compassion et que vous ne m'aviez jamais vu auparavant ?

— Je n'ai aucun ami ici où je suis une étrangère.

— Que savez-vous de cette terre des Lombards ?

— Peu de choses.

— Ignorez-vous que l'abbaye de Bobium a été fondée par Columbanus, un érudit réputé de votre pays ?

— Colm Bán ? J'ai lu ses œuvres, mais je croyais qu'il avait surtout évangélisé les Francs du Nord. Et aussi qu'il était mort depuis longtemps.

— Sur ce dernier point, vous ne vous êtes pas trompée. Il y a plus de cinquante ans qu'il a traversé les montagnes et fondé notre abbaye. Quand j'ai rejoint la communauté de Bobium, c'était pour étudier dans la magnifique bibliothèque qu'il nous a laissée.

— Magister Ado a écrit le *Vita Cummi* qui l'a rendu célèbre dans notre pays, ajouta frère Faro avec fierté.

— Vous exagérez, mon fils, le réprimanda le vieil homme. J'étais trop jeune quand j'ai rédigé cette biographie et, de mon point de vue, elle présente bien des faiblesses. Vous connaissez Cummi, sœur Fidelma ?

— Non, Cummine est un nom très répandu en Éireann.

— L'homme dont je vous parle, lui aussi un évêque de votre île, est arrivé à Bobium à un âge avancé mais il a vécu de longues années avec nous. Ce saint homme aurait mérité un auteur plus expérimenté que moi pour rapporter ses

hauts faits.

— Mon *magister* pêche par modestie, insista le jeune religieux. Il a écrit plusieurs ouvrages qui lui ont valu une renommée d'érudit dans les terres des Lombards.

Fidelma le dévisagea d'un air songeur.

— Cela n'explique toujours pas pourquoi il a été agressé.

— Êtes-vous savante ? demanda brusquement le *magister*.

— Tout est relatif. J'ignore aujourd'hui ce que je saurai demain et c'est en agissant que l'on complète ses connaissances.

— Je vois que vous appréciez la précision, gloussa Magister Ado.

— Je suis une juriste, ne l'oubliez pas.

— Alors apprenez que le peuple de ce pays est divisé en de nombreuses factions. La guerre civile et les intrigues ne sont jamais bien loin et elles se manifestent non seulement dans la vie des laïques, mais aussi chez les religieux.

— Et la raison de cette attaque ?

— Bobium refuse de se mêler de ces conflits et ne reconnaît que l'autorité du Saint-Père et le *credo* tel qu'il a été défini au premier concile de Nicée. Pour certains, cette prise de position mérite la mort.

— Je ne comprends pas, répliqua Fidelma, visiblement choquée.

— Nous nous efforçons de protéger ce territoire.

— Et vous, de qui vous protégez-vous ?

Magister Ado marqua un temps d'hésitation.

— Ici, quand ils n'ont pas souscrit aux doctrines d'Arius, la majorité des gens adorent encore les anciens dieux. Et certains partisans d'Arius sont plus fanatiques que d'autres.

Il baissa la voix.

— Leurs chefs sèment le tumulte, la destruction aveugle, et leurs guerriers profanent cette contrée.

Fidelma tenta de rassembler ses maigres connaissances sur Arius. Il avait été déclaré hérétique au premier concile de Nicée mais elle ne se rappelait plus pourquoi.

— Éclairez-moi, Magister Ado.

— Il y a trois siècles de cela, Arius était originaire d'Alexandrie où il enseignait la foi. Alors que nous croyons en la Sainte-Trinité, Arius professait qu'il n'y avait qu'un Dieu. D'après lui, alors que Dieu le Père a toujours existé, il n'en est pas de même pour Dieu le Fils. Jésus a été créé par Dieu et il lui est donc inférieur. Arius a même déclaré qu'avant sa naissance le Christ n'existait pas.

— Cependant, on nous enseigne que Dieu est trois en un – Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit.

— Bien sûr. Mais Arius et ses fidèles pensaient que Dieu existait avant le concept du temps et qu'il était le Créateur de toute chose. Dieu le Père avait créé son Fils, qui était soumis au Père, qui avait également créé le Saint-

Esprit, soumis au Fils.

Fidelma voyait bien la logique de cet argument qu'elle n'avait jamais entendu auparavant, et elle se proposa d'étudier cette doctrine dès qu'elle en aurait l'occasion.

— J'ai du mal à comprendre comment cette différence d'interprétation pourrait conduire à verser le sang, objecta-t-elle.

Frère Faro poussa un soupir excédé.

— Et pourtant. Un noble arien, lors d'une visite à Bobium, était tellement furieux qu'un de nos frères réfute ses arguments qu'il l'a transpercé de son épée.

— Et si frère Faro vous a dit que frère Ruadán souffrait d'un accès de fièvre, c'était pour éviter de vous contrarier, ajouta sœur Gisa. En réalité, il est alité parce qu'il a été roué de coups par ces mêmes ariens. Cela s'est passé la veille de notre départ pour Genua.

Fidelma était atterrée.

Magister Ado se tourna vers frère Faro.

— Et c'est maintenant que vous me le dites ? s'indigna-t-il.

— J'avais l'esprit ailleurs, s'excusa le jeune homme. Je craignais pour votre sécurité, j'avais peur que vous ne parveniez jamais sain et sauf jusqu'ici.

— Narrez-moi l'affaire en détail.

— On l'a trouvé tôt le matin devant les portes de l'abbaye. Un morceau de papyrus sur lequel on avait griffonné *haereticus* était accroché à ses vêtements tachés de sang.

— Est-il gravement blessé ? s'enquit Fidelma d'une voix rauque.

Sœur Gisa pinça les lèvres.

— Son état est sérieux et le diagnostic de notre médecin très réservé. À son âge, il ne lui reste pas beaucoup de forces pour se battre.

Fidelma s'adressa au Magister Ado.

— Pensez-vous que ces hommes qui vous suivaient étaient des fidèles d'Arius ?

— La communauté de Bobium est connue pour ses critiques acerbes d'Arius, intervint frère Faro. À part les ariens, Bobium n'a pas d'ennemis.

— Absolument, acquiesça Magister Ado. Comment ces bandits ont-ils appris que je me trouvais à Genua, je l'ignore. Je suis arrivé par bateau ce matin.

Sœur Gisa hocha la tête d'un air songeur.

— Magister Ado rentre d'Aquitania³. Nous nous sommes déplacés jusqu'ici pour le ramener à Bobium.

Magister Ado jeta un regard d'avertissement à la jeune femme.

— D'après la rumeur, un bateau devait partir d'ici pour faire escale à Massilia, dit Fidelma. J'espérais monter à bord pour me rendre dans cette ville, mais le capitaine du vaisseau a finalement décidé de faire voile pour Ostie. Et tout comme vous, je ne comprends pas comment vos ennemis ont appris que vous étiez à Genua.

Magister Ado haussa les épaules.

— Nos ennemis ariens ont d'excellents réseaux d'espionnage et l'évêque Britmund de Placentia⁴ est notre ennemi le plus implacable. Cela ne m'étonnerait pas qu'il ait appris que Faro et Gisa venaient à ma rencontre.

Frère Faro rougit.

— Je vous assure que personne en dehors de l'abbaye n'a été mis dans la confidence.

— Je ne vous reproche rien. Cela étant, il n'est pas rare qu'un ennemi attentif procède à des déductions logiques.

— D'où la nécessité de ne pas nous attarder ici, murmura sœur Gisa.

— Quand retournez-vous à Bobium ? interrogea Fidelma.

— Demain à la première heure, répondit Faro.

Fidelma, troublée, balbutia :

— Je suis consternée par ce que je viens d'apprendre sur l'état de santé de frère Ruadán. Au vu des circonstances, mon devoir commanderait que je le voie avant que... que...

Elle ne parvint pas à finir sa phrase. Ruadán avait occupé une place importante dans sa vie. Sa mère était morte en couches et son père, le roi Failbe Flann, était décédé alors qu'elle et Colgú étaient enfants. À sept ans, on avait envoyé Fidelma dans la petite communauté de Ruadán, à Inis Celtra, qu'elle n'avait quittée qu'à l'*aimsir togu*, l'âge du choix fixé à quatorze ans pour les femmes. À cette époque, Ruadán représentait sa seule figure paternelle et elle s'en remettait à lui pour toutes les décisions importantes. C'est lui qui l'avait incitée à rejoindre le collège du brehon Morann de Tara où elle avait étudié le droit. Soudain, elle ressentit un besoin irrésistible de serrer une dernière fois son vieux maître dans ses bras.

— Rien ne vous empêche de nous accompagner ! lança Gisa avec enthousiasme.

— C'est une longue chevauchée à travers les montagnes, fit observer Faro d'un ton réprobateur.

— Le problème, c'est le cheval, répliqua Fidelma. Je n'ai pas les moyens de m'en acheter un.

Magister Ado réfléchit un instant.

— N'avez-vous pas pris une mule pour les bagages ? lança-t-il à Faro avec brusquerie.

— Certes, répondit l'autre à regret. Toutefois...

— Notre paquetage se réduit à pas grand-chose et je peux chevaucher la mule, le coupa Gisa.

— Vous savez monter ? demanda Magister Ado à Fidelma.

— Bien sûr, rétorqua Fidelma, qui avait appris l'équitation à peu près en même temps qu'elle apprenait à marcher.

— Le trajet est long et le terrain rocailleux, protesta Faro.

— J'ai déjà parcouru de longues distances dans des conditions difficiles, le rassura Fidelma.

— J'ai été impressionné par la perspicacité et le sang-froid de sœur Fidelma lors de l'embuscade qu'on m'a tendue, dit Magister Ado au jeune homme. À mon avis, elle peut nous être utile.

Avant que Fidelma puisse savoir à quoi se référait le vieil homme en évoquant les éventuels services qu'elle pouvait leur rendre, sœur Gisa s'écria :

— Voilà qui est réglé. Je me réjouis de profiter de votre compagnie au cours de ce voyage.

Résigné, frère Faro poussa un profond soupir.

— Très bien. Rassemblez quelques affaires, ma sœur, juste le nécessaire, et surtout soyez discrète. Quand vous reviendrez ici, veillez à ce que personne ne vous suive. Nous vous attendons à l'aube.

— Je me ferai légère, frère Faro, dit Fidelma avec componction.

Il ne saisit pas la note humoristique de sa remarque :

— Après ce qui s'est passé, inutile de vous rappeler que nous devons rester vigilants, maugréa-t-il.

— Naturellement. Je laisserai quelques effets à l'hôtellerie où je loge et vous retrouverai ici à l'heure dite.

Elle se leva, imitée par Magister Ado.

— À votre auberge, il ne faut pas mentionner le but de votre voyage, lui dit-il. Il n'est pas impossible que nos bandits cherchent à se renseigner sur nous dans les hôtelleries du port.

Cette atmosphère de conspiration surprit Fidelma qui garda ses réflexions pour elle.

— Ne vous inquiétez pas, je suivrai vos instructions, et je suis impatiente de gagner Bobium.

— Trois journées de chevauchée à travers les montagnes n'aura rien d'une partie de plaisir, grommela Faro. J'espère que vous êtes aussi bonne cavalière que vous l'affirmez.

— Je le suis, répliqua Fidelma, irritée qu'on ne la croie pas sur parole.

— Alors nous atteindrons Bobium dans les délais requis, dit Magister Ado d'un ton apaisant.

1. Marseille. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Gênes.

3. Aquitaine.

4. Piacenza.

CHAPITRE II

Le soleil se maintint un instant en équilibre sur la ligne de crête derrière eux, bascula et disparut. Depuis leur départ de Genua, la journée avait été rude. Ils avaient suivi des chemins tortueux, grimpant à l'assaut des montagnes au pas de leurs montures, plus haut, toujours plus haut. Maintenant, ils avançaient sur une route large et dégagée. De temps à autre, ils croisaient de petits groupes de marchands descendant la pente avec leurs mules lourdement chargées. Tout ce petit monde se saluait amicalement et Fidelma était surprise de voir autant de gens.

— Nous sommes sur un tronçon de la vieille route du sel, expliqua Magister Ado qui chevauchait à ses côtés.

Derrière eux venaient frère Faro, sur un cheval gris, et sœur Gisa à dos de mule. Les chevaux qu'ils montaient, nerveux, d'une bonne hauteur au garrot, avec un dos assez court, une croupe étroite et une longue queue portée bas, étaient d'une race inconnue de Fidelma.

— La route du sel ? répéta-t-elle.

— Elle mène à Ticinum Papia¹, une ville derrière cette montagne, un peu plus au nord. Les marchands transportent jusqu'au port de la laine, des olives, du vin... puis ils chargent du sel qu'ils acheminent vers Ticinum Papia.

— Est-ce là que nous allons ?

— Non, ce soir nous nous arrêterons dans un hameau où la route du sel oblique vers le nord. Puis nous nous dirigerons vers le val Trebbia qui conduit à l'abbaye de Bobium.

Depuis le début de leur excursion, Fidelma était frappée par la ressemblance des paysages qu'ils traversaient avec ceux de son pays. Les montagnes aux courbes arrondies, les forêts en basse altitude composées d'arbres qu'elle connaissait bien, par exemple les hêtres, les noisetiers, les sorbiers des oiseleurs... même les fougères et les ronces avaient un aspect familier. Cependant, quelque chose d'indéfinissable lui disait qu'elle n'était pas en Irlande. Peut-être était-ce dû à la terre grasse, d'un brun rougeâtre ?

Dans le ciel tournoyaient des martinets et des éperviers. Elle ne parvenait pas à identifier les chants de certains oiseaux. Puis elle vit un chêne. Il ressemblait beaucoup à ceux d'Éireann mais la forme des feuilles n'était pas tout à fait la même.

Quand elle demandait à ses compagnons de la renseigner sur la géographie,

la faune ou la flore, ils se montraient serviables et attentifs.

Ce fut frère Faro qui désigna une colline plus haute que les autres, juste en face d'eux à gauche.

— Voici le mont Antola. Nous l'atteindrons ce soir et demain nous quitterons la vieille route du sel pour val Trebbia, plus au sud. Notre abbaye domine les rives de la Trebbia.

— Elle prend sa source sur ce sommet, qu'on appelle la Praela, et se jette dans le Padus², un fleuve qui coule au nord de Bobium.

— Nous faudra-t-il gravir ces montagnes ? s'enquit Fidelma, vaguement inquiète, car elles étaient beaucoup plus élevées que celles d'Irlande.

— Non, il y a un passage, la rassura Faro. Et c'est là que nous trouverons refuge pour la nuit.

Ils firent halte dans une petite auberge fréquentée par des commerçants. On les installa dans un coin confortable et bien chauffé où ils bavardèrent à loisir, échangeant des informations sur leurs différents itinéraires. Magister Ado s'intéressait vivement au pays natal de Columbanus et Fidelma posa plein de questions à ses compagnons sur leurs origines. Sœur Gisa, une Lombarde de val Trebbia, en plus d'être ravissante avait aussi l'esprit vif, et elle faisait des commentaires pénétrants et réfléchis. Elle n'avait pas plus de vingt, vingt-deux ans. Elle s'était rendue à Bobium pour étudier l'algèbre sous la férule de Magister Ado. Frère Faro avait rejoint l'abbaye deux ans auparavant. Fidelma n'apprit pas grand-chose sur lui sinon qu'il venait d'une région plus au nord.

— Bobium est-il un *conhospitae* – une maison double ? demanda-t-elle en apprenant que plusieurs religieux irlandais servaient au monastère.

— Non, répliqua aussitôt Magister Ado. L'abbaye ne l'a jamais été. Elle a appliqué la règle de notre fondateur Columbanus. Puis l'abbé Bobolen, avec l'appui des frères, décida d'adopter celle de Benoît il y a une vingtaine d'années.

Fidelma connaissait les ravages causés par cette règle en Éireann.

— Vous avez donc renié les préceptes de votre fondateur ?

— Il fallait bien évoluer avec notre temps. Les préceptes de Columbanus étaient très durs et nous avons été contraints à des compromis.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Je vous assure, ma sœur, que les moines avaient fini par regimber contre la discipline et les châtiments prônés par Columbanus, expliqua Magister Ado. Par exemple, si l'un d'eux se présentait à la messe alors qu'il n'avait pas eu le temps de se raser, il recevait six coups de bâton.

— Aucun établissement religieux n'a recours à de telles pratiques en Hibernia. Comment pouvez-vous affirmer qu'il s'agissait bien de la règle de Colm Bán ?

— Toujours est-il qu'elle a été remplacée par celle de Benoît.

Ado la fixa d'un air songeur.

— Plusieurs de nos religieux d'Hibernia ont manifesté la même surprise que vous quand ils ont pris conscience du genre de discipline imposée par

Columbanus.

— Cela ne m'étonne pas. Elle ressemble davantage aux pénitentiels, qu'on cherche à nous imposer, qu'à la vie ordinaire d'une abbaye irlandaise. Colm Bán se serait-il déclaré en faveur des pénitentiels ?

— Je crois surtout, intervint sœur Gisa, que Columbanus avait des difficultés pour maîtriser ses fidèles lombards et francs, qu'il a assujettis d'une main de fer.

— Et donc Bobium ayant adopté la règle de Benoît, les sexes ont été séparés.

— Il y a une maison réservée aux femmes en dehors de l'abbaye, confirma Magister Ado. On les autorise néanmoins à se mêler aux hommes pour le travail, la prière, et le repas du soir qu'elles prennent avec nous. De nombreux moines se sont prononcés contre une exclusion des moniales, ils voudraient que nous préservions certains aspects du *conhospitae*, qui d'ailleurs continue de prévaloir chez vous.

— Et votre abbé, qu'en pense-t-il ?

— Les ascètes qui prônent le célibat ont sa faveur, commenta sœur Gisa, qui se mordit aussitôt la lèvre comme si elle regrettait cette remarque.

— L'abbé Servilius est un de mes vieux amis, grommela Magister Ado. Nous nous sommes rencontrés quand nous étions jeunes. Il vient d'une vieille famille patricienne de Rome, ce dont il tire une grande fierté. Il rappelle souvent que le célibat est une ancienne coutume remontant aux prêtres de Bacchus et, d'après lui, ce mode de vie favorise l'épanouissement du sentiment religieux.

— En tout cas, ce concept a gagné de puissants soutiens à Rome, déclara Fidelma. Cela pose-t-il des problèmes à Bobium ?

— Pas au monastère, où il n'y a pas de dissensions chez les frères, dit très vite Magister Ado. Nous sommes surtout menacés de l'extérieur.

— Vous vous référez aux ariens ? s'enquit Fidelma en surprenant les regards troublés qu'avaient échangés Faro et Gisa.

— Ne vous inquiétez pas, reprit Magister Ado. En ce qui concerne l'agression dont j'ai été l'objet, je pense qu'il s'agit d'une réaction à mes discours critiques contre les évêques et les nobles corrompus de ce pays se réclamant d'Arius. Ils utilisent sa bannière pour justifier leurs attaques des communautés religieuses.

— Voilà qui est plutôt alarmant. À peine aviez-vous mis un pied à Genua que vous tombiez dans une embuscade. Vous étiez parti depuis combien de temps ?

— Vous êtes très curieuse, Fidelma.

— L'enseignement que j'ai reçu m'a formée à mener des investigations et à aiguïser mon regard. Excusez-moi si je vous ai choqué.

Le vieux religieux se détendit.

— J'étais en chemin depuis quelques semaines et mon voyage avait pour objet l'achat d'un texte au *scriptorium* de l'abbaye de Tolosa³. Maintenant,

nous touchons au but. Demain nous entrerons dans le val Trebbia où nous ne risquerons plus rien.

Fidelma trouvait le vieil homme bien optimiste pour quelqu'un qui venait d'échapper à un dangereux traquenard.

Le lendemain matin, ils quittèrent la route principale, suivirent de petits sentiers dans les collines et descendirent dans une longue et tortueuse vallée où coulait une rivière tumultueuse.

— La Trebbia, annonça frère Faro à Fidelma.

Gisa et Magister Ado chevauchaient devant eux.

— La rivière passe à Bobium. Cette nuit, nous la traverserons près du mont Lésima et, demain matin, vous pénétrerez dans le saint lieu fondé par Columbanus et ses fidèles.

Là encore, la végétation luxuriante n'était pas sans rappeler l'Irlande à la jeune femme. Pas étonnant que Colm Bán ait choisi cette contrée pour y établir sa communauté. Sur les collines, les hêtres au feuillage d'un vert soutenu et les sureaux avec leurs dômes majestueux qui poussaient en hauteur laissaient filtrer peu de lumière. Plus bas, on distinguait des bouquets compacts de cormiers. Le vent soulevait leurs feuilles dont le duvet argenté brillait au soleil. Les fougères et la bruyère prospéraient là où les arbres se raréfiaient. Des clématites sauvages grimpaient sur les troncs et leurs fleurs blanc et vert pâle répandaient une douce odeur de vanille.

Frère Faro remarqua l'intérêt que Fidelma portait à la végétation.

— Vous vous rappelez le plat que nous avons mangé hier soir ?

Il désigna les châtaigniers qui dominaient aux abords de la vallée.

— Il était cuisiné avec des châtaignes, le fruit de ces arbres.

Fidelma en avait déjà vu dans les royaumes saxons. On lui avait dit que les Romains les avaient apportés avec eux.

— Dans les pays saxons, les châtaignes sont immangeables, fit-elle observer. Elles ne parviennent pas à mûrir. Sans doute le climat est-il trop froid.

Magister Ado et sœur Gisa s'arrêtèrent un instant pour leur permettre de les rattraper.

— Ici, nous fendons les bogues et nous consommons les fruits bouillis ou cuits sous la cendre, intervint Gisa.

Et elle expliqua à Fidelma en quoi consistait la cuisine locale pendant que les deux hommes suivaient à une courte distance. Gisa et Faro chevauchaient du côté de la rivière, Fidelma et Ado du côté de la forêt.

Fidelma s'avança pour mieux observer un volatile aux ailes effilées et à la longue queue sautillant au bord de l'eau. Il s'envola en émettant un paillement et Fidelma reconnut une crécerelle. Un instant plus tard retentirent des cris perçants et deux buses noires aux larges ailes arrondies s'envolèrent au-dessus d'eux. Puis il s'ensuivit une cacophonie de cris d'oiseaux. Fidelma se tourna vers les bois et, apercevant une ombre près d'un arbre, elle poussa

un hurlement pour avertir ses compagnons du danger.

Magister Ado s'était déjà couché sur l'encolure de sa monture. Ils perçurent un sifflement et frère Faro tomba de son cheval avec un gémissement de douleur. Fidelma vit la tige d'une flèche plantée dans son épaule et le sang qui rougissait son vêtement. Magister Ado s'était déjà redressé. À l'évidence, il avait repéré l'archer avant Fidelma et il s'était aussitôt baissé, évitant la flèche qui avait frappé Faro. Sœur Gisa était blême.

Fidelma se retourna. Deux hommes avaient émergé de la forêt et s'avançaient vers eux. S'ils fuyaient, ils seraient obligés d'abandonner Faro ; s'ils restaient, ils étaient morts.

Magister Ado enfonça ses talons dans les flancs de sa jument et passa près d'elle. Il n'était pas allé bien loin quand retentirent des trompes de chasse. Fidelma, prise de court, demeurait figée sur son étalon. Surgissant d'un virage du chemin en face d'eux apparurent six hommes armés sur des chevaux lancés au galop.

Leur chef cria des ordres. Trois des cavaliers mirent pied à terre et entreprirent de grimper dans les bois à la poursuite des assaillants.

Sœur Gisa avait sauté de sa mule pour aller s'agenouiller près de frère Faro tandis que Fidelma se précipitait à son secours. Faro ouvrit les yeux. La flèche avait pénétré dans l'épaule sans toucher les muscles essentiels. Mais il fallait l'extraire sur-le-champ, sinon la blessure risquait de s'envenimer.

— Tenez-le, dit Fidelma à Gisa, et elle ajouta à l'adresse de Faro : Ça va faire un peu mal.

Il hocha la tête. La pointe de la flèche, qui n'avait rencontré que des tissus mous, était ressortie dans le dos. Dieu merci, la tige était lisse. Elle ôta l'empennage tout en espérant qu'il ne restait pas de plumes dans la blessure, saisit la pointe et tira d'un coup sec, faisant passer la totalité de la flèche à travers la chair. Frère Faro expira bruyamment et s'évanouit.

— Vite, ma sœur, allez chercher de l'eau, ordonna Fidelma.

Gisa descendit à la rivière avec une gourde, revint et sortit quelque chose de ses fontes.

— C'est de l'ail écrasé, expliqua-t-elle à Fidelma qui nettoyait la plaie. On l'utilise pour ses propriétés cicatrisantes.

Fidelma la laissa appliquer l'emplâtre sur la blessure, qu'elle pansa ensuite avec des bandes de lin. Quand ce fut terminé, elle passa un linge mouillé sur le visage de Faro qui reprit connaissance. Elles l'aidèrent à s'asseoir tout en l'adossant à un tronc d'arbre. Puis il avala quelques gorgées du flacon de vin que Gisa avait apporté avec elle.

Fidelma rejoignit Magister Ado qui discutait avec le chef des cavaliers, un grand guerrier avec de longs cheveux blonds et des yeux bleu-violet.

— Je vous présente sœur Fidelma d'Hibernia, dit le *magister*. Elle vient à Bobium avec nous.

— Wulfoald, au service de Radoald, fils de Billo, seigneur de Trebbia. Bienvenue dans notre pays, ma sœur.

Il s'était adressé à elle dans un latin parfait.

— Je vous remercie. Cela dit, l'accueil que je viens de recevoir n'était pas des plus courtois, ironisa la jeune femme.

Wulfoald leva un sourcil dédaigneux.

— Oubliez ces bandits, on les aura bientôt rattrapés et ils seront punis.

Elle allait lui répondre quand Magister Ado la devança.

— Nous avons eu de la chance de tomber sur vous, Wulfoald.

Le jeune guerrier haussa les épaules.

— Nous nous rendions au croisement avec la route du sel, pour récupérer des marchandises que notre maître avait commandées à des commerçants. En entendant un envol d'oiseaux suivi d'un cri d'alarme, j'ai fait sonner de la trompe pour avertir ces mécréants que les hommes de Radoald approchaient. Comment se porte votre compagnon ?

— Frère Faro ?

Magister Ado, qui semblait avoir oublié que Faro était blessé, se retourna et constata que Gisa s'affairait auprès de lui.

À cet instant, les trois guerriers qui s'étaient lancés à la poursuite des brigands réapparurent.

— Ils ont réussi à s'enfuir, annonça l'un d'eux. Leurs chevaux les attendaient plus haut dans la colline et ils ont disparu sans que nous puissions les capturer.

— Les avez-vous reconnus ? demanda Wulfoald.

— Non, ils portaient des capes noires dont ils avaient rabattu le capuchon, on ne pouvait pas distinguer leurs traits.

Fidelma jeta un coup d'œil à Magister Ado.

— Des capes noires à capuchon ?

Magister Ado lui adressa un signe imperceptible de la tête accompagné d'un regard insistant.

— Des bandits ! réaffirma Wulfoald. Ne craignez rien, ma sœur, ils ne vont pas traîner dans le coin. Ils savent que le seigneur Radoald frappe vite et fort, ils ne reviendront pas de sitôt. Pour plus de sécurité, deux de mes hommes vous escorteront jusqu'à la clôture de Bobium. Et je vous propose d'accepter l'hospitalité de mon seigneur Radoald pour cette nuit. Notre médecin, Suidur le Sage, se fera un plaisir de soigner votre jeune disciple, Magister Ado.

Ce dernier remercia le jeune homme avec effusion et pendant que Wulfoald allait transmettre ses ordres à ses guerriers, il se rendit auprès du blessé avec Fidelma.

Faro leur adressa un pâle sourire.

— Ça pique un peu, mais ce n'est pas trop douloureux. J'ai connu pire.

— Pourrez-vous chevaucher jusqu'à la forteresse de Radoald ? demanda la *magister*.

— Oui, sans aucun doute.

— Alors dès que vous serez prêt, nous pourrions nous mettre en route.

— Des capes noires à capuchon ? murmura à nouveau Fidelma en regardant

du côté des bois. Ne croyez-vous pas que ce sont les mêmes hommes qui ont tenté de vous tuer à Genua ?

— Vous savez... plein de gens portent des capes de ce genre.

— En plein été, c'est plutôt rare, rétorqua Fidelma.

— Mais les nuits sont froides, répondit Magister Ado avec cynisme avant de se tourner vers Wulfoald et ses hommes.

— Voici les deux guerriers chargés de vous protéger, dit celui-ci. À présent, il faut que j'aille à mon rendez-vous avec les marchands sur la route du sel.

— Merci encore pour votre aide inespérée, soyez béni, déclara Magister Ado avant de faire le signe de croix.

Wulfoald se remit en selle. Un court instant, Fidelma crut que le guerrier s'était trompé de monture, car son cheval gris pâle ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de Faro. Puis elle s'aperçut qu'ils étaient de race identique. Sur un signe de son chef, la petite troupe s'éloigna.

Aidé par sœur Gisa, frère Faro s'était remis debout.

— On part quand vous voulez, *magister*.

Cette fois-ci, Fidelma et le vieux religieux chevauchaient devant, suivis de Faro et de Gisa. Les deux guerriers fermaient la marche, l'œil aux aguets, surveillant les alentours en permanence.

Comme Magister Ado ne faisait aucun commentaire sur les événements qui venaient de se dérouler, ce fut Fidelma qui prit la parole.

— Je suppose que vous êtes furieux que ces fidèles d'Arius attendent ainsi à votre vie...

— Vous semblez bien sûre que ces hommes étaient les mêmes qu'à Genua, répliqua Ado avec raideur. Les bandits en embuscade sur les routes sont légion et je ne me risquerais pas à proférer de telles accusations.

Elle comprit qu'il ne servirait à rien d'insister. Pour une raison qui lui échappait, il refusait d'admettre la logique la plus élémentaire. Elle décida donc d'aborder le sujet de façon détournée.

— À votre avis, d'où vient le fanatisme des ariens ?

Le vieil homme lui adressa un regard suspicieux.

— À l'époque où la philosophie d'Arius s'épanouissait à Constantinople, Ulfilas, un Goth qui s'était converti au christianisme par le biais d'Arius, partit évangéliser les peuples germaniques. Ses enseignements se répandirent chez les Goths, les Vandales, les Visigoths, les Burgondes et les Lombards. La plupart ne remirent jamais en question ce qu'on leur avait appris et combattirent ceux qui adhéraient aux principes du concile de Nicée.

— Et personne n'a pu les dissuader de vous persécuter ?

Magister Ado poussa un profond soupir.

— Mon peuple, les Lombards, est arien depuis longtemps.

Il marqua une pause.

— Laissez-moi vous expliquer. Il y a plus de trois siècles, Arius fut dénoncé à Alexandrie pour ses théories fallacieuses et l'empereur Constantin convoqua une assemblée à Nicée afin d'en débattre. Comme je vous l'ai déjà

exposé, Arius estimait que si le Christ et le Saint-Esprit étaient divins, on ne pouvait pas les placer sur le même plan que Dieu le Père. Les polémiques à Nicée furent longues et passionnées et, pour finir, les enseignements d'Arius furent rejetés. Le concile d'évêques donna naissance à un corpus de croyances où il fut proclamé que le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient trois en un et appartenaient à la même substance divine.

— Quelles furent les conséquences de cette proclamation ?

— L'empereur Constantin bannit ceux qui refusaient de se soumettre aux dogmes fraîchement établis et de condamner Arius et ses fidèles. Il ordonna aussi que toutes les copies du *Thalia* soient brûlées.

— Le *Thalia* ?

— Ce terme signifie « festivité » et c'était le nom du livre qui exposait la doctrine d'Arius.

— Je suppose que les choses n'en restèrent pas là.

— Non, car Constantin, le second du nom, se prononça en faveur d'Arius. Il usa de son autorité pour exiler les évêques du concile de Nicée, ainsi que le pape Liberius qui fut aussitôt remplacé par l'arien Felix.

« À la mort de Constantin, l'empereur Julien revint à l'idolâtrie païenne tout en déclarant que chacun était libre de choisir sa religion. Chaque secte de la foi, qui en comptait plusieurs, entreprit alors de définir sa propre philosophie. Des années plus tard, l'empereur Théodose et sa femme Aelia Flacilla décidèrent d'apporter leur soutien aux préceptes définis par le concile de Nicée. Ils exilèrent les évêques ariens et publièrent un édit selon lequel tout sujet de l'Empire romain devait faire allégeance aux évêques de Rome et d'Alexandrie, favorables à la doctrine nicéenne.

Fidelma était choquée.

— À l'évidence, le christianisme s'est développé en s'appuyant sur le pouvoir politique et non sur un appel à la spiritualité, la morale et la logique.

Magister Ado eut un reniflement méprisant.

— Il faut parfois montrer la voie au peuple.

— Par la force ?

— Allons, Fidelma, rétorqua Magister Ado avec un large sourire, n'êtes-vous pas juriste dans votre pays ? Qu'est-ce que la loi sinon indiquer aux gens comment ils doivent se conduire sous peine de châtiments bien précis ? Cela ne revient-il pas à les contraindre à respecter certaines règles ? À quoi bon faire appel à la spiritualité et à l'éthique d'hommes naturellement avides et prêts à tout pour éliminer ceux qui se mettent en travers de leur chemin ?

Dans son for intérieur, Fidelma reconnut que le vieux lettré avait marqué un point, sujet à controverse, certes, puisqu'il soulevait un autre problème éthique. Mais elle décida qu'il valait mieux clore le débat dans l'immédiat. Après tout, on avait par deux fois attenté à la vie d'Ado, ce qui n'était pas vraiment un signe de tolérance. Et en tant qu'étrangère dans ce pays, elle préférerait éviter de s'engager dans une discussion théologique. Son objectif n'était-il pas de retrouver son maître, frère Ruadán, afin de lui apporter un peu

de réconfort dans son malheur ?

Cependant, elle pouvait comprendre les arguments d'Arius. Dans l'Évangile de Jean, Jésus n'affirmait-il pas que Son Père était plus grand que lui ? Dans sa propre culture, on considérait que les dieux païens étaient triples, avec trois personnalités et trois aspects physiques. Cela expliquait pourquoi les décisions prises à Nicée avaient rencontré peu d'opposition en Irlande. Ce *Thalia* d'Arius l'intriguait et elle se demanda où elle pourrait bien en trouver une copie.

Leur voyage se poursuivait sans encombre. La vallée était magnifique. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour permettre aux chevaux et à la mule de s'abreuver à la rivière. Comme l'eau était très pure, ils s'y désaltéraient eux aussi et mangeaient les fruits comestibles que Gisa leur indiquait dans les buissons ou sur les arbres. Gisa inspectait régulièrement le bandage de frère Faro pour vérifier qu'il n'y avait pas d'hémorragie. Il fallait toujours se méfier d'une blessure par flèche sans gravité apparente.

Les deux guerriers qui les accompagnaient n'étaient pas du genre bavard, ils parlaient la langue rugueuse des Lombards et ne connaissaient que quelques mots de latin. Le sentiment du danger semblait s'être évaporé dans le soleil d'été, le bruissement de la rivière et les chants d'oiseaux. Fidelma profitait avec délices de ces instants idylliques.

Vers midi, Magister Ado ordonna une halte. Les deux guerriers entreprirent de pêcher du poisson avec des cannes improvisées et se révélèrent très habiles à cet exercice. Sœur Gisa alla cueillir des baies et des fruits, on alluma un feu, et ils se restaurèrent au bord de l'eau. Ensuite ils s'accordèrent un moment de détente et Fidelma, allongée dans l'herbe, fut envahie par un sentiment de paix. Elle avait l'impression de pouvoir voler avec les nuages... et elle glissa dans le sommeil.

L'aboiement d'un chien la réveilla et elle s'assit, l'esprit embrumé. Un animal trapu, à la fourrure épaisse, jaillit d'un fourré. On lui voyait à peine les yeux et sa gueule pleine de poils lui donnait un air comique. Il jeta un regard circulaire, trottina vers Gisa en agitant la queue et émit un petit gémissement amical. Frère Faro sursauta.

— C'est un chien de chasse, murmura-t-il.

Les guerriers s'étaient levés, la main sur la poignée de leur épée.

La jeune fille caressa la tête du chien, apparemment d'un tempérament docile et qui repartit comme il était venu.

— Vous craignez qu'il n'annonce des chasseurs ? demanda Fidelma à Faro.

Avant qu'il ait eu le loisir de lui répondre, ils entendirent des chevaux et des hommes qui s'interpellaient. Puis les premiers cavaliers apparurent à travers les arbres et s'arrêtèrent net en apercevant le groupe. Un des cavaliers tirait par la longe une mule chargée d'un cerf mort.

Un des guerriers de Wulfoald s'avança, échangea quelques mots avec les nouveaux venus et il se détendit. Un jeune homme richement vêtu sauta de son étalon blanc. Il était très beau, avec un visage rasé de près, des yeux

pervenche et des cheveux blonds coupés avec soin. Il s'avança et tendit la main à Magister Ado en souriant.

— Heureux de vous revoir dans notre paisible vallée.

Son latin n'était pas très raffiné mais il parlait sans aucune hésitation, du ton d'un homme habitué à commander.

— Je vous remercie, seigneur Radoald, dit le vieux religieux.

Le jeune homme remarqua la présence de Faro et Gisa.

— Ah, sœur Gisa et frère Faro. Quelle heureuse surprise !

Il fronça les sourcils en voyant l'épaule bandée de Faro.

— Que vous est-il arrivé, mon ami ?

Magister Ado se chargea des explications et le jeune seigneur parut troublé.

— Ici, les bandits sont plutôt rares, fit-il observer. Ils préfèrent tendre des embuscades sur la route du sel fréquentée par de riches marchands et ils évitent le val Trebbia, où ils risquent à tout moment de tomber sur ma garde.

Faro le rassura sur la gravité de sa blessure et Fidelma attendit que Magister Ado fournisse des explications supplémentaires ou mentionne l'attaque dont il avait fait l'objet à Genua. Elle en fut pour ses frais.

— Nous avons eu de la chance que Wulfoald et ses hommes mettent ces brigands en fuite, se contenta-t-il d'ajouter. Et il a eu la bonté de nous placer sous la protection de deux de vos guerriers, chargés de nous escorter jusqu'à votre forteresse où vous êtes censé nous accorder l'hospitalité.

— Avec plaisir !

Puis Radoald s'avisa de la présence de Fidelma.

— Vous êtes nouvelle dans ce pays ? demanda-t-il.

— Je vous présente Fidelma d'Hibernia, intervint Magister Ado. Fidelma, voici Radoald, seigneur de Trebbia.

— Vous avez effectivement la peau claire, la chevelure rousse et les yeux verts comme beaucoup de vos compatriotes, Fidelma. Et nous ne comptons plus les Irlandais qui ont rejoint l'abbaye de Bobbio. Vous avez l'intention de vous installer ici ?

— Non, je suis en visite.

— Fidelma est une princesse d'Éireann, annonça fièrement Gisa. Et en plus, elle est célèbre.

Le jeune seigneur sourit à Gisa.

— Et qu'est-ce qui lui vaut cette renommée ?

— Sœur Gisa exagère, protesta Fidelma.

— Pas du tout, cette lady est juriste dans son pays et le Saint-Père et son *nomenclator* ne tarissent pas d'éloges à son égard. Figurez-vous qu'elle a résolu le mystère du meurtre d'un archevêque étranger perpétré au palais de Latran.

— Vraiment ? s'exclama Radoald en regardant Fidelma.

Génée, elle haussa les épaules.

— Je reconnais que j'ai tenu un certain rôle dans cette affaire.

— Je vous en félicite.

Le jeune homme échangea un regard avec sœur Gisa, qui s'était empressée d'informer Radoald des exploits de la visiteuse. Fidelma eut le sentiment que ce regard trahissait une certaine intimité. Peut-être était-ce son imagination ? Elle n'aimait pas parler de son rang ou de ses succès en tant que *dálaigh*, avocate des cours de justice de son pays. Elle avait même décroché au collège du brehon Morann le diplôme d'*anruth*, qui représentait le degré de connaissances le plus élevé après celui d'*ollamh*.

Le jeune seigneur se mit à rire.

— Je regrette que nous n'ayons pas de mort suspecte à vous soumettre, lady. Mais je serai enchanté de recevoir une princesse d'Hibernia dans ma modeste forteresse.

— Et c'est avec grand plaisir que j'accepte votre aimable invitation.

— Mon toit est votre toit, mes amis, lança Radoald à la cantonade.

Ses compagnons avaient déjà sauté à terre et les chevaux se désaltéraient.

— Nous rapportons un cerf pour le banquet de ce soir, reprit le jeune seigneur, et nous voulions nous arrêter à la rivière avant de rentrer au château. Vous allez donc vous joindre à nous et nous ferons route ensemble.

1. Pavie.

2. Le Pô.

3. Toulouse.

CHAPITRE III

— Eh bien, Magister Ado, il est temps que vous nous racontiez votre voyage à Tolosa, déclara Radoald qui venait de s'essuyer la bouche après avoir bu à sa gourde en peau de chèvre.

Fidelma remarqua une lueur de suspicion dans le regard du vieil érudit.

— Comment savez-vous que je me suis rendu à Tolosa ? répliqua-t-il d'un ton brusque.

— Dans la vallée, les nouvelles vont vite...

— Alors on vous a sûrement instruit de ma visite à l'abbaye du bienheureux martyr Saturnin, où je désirais étudier un manuscrit. Ce fut un voyage très ennuyeux et je ne me suis pas attardé.

— Effectivement, puisque vous ne vous êtes absenté que quelques jours.

— Vous êtes bien renseigné, seigneur Radoald.

— Je fais de mon mieux, cher ami. Par les temps qui courent, c'est préférable. Qu'avez-vous observé lors de vos pérégrinations ?

Fidelma feignait de ne pas s'intéresser à la conversation alors qu'elle n'en perdait pas une miette.

— Eh bien...

— Des rumeurs persistantes prétendent que les Francs complotent contre nous. On parle même d'une armée qui aurait débarqué sur nos terres pour soutenir Perctarit.

— Je n'ai rien vu de tel.

— On m'a rapporté que Tolosa est une ville plongée dans les ténèbres, sa population aurait fui et la grande basilique tomberait en ruine.

— C'est faux. Je suis resté là-bas plusieurs jours et je suis même parvenu à acquérir le livre que j'étais allé consulter. Il s'agit de *La Vie du bienheureux martyr Saturnin*. Bientôt, il enrichira la grande bibliothèque de Bobium.

— Excellente nouvelle.

Radoald jeta un coup d'œil circulaire à ses troupes comme si le sujet était clos, mais Fidelma avait bien senti que ses questions n'avaient rien d'un intérêt poli.

— Qui est Perctarit ? demanda-t-elle.

— Un roi des Lombards en exil, répondit Radoald, et aussi un homme cruel et despotique qui a fini par être destitué avant de s'enfuir chez les Francs.

Un instant, il sembla lutter contre ses émotions, puis il se reprit.

— Tout le monde est prêt ?
— À quelle distance se trouve votre forteresse ?
— Nous y serons avant la nuit.
— Bobium est encore loin ?
— À une demi-journée du château. Dans ces montagnes, Bobium est le phare de la vraie foi. Nous en reparlerons autour d'une table tout en dégustant le produit de notre chasse, arrosé d'un vin local dont nous ne sommes pas peu fiers. Et puis mon médecin examinera frère Faro, bien qu'à mon avis les soins que notre Gisa lui a apportés soient tout à fait suffisants.

Il fixait Gisa qui bavardait avec Faro. À l'évidence, il connaissait bien la jeune femme. Fidelma supposa que les habitants de cette vallée entretenaient tous des liens plus ou moins étroits.

Bientôt, la petite troupe de cavaliers s'ébranlait tandis que Radoald invitait Fidelma à chevaucher près de lui, ce qui permit à cette dernière de l'interroger loin des oreilles indiscrètes.

Ce fut Radoald qui entama la conversation.

— Où avez-vous rencontré Magister Ado ? lui demanda-t-il.

— À Genua, voilà quelques jours.

Radoald lui jeta un coup d'œil oblique.

— Il s'agit donc d'une relation récente.

— Oui, j'arrivais de Rome et rentrais chez moi quand mon bateau a fait naufrage. Je suis donc restée bloquée à Genua où je cherchais un navire pour regagner l'Irlande.

Elle choisit de ne pas lui raconter les circonstances qui avaient provoqué la confrontation inattendue avec les bandits.

— En évoquant l'abbaye de Bobium, poursuivit-elle, Magister Ado a mentionné le nom de frère Ruadán, mon maître quand j'étais enfant. J'ai donc accepté l'offre d'Ado et de ses disciples de les accompagner à Bobium afin que je puisse une dernière fois serrer mon vieux maître dans mes bras.

— Vous étiez une élève de frère Ruadán ?

— Oui, et je l'ai quitté pour aller étudier le droit.

— Frère Ruadán s'est montré très critique à l'égard de certains évêques de cette vallée.

— Que leur reproche-t-il ?

— Il conteste leur interprétation de la foi et réprouve le soutien qu'ils apportent aux nobles corrompus qui passent leur temps à boire et à courir les filles. Inutile de vous dire que cela ne lui vaut pas que des amis.

— Sans doute de tels amis ne lui semblent-ils pas indispensables, ironisa Fidelma.

— Je suppose qu'on vous a appris qu'il avait été sévèrement rossé ?

— C'est ce qui m'a poussée à entreprendre ce voyage. Avez-vous eu de ses nouvelles ?

— Elles ne sont pas bonnes, mais il est toujours en vie.

— Savez-vous où et comment s'est déroulée l'attaque dont il a été l'objet ?

— Sur la route de Placentia. Bobium a été construite aux alentours de cette ville qui compte un nombre restreint d'habitants. L'abbaye y exerce une influence non négligeable et nous vivons en bonne entente. Au-delà de la vallée, c'est différent. *Cuius regio eius religio*, dit un de nos proverbes.

Fidelma sourit.

— Oui, celui qui dirige le pays dicte la religion.

— En dehors de cette vallée, il est conseillé d'adopter un comportement prudent. Frère Ruadán n'a rien d'un diplomate et, d'après ce que j'ai pu constater, les Irlandais sont moins impressionnés par le rang et les privilèges que les Lombards.

— À mon tour de vous citer un proverbe de mon pays : « Personne ne vaut mieux que moi, mais je ne suis pas meilleur qu'un autre. » Cela signifie que tout le monde devrait être traité avec respect.

Radoald s'amusait beaucoup.

— Vous voulez dire traité avec le respect dû à sa position dans la société ? Le Créateur a assigné une place à chacun et ce serait un blasphème de manifester son mécontentement pour le lot qui vous a été réservé.

— Voilà une curieuse philosophie !

— Pas pour nous. Pensez au chaos qui résulterait de perpétuelles revendications. Wulfoald, qui commande ma garde, pourrait décider du jour au lendemain qu'il est mon égal. Qu'est-ce qui l'empêcherait de me renverser pour prendre ma place ? Or je suis né pour protéger mon peuple, guider les faibles et tenir mon poste quand ils exigent mon aide.

— Chez moi, on affirme que le peuple a la préséance sur le seigneur : le peuple adoube son chef qui, en échange, doit l'écouter.

La stupéfaction se peignit sur le visage de Radoald.

— Comment le peuple pourrait-il être autorisé à choisir son seigneur alors que le seigneur est élu par le Créateur ? protesta-t-il.

— En Éireann, c'est l'homme le plus capable et le plus intelligent qui est désigné par le conseil de la famille régnante avec l'assentiment du peuple. Chez vous, le fils aîné hérite automatiquement du pouvoir, qu'il soit un imbécile ou un grand érudit. Et vous affirmez qu'il s'agit du choix du Créateur ?

— Si le dirigeant est un idiot, il ne restera pas longtemps en place, rétorqua Radoald avec un petit sourire.

— Il sera renversé ?

— Bien sûr.

— Après de violents affrontements, avec le peuple ou au sein de sa famille.

Comprenant où elle voulait en venir, Radoald haussa les épaules.

— Notre méthode n'est-elle pas préférable ? reprit Fidelma. Ne vaut-il pas mieux accompagner la nature plutôt que de la laisser prospérer sans contrainte pour la corriger ensuite ?

— Sauf qu'en laissant le peuple se mêler des affaires du gouvernement rien ne l'empêchera de s'imposer partout et en toute chose.

— Pourquoi pas ? Ainsi nous nous protégerons les uns les autres.

Radoald éclata de rire.

— Je crains que nos points de vue ne soient irréconciliables, Fidelma. Mais je commence à comprendre pourquoi les Irlandais ont la réputation d'être obstinés et irrévérencieux avec leurs supérieurs. Plaisanterie mise à part, faites attention à ce que vous dites et à qui. Nous vivons une époque troublée et je m'efforce de préserver la bonne entente des habitants de cette vallée avec leurs voisins.

Fidelma hocha la tête.

— Je me souviendrai de votre conseil, Radoald de Trebbia. Permettez-moi toutefois de vous citer un autre proverbe : « Vous ne vivrez en paix que si vos voisins sont d'accord. »

— Vous êtes une vraie fille de roi, lady, grommela Radoald avec une admiration mêlée de réticence. Cependant, depuis que Grimoald est monté sur le trône, les familles nobles des contrées qui nous entourent n'ont jamais perturbé notre tranquillité.

— Grimoald est-il le successeur de ce Perctarit dont vous avez parlé tout à l'heure ?

— C'est exact.

— Il est donc inhabituel que des bandits se livrent ici à des exactions ?

Radoald dévisagea Fidelma d'un air songeur.

— Vous faites allusion à l'attaque dont vous avez été la cible et dont les circonstances vous intriguent ?

— En tant qu'étrangère, je me contente d'observer. Magister Ado a voulu me convaincre que nous avons été agressés par des brigands, ce qui a été confirmé par Wulfoald, et vous-même vous êtes rangé à cet avis. Dans le même temps, vous avez souligné qu'il était étrange que des bandits de grand chemin s'en prennent à des voyageurs sans fortune. Je vous expose les faits. À vous d'en tirer les conclusions.

— Vous avez un esprit aiguisé, lady, lança le jeune seigneur avant de se murer dans un silence ombrageux.

La forteresse dominait une courbe de la rivière à un emplacement stratégique sur la rive sud. En face, sur la rive nord, un cours d'eau se jetait dans la Trebbia. La vallée était fermée par le sommet le plus élevé des montagnes qui la cernaient. Si une armée tentait de pénétrer de force, elle devrait d'abord réduire le château fort construit par les Romains quand les légions avaient envahi les territoires des peuples de la Gaule Cisalpine. À première vue, l'ensemble des édifices composant la forteresse était sombre et sinistre. Des mousses et des plantes grimpantes inconnues de Fidelma tapissaient le bas des murailles. Quelques fermes isolées s'égaillaient en dehors des murs. Alors qu'ils s'approchaient, un des guerriers de Radoald sonna de la trompe. Fidelma vit plusieurs guerriers sur les remparts et elle comprit que leur arrivée n'était pas passée inaperçue.

— Dans votre contrée paisible, vous entretenez une armée sur le pied de

guerre, fit-elle remarquer.

Radoald sourit.

— *Si vis pacem para bellum*. « Si tu veux la paix, prépare la guerre. » Une maxime très sage tirée de l'*Epitoma Rei Militaris* de Vegetius, un vieux militaire romain philosophe à ses heures.

Ils pénétrèrent dans une cour intérieure. Des serviteurs se précipitèrent pour prendre soin des chevaux et de la mule de sœur Gisa tandis que d'autres se chargeaient du cerf pour le transporter aux cuisines.

— Emmenez frère Faro à l'officine de Suidur, notre apothicaire, lança Radoald à Gisa en mettant pied à terre.

À l'évidence, la jeune femme connaissait bien la forteresse : elle traversa la cour pavée avec son compagnon qu'elle soutenait par la taille et ils disparurent.

Radoald conduisit Magister Ado et Fidelma dans le bâtiment principal. Les murs de la salle de réception étaient entièrement recouverts de tapisseries et des feux flambaient dans deux énormes cheminées. Des hommes et des femmes se levèrent à leur entrée et un vieil homme, l'intendant du seigneur des lieux, s'avança pour les accueillir. Radoald lui donna des instructions avant de se tourner vers ses hôtes.

— On va vous préparer des chambres, ainsi que des bains. Ce soir, nous festoierons et j'espère que, demain, vous serez reposés quand vous vous mettrez en route pour Bobium.

Puis il s'adressa au reste de la compagnie.

— Magister Ado rentre de voyage et je vous présente Fidelma, une princesse d'Hibernia qui se rend à l'abbaye.

Fidelma ne retint pas la moitié des noms des membres de la famille de Radoald et de son entourage. Plusieurs d'entre eux parlaient un latin vulgaire, la langue commune étant le lombard guttural. Alors qu'elle passait d'un groupe à l'autre et échangeait des propos futiles avec les personnes présentes, elle se retrouva devant un siège en bois sculpté sous un baldaquin. Elle supposa qu'il s'agissait du fauteuil où son hôte prenait place quand il exerçait ses fonctions, mais ce qui attira son attention, c'était le bouclier accroché juste au-dessus. Une épée flamboyante sur fond noir surmontée d'une couronne de laurier y était représentée.

Une main se posa sur son bras et une voix aiguë cria dans son oreille :

— Aimez-vous la chair humaine ?

Choquée, Fidelma se retourna et se retrouva face à une vieille femme aux cheveux gris qui s'appuyait sur une canne.

— Mon Dieu, non ! répondit-elle tout en se demandant si on allait lui présenter une horrible spécialité locale pour le repas du soir.

— Pourtant, vous êtes des cannibales, insista la vieille. Je l'ai lu dans un ouvrage du bienheureux Jérôme. Dans l'*Adversus Jovinianum*, il affirme avoir vu des Irlandais qui coupaient les fesses des bergers et de leurs femmes pour les rôtir.

— Je ne pense pas que Jérôme se soit jamais rendu en Hibernia, rétorqua Fidelma, qui prenait sur elle pour garder son calme. Il ne faut pas ajouter foi à des affirmations aussi fausses que méchantes.

— Mais il l'a écrit !

— Cela ne prouve rien.

— Oui, mais il l'a écrit ! répéta la vieille avec obstination.

Radoald surgit aux côtés de Fidelma et réprimanda la dame d'un ton sec en lombard avant d'entraîner la jeune femme à l'écart.

— Laissez-moi vous montrer les trésors de ma demeure loin de cette vilaine sorcière, ironisa-t-il. Elle était la nourrice de ma mère et je la garde ici par compassion car elle n'a nulle part où aller.

Fidelma ouvrit la bouche. Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Elle passe son temps plongée dans des livres qui la dépassent car elle est d'une intelligence limitée. La pauvre s'imagine que tout ce qui est écrit est forcément vrai. J'ai tenté de la raisonner... autant essayer de convaincre une bûche.

— Comment fait-elle quand elle se trouve devant deux récits contradictoires ? pouffa Fidelma.

— Cette éventualité ne s'est pas encore présentée mais vous me donnez des idées !

Fidelma redevint sérieuse.

— Quand cette personne s'est adressée à moi, j'admiraits votre fauteuil.

— Il vous plaît ?

— Est-ce le timbre de votre blason, sur le bouclier ?

— Oui, mais il sert à de nombreux nobles lombards, car il reprend les symboles de l'archange Michael qui est devenu notre saint patron. Il serait apparu à nos armées à Sipontum, il y a trois ans de cela, et nous aurait aidés à repousser les armées des Byzantins. Maintenant, son nom est notre cri de guerre, il est le capitaine des batailles et le défenseur des cieux.

— Les nobles de votre peuple sont donc tous autorisés à arborer ce blason ?

— Non, il est réservé aux guerriers de Grimoald, notre roi, et mon épée est au service de mon souverain. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Quand Grimoald a-t-il été couronné ? s'enquit Fidelma, ignorant la question.

— Après avoir détrôné Godepert et épousé sa sœur, Theodota. Cela s'est passé il y a quatre ans.

— N'aviez-vous pas dit qu'il avait succédé à Perctarit ?

— Perctarit et Godepert, son frère, se partageaient le trône. Mais ils entretenaient des relations détestables et, pour tout arranger, ils étaient aussi incapables l'un que l'autre. À l'époque, Grimoald, alors duc de Benevento, a fait assassiner Godepert et contraint Perctarit à l'exil. C'est lui qui salua Michael comme le guerrier protecteur de notre nation. Et vu le nombre de nos ennemis, nous avons bien besoin de protection. Au moment où je vous parle, Grimoald est en campagne contre les Byzantins, dans le Sud. En son absence,

Lupus le loup, le duc de Friuli¹, a été désigné comme régent. Le Friuli est à l'est d'ici.

— Il semblerait que vous viviez une époque troublée.

— C'est l'histoire de mon peuple qui en est la cause. Il y a des siècles de cela, alors que nous vivions très loin au nord, nous avons été expulsés de nos terres et chaque fois que nous essayions de nous fixer, nous étions chassés vers le sud et l'ouest par ceux qui nous précédaient. Et il nous fallait conquérir de nouveaux territoires à la pointe de l'épée.

— Sans compter que vous vous battez également entre vous pour savoir qui régnera.

— Un grand chef doit s'imposer.

— N'avez-vous pas des lois de succession qui permettraient à vos juges d'écarter un monarque dévoyé ?

Radoald s'immobilisa, puis il sourit en secouant la tête.

— Est-ce ainsi que l'on procède dans votre pays ? Je ne parviens pas à le croire.

— Un roi est soumis à la loi au même titre qu'un berger.

— Nous, nous estimons que c'est au roi de rendre la justice et nous obéissons à sa loi.

Sur ces paroles péremptoires, Radoald continua la visite. Elle fut surprise par la richesse des tapisseries et des peintures dont son hôte lui apprit qu'elles venaient de Byzance. Il y avait aussi des statuettes de l'ancienne Rome et toutes sortes d'objets décoratifs. Fidelma eut l'impression que Radoald tentait de lui démontrer qu'il avait des goûts raffinés et qu'il appréciait les arts.

— Quand mon peuple arriva ici voilà environ un siècle, dit-il soudain, nous n'étions que des païens. La parole du Christ ne nous était pas encore parvenue et nous ne nous préoccupions que de conquêtes. Dieu merci, les temps ont changé.

Leur conversation fut interrompue par un étrange personnage, dont il était difficile de deviner l'âge. Il était grand, avec des cheveux d'un blanc de neige et un visage lisse. Dans ses yeux noirs, on ne distinguait pas la pupille, la bouche était petite et trop rouge, le nez aquilin et trop long. Il était revêtu de la tête aux pieds par des robes sombres et dissimulait ses mains dans ses larges manches. Aucun bijou ne venait égayer cette tenue sévère.

— Suidur, je vous présente sœur Fidelma, une princesse d'Hibernia, dit Radoald. Suidur est notre médecin, ajouta-t-il à l'adresse de la jeune femme.

L'homme posa la main sur son cœur et s'inclina tout en observant Fidelma par en dessous.

— Bienvenue dans notre vallée, lady. Gisa m'avait déjà informé de votre présence.

Sa voix était sèche et peu chaleureuse.

— Elle m'a dit que vous aviez étudié sous la fêrule de frère Ruadán de Bobium ?

— C'est exact. J'espère que frère Faro se remet de sa blessure.

— Son état ne cesse de s'améliorer. Gisa est une excellente élève et elle a évité l'infection. J'ai traité la plaie avec des herbes et recouvert le tout d'un pansement. Il pourra rentrer à Bobium dès demain, mais une fois au monastère, il devra se reposer.

— Voilà qui me remplit d'aise, dit Radoald.

Le médecin regardait autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un dans la grand-salle.

— Où est passé Magister Ado ?

— Il vous prie de l'excuser, répondit Radoald. Comme il se sentait fatigué, il a demandé qu'on lui apporte une collation dans sa chambre.

Suidur le Sage darda son regard noir sur Fidelma.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

La même question que Radoald, songea-t-elle avant de raconter succinctement sa rencontre avec le vieil érudit et les raisons de sa présence ici.

— Il s'agit donc d'une relation de fraîche date ? insista l'apothicaire.

— Tout à fait, intervint Radoald. Fidelma arrivait de Rome et s'apprêtait à rejoindre son pays quand elle a incidemment appris ce qui était arrivé à son cher ami frère Ruadán. Excusez notre curiosité, lady, les visiteurs dans notre petite communauté ne sont pas si nombreux.

Une sonnerie de trompe retentit et Radoald parut soulagé.

— Le repas est prêt. Vous allez vous asseoir avec nous.

À part Magister Ado, tout le monde était là. Sœur Gisa et frère Faro s'installèrent aux places qui leur avaient été réservées. Fidelma était assise entre Radoald et Suidur. La conversation tourna autour des problèmes divers concernant la vallée et l'abbaye de Bobium. Radoald s'efforça d'alléger l'atmosphère en comparant d'un ton léger les coutumes des Lombards et celles des Irlandais, leurs façons de se nourrir, leurs mariages, leurs boissons... À vrai dire, Fidelma fut soulagée quand elle put enfin se retirer pour la nuit. Radoald ordonna à un serviteur muni d'une lanterne de l'accompagner jusqu'à sa chambre.

Ils traversèrent la cour principale, croisant une ou deux personnes qui la saluèrent au passage avec quelques paroles de bienvenue. Puis ils montèrent l'escalier d'un modeste bâtiment à plusieurs étages. La fenêtre de sa chambre donnait sur un balcon surplombant une petite cour éclairée par le croissant de la lune montante qui resplendissait dans un ciel étoilé. La pièce était meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'un chandelier avec des bougies allumées ; dans un coin, une autre table avec une cuvette remplie d'eau, une pièce de tissu en lin, un pichet d'eau et un gobelet. Le serviteur s'éclipsa et Fidelma, épuisée, bâilla à se décrocher la mâchoire. Elle alla à la fenêtre : la lune diffusait une lumière éthérée sur le val Trebbia et un vent frais agitait les arbres et les buissons. Elle contempla le paysage un instant, se glissa dans son lit et ferma aussitôt les yeux.

Elle ne parvenait pas à dormir. Elle se tournait et se retournait sur sa

couche, repassant dans son esprit les événements des derniers jours. En vérité, elle commençait à se demander si elle n'avait pas eu tort de vouloir accompagner Magister Ado et ses compagnons jusqu'à Bobium. Quelle mouche l'avait piquée ? Pourquoi n'avait-elle pas continué à chercher un bateau à Genua plutôt que de s'embarquer dans cette aventure ?

Elle se languissait de Cashel, de ses plaines verdoyantes, de ses montagnes et de ses forêts. Sans compter qu'à Rome elle avait laissé derrière elle Eadulf, un moine saxon qui l'avait aidée à éclaircir les mystères de l'abbaye d'Hilda, puis du palais de Latran. Il lui manquait. Ici, elle n'avait personne à qui se confier et faire part de ses interrogations sur les incidents dont elle avait été le témoin.

D'un autre côté, elle n'avait pas pu résister à la perspective de revoir frère Ruadán. Quelle tristesse devait ressentir son vieux maître qui se mourait loin de sa patrie et de ses amis !

C'est alors qu'elle entendit des murmures qui la détournèrent de ses pensées. Elle se redressa, les sourcils froncés. Cela venait de l'extérieur. Seul un épais rideau, destiné à protéger des insectes par les nuits d'été, la séparait du balcon.

Elle se leva et se dirigea vers les voix. Comme elle ne comprenait rien à ce que ces gens racontaient, elle écarta le rideau et, poussée par la curiosité, sortit sur le balcon. Il faisait maintenant nuit noire car la lune avait disparu derrière les nuages. En se penchant, elle distingua un groupe de cinq individus, trois de haute taille, dont un avec des cheveux blancs, et deux plus petits dont une femme et une personne âgée à en juger par la silhouette. Ils chuchotaient en lombard et la conversation semblait animée. Fidelma ne voyait pas les visages des autres, mais leurs longues robes lui étaient familières. Puis la femme changea de position et Fidelma distingua vaguement son profil et ses traits à la clarté de la lune qui venait de réapparaître. Sa voix claire était la plus distincte et elle parla brusquement en latin.

— L'or doit déjà y être. Cela signifie que ce sera pour bientôt.

Le vieil homme lui rétorqua quelque chose sur un ton désagréable.

Fidelma, le souffle coupé, se retira derrière la tenture.

La conversation marqua une pause, sans doute à cause de la brève apparition de la lune. Puis elle reprit en lombard. La voix familière était celle de sœur Gisa, Suidur s'était trahi à cause de sa chevelure, quant au vieillard, Fidelma n'avait aucune idée de son identité... Mais tous trois s'entretenaient avec des hommes qui ressemblaient fort à ceux qui avaient attaqué Magister Ado à Genua et blessé frère Faro alors qu'ils pénétraient dans la vallée. À moins que son imagination ne lui joue des tours...

CHAPITRE IV

Quand Fidelma rejoignit ses compagnons dans la grande salle de la forteresse pour le repas du matin, le soleil était levé depuis longtemps. Elle avait mal dormi et se sentait fatiguée et de mauvaise humeur. Radoald présidait à la table et bavardait avec Magister Ado. Suidur était absent. Sœur Gisa veillait sur frère Faro, qui avait le bras en écharpe mais avait repris des couleurs. Fidelma se demanda s'il fallait qu'elle informe Magister Ado de la conspiration qu'elle avait surprise. Après tout, il avait été l'objet d'une violente attaque. Si Suidur et Gisa complotaient contre le vieil érudit, il fallait qu'il en soit prévenu. À la réflexion, elle décida d'attendre une occasion favorable. Plus elle réfléchissait à tout cela, plus elle était troublée. Que signifiait ce complot ? Qui y était impliqué et pourquoi ? Avant de se lancer dans des actes irraisonnés, il fallait qu'elle en sache davantage. Avec un peu de chance, frère Ruadán serait en mesure de l'instruire.

— Nous allons avoir de nouveaux compagnons de voyage, lui murmura sœur Gisa alors qu'ils terminaient le repas.

— Ah bon ?

— Deux fermiers qui doivent transporter des marchandises jusqu'à l'abbaye.

— Nos paysans fournissent le monastère en produits de leurs terres, dit Radoald qui les avait entendues. Les deux hommes attendent dehors, Fidelma, mais vu la mésaventure d'hier, deux de mes guerriers vous escorteront.

Tous les sens de Fidelma étaient maintenant en éveil. Comme ce serait commode pour d'éventuels assassins de cheminer avec leurs victimes ! Elle ne parvenait pas à se débarrasser de ses visions nocturnes. Puis elle regarda le visage enthousiaste de Gisa. Comment croire que la jeune femme faisait partie d'un complot qui se solderait par des meurtres ?

— Vous sentez-vous suffisamment rétabli pour nous accompagner, frère Faro ? demanda-t-elle au religieux.

Il lui était passé par l'esprit de prendre comme prétexte l'état de santé du jeune homme pour retarder son départ pour Bobium. Peut-être cela lui permettrait-il de se renseigner sur les récents événements et sur les forces en présence ? Mais Faro hocha vigoureusement la tête.

— La blessure cicatrise bien, je la sens à peine. Et plus tôt je serai rentré à Bobium, mieux ce sera.

— J'ai déjà donné des ordres pour qu'on prépare vos chevaux, dit Radoald. Hélas, des tâches urgentes m'attendent, sinon je vous aurais volontiers accompagnés.

Magister Ado semblait satisfait.

— D'ici à Bobium, nous ne risquons rien, Fidelma. Nous y serons avant midi.

Fidelma suivit les autres dans la cour et étudia avec attention ses compagnons de voyage : deux hommes avec des mulets de bât et deux guerriers. À son grand soulagement, elle put constater qu'ils n'avaient rien de commun avec leurs assaillants. Les guerriers étaient de taille moyenne et les deux autres avaient un physique de paysans. Elle remarqua que Radoald avait fourni un cheval à Gisa, qui insista pour mener la mule dont elle tenait la bride. Quand ils prirent congé du jeune seigneur de Trebbia, Suidur n'avait toujours pas donné signe de vie.

La petite caravane se mit en route avec, à sa tête, un guerrier, puis venaient Magister Ado et Fidelma, frère Faro et sœur Gisa tirant la mule, les deux marchands et leurs chargements. Le deuxième guerrier fermait la marche.

Fidelma chevauchait en silence, observant la campagne alentour.

— Vous semblez bien pensive, ma sœur, dit Magister Ado.

— Maintenant, je crains les embuscades, répliqua Fidelma.

Magister Ado fit la grimace.

— Vous croyez vraiment que des bandits nous guettent ?

— Pourquoi pas ?

— Sur un trajet aussi court et en terrain connu, cela ne me paraît guère possible.

— Assurément. Cependant, comme dit le proverbe, *semper paratus*.

— « Toujours prêt » est une excellente maxime, lady. Allons, détendez-vous, bientôt les murs de Bobium dissiperont vos angoisses.

— Je n'en doute pas, mais j'ai du mal à accepter que des personnes soient prêtes à mutiler et à tuer pour la simple raison qu'elles n'approuvent pas tel ou tel précepte du christianisme.

Fidelma s'était laissé emporter et le regretta aussitôt. Magister Ado, qui semblait d'excellente humeur, se mit à rire.

— Vous êtes persuadée qu'il y a autre chose, n'est-ce pas ? Un noir secret que je me refuserais à partager avec vous ? Attendez de vous entretenir avec frère Ruadán et vous comprendrez que les désaccords sont profondément ancrés dans notre peuple. Beaucoup de sang a été versé pour des questions théologiques. D'après ce que racontent mes jeunes amis...

Il désigna Gisa et Faro derrière eux.

— ... frère Ruadán a davantage souffert que moi à cause de son adhésion aux décisions du concile de Nicée.

Fidelma se réfugia à nouveau dans le silence tout en jetant de fréquents coups d'œil vers la forêt, à sa droite. Du côté de la Trebbia aux eaux tumultueuses, il n'y avait pas grand-chose à craindre. De temps à autre, elle

tournait la tête vers les fermiers derrière elle.

Tout à coup, elle distingua un mouvement sur la colline. Un homme se tenait sur un rocher, dissimulé par les arbres alentour.

— Un homme nous observe, murmura-t-elle, en feignant de n'avoir rien remarqué. Sur un rocher caché par des trembles.

Magister Ado se redressa, puis il se détendit aussitôt et leva la main pour saluer la silhouette qui les dominait.

— C'est le vieil Aistulf. Un ermite.

— Il n'a pas l'air très amical, fut le seul commentaire de Fidelma.

— C'est dans la nature d'un ermite, ironisa Magister Ado. Aistulf, un ami de notre abbé Servilius, vit dans une grotte quelque part dans les hauteurs. Il est arrivé dans la vallée il y a quelques années, à la fin des guerres qui se soldèrent par la prise du pouvoir de Grimoald. Je ne lui ai jamais serré la main. Seuls l'abbé et sœur Gisa le connaissent et vont parfois dans les collines pour lui rendre visite. Aistulf, qui vagabonde dans la nature, a la réputation d'être un brave homme.

— Il est âgé et aurait sûrement besoin qu'on s'occupe de lui. Une visite occasionnelle ne peut suffire à son bien-être. En Hibernia, nos lois sur les soins à apporter aux vieillards sont très strictes.

— Sœur Gisa, qui est née dans cette contrée, est très attachée à Aistulf. On prétend qu'ils sont apparentés.

En ce moment même, Gisa était en grande conversation avec Faro et elle n'avait pas remarqué la présence de l'ermite.

— Parlez-moi de Tolosa. À quoi ressemble cette ville ? demanda Fidelma, à court de sujet de conversation.

Une fois de plus, Magister Ado lui adressa un regard suspicieux.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— La connaissance vient en s'informant. Et c'est parce que je ne suis jamais allée dans cette cité que je vous pose la question.

— Eh bien, Radoald n'a pas tort, elle est en ruine, sans être toutefois aussi désolée qu'il se l'imagine. La basilique, l'abbaye et la bibliothèque sont encore debout. Seul le livre qui m'intéressait justifiait mon voyage.

— Mais encore ?

— Notre *scriptor*, frère Eolann, avait appris que l'abbaye de Tolosa détenait une copie de *La Vie du bienheureux martyr Saturnin*, fondateur de ce monastère. Il m'a persuadé d'emporter une copie de *La Vie de Columbanus* à Tolosa, afin de procéder à un échange. Bobium s'enorgueillit de posséder une des plus belles bibliothèques de la chrétienté. Notre richesse, ce sont nos livres.

— Et si vos ennemis avaient été informés que vous vous rendiez à Tolosa pour en rapporter un ouvrage de grande valeur ?

— Décidément, vous revenez toujours au même sujet. Vous êtes très obstinée, jeune dame. Méfiez-vous, une curiosité excessive peut se révéler pernicieuse. Surtout quand des personnes malintentionnées rôdent alentour.

— Mieux vaut être averti du mal que de le laisser prospérer dans l'ignorance.

Magister Ado leva les yeux au ciel d'un air faussement exaspéré.

— J'avais oublié la rhétorique de mes frères irlandais. N'est-ce pas ainsi qu'on vous enseigne à vous défendre ?

— Par des questions et des réponses ?

— Non, en répondant à une question par une nouvelle question.

— C'est ainsi qu'on avance, la réfutation ultime n'existe pas.

— Tous les habitants d'Hibernia seraient-ils nés philosophes ?

— Non, loin de là, mais nous aimons à le penser, répliqua Fidelma avec humour.

Ils se réfugièrent à nouveau dans le silence. Derrière eux, ils percevaient les murmures de Gisa et Faro. Alors qu'ils progressaient tranquillement sous les arbres, au pas de leurs bêtes, ils croisèrent des pêcheurs qui les saluaient en levant la main.

— Les habitants du cru ont le droit de pêche, expliqua Magister Ado. Ce cours d'eau est très poissonneux, beaucoup de loches. Regardez, maintenant on voit bien le mont Pénas. C'est la montagne la plus haute de la région et Bobium est situé tout en bas.

Ce massif montagneux était plus impressionnant que ceux d'Éireann. Après une courbe interminable, ils débouchèrent brusquement sur une étendue rocailleuse. À cet endroit, plusieurs cours d'eau dévalaient les pentes pour se jeter dans la Trebbia. Le plus important d'entre eux, juste en face, formait un angle droit avec cette rivière, délimitant un espace où s'élevaient plusieurs édifices. Plus haut sur la colline se dressaient de vastes bâtiments, dont une haute tour, contenus dans des murailles.

— Bobium ! s'exclama Magister Ado.

Il se tourna vers Fidelma et lui sourit.

— Voici l'endroit où votre compatriote, Columbanus, a décidé avec ses disciples de fonder une communauté.

Fidelma jeta un regard admiratif autour d'elle. La forêt, l'eau et les montagnes composaient un paysage superbe, qui évoquait l'Irlande.

— Comment allons-nous traverser ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil perplexe aux eaux tourbillonnantes.

Magister Ado lui désigna un pont, plus loin en amont.

C'était la plus étrange construction qu'elle ait jamais vue, avec des arches en pierre et des dos d'âne successifs en surface.

— Ce pont est-il sûr ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— On l'appelle le pont du diable, gloussa Magister Ado. On raconte que Columbanus s'épuisait à la tâche quand le démon lui apparut. Il proposa d'achever le pont en une seule nuit mais à une condition : que l'âme du premier homme qui le traverserait serait à lui. Le saint le lui promit. Au matin, le pont était terminé. À cause du manque de discipline des lutins et des elfes qu'employait le diable, il avait pris la forme que vous voyez là.

— Et l'âme que réclamait le diable ?

— On dit que Columbanus persuada un chien d'inaugurer le pont et le diable dut s'en contenter.

Fidelma réfléchit.

— Ce conte manque de logique. Comment le bienheureux Colm Bán aurait-il accepté de signer un pacte avec le diable pour édifier une construction aussi ordinaire ? De plus, pourquoi aurait-il sacrifié un innocent animal ? Et pourquoi le démon se serait-il satisfait de l'âme d'un chien alors que la religion enseigne qu'un animal n'a pas d'âme ?

Magister Ado secoua la tête d'un air ironique.

— Je reconnais bien là votre naturel sceptique, Fidelma. Et, à mon avis, votre formation de juriste n'a rien arrangé. Laissez-moi vous rassurer. D'après nos érudits, ce pont est l'œuvre des légions romaines quand elles ont conquis ce pays. Et donc, malgré la légende, il était déjà là quand Columbanus est arrivé. Nous le traverserons sans encombre, je vous le promets.

Le pont était assez large pour laisser passer deux personnes de front. Le petit groupe se retrouva bientôt sur l'autre rive et descendit la pente par paliers aisément praticables. On ne voyait plus les sommets, qui semblaient se fondre dans les reliefs environnants. L'abbaye, avec ses tuiles rouges en terre cuite et ses murs recouverts de stuc ocre, dominait les habitations qui se pressaient tout autour, à proximité des champs cultivés. Alors qu'ils montaient le sentier conduisant au monastère, Fidelma constata que le plâtre des murailles s'écaillait par plaques, révélant des blocs de pierre. On avait repéré leur approche car une cloche enclose dans une tourelle des remparts se mit à sonner et se tut au quatrième carillon. Les portes en chêne s'ouvrirent lentement.

Ils s'arrêtèrent là où le chemin fourchait. Les guerriers discutèrent un bref instant avec Magister Ado, tournèrent bride et s'éloignèrent en direction du village, précédés par les fermiers et leurs mulets. Quand ils franchirent les portes, le moine qui s'avança pour les accueillir fixa Magister Ado d'un air stupéfait.

— C'est vraiment vous ? s'exclama-t-il.

— Qui d'autre, à votre avis ? grommela le vieil homme en mettant pied à terre. Comme vous pouvez le constater, frère Wulfila, je suis rentré sain et sauf.

— Je vais tout de suite faire prévenir l'abbé.

Puis il vit frère Faro et ses yeux s'agrandirent d'horreur.

— Mais, vous avez été blessé, mon...

— Ce n'est rien, répliqua l'autre avec agacement.

Puis, prenant conscience de la rudesse de son attitude, il reprit d'un ton plus conciliant :

— Excusez-moi, frère Wulfila, la douleur me rend quelque peu désagréable. *Mea culpa*.

— Je vous pardonne volontiers, il faut tout de suite que vous alliez voir

l'apothicaire.

— Je peux le mener à son officine, proposa sœur Gisa. Nous avons déjà nettoyé et pansé la blessure, mais il faut vérifier si cela cicatrise bien.

Frère Wulfila hésita.

— Vous ne pouvez pas vous promener dans l'abbaye sans l'autorisation de l'abbé, conclut-il, et je suis obligé de me montrer très strict en ce qui concerne la séparation des sexes.

Il se dirigea vers le frère portier.

— Bladulf, emmenez frère Faro chez l'apothicaire.

Puis il se tourna d'un air anxieux vers Magister Ado.

— Il est tombé de cheval ?

— Non, il a malheureusement été touché par la flèche d'un bandit.

Wulfila parut très affecté et il s'apprêtait à poursuivre son interrogatoire quand Magister Ado le devança.

— Fidelma, voici frère Wulfila, l'intendant de ce monastère. Wulfila, je vous présente sœur Fidelma. Frère Ruadán a été son mentor et elle s'est déplacée jusqu'ici pour le voir.

Le visage de frère Wulfila s'allongea.

— Vous arrivez bien tard, ma sœur. Voilà une semaine que ce pauvre frère Ruadán est au plus mal.

— Mais il est conscient ? s'enquit la jeune femme, dont les yeux s'étaient remplis de larmes.

— La plupart du temps, son esprit divague. Il a été battu comme plâtre et n'en a réchappé que par miracle. Hélas, je crains qu'il ne nous quitte bientôt.

— Je veux le voir tout de suite.

Le moine parut scandalisé.

— Nous ne sommes pas un *conhospitae*, ma sœur. Pour cela, il vous faut une dispense de l'abbé, tout comme sœur Gisa si elle tient à se rendre à l'officine. Les femmes ne sont autorisées à franchir la clôture que pour assister aux services dans la chapelle, et elles se joignent à nous pour le repas du soir, avant les prières.

Magister Ado tapota le bras de Wulfila.

— Pour commencer, allez donc informer l'abbé de notre présence, comme le veut le protocole. Et sachez que Fidelma n'est pas n'importe qui. Elle arrive de Rome et elle est la fille d'un roi d'Hibernia.

Fidelma réfréna son impatience, car elle savait que Magister Ado avait raison. Il serait malvenu de se distinguer en enfreignant les règles en vigueur à Bobium à peine y avait-elle mis les pieds.

— Je vais vous guider jusqu'à lui, dit l'intendant avant de s'adresser à sœur Gisa : Quant à vous, il est inutile de vous attarder.

Gisa faillit protester, se reprit et se tourna vers Fidelma.

— Nous nous verrons au repas du soir.

Puis elle se mit en selle sur le cheval que Radoald lui avait donné et repassa les portes.

Un moine vint s'occuper des montures tandis qu'un autre apportait un seau, une louche et une pièce de lin à Fidelma. Elle avait failli oublier le rituel qui consistait à laver les mains d'un nouveau venu dans une abbaye.

Frère Wulfila les conduisit de l'autre côté de la cour pavée. La nouvelle de la présence de Magister Ado, apparemment un membre important de la communauté, s'était vite répandue et des moines accouraient vers lui pour l'accueillir. En haut du perron se tenait un homme grand et robuste, à peu près du même âge que Magister Ado, qui arborait les insignes de sa fonction. Il était mince avec des cheveux et des yeux noirs. Son menton laissait apparaître une barbe drue et bleutée, du genre qui doit être rasée deux fois par jour pour avoir une peau nette. Ses traits étaient déplaisants. À l'approche de Magister Ado et de Fidelma, il descendit les marches, le visage impénétrable. Puis il donna une brève accolade au *magister* en signe de bienvenue.

— Heureux de vous revoir, mon vieil ami. Depuis votre départ, je craignais pour votre sécurité à cause de la mission qui vous avait été confiée.

L'homme s'exprimait en latin. Fidelma en déduisit que c'était la langue en usage à Bobium.

— Comment s'est déroulé votre voyage ?

— Il a été couronné de succès, père abbé. Notre *scriptorium* va maintenant s'enrichir d'une copie de *La Vie du bienheureux martyr Saturnin*.

L'abbé jeta un regard en coin à Fidelma.

— Abbé Servilius, voici Fidelma d'Hibernia. Elle s'est jointe à nous à Genua.

— Fidelma d'Hibernia ?

L'abbé fronça les sourcils et tendit la main afin que Fidelma baise sa bague, selon l'usage dans le clergé romain. Mais elle se contenta de prendre la main qui lui était offerte et inclina la tête, comme c'était la coutume dans le clergé irlandais.

— Elle est la fille d'un roi de son pays, expliqua Magister Ado.

— Fidelma... j'ai récemment entendu ce nom... Ah ! N'étiez-vous pas à Rome ?

— Si, répondit Fidelma, devinant ce qui allait suivre.

— Un des nos frères, qui en revenait, a parlé d'une jeune religieuse d'Hibernia. Elle a impressionné jusqu'au Saint-Père en résolvant le mystère qui planait sur l'assassinat d'un archevêque saxon dans le palais de Latran.

— C'est elle, père abbé, dit Magister Ado d'un ton bon enfant.

— J'ai effectivement joué un rôle dans l'heureuse conclusion de cette affaire, déclara la jeune femme.

— Je vous félicite et je suis flatté de vous accueillir ici, dit l'abbé. Ce n'est pas si souvent que nous recevons des hôtes de marque dans cette vallée solitaire...

Il se tourna vers Magister Ado.

— ... bien que cette semaine semble propice aux visites inattendues.

Il renvoya frère Wulfila et les mena dans son bureau où il leur désigna des

sièges. La pièce était sombre, lambrissée de chêne, éclairée par une petite fenêtre qui laissait passer juste assez de lumière pour qu'on n'allume pas des chandelles.

— De qui voulez-vous parler ? s'enquit Magister Ado en prenant un siège.

— Du jeune prince Romuald, fils de notre gracieux souverain Grimoald qui se bat en ce moment dans le Sud.

— Vraiment ?

L'abbé s'adressa à Fidelma :

— Et maintenant, dites-moi ce qui vous a amenée à honorer ces lieux de votre présence. Sans doute les liens étroits que cette abbaye entretient avec votre pays ?

— Exactement, s'empessa de répondre Magister Ado avant que Fidelma ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Et plus précisément avec frère Ruadán qui était son mentor et son maître quand elle était enfant. En apprenant qu'il vivait ici, elle a souhaité faire un détour par Bobium avant de poursuivre sa route vers Hibernia.

Le visage de l'abbé Servillius s'assombrit et il considéra Fidelma d'un air plein de compassion.

— Vous êtes une ancienne élève de ce cher frère Ruadán ? Alors c'est Dieu qui vous a conduite jusqu'à lui. On vous a relaté ce qui s'était passé ? Hélas, ces derniers jours, son état s'est détérioré.

— Pouvez-vous me préciser les détails de sa mésaventure ? demanda Fidelma.

— On l'a trouvé aux portes de l'abbaye, à l'aube, avec une note épinglée à sa robe qui le disait « hérétique ». Il avait souvent tenté de prêcher la bonne parole aux fidèles d'Arius. Sans doute a-t-il éprouvé dans sa chair les conséquences de la colère d'un de ces fanatiques. Il y a trois semaines, alors qu'il rentrait de Placentia où il exerçait sa tâche de missionnaire, il avait déjà été attaqué et il était parvenu à grand-peine à rejoindre l'abbaye. Cela ne l'a pas dissuadé de continuer son activité à Travo, plus loin dans la vallée. Et c'est là qu'il a été roué de coups. Plus mort que vif, il a pu néanmoins se traîner jusqu'ici et s'est alité pour ne plus se relever. Mais peut-être votre visite contribuera-t-elle à raviver sa conscience. Un lien avec la mère patrie peut se révéler très revigorant, un baume à l'âme.

— Je suppose qu'il est bien soigné ? s'enquit Fidelma.

— Frère Hnikar est un des meilleurs apothicaires de cette région et il se rend chaque jour à son chevet. Cependant, son organisme est usé.

L'abbé poussa un profond soupir.

— Je dois porter à votre attention que cette communauté n'étant pas mixte, vos mouvements seront restreints. Vos déplacements exigent que vous soyez escortée par un frère.

Il agita une clochette à portée de sa main et frère Wulfila réapparut.

— Conduisez lady Fidelma d'Hibernia auprès de frère Hnikar. Elle est autorisée à s'entretenir avec son compatriote, frère Ruadán, aussi souvent

qu'il lui plaira.

L'intendant dissimula mal sa surprise, s'inclina devant son supérieur et se dirigea vers la porte avec Fidelma.

— Quand vous en aurez terminé, revenez ici, nous discuterons des conditions de votre hébergement, lança l'abbé avant qu'elle ne sorte.

L'apothicaire était un petit homme replet aux joues roses et aux yeux d'un bleu de myosotis. Était-il chauve ou arborait-il une tonsure ? Fidelma ne parvenait pas à trancher. À l'arrière de la tête, ses cheveux gris étaient raides comme des baguettes de tambour et grossièrement coupés. Il l'accueillit avec amabilité.

— Frère Ruadán est très faible, murmura-t-il quand elle lui exposa le but de sa visite.

— À cause de ses blessures ?

— Elles sont sans gravité, mais le choc de l'agression l'a laissé meurtri et sans force. Le cœur est gravement atteint.

Il haussa les épaules.

— Veillez à ne pas l'énervier, son esprit bat la campagne et il est sujet à toutes sortes de visions. Venez.

La lumière du soleil qui amorçait sa descente vers les montagnes à l'ouest entraînait à flots dans la chambre. Le vieux moine gisait sur un lit au matelas de paille, immobile sous une couverture en laine. Les meubles consistaient en une petite table où étaient posés une cruche d'eau et un gobelet, et un coffre rustique pour les effets personnels. Une simple croix de bois était fixée au mur.

— Ne le fatiguez pas, chuchota frère Hnikar.

Fidelma s'avancait déjà vers son vieil ami qui ne bougeait pas d'un cil, les mains croisées devant lui. Il avait les yeux fermés et respirait avec difficulté.

— Frère Ruadán, chuchota Fidelma en celte d'Éireann, vous m'entendez ?

— Qui... qui êtes-vous ? souffla le vieillard d'une voix rauque dans la même langue.

Sa respiration s'arrêta, reprit, et il battit des paupières.

— C'est moi, Fidelma de Cashel.

Un vague sourire flotta sur les lèvres du religieux.

— Fidelma ? Elle est bien loin d'ici.

Elle se pencha sur lui.

— Faites un effort, je vous en prie. Je suis à côté de vous. Ne me voyez-vous pas ?

Le regard du vieillard erra ici et là et parvint enfin à se fixer sur le visage de Fidelma.

— Vous vous souvenez des jours anciens d'Inis Celtra ? poursuivit-elle. Une fois, vous m'avez dit que j'étais votre élève la plus indisciplinée parce que je posais trop de questions sur la foi. Selon vous, je devais apprendre à croire.

Une ombre passa sur le visage de Ruadán.

— J'ai connu une princesse de Cashel, autrefois. Elle remettait même en question l'omnipotence de Dieu.

— Je disais que si Dieu était tout-puissant et avait créé Adam, il devait savoir qu'Adam lui désobéirait.

— Dieu est omnipotent mais il a accordé le libre arbitre à l'homme, répondit le vieil homme par réflexe.

— Alors comment expliquer que la volonté d'Adam ait été plus forte que celle de son Créateur ?

— Dieu lui a donné le choix.

— Selon nos lois, une personne qui est informée d'un crime avant qu'il soit commis et ne fait rien pour le prévenir est jugée complice par instigation.

Les yeux chassieux s'agrandirent et une main décharnée chercha celle de la jeune femme.

— Vous tenez le même discours que Fidelma, qui est partie étudier au collège du brehon Morann.

— Et maintenant je suis auprès de vous, cher maître, à Bobium. Je me suis rendue à Rome et j'ai par hasard appris votre présence ici. Et je n'ai pu résister au désir de venir vous saluer.

Frère Ruadán poussa un profond soupir.

— C'est bien vous, mon enfant ?

— Oui, là, tout près.

— Pardonnez-moi, je vois mal et ne pense plus m'attarder très longtemps sur cette terre.

— Je vous interdis de parler comme ça. Vous allez vous rétablir.

— Vous avez toujours été d'un optimisme inébranlable, rétorqua frère Ruadán avec un pâle sourire. Je croyais que le brehon Morann vous mettrait en garde contre cet excès de confiance. Vous venez de Rome ?

— Oui.

Soudain, le religieux parut troublé. Sa main frêle se referma sur le bras de Fidelma avec une force surprenante et il voulut se redresser.

— Prenez garde, Fidelma. Ce qui a été pris dans la tombe liquide doit y retourner sous peine d'une terrible malédiction.

Le mourant fixait la jeune femme avec intensité.

— Je ne comprends pas, dit Fidelma tout en tentant de le calmer.

Maintenant, il avait saisi sa manche à deux mains et tirait dessus pour s'asseoir.

— Le mal rôde en ces lieux. Partez, mon enfant, partez avant qu'il ne soit trop tard...

Il émit un gémissement et retomba sur sa couche devant Fidelma, paralysée par l'angoisse. Puis elle vit frère Hnikar apparaître sur le seuil de la pièce. Il s'approcha du lit et posa la main sur le front du vieillard.

— Il a de nouveau perdu connaissance. Laissez-le se reposer, il est épuisé.

Fidelma hésitait à quitter l'ami si cher à son cœur ; l'apothicaire la poussa

doucement vers la porte.

— Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il. Quand il est fatigué, il a tendance à délirer. Je vais prendre soin de lui. Ne faites pas attention à ce qu'il raconte, il n'a plus toute sa tête.

Une fois dans le couloir, elle entendit la voix éraillée de frère Ruadán à travers la porte :

— Dites-lui de quitter cette abbaye au plus vite ! Le mal rôde !

CHAPITRE V

Frère Wulfila l'attendait dans le corridor pour la reconduire auprès de l'abbé. Il l'accueillit d'un air préoccupé.

— Je l'ai entendu crier, grommela-t-il. Hélas, il ne parvient pas à se convaincre qu'il est ici à l'abri de ses agresseurs. Nous mettons tout en œuvre pour le ramener à la raison. Frère Ruadán est très respecté dans notre congrégation, tout cela est bien triste.

— Certes, répliqua Fidelma d'une voix sourde.

— Vous a-t-il reconnue ?

— Oui, mais nos échanges sont restés limités.

L'intendant faillit ajouter quelque chose et se ravisa. Ils cheminèrent en silence.

Servillius et Magister Ado étaient toujours en grande conversation. Ils avaient été rejoints par un homme mince, le buste droit et le teint hâlé, dont les traits avaient conservé une certaine beauté. Ce n'était qu'au second coup d'œil qu'on se rendait compte qu'il avait bien plus que les soixante-dix ans qu'on lui donnait au premier abord. Ils levèrent la tête en voyant Fidelma.

— Ah ! Sœur Fidelma, lança l'abbé. Permettez-moi de vous présenter le vénérable Ionas, notre érudit le plus réputé.

Le vénérable Ionas fit la moue d'un air dubitatif tout en examinant la jeune femme avec attention.

— La paix soit avec vous, ma sœur. Je ne suis qu'un des nombreux lettrés de cette abbaye, je vous assure. Et Magister Ado est largement aussi savant que moi.

— L'abbé Ionas a écrit un magnifique ouvrage sur la vie de notre fondateur, ajouta l'abbé Servillius.

Le vénérable Ionas remarqua que Fidelma était bouleversée bien qu'elle s'efforçât de n'en rien laisser paraître.

— Quelque chose vous inquiète ? s'enquit-il.

— Je viens de me rendre au chevet de frère Ruadán, répondit-elle d'une voix étranglée. Il était mon maître quand j'étais petite.

— J'avais pourtant tenté de vous préparer à ce choc, murmura l'abbé.

— D'après frère Hnikar, ce pauvre frère Ruadán est au plus mal, soupira le vénérable Ionas. Comment l'avez-vous trouvé ?

— Très affaibli, dit Fidelma en se laissant tomber dans le fauteuil que

l'abbé lui indiquait.

— J'irai le voir dans un instant, murmura Magister Ado. Je souhaite lui faire mes adieux avant qu'il ne soit trop tard.

Fidelma était mal à l'aise devant leur tranquille acceptation de la mort imminente de frère Ruadán.

— N'est-ce pas un peu tôt pour le mettre au tombeau ? protesta-t-elle.

— Loin de nous pareille pensée ! se récria l'abbé. Mais nous devons affronter la réalité.

— De quoi parlez-vous exactement ?

— En dehors de ces murs, le monde est féroce. Voilà pourquoi le jeune prince Romuald s'est réfugié chez nous.

Magister Ado paraissait inquiet :

— Vous vous apprêtiez justement à nous expliquer les raisons de sa venue.

— Il nous a demandé notre protection. D'après la rumeur, Perctarit serait rentré d'exil, profitant de l'absence du roi.

L'abbé jeta un regard d'excuse à Fidelma.

— Grimoald a exilé Perctarit et...

— On m'a déjà expliqué comment vous aviez changé de souverain, l'interrompit Fidelma.

— En l'absence de Grimoald, le duc Lupus de Friuli a été désigné comme régent. Le fils du roi, Romuald, a été confié aux bons soins d'une gouvernante et mis sous la protection de Lupus.

— Alors que fait-il ici ? s'étonna Magister Ado.

— Il semblerait que la gouvernante du garçon, lady Gunora, s'interroge sur la loyauté de Lupus. Elle et l'enfant ont quitté la forteresse de Grimoald au cours de la nuit pour se réfugier ici, où lady Gunora savait que les frères accorderaient le droit d'asile au prince. Il porte un bien lourd fardeau sur ses jeunes épaules.

— L'absence du roi expliquerait donc le retour d'exil de Perctarit, grommela Magister Ado.

— Sans doute, acquiesça l'abbé Servilius.

Magister Ado fronça les sourcils.

— Si l'enfant est en danger, cela laisserait supposer que l'abbaye l'est également.

Le vénérable Ionas se pencha vers l'abbé, le visage grave.

— Magister Ado n'a pas tort, mon vieil ami. Qui, hors ces murs, sait que le prince Romuald demeure ici ?

L'abbé prit son temps pour répondre.

— Personne, à part le seigneur Radoald. Le prince est arrivé avant-hier avec son escorte à la faveur de la nuit. Quant au seigneur de Trebbia, nous avons dû le prévenir dans la mesure où il est notre allié et notre protecteur.

— C'est un secret que nous aurons bien du mal à garder, fit observer Magister Ado. Avez-vous réfléchi à ce qui se passerait si Lupus de Friuli décidait d'attaquer l'abbaye ?

L'abbé secoua la tête.

— Nous sommes la maison du Seigneur et non une forteresse militaire.

S'apercevant soudain que Fidelma les écoutait avec attention, il se leva.

— Mais où sont mes bonnes manières ? Je manque à tous mes devoirs, Fidelma d'Hibernia. Je vais prier frère Wulfila de vous faire préparer une chambre et un bain chaud dans l'hôtellerie des invités. Elle est située au-dessus de l'officine de l'apothicaire et des *cubiculae* réservées aux malades où vous avez rendu visite à frère Ruadán. Elle donne sur notre *herbularius*, un jardin de simples dont nous nous enorgueillissons et où vous pourrez vous promener à loisir.

« En tant qu'hôte de marque, je vous dispense de loger dans la maison des religieuses au village. J'ai accordé le même privilège à lady Gunora qui préfère ne pas s'éloigner du prince Romuald. Cependant, je vous demanderai de respecter notre règlement et de ne pas vous aventurer à l'intérieur de l'abbaye sans l'autorisation du moine qui sera désigné pour vous servir d'escorte. Je compte sur votre compréhension.

L'abbé Servillius agita la clochette sur la table et l'intendant apparut. Il écouta les instructions de l'abbé tout en dissimulant mal sa réprobation. Puis l'abbé revint à Fidelma.

— Allez vous rafraîchir et vous reposer un peu. Une cloche sonnera le repas du soir et quelqu'un viendra vous chercher à la porte de l'hôtellerie.

Fidelma était congédiée. À l'évidence son bien-être n'était pas la première préoccupation de l'abbé, il voulait surtout se débarrasser d'elle tandis qu'il discutait de la situation politique avec ses deux interlocuteurs.

Frère Wulfila la guida le long d'obscurs corridors et s'arrêta devant une porte. Elle comprit à l'odeur parvenant jusqu'à elle qu'il s'agissait des *cloacae*, un terme venant de *cluo*, « je nettoie ». L'intendant s'abstint de lui expliquer à quoi servait l'endroit et il l'entraîna au pied d'un escalier qui menait à l'étage supérieur. Là, il ouvrit une nouvelle porte et s'effaça devant elle.

Elle entra dans une pièce dont la fenêtre donnait sur des jardins en espaliers, à flanc de colline. Les meubles consistaient en un lit, une chaise, un coffre, des patères pour accrocher des vêtements, et un grand baquet vide dans un coin avec des pièces de tissu en lin blanc.

— Je vais faire monter vos bagages et remplir le baquet, annonça frère Wulfila.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il avait déjà disparu. Elle examina la chambre et alla s'asseoir sur la couche. Frère Ruadán s'était écrié que le mal rôdait dans l'abbaye. Or depuis qu'elle avait pénétré dans le val Trebbia et assisté à la tentative d'assassinat de Magister Ado, elle se sentait mal à l'aise. D'une manière générale, elle n'était pas étrangère aux tensions religieuses. N'était-elle pas présente au grand concile de Streonshalh¹, à l'abbaye d'Hilda, quand les Angles avaient décidé de rejeter les concepts des églises de son propre pays et d'opter pour les nouvelles règles de Rome ?

Néanmoins, ce conflit entre la philosophie d'Arius et les dogmes du premier concile de Nicée allait plus loin qu'un simple affrontement verbal. Il y avait eu mort d'homme, du sang avait été versé et un nuage noir planait sur la vallée. Était-ce là le mal contre lequel frère Ruadán l'avait prévenue ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'autre chose ?

Peu de temps après avoir fait ses ablutions et s'être changée, elle entendit la cloche qui annonçait le repas du soir. Elle attendit un moment, puis décida de suivre des frères qui passaient devant sa cellule. Bientôt rejoints par d'autres moines, ils descendirent en silence un escalier et débouchèrent dans la cour. Là, elle aperçut une douzaine de sœurs de la foi qui franchissaient les portes du bâtiment principal et repéra sœur Gisa. Elle s'empressa d'aller la saluer.

— Avez-vous vu frère Faro ? demanda aussitôt Gisa. J'espère qu'il se rétablir de sa blessure.

Les sentiments évidents que la sœur Gisa portait au jeune homme attristaient Fidelma. Elle savait que le groupe d'ascètes essayant de persuader Rome de promulguer un édit pour imposer le célibat représentait une minorité, mais qui ne cessait de se renforcer. Et ils avaient réussi à impressionner l'abbé Servilius. Il n'y avait pas encore eu de proscription des couples par le Saint-Père : un abbé était laissé libre de ses choix. Cependant, quand il avait été élu au trône de Pierre à Rome, le pape Siricius avait abandonné sa femme et ses enfants. Et il s'efforçait de convaincre les prêtres et les autres membres du clergé de ne plus dormir avec leur épouse. Un siècle auparavant, la même démarche avait été suivie au concile de Tours, qui avait proposé une règle stipulant qu'un prêtre partageant la couche de sa femme ne serait pas autorisé à célébrer la messe. Cette recommandation avait été rejetée.

— Vous et frère Faro... ?

Fidelma s'interrompt en voyant la jeune femme s'empourprer.

— Nous sommes amis, rien de plus, répliqua sœur Gisa alors que ses joues en feu démentaient ses propos. Nous ne sommes pas dans une maison double. L'abbé Servilius s'est déclaré en faveur de ceux qui se sont prononcés pour le célibat des religieux.

Maintenant, tout le monde s'engouffrait dans le réfectoire. L'intendant accueillit fraîchement Fidelma.

— Un moine était parti vous chercher pour vous conduire jusqu'ici. Vous ne devez pas vous promener dans l'abbaye sans escorte.

Puis il la pria de le suivre tandis que Gisa et ses compagnes gagnaient une table, dans un coin, isolée de celles des hommes. En traversant la salle, Fidelma aperçut frère Faro, et frère Hnikar un peu plus loin. Des moines la scrutaient avec des sentiments mêlés – réprobation, surprise, curiosité. Puis ils parvinrent jusqu'à la longue table où l'abbé Servilius avait pris place, avec Magister Ado à sa gauche et le vénérable Ionas à sa droite. À la gauche de Magister Ado étaient assis un jeune garçon d'une dizaine d'années et une matrone d'aspect imposant.

À l'approche de frère Wulfila, l'abbé se leva et fit signe à Fidelma de

s'avancer.

— Lady, permettez-moi de vous présenter notre invité d'honneur, le prince Romuald des Lombards.

Puis il se tourna vers l'enfant.

— Votre Altesse Royale, voici Fidelma d'Hibernia, qui est la fille d'un roi de son pays.

Le garçon se leva et s'inclina profondément.

Devant tant de cérémonie, Fidelma dissimula un sourire.

— Bienvenue chez nous, lady, dit l'enfant. Mon peuple et ma famille tiennent vos compatriotes en haute estime, leur érudition et leurs enseignements nous ont toujours influencés. Avez-vous l'intention de prolonger votre séjour dans cette abbaye ?

— Je suis venue voir mon maître, qui a élu domicile dans ce monastère, et j'ai l'intention de repartir bientôt pour l'Irlande, répondit poliment Fidelma.

L'abbé la présenta alors à lady Gunora qui inclina la tête avec un sourire timide.

Puis tout le monde réintégra son siège tandis que frère Wulfila indiquait le sien à Fidelma, à la droite du vénérable Ionas. Lui-même s'assit auprès d'elle. Puis l'abbé se leva au son d'une clochette et dit les grâces. La clochette résonna à nouveau et ils entamèrent leur repas. Le brouhaha surprit Fidelma. Dans la plupart des établissements religieux à Rome, on mangeait en silence et, dans les autres, un *recitator* lisait à voix haute un passage des Écritures ou des Psaumes.

Elle se tourna vers le vénérable Ionas.

— Vous me parliez ? Excusez-moi, je ne vous ai pas entendu.

— J'évoquais notre fondateur, Columbanus. J'interroge toujours les voyageurs d'Hibernia sur ce grand homme au cas où ils pourraient me fournir quelque détail sur sa vie ou sur son œuvre qui me serait inconnu.

— Je crains de ne pas vous être d'une grande utilité. Il venait du royaume de Laighin mais il avait fait ses études en Irlande du Nord. Le royaume de Muman, dont je suis originaire, est situé au sud-ouest.

— Hibernia n'est donc pas composée d'un seul et unique royaume ?

— Non, elle en compte cinq et c'est dans celui du Midhe, le royaume du milieu, que vit notre haut roi qui a la préséance sur ceux des provinces. Le haut roi est choisi dans une des principales familles régnantes. À l'heure actuelle, cette famille appartient aux Uí Néil du Nord.

Le vénérable Ionas fit la grimace.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre d'après les récits de vos compatriotes. Ce système m'a toujours paru étrange. Cela dit, qu'avez-vous d'autre à m'apprendre sur Columbanus ?

— Dans notre langue, il s'appelle Colm Bán, ce qui signifie « colombe blanche ». Il fut d'abord nommé abbé de Beannchar, une abbaye célèbre du nord d'Hibernia. Puis il décida de traverser les mers pour fonder des centres de la foi chez les Francs et les Burgondes. Je n'en sais pas beaucoup plus.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres du vieil homme.

— Il s'est fait beaucoup d'ennemis chez les nobles francs, qui ordonnèrent à Columbanus et à ses moines irlandais de retourner en Hibernia. Au lieu de quoi il se dirigea vers le sud, franchit les montagnes et finit par arriver au pays des Lombards avec ses fidèles. Le roi des Lombards, Agilulf, lui donna cette terre et c'est ici, à Bobium, qu'il établit sa communauté. Bientôt, il fut rejoint par de nombreux religieux venus de divers pays. Il s'en tint avec fermeté aux anciennes coutumes irlandaises et se querella même avec le Saint-Père, Grégoire le Grand, sur la date de Pâques. Il estimait que la date arrêtée par les Irlandais était la seule valable. C'était un homme remarquable et un maître infatigable.

— L'avez-vous connu ?

— Quand je suis arrivé ici, encore tout jeune homme, il était mort depuis trois ans. Mais j'ai fréquenté ses intimes qui m'ont beaucoup aidé dans mes recherches sur sa vie. Lorsque le temps fut venu pour moi de prendre un nom en religion, j'ai choisi la forme grecque de Jonah, un nom hébreu qui signifie lui aussi « colombe ».

Tout à coup, il se produisit une vive agitation tandis que les portes du *refectorium* s'ouvraient avec fracas. Il y eut des exclamations de surprise et un des frères courut dans l'allée centrale jusqu'à la table de l'abbé Servilius qui s'était levé de son siège, les traits crispés par la colère. Le jeune moine s'immobilisa devant lui, rouge et essoufflé.

— Père abbé, je n'ai pas pu les arrêter...

— Vous vous oubliez, frère Bladulf, tonna l'abbé. En tant que portier de cette abbaye vous devriez savoir qu'au cours du repas du soir...

Le portier jeta un regard par-dessus son épaule. Deux hommes venaient d'entrer dans le réfectoire et ils avançaient à grands pas vers la table haute. Stupéfaits, les frères s'étaient tus. Fidelma examina les nouveaux venus avec curiosité. À l'évidence, les vêtements et la crosse d'un des deux hommes proclamaient son rang d'évêque. Celui qui l'accompagnait et se tenait deux pas derrière lui était un religieux ordinaire.

Servilius se renversa sur son siège, visiblement en état de choc.

— *Pax vobiscum*, lança l'évêque en se postant devant lui et en balayant les visages offusqués des convives d'un regard arrogant.

Au lieu de lui répondre, l'abbé murmura un nom :

— Britmund...

On aurait entendu une mouche voler.

L'évêque rubicond était petit et râblé, avec des cheveux gris, des sourcils noirs, et des yeux ronds qui brillaient comme des escarboucles. Les lèvres minces et exsangues s'étiraient en un sourire cruel.

Il considéra Magister Ado, puis l'enfant à ses côtés.

— C'était donc vrai !

Il s'inclina devant le prince.

— Le Seigneur soit avec vous, prince Romuald. Vos amis à la forteresse de

Friuli se languissent de votre présence.

Lady Gunora serra l'enfant contre elle avec une exclamation étouffée.

— Ses amis sont ici, déclara-t-elle avec force.

Toujours souriant, l'évêque Britmund secoua la tête.

— Vous vous trompez.

Il dévisagea Fidelma.

— Il semblerait que, non contente de tolérer les femmes au *refectorium*, cette assemblée d'hérétiques les accepte maintenant à la table haute, ricana-t-il.

L'abbé Servillius se pencha vers lui, pâle de colère.

— Sœur Fidelma, qui nous arrive d'Hibernia, est notre invitée, comme doit l'être une princesse de son pays.

— Dommage que vous ne manifestiez pas les mêmes égards pour tous vos hôtes. Frère Godomar et moi-même avons cheminé plusieurs jours pour atteindre cette abbaye, ce qui ne semble susciter aucun élan chaleureux de votre part.

— Si vous vous étiez présenté en respectant les règles de cette communauté et en permettant au frère portier de vous escorter jusqu'à mon bureau, je vous aurais à coup sûr accueilli différemment. En préférant forcer la porte du *refectorium* et nous interpeller avec une désinvolture pour le moins choquante, permettez qu'il nous faille un peu de temps pour nous rappeler nos bonnes manières.

— Pourquoi attendre alors que je connais les heures des repas et que moi-même et mon compagnon sommes affamés ?

— Si c'est l'hospitalité que vous demandez, Britmund de Placentia, nous ne sommes pas encore suffisamment hérétiques pour vous la refuser. Vous trouverez de la place à cette table, sur votre droite. Asseyez-vous et un frère veillera à vous apporter de quoi apaiser votre faim et votre soif.

L'évêque, qui s'attendait à être invité en grande pompe à la table de l'abbé en vertu de son rang, le défia du regard. Mais l'abbé restait vissé sur son siège.

— Vous cherchez quelque chose, Britmund ? s'enquit Servillius d'un ton mielleux. Vous désirez peut-être vous enquérir de la santé de frère Ruadán ?

— Ce vieux fou ! rétorqua l'évêque. Je le croyais mort.

Fidelma ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Elle se cramponna à la table et le rouge lui monta aux joues.

L'abbé prit la parole avant qu'elle ne laisse éclater sa colère.

— *Deo favente*, il est bien vivant, malgré la violence attisée chez vos fidèles fanatiques qui lui a valu d'être agressé avec sauvagerie.

Si l'abbé s'exprimait avec calme, chacune de ses paroles exsudait la haine qu'il ressentait pour son interlocuteur.

— Ce vieillard a provoqué son propre malheur en venant prêcher ses idées répugnantes à Placentia, répliqua l'évêque avec indifférence. Il n'aurait pas dû s'aventurer dans notre cité.

— Si vous jugez ses prêches si vils, que venez-vous faire ici ?

— J'ai répondu à contrecœur à l'appel du seigneur Radoald.

Des murmures surpris s'élevèrent de l'assemblée.

— Comment cela ? interrogea Magister Ado d'un ton brusque.

L'évêque lui adressa un petit sourire.

— Vous m'avez parfaitement entendu. Je ne connais pas d'autre seigneur dans cette vallée... du moins pas encore.

— Et pourquoi Radoald vous aurait-il prié de nous rendre visite ? intervint l'abbé.

— Nous l'avons quitté ce matin après qu'il nous eut offert l'hospitalité la nuit dernière, déclara Magister Ado, et il ne nous a présenté aucune requête de ce genre.

— Je ne suis pas dans le secret de ses stratégies et j'ignore pourquoi il ne vous a pas prévenu, Ado. Peut-être n'est-il que trop conscient de votre obstination à utiliser tous les moyens à votre disposition pour nuire à ceux de ma foi. Cependant, en tant que seigneur de Trebbia, il désire la paix entre nos deux parties. Et il compte sur moi et Servillius pour trouver un accord dont il serait le témoin et le médiateur. Il devrait arriver à l'abbaye à l'aube.

— J'aurais préféré qu'il nous informe lui-même des raisons de votre venue, grommela l'abbé Servillius.

L'évêque Britmund affichait maintenant un air de triomphe.

— Peut-être craignait-il qu'une fois averti vous ne vous absentiez pour éviter toute discussion.

Les mâchoires de l'abbé se crispèrent.

— Je n'ai jamais fui un débat sur la foi.

— Dans ce cas, je crois ne pas me tromper en disant que vous devrez nous héberger, moi et mon compagnon, tant que dureront les négociations.

L'abbé jeta un coup d'œil à frère Wulfila, assis aux côtés de Fidelma.

— Notre repas a déjà commencé, mais nous serons ravis que vous vous joigniez à nous. Ensuite, nous procéderons aux accommodements nécessaires pour votre hébergement.

L'évêque Britmund fit une révérence ironique et suivit frère Godomar jusqu'à la table qui lui avait été désignée. C'est alors que Fidelma vit que sœur Gisa s'était levée et entamait une conversation animée avec l'intendant. Elle lui glissa un papyrus dans la main. Celui-ci l'examina, se leva à son tour et se dirigea vers l'abbé. Servillius lut le message, son visage s'allongea, et il échangea quelques mots avec Wulfila. Puis ce dernier revint vers sœur Gisa qui ne tarda pas à regagner sa place.

Tandis que l'abbé s'entretenait avec Magister Ado, Fidelma se tourna vers le vénérable Ionas.

— Qui est cet évêque Britmund ?

Elle avait entendu ce nom auparavant mais elle ne se souvenait pas quand.

— C'est un arien et un opposant à notre abbaye, répondit le vieil érudit, visiblement troublé. Il est évêque de Placentia, une ville située non loin de

l'entrée de la vallée, au confluent du Padus et de la Trebbia. Il est l'ennemi juré de notre abbé. Alors qu'ils essayaient de prêcher à Placentia, des frères de notre communauté ont été malmenés.

— Dont frère Ruadán ?

— Dont frère Ruadán.

L'abbé Servillius, manifestement très contrarié, se pencha vers le vénérable Ionas. Ils discutèrent un instant, ensuite l'abbé alla s'entretenir avec lady Gunora, puis avec frère Wulfilu qui se leva de son siège. Fidelma les entendait chuchoter derrière elle.

— Trouvez un lieu de résidence pour l'évêque et son compagnon, il est hors de question qu'on les installe dans l'hôtellerie des invités.

— Très bien.

— Il faut les tenir éloignés de lady Gunora et du prince.

— Dans ce cas, la tour ouest me semble appropriée.

Sur ce, l'intendant interrompit son repas et partit remplir ses obligations. Britmund, qui de sa table n'avait rien perdu de ces échanges, affichait une mine narquoise. Fidelma s'adressa au vénérable Ionas.

— L'évêque Britmund est-il responsable de l'embuscade tendue à frère Ruadán ?

— Pas directement. Il prône la violence contre les partisans du concile de Nicée et les gens qu'il a excités contre nous se chargent du reste.

— À l'évidence, l'abbé craint pour la sécurité du jeune prince.

— C'est possible, admit le vieil homme à contrecœur.

— Mais ce garçon est le fils du souverain de Britmund ! protesta Fidelma.

— On prétend que Britmund appuierait les entreprises de Perctarit, l'ennemi de Grimoald.

— Donc vous pensez qu'il ne s'est pas déplacé pour des questions théologiques ?

L'érudit eut un sourire triste.

— Je crois qu'il est venu s'assurer qu'on avait bien accordé le droit d'asile au prince.

— La logique voudrait que le seigneur Radoald soit complice dans cette affaire.

Fidelma se rappela l'étrange conciliabule dont elle avait été le témoin alors qu'elle se trouvait dans la forteresse de Radoald.

— Je ne comprends pas, poursuivit-elle, que l'abbé n'ait pas été prévenu de la réunion à laquelle l'évêque Britmund a été convoqué.

Le vénérable Ionas hocha la tête.

— Apparemment, le seigneur Radoald avait écrit un billet, remis à sœur Gisa, qui a oublié de le transmettre. Nul doute qu'elle sera réprimandée pour sa négligence. Radoald est un homme de confiance, sa famille a toujours soutenu Grimoald et son abbaye. Il n'est seigneur de Trebbia que depuis quelques années et il a combattu avec son père, le seigneur Billo, dans les guerres de Grimoald. Billo ayant péri, Radoald a hérité du titre et des terres.

La perte de Billo nous a tous affectés, c'était un homme cultivé, amoureux des arts, un excellent musicien et Radoald, en ce qui concerne le gouvernement de cette vallée, marche sur ses traces.

Fidelma réfléchit un instant.

— Il m'a semblé que l'évêque était content de voir Magister Ado, mais peut-être me suis-je trompée.

— Magister Ado n'est en rien un ami de Britmund, rétorqua le vénérable Ionas. Il se méfie comme de la peste de ce loup déguisé en évêque et nous nous rejoignons sur ce point.

— Britmund est un fanatique, intervint l'abbé Servillius qui avait entendu le vénérable Ionas, habile à susciter les conflits sans y prendre part lui-même. Nous devons surveiller de près ces hôtes indésirables.

Fidelma jeta un coup d'œil à l'évêque et à son compagnon qui mangeaient avec appétit, indifférents aux émotions qu'ils avaient suscitées. Fidelma finissait son repas quand frère Wulfila réapparut. Il s'approcha de l'abbé et elle l'entendit murmurer :

— Tout est arrangé, une chambre a été préparée pour l'évêque. Son compagnon dormira dans le dortoir principal.

— Et... ? le pressa l'abbé.

— Frère Bladulf et moi-même monterons le guet devant les appartements de lady Gunora et du prince.

— Parfait.

Fidelma regarda frère Wulfila sortir du *refectorium*. Le vénérable Ionas surprit l'expression de méfiance sur son visage.

— Frère Wulfila est avec nous depuis peu de temps, mais c'est un brave homme, un ancien soldat qui a gardé certaines habitudes de sa formation militaire. C'est plutôt une qualité quand on occupe la fonction d'intendant.

— Voilà un itinéraire très original, répliqua Fidelma.

— Vous êtes ici une étrangère, lady, fit remarquer le vénérable Ionas. L'abbé Servillius doit répondre de la sécurité du prince devant son père, le roi.

— Vous croyez vraiment qu'il est menacé ?

— Nous devons prendre nos précautions.

À cet instant, l'abbé se leva et le silence se fit. Puis Servillius prononça les paroles qui clôturaient le repas et la cloche sonna deux coups.

Fidelma était censée accompagner les frères à la chapelle pour le dernier service du jour. Elle hésita. N'était-ce pas le moment idéal pour s'entretenir à nouveau avec frère Ruadán en l'absence de frère Hnikar ? Qu'entendait-il exactement en la prévenant contre le mal ? En la poussant à quitter sans tarder l'abbaye ? Puis elle se rendit compte que son absence ne passerait pas inaperçue et donnerait lieu à des commentaires désobligeants. D'ailleurs, sœur Gisa l'avait déjà rejointe pour la conduire dans la partie de la chapelle réservée aux religieuses. La jeune femme paraissait bouleversée.

— J'avais rangé le billet dans mon *marsupium*, expliqua-t-elle. Quand j'ai voulu le remettre à l'abbé, frère Wulfila, en me congédiant devant les portes,

m'a contrariée et le message m'est sorti de l'esprit.

Une fois dans la chapelle, Fidelma remarqua l'absence de lady Gunora et de l'enfant dont elle avait la charge. L'évêque Britmund, qui scrutait l'assemblée, s'était sûrement fait la même réflexion.

Fidelma s'attendait à des similitudes entre les rituels de l'abbaye et ceux de son pays. Après tout, ce monastère avait été fondé par Columbanus. Puis elle se rappela qu'il avait instauré les pénitentiels et la règle de Benoît. Tout ce qui aurait pu s'apparenter aux pratiques en usage dans les cinq royaumes était devenu méconnaissable.

Entre autres différences, l'abbé célébrait la messe devant l'autel et non derrière, et la langue utilisée dans la liturgie était le latin vulgaire, non le grec des Évangiles. Après le service, sœur Gisa lui apprit que, des années auparavant, le pape Théodore avait accordé le titre d'évêque à tous les abbés de Bobium. Ce faisant, il avait passablement renforcé leurs pouvoirs. Pas étonnant que l'abbé Servillius méprise les emportements de Britmund. Pour célébrer la messe, l'abbé portait la mitre, une coiffure de cérémonie au nom grec qui n'était pas utilisée en Hibernia. Les abbés et les évêques irlandais arboraient des couronnes, et s'ils usaient eux aussi d'un bâton pastoral, ils l'appelaient le *cambutta*.

Dans la plupart des fondations en Éireann, on disait la messe uniquement le dimanche, et de préférence au lever du soleil. Plus le temps passait, plus Fidelma avait le sentiment d'être une étrangère dans un pays bizarre. Elle ne s'était jamais sentie aussi isolée, même à Rome ou dans le royaume des Angles. Bref, elle se languissait de Muman et du château de Cashel, et elle aurait donné cher pour être ailleurs.

Elle comprit aussi que frère Eadulf lui manquait. Cela la mit mal à l'aise car elle refusait d'accepter qu'elle se plaisait en la compagnie du moine saxon. Son sens de l'humour et la pertinence de ses observations l'égayaient et suscitaient son admiration. Elle sourit en se rappelant ses réactions d'humeur quand elle l'assimilait aux Saxons alors qu'il était un Angle de Seaxmund's Ham, dans les terres des South Folk. À ses yeux, et c'était une croyance communément répandue, les Angles ne se différenciaient pas des Sasanach, des Saxons. Pour Eadulf, en revanche, ils représentaient des peuples bien distincts car si les deux tribus avaient conquis des royaumes sur l'île de Bretagne, il leur arrivait de se combattre entre eux.

Fidelma poussa un soupir de soulagement en entendant l'abbé prononcer le *Ite, missa est* qui annonçait la fin de l'office.

Alors qu'elle quittait la chapelle avec sœur Gisa, elle passa près de l'évêque Britmund et de son compagnon, frère Godomar. Les petits yeux noirs de l'évêque s'attardèrent sur elle et sur sœur Gisa, qu'elle sentit frissonner à ses côtés.

— Excusez-moi, sœur Fidelma, dit très vite Gisa, j'ai des devoirs à remplir. Je vous souhaite une bonne nuit.

Sur ces mots, elle traversa la cour et passa les portes de l'abbaye.

Interloquée, Fidelma se retourna et vit que le prélat et son compagnon discutaient avec le vénérable Ionas et qu'ils semblaient extrêmement contrariés. Elle supposa qu'ils se querellaient sur des sujets théologiques.

Maintenant qu'elle y réfléchissait, à peine avait-elle mis un pied dans l'abbaye qu'elle avait perçu une atmosphère maléfique et elle ne comprenait pas ce qui chez elle provoquait pareilles réticences. Dieu sait qu'elle avait été confrontée à toutes sortes de turpitudes depuis qu'elle exerçait la fonction de *dálaigh*, d'avocate des cours de justice des cinq royaumes. La qualification d'*anruth* lui avait donné accès aux affaires les plus retorses et elle avait plus d'une fois risqué sa vie pour les résoudre. Après huit ans d'études à l'école du brehon Morann, à Tara, démêler une affaire complexe lui procurait les plus grandes joies. Mais aujourd'hui, elle ignorait tout de l'énigme à laquelle elle était confrontée. Cela paraissait se résumer à des affrontements entre deux sectes qui refusaient de se mettre d'accord sur la nature de Dieu : était-il unique ou composé de trois entités rassemblées en une seule ?

À parler franchement, de telles arguties et la religion en général ne la passionnaient pas outre mesure. Elle ne s'enflammait que pour la loi et la justice. Dans ce cas, pourquoi avoir choisi l'habit de religieuse ? Certes, elle était la fille du roi Failbe Flann, mais elle l'avait à peine connu car il était mort quand elle était enfant, et c'est un de ses cousins qui lui avait succédé. Dans son pays, le souverain était élu par le conseil de la famille royale. À l'heure actuelle, son frère Colgú n'était que l'héritier présomptif de la couronne et cela expliquait qu'elle ait dû prendre son destin en main. Elle avait préféré user de ses talents de juriste plutôt que de supplier son cousin le roi de lui accorder une quelconque fonction plus ou moins honorifique.

Un autre de ses cousins, l'abbé Laisran de Darú, avait suggéré qu'elle rejoigne Cill Dara, l'abbaye de la bienheureuse Brigitte. La communauté avait besoin d'une personne formée aux sciences du droit. Si elle s'était rendue aux raisons de Laisran, elle l'avait regretté presque aussitôt. Quand elle avait quitté Cill Dara, on lui avait offert de représenter les prélats des cinq royaumes, ce qu'elle avait accepté avec reconnaissance. Lors de la dernière mission qu'on lui avait confiée, elle était allée en pèlerinage à Rome afin de quêter l'approbation du Saint-Père pour la règle d'une abbaye irlandaise. Et voilà comment elle s'était laissé entraîner à Bobium.

Le seul point positif de ses voyages, c'est qu'elle avait assisté au concile de Streonshalh, chez les Angles, où ceux qui favorisaient la règle de Rome s'étaient opposés à ceux qui désiraient maintenir celle de Colm Cille. C'est à cette occasion qu'elle avait rencontré Eadulf pour la première fois.

Elle pinça les lèvres tout en se demandant pour quelles raisons l'image d'Eadulf ne cessait de la hanter. Il était partisan de la règle de Rome et elle avait été élevée dans celle de Colm Cille. Cela ne la dérangeait pas vraiment, mais représentait tout de même un obstacle. Les uns croyaient en un Dieu unique, qui engendrait le Fils et le Saint-Esprit, et les autres en un Dieu qui était trois en un. Pas vraiment de quoi s'entretenir.

Absorbée par ses réflexions – elle s'était attardée sur un banc dans la cour –, elle s'aperçut qu'elle avait oublié l'heure. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et vit que quelques torches avaient été allumées. Il faisait nuit et l'endroit était désert. Elle se rappela qu'elle voulait aller au chevet de frère Ruadán, mais elle ne savait plus comment s'y rendre. La fois précédente, elle était partie de sa chambre.

Elle se glissa le long des couloirs, grimpa l'escalier qui conduisait à sa cellule dans l'hôtellerie des invités, s'arrêta devant sa porte, prit une profonde inspiration et repartit. Alors qu'elle se trouvait au milieu du corridor menant à l'officine, une porte s'ouvrit à côté d'elle et elle eut tout juste le temps de se plaquer contre le mur.

— Qui est-ce ? Quelque chose ne va pas ?

Elle reconnut la voix de frère Wulfila qui s'avancait depuis l'extrémité du couloir, une lanterne à la main. Il avait annoncé qu'il monterait la garde avec le frère portier, ce qui était sorti de la tête de Fidelma.

— Tout va bien, dit lady Gunora en apparaissant dans l'embrasure de la porte derrière laquelle Fidelma était cachée.

L'intendant fit demi-tour et Fidelma poussa un soupir de soulagement. Si elle était tombée nez à nez avec lui, il lui aurait été difficile d'expliquer ce qu'elle faisait là.

— Sœur Fidelma... ou devrais-je dire lady ? J'aimerais vous parler, souffla la dame en la voyant.

Fidelma s'inclina en souriant.

— Je préfère qu'on m'appelle par mon prénom.

— Entrez vite, de crainte que frère Wulfila ne revienne. Il s'est battu contre Perctarit et, d'après l'abbé qui le tient en haute estime, il prend sa mission très au sérieux.

Fidelma n'avait d'autre choix que de se glisser à l'intérieur de la chambre. Le jeune prince dormait à poings fermés dans un lit. L'autre, dans le coin opposé, n'avait pas été défait.

— En quoi puis-je vous aider ? chuchota Fidelma.

Lady Gunora se mordit la lèvre.

— Eh bien... je voulais simplement vous prévenir. Vous êtes une princesse et entre personnes de la noblesse nous avons le devoir de nous entraider.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous n'êtes pas d'ici, lady, et je ne saurais trop vous conseiller de partir.

— Mais ce sont des compatriotes à moi qui ont fondé cette abbaye. Je suis venue rendre visite à mon excellent ami et mentor, frère Ruadán. Bientôt il ne sera plus de ce monde et je ne suis pas pressée de le quitter.

Lady Gunora joignit les mains en un geste de supplication.

— Surtout ne le prenez pas mal, mais la tempête qui approche risque de balayer cette abbaye sur son passage, et même toute la vallée.

— Expliquez-vous.

— Ces dernières années, beaucoup de sang a été versé dans cette contrée. Son père...

Elle désigna Romuald.

— n'est pas un mauvais roi, seulement voilà, le chemin qui l'a conduit au pouvoir était semé d'embûches. En ce moment même, il se bat au sud du pays pour repousser nos ennemis. Et maintenant, Perctarit, qui régnait avec Godepert, a franchi les montagnes depuis la Francia pour assouvir sa vengeance.

— Magister Ado m'a déjà conté cette histoire.

— Magister Ado ? dit lady Gunora avec un sourire moqueur. On célèbre ses louanges mais ne vous y fiez pas trop. Ne faites confiance ni à l'abbé, ni à Ado, ni à Ionas. Le mal rôde. Éloignez-vous avant qu'il ne soit trop tard.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

Les avertissements de cette femme, qui recoupaient ceux de son vieux maître, l'intriguaient.

— Vous connaissez frère Ruadán ? demanda-t-elle brusquement.

Lady Gunora hocha la tête.

— On le connaît dans tout le pays, car en dépit de son âge il s'est beaucoup déplacé pour prêcher la vraie foi.

— J'en déduis que vous n'êtes pas une fidèle d'Arius ?

Lady Gunora jeta à nouveau un bref coup d'œil à l'enfant endormi.

— Son père, Grimoald, est un partisan d'Arius d'Alexandrie. La femme qu'il a épousée, en revanche, s'est prononcée en faveur du concile de Nicée et reconnaît l'autorité du Saint-Père à Rome. Grimoald gouverne d'une main libérale et laisse chacun libre de choisir ses croyances. Néanmoins, il vaudrait mieux que Romuald ne tombe pas entre les mains de Perctarit.

— Vous craignez qu'il ne soit enlevé par les fidèles d'Arius et trahi en faveur de Perctarit ? Cela manque de logique puisque son père est arien.

— La religion importe peu, seul compte le pouvoir. Si Perctarit leur garantissait ses faveurs, Britmund et son laquais Godomar seraient prêts à tout. Grimoald a refusé de trancher entre l'un et l'autre parti religieux, quant à Britmund... méfiez-vous de lui, lady. Son ambition le perdra.

— Il s'est pourtant engagé dans la voie du Christ qui prône la non-violence.

Lady Gunora eut un rire grinçant.

— Vraiment ? Parfois, il m'arrive de regretter nos anciens dieux et nos anciennes déesses. Selon l'Évangile de Matthieu, le Christ n'a-t-il pas dit : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. Car je suis venu opposer le fils à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi². » Ce ne sont pas là les paroles d'un homme pacifique, plutôt celles dont use un Britmund pour dresser les hommes les uns contre les autres.

Fidelma, qui n'avait jamais entendu ce texte auparavant, se promit d'aller en vérifier l'exactitude.

— Vous sentez-vous en sécurité ici ?

— J'ai peur pour le prince. Sa mère me l'a confié avant d'aller rejoindre Grimoald dans le Sud, or je sens approcher une terrible tourmente et je souhaitais vous mettre en garde.

Quand Fidelma se retrouva dans le couloir, elle se sentait de fort mauvaise humeur. Et tous ces avertissements finissaient par piquer sa curiosité. Elle vit frère Wulfila assis sur un tabouret, les mains croisées sur son ventre et une lanterne à la flamme vacillante posée à ses pieds. Il semblait somnoler, mais même profondément endormi, il risquait de se réveiller quand elle passerait près de lui. Elle renonça donc à sa visite à frère Ruadán et décida d'attendre le matin, en espérant que l'intendant aurait déguerpi d'ici là.

1. Whitby ou Witebia.

2. Matthieu 10, 34-37.

CHAPITRE VI

Fidelma se leva avant l'aurore, quitta sa chambre sur la pointe des pieds et inspecta le corridor. Il était désert. Elle ôta ses sandales pour ne pas faire de bruit, frissonnant au contact de la pierre glacée. L'abbaye commençait doucement à se réveiller et elle se mit en chemin, ses sandales à la main.

Alors qu'elle passait devant la chambre de lady Gunora, elle s'arrêta, les sourcils froncés. La porte était entrouverte. Elle la poussa et jeta un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était vide et elle remarqua les signes d'un départ précipité : une chaise renversée, des couvertures et des oreillers répandus sur le sol et les possessions personnelles de la dame et du petit prince avaient disparu.

Puis Fidelma se dit qu'elle avait des choses plus importantes à faire que de se soucier de ce nouveau mystère et elle s'éclipsa après avoir remis la porte dans sa position initiale. Frère Wulfila n'était plus à son poste et elle ne croisa personne dans les couloirs.

Elle pénétra dans le *cubiculum* maintenant baigné par le soleil du matin. Le corps frêle de son maître, qui respirait avec difficulté, était étendu sur sa couche.

— Frère Ruadán ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

La respiration sifflante s'interrompit un instant et le vieil homme tourna un visage cireux vers elle.

— C'est moi, Fidelma.

— Vous êtes revenue ? chuchota le malade. J'avais cru avoir rêvé de vous.

— Je suis toujours là. Vous semblez plus calme.

Les yeux délavés fouillèrent l'espace autour de lui.

— Vous êtes seule ? Je vois trouble.

— Il n'y a que nous deux. Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Que faites-vous à Bobium ?

— Je me rendais à Massilia quand mon bateau, pris dans une tempête, est allé s'abriter dans le port de Genua. Là, j'ai rencontré Magister Ado qui m'a appris que vous résidiez à Bobium et je n'ai pu résister au désir de venir vous rendre visite. Je suis bouleversée de vous trouver dans cet état.

Le vieil homme poussa un long soupir laborieux.

— Et moi, je suis désolé que vous me trouviez en vie. D'ailleurs, je vais bientôt m'éteindre. Ici, vous êtes en danger, suivez mes conseils et retournez à

Genua au plus vite. Je vous en supplie, rentrez en Éireann et oubliez cet endroit diabolique.

— Je refuse de vous abandonner dans ce lieu sinistre. Dites-moi de quoi il retourne et je m'efforcerai de vous aider.

— À quoi bon, mon petit ? Je connaîtrai bientôt le repos éternel. Cependant, j'ai une faveur à vous demander...

— Elle vous est acquise d'avance.

— Quand vous rentrerez en Irlande, allez allumer un cierge dans la petite chapelle d'Inis Celtra, et priez pour moi.

— Vous n'êtes pas encore mort, dit-elle tout bas en retenant ses larmes.

— Le temps que vous arriviez à Genua, mon âme aura pris son envol.

Elle entendit des sandales claquer dans le couloir tandis qu'un frère passait devant la porte. Fidelma sentit la main de Ruadán se crispier sur sa manche.

— Partez, Fidelma, pour l'amour que je portais à votre père, dit le vieil homme dans un souffle. Vous courez un grand danger. Ils ont tenté de me tuer et assassiné le garçon pour le faire taire. Cela ne les dérangera pas beaucoup d'agir de même avec vous. Ils savent que j'ai vu l'or et ils savent que je les soupçonne – voilà pourquoi mes jours sont comptés.

— Quel garçon ? dit Fidelma, épouvantée. Vous voulez parler du prince Romuald ?

— Non, non, du chevrier.

— Mais pourquoi ce chevrier aurait-il été tué ?

— Je suis fatigué... mon esprit s'obscurcit et mieux vaut pour vous que vous en sachiez le moins possible. Fuyez, Fidelma.

— Qui vous menace ?

— Pauvre petit Wamba... tout ça pour quelques pièces. Des pièces d'or anciennes, je les ai vues. Quel mal peut être dissimulé dans un mausolée...

— Je ne comprends pas.

À cet instant, la voix de frère Hnikar résonna dans le corridor. Il discutait avec quelqu'un et Fidelma préférait que l'apothicaire ne la trouve pas ici. Elle se pencha sur son vieil ami.

— Je reviendrai plus tard, à une heure où nous ne serons pas interrompus, lui murmura-t-elle.

La voix de frère Hnikar s'était éloignée. Elle ouvrit doucement la porte, guigna dans le corridor et vit de la lumière sortant de la pièce voisine où était l'apothicaire. Elle referma la porte derrière elle, prit le premier couloir à gauche et ralentit le pas.

Les énigmes se multipliaient, de plus en plus embrouillées, ce qui la remplissait de frustration. Une cloche sonna et des membres de la communauté apparurent. Deux d'entre eux passèrent près d'elle et fixèrent ses pieds d'un air amusé. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle tenait toujours ses sandales à la main. Confuse, elle les chaussa aussitôt et suivit les moines, sachant qu'ils la conduiraient au *refectorium*.

Elle vit Bladulf, le frère portier, qui venait à sa rencontre.

— J'allais vous chercher, ma sœur, mais je vois que vous connaissez déjà le chemin.

Il fit demi-tour et, une fois dans le réfectoire, la conduisit jusqu'à la table de l'abbé où le vénérable Ionas était assis seul. Fidelma jeta un regard à la ronde. Sœur Gisa se tenait avec les autres religieuses dans le coin qui leur était réservé et frère Faro avait rejoint sa place. L'évêque Britmund et son compagnon brillaient par leur absence. Elle salua le vénérable Ionas et s'assit à ses côtés. Le vieil érudit se leva et dit les grâces à la place de l'abbé, sans doute retenu ailleurs. Puis la cloche sonna un coup et le repas commença.

— Comment se fait-il que tant de religieux ne se soient pas présentés pour le premier repas de la journée ? demanda-t-elle.

Le vénérable Ionas lui sourit.

— C'est inhabituel, en effet. Un cavalier a apporté un message annonçant l'arrivée du seigneur Radoald ; Servillius prépare la réunion. Si vous voulez mon avis, cela ne donnera aucun résultat.

Fidelma, qui en avait assez des luttes entre les factions religieuses, se concentra sur la nourriture dans son assiette. Elle quittait le réfectoire quand retentit une trompe de chasse et elle arriva sur le perron à l'instant où frère Wulfila ouvrait les portes de l'abbaye. Elle fut bientôt rejointe par l'abbé Servillius et le vénérable Ionas.

Quatre cavaliers franchirent les portes. Le premier était Radoald, seigneur de Trebbia, et le second, qui montait un coursier gris clair, le guerrier Wulfoald. Les deux autres s'occupèrent des chevaux et l'abbé alla accueillir les visiteurs. À cet instant, l'évêque Britmund et son compagnon firent leur apparition en haut des marches tandis que l'abbé escortait ses invités jusqu'à eux. Apercevant Fidelma, Radoald leva la main en guise de salut, sans lui adresser la parole. Wulfoald se contenta de lui jeter un regard distant. Des salutations furent échangées avec l'évêque Britmund et frère Godomar, et tout ce petit monde pénétra à l'intérieur du monastère.

Fidelma hésitait sur la conduite à tenir quand frère Faro, qui bavardait avec un des moines, planta là son compagnon pour venir la rejoindre.

— Comment va votre blessure ? s'enquit aimablement Fidelma. Je vois que vous portez toujours votre bras en écharpe.

— Dieu merci, je me sens beaucoup mieux et comme l'avait prédit frère Hnikar, la blessure cicatrise bien.

— J'en suis ravie.

Magister Ado se montra à son tour et se dirigea droit sur eux.

— Excusez-moi, dit aussitôt Faro qui semblait nerveux, je viens de me rappeler que j'avais un rendez-vous.

Surprise, Fidelma le suivit du regard. Magister Ado fit claquer sa langue d'un air narquois.

— Ce garçon est amoureux, murmura-t-il.

— De sœur Gisa ?

— Cela crève les yeux. Il n'y a toujours pas de loi contre le mariage dans

les établissements religieux, mais l'abbé Servillius, comme vous le savez déjà, s'est prononcé pour la séparation des sexes. Ces pauvres jeunes gens s'efforcent du mieux qu'ils peuvent de garder le secret sur leur relation, et comme dans ce domaine l'abbé Servillius n'a pas une sensibilité très aiguisée...

— Je comprends.

— Quelle belle journée... vous devriez aller visiter l'*herbularius*. Nous en sommes très fiers. Il est cultivé avec amour par frère Lonán, un de nos frères d'Hibernia. Ce serait dommage de vous enfermer par un temps pareil.

— Ce n'est peut-être pas le moment de s'absenter pour aller flâner dans les jardins, ironisa Fidelma. Vous devriez aller visiter l'*herbularius*, dites-vous... Pourquoi ce conditionnel, Magister Ado ? Que me suggérez-vous exactement ?

Le vieil homme paraissait beaucoup s'amuser.

— Vous avez l'oreille fine, Fidelma. En ce qui me concerne, je suis obligé d'assister à cette réunion qui serait pour vous à périr d'ennui.

— En êtes-vous sûr ?

— Tout à fait. Tenter de faire la paix avec Britmund, c'est comme essayer d'attraper une anguille à main nue.

Frère Wulfila, qui venait d'apparaître sur le perron, se précipita vers eux, tout essoufflé.

— Magister Ado, la réunion va commencer et l'abbé vous réclame. Il est dans ses appartements.

Puis, à la surprise de Fidelma, il se tourna vers elle.

— L'abbé a également requis votre présence, lady.

— Ce sera une perte de temps, mais si le seigneur Radoald l'exige, grommela Magister Ado qui emboîta le pas à Wulfila suivi de Fidelma.

L'abbé Servillius, Radoald, Wulfoald, le vénérable Ionas, Britmund et frère Godomar les attendaient. Fidelma fut étonnée de voir que l'abbé avait laissé son siège à Radoald. Wulfoald, le jeune guerrier, était debout derrière son maître. Britmund avait pris place à sa gauche, son compagnon montait la garde derrière lui, et Servillius se tenait à sa droite. L'abbé fit signe à Magister Ado de venir près de lui. Frère Wulfila guida Fidelma jusqu'à un siège à l'extrémité de la pièce et s'assit à côté d'elle. L'évêque Britmund la fixait en fronçant les sourcils.

Le seigneur Radoald les regarda à tour de rôle.

— Comme vous le savez, l'évêque Britmund est venu ici à ma demande afin que nous tentions de nous accorder sur certains sujets sensibles. Un *modus vivendi* permettrait d'apaiser les querelles qui troublent la tranquillité de la région. En tant que seigneur de cette vallée, je me suis engagé à y maintenir la paix et je compte sur vous, abbé Servillius et évêque Britmund, pour me seconder dans cette tâche.

— Cette femme d'Hibernia n'a rien à faire ici ! s'exclama l'évêque avec humeur.

Fidelma n'était pas loin de lui donner raison.

— C'est moi qui ai prié lady Fidelma de se joindre à nous, répliqua Radoald, et l'abbé Servillius ne s'y est pas opposé.

— Vous m'étonnez. Je croyais que l'abbé Servillius s'était prononcé contre l'exercice d'une fonction éminente par une femme dans l'Église et pour la séparation des sexes. Qu'est-ce que cela signifie ? Cette personne pratiquerait-elle la sorcellerie ?

Indignée, Fidelma s'apprêtait à répliquer vertement quand Radoald la devança.

— Fidelma est fille de roi et nous savons qu'elle est tenue en haute estime par le Saint-Père en personne. Un de nos frères, qui s'est rendu récemment à Rome, peut en témoigner. C'est une juriste accomplie qui a joué un rôle au concile de Streonshalh, au pays des Angles, où on a débattu sur les différentes orientations du christianisme. Ses conseils pourraient nous être utiles. N'est-ce pas, père abbé ?

— Exactement, répondit Servillius, et j'ai eu l'occasion d'apprécier la logique de ses raisonnements.

— Je proteste, elle ne connaît rien à notre système juridique ! s'obstina Britmund.

— J'ai déjà discuté avec lady Fidelma, reprit Radoald, et j'estime qu'elle a une approche très sensée des conflits d'intérêt. Si elle parvient à nous éclairer afin que nous puissions régler nos différends, tout le monde y gagnera.

L'évêque comprit qu'il ne parviendrait pas à ses fins.

— J'exige qu'on enregistre ma protestation, grommela-t-il.

— Je l'ai fait et j'estime qu'elle est sans fondement, répliqua Radoald. Lady Fidelma, voyez-vous des objections à rester avec nous et à nous donner votre opinion basée sur votre expérience passée ?

Fidelma prit son temps pour répondre.

— Pourquoi refuserais-je si je peux vous aider ? conclut-elle.

Les discussions allaient se poursuivre en latin et elle se prépara à suivre les débats avec intérêt.

— En tant que seigneur de Trebbia, déclara Radoald, cela m'afflige que les autorités religieuses de ce pays entretiennent des relations aussi conflictuelles. Et si les hommes d'Église peuvent s'affronter en usant de la parole, les gens du peuple, excités par ces discours, utilisent la force brutale pour s'exprimer. Ils s'en prennent à des personnes isolées qui sont gravement blessées ou qui y laissent la vie. N'y a-t-il vraiment aucun moyen de vivre en harmonie ? C'est pour aborder ces problèmes douloureux que je vous ai réunis.

L'abbé hocha la tête.

— Évêque Britmund ? dit Radoald.

— C'est pour les motifs que vous venez d'exposer que j'ai accepté de me rendre dans cette maison d'hérétiques.

L'abbé souffla par les narines d'un air outragé et le vénérable Ionas lui saisit le bras pour l'empêcher de se lever.

— J'exige un minimum de bonne volonté, gronda Radoald.

— Avant d'entamer les discussions, ce qui nous sépare doit être exposé clairement, répliqua l'évêque d'un ton sec.

— Nos différences sont pourtant connues ! s'indigna Servillius. Nous acceptons la Sainte-Trinité, Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce sont les enseignements d'Arius d'Alexandrie qui ont été déclarés hérétiques.

— Il a été réhabilité au concile de Tyr, rectifia l'évêque.

— Et à nouveau condamné au concile de Constantinople.

— Mes amis, intervint Radoald, nous ne sommes pas là pour remâcher nos griefs mais pour aplanir les obstacles à une conciliation.

— Il n'empêche que Dieu est unique et qu'il a créé toute chose, s'obstina Britmund. Il existe de toute éternité et Jésus était Son incarnation limitée dans le temps. Dans son Épître aux Corinthiens, Paul ne dit-il pas qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, par qui sont toutes choses ? Jean ne rapporte-t-il pas que Jésus lui-même a dit de Son Père qu'il était plus grand que lui ?

— Assez d'interprétations théologiques, martela l'abbé. Au concile de Nicée, où les travaux d'Arius ont été déclarés hérétiques, il a été proclamé que Dieu était Trois en Un. C'est dans ce concile que s'enracine notre foi. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit proviennent de la même substance – *homoousios* – c'est-à-dire d'un seul être.

— Nos arguments sont corroborés par les Évangiles, les écrits de Luc et les Actes des Apôtres, rétorqua l'évêque. Le Christ étant le fils de Dieu, il est en tout point soumis à Son Père. De même, l'Esprit-Saint procède de Jésus et de Son Père. Dieu est éternel et Il n'a jamais été engendré.

Fidelma, qui avait toujours penché pour la logique, ne put s'empêcher d'estimer que le raisonnement de l'évêque était le plus rationnel.

Radoald leva la main pour ramener le silence.

— Maintenant que vous avez exposé vos points de vue irréconciliables dont nous étions tout à fait conscients, j'aimerais que vous établissiez des règles de tolérance. Mon seul désir est que chacun puisse circuler à sa guise dans la vallée, sans craindre pour sa vie.

— Ne comptez pas sur nous pour rejeter notre foi et nos croyances, approuvées par le Saint-Père à Rome, lança l'abbé Servillius.

— Quant à nous, nous nous en tenons à la vérité, répliqua l'évêque Britmund sur le même ton.

Radoald poussa un soupir d'impatience.

— Personne ne vous demande de renier quoi que ce soit. Par contre, j'apprécierai que vous vous exerciez à l'indulgence et à l'ouverture d'esprit. La haine a toujours été mauvaise conseillère.

— Pour cela, il faudrait que les membres de cette abbaye cessent de venir prêcher à Placentia. Qu'ils s'abstiennent de visiter les villes et les églises environnantes pour nous dénoncer comme hérétiques.

— Dans ce cas, il faudrait que les prélats et les adeptes de vos hérésies cessent de raconter aux gens qu'ils seront bénis de Dieu s'ils parviennent à

détruire cette abbaye, répliqua l'abbé.

Britmund demeura interdit.

— De quoi parlez-vous, Servillius ?

— Niez-vous les appels guerriers que vous lancez du haut de vos chaires ? ricana l'abbé. Ils parviennent même à traverser les hauts murs de ce monastère.

Rouge de colère, Britmund se tourna vers Radoald.

— Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter.

Il y eut un silence et Radoald s'adressa à Fidelma.

— Qu'en dites-vous, lady ? Avez-vous assisté à des débats aussi enflammés au concile de Streonshalh ?

— Certes, des opinions opposées s'y affrontaient, mais peut-être étaient-elles présentées de façon plus... courtoise. L'important est de trouver la *media aurea*, la voie du milieu, où les deux parties pourraient se rencontrer.

— Je partage votre avis. En l'occurrence, cela me paraît compliqué.

— Vous êtes prisonniers de la *via militaris*, alors que la vérité est souvent à mi-chemin de deux systèmes de pensée.

— Il n'y a pas de voie médiane, s'énerva l'évêque Britmund. La vérité ne supporte pas le compromis.

Il se leva, imité par son compagnon.

— J'étais venu ici poussé par le seigneur Radoald. J'espérais qu'il montrerait les mêmes qualités de dirigeant que son père et je le trouve asservi aux philosophies sacrilèges de cette abbaye.

Wulfoald posa la main sur la poignée de son épée en un geste menaçant. Radoald l'arrêta en l'attrapant par le bras, ce qui n'empêcha pas le guerrier de s'exprimer.

— Prenez garde, évêque, quand vous insultez le seigneur de Trebbia. Les guerriers de Perctarit n'ont pas encore traversé le Padus pour vous protéger.

De son côté, frère Godomar tira sur la manche de l'évêque dont les yeux étincelaient. Puis Britmund parvint à se contrôler et haussa les épaules.

— Excusez-moi si je vous ai offensé, seigneur Radoald, mes paroles ont dépassé ma pensée. Cela étant, je n'entrevois aucune solution à nos antagonismes. Nous campons sur nos positions et cette abbaye sur les siennes. Notre voie médiane se résume en quelques mots : si nous sommes attaqués, nous nous défendrons. *Oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede*.

— Je croyais, fit observer Fidelma, que les textes de la foi, quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne, étaient tirés des enseignements du Christ.

— Seriez-vous en train de me donner des leçons de théologie, femme d'Hibernia ? s'exclama l'évêque.

— Je me contente de vous rappeler que le Christ est justement revenu sur le précepte « œil pour œil, dent pour dent ». Il a dit : « Quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre¹. »

L'abbé sourit d'un air approbateur.

— Cet épisode apparaît dans l’Évangile de Matthieu. Mais sans doute l’évêque Britmund s’estime-t-il non seulement au-dessus du concile de Nicée mais aussi des enseignements du Christ ?

Les dents serrées, l’évêque se tourna vers Radoald.

— Je veux que vous me garantissiez que je rentrerai sain et sauf à val Trebbia.

Radoald haussa les sourcils.

— Seriez-vous venu ici au péril de votre vie ?

— Pas cette fois.

— Quelqu’un en ces lieux s’en est-il pris physiquement à vous ou à un autre membre de la foi ? Pourquoi voudriez-vous que cela change ? Vous pouvez rentrer tranquille.

Britmund hésita, se mordit la lèvre et sortit en trombe, suivi par son compagnon. Frère Wulfila, en tant qu’intendant, courut derrière eux car il lui appartenait de les raccompagner jusqu’aux portes de l’abbaye.

Après leur départ, Servillius se renversa sur sa chaise et poussa un profond soupir.

— Quand le Créateur a distribué la charité, sans doute a-t-il oublié Britmund.

Radoald était accablé.

— Je crains que tout cela ne soit ma faute. J’ai voulu jouer les conciliateurs après avoir appris ce qui était arrivé à frère Ruadán et cela n’a servi à rien. Quoi qu’il en soit, ces attaques doivent cesser.

Au nom de Ruadán, Fidelma se redressa sur sa chaise. Un vieil homme avait été sauvagement agressé à cause de l’arrogance d’un Britmund qui se prétendait homme de Dieu !

— Le plus inquiétant, c’est que des prélats comme l’évêque risquent de se retrouver en position dominante si le retour de Perctarit se confirme, fit remarquer l’abbé.

— Pour l’instant, ce ne sont que des rumeurs, rappela Wulfoald qui s’exprimait apparemment en toute liberté devant le petit groupe. Inutile de s’alarmer tant qu’elles ne sont pas confirmées.

— Il n’empêche que nous devons nous préparer au pire, rétorqua l’abbé.

— Tant que nous ne serons pas certains de ce qui se trame, difficile d’agir, protesta Radoald.

— On ne va quand même pas attendre que les armées de Perctarit envahissent la vallée pour prendre des mesures !

— Je vais poster des guerriers dans des lieux stratégiques et ils me préviendront en cas de danger. Si Perctarit réapparaît, il cherchera à se venger. Mon père, à l’époque où il était seigneur de Trebbia, a pris le parti de Grimoald quand il a fait assassiner Godepert et forcé son frère Perctarit à s’enfuir en exil. Et moi-même je me battais à ses côtés.

L’abbé baissa la tête.

— Vous avez raison de me rappeler à davantage de lucidité alors que je ne

pense qu'à sauver ce monastère et sa communauté.

— On peut comprendre qu'un père abbé pense d'abord à la sécurité de ses enfants.

Il y eut un bref silence et Magister Ado prit la parole.

— Dieu merci, le monastère ne se trouve pas sur la route de Perctarit dans l'éventualité où il voudrait renverser le roi. Cette vallée ne peut guère le servir.

— Je ne suis pas d'accord, le corrigea Wulfoald. En tant qu'historien, vous avez oublié que, dans l'ancien temps, tenir le val Trebbia était vital pour les militaires.

— Je ne prétends pas être historien, précisa le vieil érudit. J'ai surtout écrit des livres sur les vies des fondateurs de la foi.

— Pardonnez-moi, dit Wulfoald avec un sourire d'excuse. J'ai moi-même lu les textes grecs de Polybe et les textes latins de Tite-Live, qui étaient originaires de la vallée. Tous deux donnent des descriptions très précises de la bataille de Trebbia.

Pour la première fois, le vénérable Ionas se manifesta :

— La plupart d'entre nous connaissent ces ouvrages, mon jeune ami.

Il s'adressa à Fidelma.

— Cette vallée paisible était autrefois un territoire gaulois et, du temps de la république, les Romains savaient qu'ils devraient conquérir ces terres pour étendre leur empire. Ce fut une longue et douloureuse entreprise. De nombreux consuls, à la tête de leurs légions, périrent en s'efforçant de soumettre les Boii, le peuple qui vivait dans cette région. Flaminius, un consul, parvint à atteindre le port de Genua et à y établir une garnison, ce qui permit aux légionnaires d'envahir la vallée. Plus tard, ce fut à l'orée de cette même vallée que les Carthaginois d'Hannibal remportèrent ce qu'on appela la bataille de Trebbia. Ce fut leur première victoire sur les Romains.

Le vénérable Ionas s'interrompit brusquement.

— Pardonnez-moi, je me suis une fois de plus laissé emporter par ma fascination pour l'histoire.

— Je peux vous poser une question ?

Tous les yeux se tournèrent vers Fidelma.

— Je vous en prie, dit Servillius.

— Comment se fait-il que des ariens comme l'évêque Britmund soutiennent Perctarit, un nicéen ? Cela manque de logique.

L'abbé Servillius fit signe à Radoald de répondre.

— La religion ne joue aucun rôle dans cette lutte pour le pouvoir. Grimoald est un roi tolérant qui laisse les gens libres de rejoindre l'obédience de leur choix ou de s'en tenir aux dieux et aux déesses de l'ancien temps si cela leur chante. Quant à Perctarit, il promettra n'importe quoi à n'importe qui si cela peut lui permettre de reconquérir son trône. Il autorisera même Britmund à se débarrasser des partisans des nicéens. Nous avons eu vent d'un tel accord.

Fidelma surprit un regard entendu entre Wulfoald et Radoald.

— Si Perctarit traversait la plaine du Padus, déclara Wulfoald, il devrait avancer vers l'est et s'entendre avec le régent de Grimoald, Lupus de Friuli, qui commande une grande armée. Il devrait le corrompre ou le détruire avant de lâcher ses troupes sur Grimoald et les abbayes et les églises fidèles au credo de Nicée.

Fidelma ne broncha pas. Ce n'était pas son rôle d'intervenir dans un problème de politique étrangère.

Radoald se leva et tous l'imitèrent.

— Il ne nous reste plus qu'à espérer que nos craintes se révéleront injustifiées.

Il se tourna vers Fidelma.

— Désolé que vous ayez assisté à une aussi triste réunion, lady.

Fidelma haussa les épaules.

— Les positions des deux parties étaient tellement tranchées que tout conseil de ma part aurait été superflu.

— Avez-vous vu frère Ruadán ? Comment se porte-t-il ? Je voulais lui rendre visite, mais frère Hnikar m'en a dissuadé.

— Je l'ai vu hier soir, dit Fidelma sans mentionner son entrevue du matin. Il est effectivement au plus mal.

— Mais toujours lucide ? insista Radoald.

— Plus ou moins. Nous nous exprimions en celte d'Éireann, la langue qui lui est la plus naturelle. Enfin... j'espère bien pouvoir m'entretenir à nouveau avec lui un peu plus tard.

— Notre médecin s'attend au pire, dit frère Wulfila qui était revenu.

Radoald secoua la tête avec tristesse.

— Faites-moi savoir comment il se sent, car j'aimerais moi aussi lui parler. Un crime a été commis et je veux que le coupable soit puni. Voulez-vous que j'envoie mon apothicaire, Suidur, prêter assistance à frère Hnikar ?

— Ce ne sera pas nécessaire, dit très vite l'abbé Servilius, nous avons toute confiance en frère Hnikar. Attendons de voir si l'état de Ruadán s'améliore. Il est tellement faible que Hnikar n'a autorisé qu'une courte visite à sœur Fidelma.

— Je suis certain que frère Hnikar est un excellent médecin. Toutefois, il arrive que deux cerveaux soient plus efficaces qu'un seul.

— Je connais l'excellente réputation de Suidur, rétorqua l'abbé. Mais pour l'instant, la condition physique de frère Ruadán mettrait en échec n'importe quel apothicaire. Il ne nous reste plus qu'à attendre et à prier.

Fidelma se força au silence, consciente de l'étrange atmosphère qui régnait dans la pièce. Elle avait l'impression d'avancer sur des sables mouvants.

— Aujourd'hui, nous demeurerons dans les environs de Bobium, déclara Radoald. Si je suis informé de mouvements de troupes dirigées par Perctarit, j'enverrai un de mes hommes vous prévenir.

Ils se séparèrent dans la cour. Fidelma suivit du regard Radoald et Wulfoald qui avaient rejoint leurs compagnons. Ils se mirent en selle et passèrent les

portes de l'abbaye. L'abbé Servilius avait déjà réintégré ses appartements, escorté de Magister Ado et du vénérable Ionas. C'est alors qu'elle fut à nouveau abordée par frère Faro.

— Eh bien, il paraît qu'ils en sont presque venus aux mains chez l'abbé, lui dit-il avec un petit sourire. Je suppose que vous avez trouvé ces entretiens assez singuliers.

— J'ai l'habitude de ce genre de débats, dit Fidelma. Cependant, je n'avais jamais été le témoin de haines aussi tenaces. Je commence à comprendre pourquoi Magister Ado suppose que les attaques dont il est l'objet sont dues à ses choix théologiques.

Frère Faro fit la grimace.

— Du moins êtes-vous assurée d'être ici en sécurité, avec des amis. Et maintenant excusez-moi, il faut que je voie l'intendant.

— Magister Ado voulait me montrer le jardin de simples quand nous avons été convoqués chez l'abbé, où l'évêque Britmund s'est montré particulièrement grossier. On dirait que le *magister* m'a oubliée.

Après l'épreuve qu'elle venait de subir, Fidelma ressentait le besoin d'un peu d'air frais.

Faro pointa une arche du doigt, de l'autre côté de la cour.

— Il vous suffit de passer par là et de suivre le chemin, il mène directement au jardin. Il est cultivé par un de vos compatriotes, frère Lonán, qui se fera un plaisir de bavarder un moment avec vous.

Fidelma était heureuse d'apprendre qu'en tant que fondation irlandaise, l'abbaye abritait d'autres moines originaires des cinq royaumes en plus de frère Ruadán. Elle éprouva une sensation de soulagement à l'idée de laisser ses soucis derrière elle pour discuter dans sa langue avec un Irlandais. Quant à la disparition de lady Gunora et du prince Romuald, elle lui était sortie de l'esprit.

1. Matthieu 5, 39.

CHAPITRE VII

Fidelma fut plutôt déçue par la personnalité de frère Lonán. C'était un petit homme agité qui ne s'intéressait qu'à ses plantes médicinales contenues dans un espace clos à la lisière des bâtiments de l'abbaye. Elle dut user de toute sa diplomatie pour lui arracher qu'il avait étudié à Cluain Eidnech, la prairie au lierre, un territoire dont les chefs étaient les vassaux du roi de Muman. Mais à cause de sa position sur la frontière est, cette contrée changeait souvent d'allégeance, basculant parfois du côté du royaume de Laighin si elle y trouvait son intérêt.

— Combien y a-t-il ici de moines d'Éireann ? demanda-t-elle à frère Lonán qui, la mine extasiée, dissertait sur des buissons assez laids.

— Douze, répliqua distraitement le religieux. Et c'est moi qui ai vécu le plus grand nombre d'années à Bobium. Bien sûr, tous les fondateurs sont morts.

— Y a-t-il beaucoup de voyageurs de chez nous qui font halte à Bobium, sur le chemin de Rome ou d'autres villes dans le Sud ? On m'a raconté que de nombreux *peregrinatio pro Christo* s'étaient établis dans la région.

L'autre répondit par un haussement d'épaules qui signifiait qu'il y accordait peu d'importance. D'ailleurs, toutes les questions qu'elle avait posées sur l'abbaye et ses habitants avaient suscité chez Lonán la même indifférence. Par contre, le moindre intérêt qu'elle portait à une plante était accueilli par des élans d'enthousiasme suivis d'explications interminables. Fidelma décida de mettre un terme à sa visite.

Elle cherchait un prétexte pour s'éclipser lorsqu'un membre de la communauté salua frère Lonán en celte. C'était un jeune homme frêle, au teint pâle, avec des yeux bleu clair et des cheveux d'un roux flamboyant.

— À votre accent, je jurerais que vous êtes originaire d'Éireann, lança Fidelma.

Le jeune homme s'immobilisa et la reconnut.

— Je me présente, frère Eolann, *scriptor* du monastère. Et vous êtes sœur Fidelma, je vous ai vue au *refectorium*. Il paraît que vous êtes la fille d'un roi de Cashel ?

— Mon père, Failbe Flann, est mort quand j'étais enfant. Mon frère, Colgú, a été élu héritier présomptif de mon cousin Cathal.

— Quelles nouvelles de Muman, lady ?

— Hélas, voilà plusieurs mois que je me suis absentée.

— Et moi je n'ai pas revu mon pays depuis de nombreuses années, soupira-t-il. Tout ce que vous me direz sera nouveau pour moi. Accepteriez-vous de m'accompagner dans ma promenade quotidienne pour me parler de Muman ?

Dieu merci, le bibliothécaire de Bobium était un interlocuteur plus agréable que frère Lonán. Quant à ce dernier, il avait déjà repris ses activités horticoles.

— D'où venez-vous, mon frère ?

— De l'île de Faithleann. Vous l'avez déjà visitée ? répondit le moine en l'entraînant plus loin.

— La petite île boisée dans le Loch Léin ? Bien sûr. Son chef, Congal des Eóghanacht, est mon cousin. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— En tant qu'érudit de l'abbaye de Faithleann, on m'avait choisi pour porter des livres à la bibliothèque de l'abbaye de Gall.

— Gall ?

— Un des disciples de Colm Bán, qu'on appelle aussi Gallen. Mais au lieu d'accompagner Colm Bán jusqu'à Bobium, Gall et certains de ses camarades s'arrêtèrent plus au nord, au-delà des grandes montagnes. Là, ils fondèrent une abbaye au bord d'un lac, le Lacus Brigantius, comme l'appelle Pline.

— Ce nom me rappelle quelque chose.

— Brigantium était celui d'une ville dans un territoire gaulois. Un nom assez courant, que l'on retrouve même en Bretagne, et qui remonte au temps des Romains. Brigantium est maintenant située en territoire alaman, où Colm Bán et Gall ont prêché. Tout comme Bobium, la communauté s'est très bien développée. J'y ai séjourné quelque temps avant de poursuivre vers le sud tout en apprenant la langue des Lombards, et c'est ainsi que je suis arrivé à Bobium. Cela remonte à deux ans. Et au lieu de rentrer chez moi, je suis resté ici où j'exerce la fonction de *scriptor*. Cela fait plus de quatre ans que je ne suis pas retourné à Muman.

— Vous avez donc échappé à la peste jaune qui a ravagé les cinq royaumes. Voilà pourquoi je n'aurai pas grand-chose à vous apprendre, à part une longue liste de personnes décédées.

— La peste a-t-elle été maîtrisée ?

— Non, elle continue de sévir et elle a même touché les prélats. L'abbé Ségéne, un des successeurs de Colm Bán à l'abbaye de Beannchar, en est mort l'année dernière. Vous connaissiez peut-être Colmán, qui dirigeait l'école de Finnbar, à Corcaigh ? Avant mon départ, j'ai entendu dire qu'il avait fui avec cinquante de ses élèves dans une des îles Hébrides.

Ces évocations attristèrent frère Eolann.

— Avant d'embarquer pour Faithleann, j'ai étudié avec Colmán. Votre cousin, Congal, venait d'hériter de la seigneurie de Loch Léin. Mais Maenach mac Fingín était encore roi de Muman.

— Cathal Cú-cen-maithair lui a succédé il y a deux ans et mon frère Colgú est son *tánaiste*.

— D'autres changements ?

— Sous le règne des fils d'Aedo Sláine, nous jouissons d'une paix relative dans les cinq royaumes.

Les deux fils d'Aedo Sláine, qui avaient succédé à leur père, étaient hauts rois d'Irlande depuis une dizaine d'années.

— Il y a des moments où je suis tenté de renoncer aux privilèges de ma position pour retourner sur les rivages du lac Léin, avoua le jeune homme.

Leur promenade dans les jardins touchait à sa fin.

— Oserais-je vous demander de me montrer le *scriptorium*, Eolann de Faithleann ? demanda brusquement Fidelma. J'aimerais consulter l'Évangile de Matthieu.

— Vous êtes la bienvenue, lady.

Le jeune homme lui donnait son titre profane car il ne parvenait pas à oublier qu'elle était la fille d'un roi de son pays.

— Venez. Nous avons une excellente copie de la traduction de cet Évangile en latin par le bienheureux Eusebius.

Ils se dirigèrent vers les bâtiments principaux de l'abbaye.

— Vous avez ici d'excellents érudits, comme Magister Ado et le vénérable Ionas, déclara Fidelma. Vous-même ne devez pas manquer de talent pour avoir été nommé bibliothécaire.

Le jeune homme fit la moue.

— Il y a une différence entre le talent d'un lettré et celui d'un *scriptor*. Si je prends soin des livres, je ne les écris pas. En réalité, j'ai eu de la chance car quand je suis arrivé ici, le bibliothécaire était souffrant et il avait besoin d'un assistant. Après son décès, je l'ai remplacé.

— On m'a dit que vous aviez une belle collection d'ouvrages ?

Frère Eolann acquiesça avec enthousiasme.

— Nous pouvons rivaliser avec n'importe quelle bibliothèque de la chrétienté. Quand j'ai pris mes fonctions, j'ai formé un groupe de scribes, ce qui fait qu'aujourd'hui nous envoyons des copies d'ouvrages importants dans tous les *scriptorium* en deçà et au-delà des frontières.

Ils franchirent les portes du bâtiment principal et se dirigèrent vers le *refectorium*. Au lieu d'y pénétrer, frère Eolann tourna à gauche et s'engagea dans un petit couloir sombre. Ils débouchèrent sur un patio avec un bassin et deux chérubins en son centre qui crachaient de l'eau. Eolann s'engouffra dans une tour et entreprit de monter un escalier en spirale. Au premier étage, il poussa une lourde porte en chêne qui donnait sur une grande pièce carrée tapissée de livres et de manuscrits. Malgré les nombreuses fenêtres, il faisait assez sombre. Tout en s'excusant, frère Eolann s'employa à allumer une lampe à huile et se dirigea vers un bureau. Fidelma le suivit, tentant de calculer mentalement le nombre de livres. Bien que cette bibliothèque fût assez vaste, elle en avait vu de plus impressionnantes.

— Les copistes sont dans la pièce à côté, expliqua le *scriptor* comme s'il lisait dans ses pensées. Ici, nous rangeons les livres rares et aussi les plus connus. Cela va des poèmes de Colm Bán jusqu'aux épopées écrites par des

Romains, des Grecs, des Alexandrins... c'est un honneur pour moi de travailler ici dans la paix et la sécurité.

— Comme je vous comprends, dit Fidelma d'un ton solennel. Êtes-vous sûr que vous abandonneriez tout cela pour revoir votre patrie ?

Frère Eolann parut embarrassé.

— Je dois suivre la voie que le Seigneur m'a tracée, grommela-t-il. Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que ma vocation m'a rendu malheureux.

— Certes. Mais comment ne pas se languir des collines, des champs et des villages de son enfance ?

— C'est bien vrai. *Nil aon Tintáin mar do thinteán féin.*

— Oui, rien ne remplace le pays natal, dit Fidelma avec un sourire triste. Il faut une grande force d'âme pour s'installer dans un pays étranger où l'on est pris dans des conflits et des tensions.

— Vous voulez parler des ariens et des partisans du credo de Nicée qui ne cessent de s'affronter ? On m'a rapporté que vous aviez assisté aux altercations entre notre abbé et l'évêque Britmund.

— Je pensais surtout à la règle à laquelle vous êtes soumis, si différente de celle qui s'applique dans la plupart de nos établissements religieux.

— Pour un *peregrinus pro amore Christi*, elle est tout à fait supportable.

— Hélas, je ne suis pas un pèlerin, confessa Fidelma. Je ne suis qu'un messenger, un conseiller juridique, non un missionnaire qui apporte la bonne parole aux païens et aux barbares. Mais Magister Ado m'a dit que la règle de Colm Bán était encore plus dure que celle de Benoît. Comment est-ce possible ? Nos propres monastères, des maisons doubles pour la plupart, rejettent les méthodes qui mettent l'accent sur la pénitence.

— Vous oubliez, lady, qu'avant d'arriver chez les Lombards Colm Bán avait passé de nombreuses années chez les Francs et les Burgondes, des gens particulièrement rebelles.

— C'est ce que m'a expliqué sœur Gisa. Donc vous estimez que ce sont ces expériences qui ont façonné sa pensée ?

— Cette société est très dure, le crime fréquent et les châtiments sévères. Colm Bán aurait peut-être tenté d'instaurer des maisons doubles s'il n'avait découvert qu'une bonne partie de ceux qui l'avaient rejoint étaient difficilement contrôlables. Il s'est donc employé à les discipliner. J'ai étudié les lois – les *wergelds* – qu'il a progressivement élaborées dans les divers endroits où il a vécu. Les châtiments corporels étaient fréquents. Une bonne moitié de la législation de Colm Bán était consacrée aux punitions.

— Quel genre de punitions ? demanda Fidelma, effarée.

— Le jeûne, la flagellation, le confinement dans votre cellule où vous étiez tenu de dire des prières. Certaines infractions étaient punies de deux cents coups de fouet, donnés par séries de vingt-cinq. Les confessions étaient publiques et se faisaient devant l'abbé et la communauté.

— J'ai du mal à croire qu'une personne de chez nous ait instauré de tels

usages.

— Hélas, c'est la vérité. La règle stipulait également que si on voulait tendre vers un état de perfection, le célibat était indispensable. On devait considérer le corps comme un temple. Les codes de comportement qu'il avait établis oscillaient entre ascétisme et austérité. Il estimait que la chair devait obéir à l'esprit, l'obéissance étant agréable à Dieu et la soumission le but ultime.

— C'est consternant. Je croyais qu'une personne appartenant à notre peuple et pénétrée de l'essence de nos lois ne pouvait donner naissance à une telle philosophie. Comment Colm Bán pouvait-il espérer inspirer l'amour en exigeant une telle allégeance ?

— L'amour n'était pas vraiment le but qu'il recherchait. De nombreux moines quittèrent l'abbaye de son vivant et sa règle ne lui survécut qu'une dizaine d'années. Ensuite, le monastère s'est rangé aux formes d'autorité prônées par Benoît. Je crois que c'est le mythe entourant Colm Bán plutôt que sa véritable personnalité qui commande aujourd'hui l'amour et la vertu.

Fidelma, accablée par la description qu'on venait de lui faire de la vie monastique à Bobium du temps de son fondateur, s'enquit :

— Et l'arianisme ? Comment affecte-t-il les frères ?

— Nous essayons de l'ignorer.

— D'autres s'en préoccupent-ils à votre place ?

Frère Eolann poussa un profond soupir.

— Cela me fait plaisir de bavarder de tout cela avec vous. Ici, même mes frères irlandais ne sont pas forcément d'un commerce agréable.

— Comment cela ?

— Eh bien, sans vouloir les dénigrer, ils ne sont pas très cultivés. Par exemple, frère Lonán ne s'anime que lorsqu'il parle de ses plantes. Il fait un excellent travail et nous nous en félicitons. Par ailleurs, sa conversation est limitée. Non seulement il ignore les poèmes de notre grand poète Dallán Forgaill, mais il n'a jamais lu ceux de Colm Bán. Quant à Sophocle ou aux *Histoires* de Polybe, n'en parlons pas.

Fidelma se retint de sourire.

— La littérature n'est que la forme, le contenant de la connaissance, lui opposa-t-elle gentiment.

— Mais ces livres...

Frère Eolann embrassa d'un geste de la main les étagères chargées de manuscrits.

— ... ouvrent la voie à la connaissance.

— Donc vous préférez parler à des érudits plutôt qu'à des jardiniers ?

— Cela vous semble-t-il répréhensible ?

— Non, bien qu'on puisse apprendre beaucoup des deux. Tout dépend de ce que l'on cherche.

— On m'a dit qu'hier soir vous vous étiez entretenue avec frère Ruadán.

— Oui, c'est d'ailleurs pour cela que je suis venue ici, dit Fidelma, surprise

par ce brusque changement de sujet.

— Je suppose qu'ils ont accédé à votre requête, avança frère Eolann d'un air pensif.

— Naturellement, pourquoi s'y seraient-ils opposés ?

— Frère Hnikar ne laisse personne approcher Ruadán. Pas même moi qui étais plus intime avec lui que n'importe qui dans cette abbaye.

Fidelma étudia son visage avec attention.

— On vous a expressément interdit de lui parler ?

— Oui, à cause de son état de faiblesse. Je suis horrifié qu'à son âge il ait été agressé avec sauvagerie pour la simple raison qu'il prêchait la vraie foi !

— Y a-t-il eu des témoins de cette agression ?

— Non, personne. Un beau matin, on l'a juste retrouvé à moitié mort. Il venait de prêcher à Travo, dans la vallée. Pour comble de cruauté, on avait accroché à son vêtement un papyrus où était inscrit le mot *haereticus*.

Fidelma hocha la tête en silence.

— Ceux du credo arien nous dénoncent comme hérétiques, et nous faisons de même avec eux. Pauvre frère Ruadán. Il s'est traîné jusqu'aux portes de l'abbaye avant de s'effondrer. Dieu lui a accordé cette force. Malgré son grand âge, il est parvenu à accomplir cet exploit.

— Donc personne n'a été le témoin de ce crime. Avez-vous des soupçons ?

— L'évêque Britmund absout ceux qui s'en prennent à un « hérétique » selon ses propres critères, il est donc vain d'amener ces bandits devant un tribunal. La loi des Lombards est différente de la nôtre, lady. En dehors des murs de Bobium, leur justice se limite à l'exécution de la volonté de leurs seigneurs et des évêques ariens.

— Mis à part les conflits qui agitent cette vallée, que pensez-vous de Radoald de val Trebbia ? Peut-on lui faire confiance ?

— Personnellement, je ne me ferais à aucun de ces nobles Lombards. Radoald est un homme plutôt avenant, qui soutient le roi Grimoald dont vous devez savoir qu'il est un fidèle d'Arius. Cependant, Grimoald autorise tout un chacun à suivre la religion de son choix, et Radoald proteste de son amitié envers l'abbaye, mais si les pressions s'accroissent, peut-être que sa bienveillance s'en trouvera diminuée d'autant.

Fidelma se félicita que frère Eolann lui dévoile des informations aussi intéressantes.

— À part ces conflits religieux, soupçonnez-vous d'autres motivations derrière l'attaque contre Ruadán ?

— Mon Dieu non, pourquoi cela ?

Frère Eolann semblait sincèrement surpris.

— À l'exception de ces misérables égarés par Britmund, poursuivit-il, frère Ruadán n'avait pas d'ennemis.

— Je voulais juste m'en assurer, répondit aussitôt Fidelma. C'est tellement difficile d'admettre qu'un désaccord théologique puisse mener à une tentative de meurtre !

— La nature humaine, lady ! répliqua le bibliothécaire d'un air morne.

Il se leva, se dirigea vers une étagère, prit un rouleau de papyrus et le posa sur la table devant elle.

— N'est-ce pas l'Évangile de Matthieu que vous désiriez consulter ? Le voici. Prenez votre temps, il faut que j'aie surveiller le travail des copistes.

Elle déroula le document. L'écriture était claire, le latin facile à suivre et elle n'eut pas trop de mal à trouver le passage qu'elle cherchait. Après l'avoir lu, elle constata avec stupéfaction que lady Gunora l'avait cité presque mot pour mot :

*Nolite arbitrari qui venerim mittere pacem in terram non veni pacem mittere sed gladium*¹...

On avait toujours enseigné à Fidelma que le message du Christ était un message de paix. Et maintenant elle découvrait qu'il n'en était rien et que le Christ interdisait à ses fidèles d'aimer leur père, leur mère, leur fils ou leur fille plus que lui. Dans le cas contraire, ils n'étaient pas dignes de lui. Ce précepte contredisait les lois et les philosophies des cinq royaumes, où l'amour et le respect de la famille étaient tenus pour sacrés. Rejeter ces principes revenait à détruire une société dont le pilier était la famille. Voilà pourquoi le *finjal* – l'assassinat d'un parent – était considéré comme le pire des crimes : la loi que Fidelma représentait réprimait très sévèrement celui qui tuait un membre, même éloigné, de sa famille.

Elle se renversa sur sa chaise et se rappela la disparition de lady Gunora et du jeune prince, que la citation de la Bible par lady Gunora lui avait remise en mémoire.

Frère Eolann réapparut.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Oui, répondit-elle en lâchant le papyrus qui s'enroula à nouveau sur lui-même.

Elle le repoussa.

— Vous avez là une magnifique bibliothèque, mon frère.

Le moine considéra les étagères avec fierté.

— Nous avons eu de la chance dans nos acquisitions.

Il indiqua une rangée d'ouvrages.

— Notre ancien *scriptor*, né dans un village proche d'ici, s'était spécialisé dans les anciens textes des écrivains de la région – Paetus, le stoïcien de Patavium², des poètes et des philosophes comme Varus, Catullus, Catius, Pomponius... autrefois, le peuple était très instruit, même s'il ne comptait pratiquement pas de Romains.

— Il était composé de Lombards ? demanda distraitement Fidelma.

— Non, les Lombards sont arrivés ici il y a seulement un siècle, les premiers occupants étaient des Gaulois. Puis les légions ont conquis ces territoires, un bon siècle avant la naissance du Christ. Dans la langue parlée aujourd'hui, on entend encore des échos du gaulois.

— Ils écrivaient en gaulois ?

— Il leur était apparemment interdit d'en user pour transmettre leurs secrets, qui nous sont parvenus essentiellement en latin. Ils nous ont beaucoup appris, et puis il reste tout de même quelques inscriptions originales et les noms des lieux sont des fantômes de leur langue maternelle.

Fidelma se leva. Maintenant, elle était obsédée par la disparition de lady Gunora et du jeune prince. Et puis elle s'était promis de rendre visite à frère Ruadán pour tenter d'éclaircir les propos qu'il lui avait tenus. Elle remercia son compatriote pour son amabilité et s'éclipsa. Elle descendit l'escalier en spirale, traversa la petite cour aux deux chérubins et se retrouva dans le couloir conduisant à la grande salle. Elle croisa un ou deux moines qui lui jetèrent des regards réprobateurs, pour lui signifier qu'une femme n'était pas supposée se promener dans les corridors sans escorte. Elle les ignore, ainsi que les chuchotements qui s'élevaient dans son sillage.

Elle retrouva sans peine l'hôtellerie des invités et s'apprêtait à entrer dans sa chambre quand elle entendit un bruissement. En se retournant, elle vit frère Wulfila sortir de ce qui avait été les appartements de lady Gunora et du prince. Décidant qu'une innocence feinte était encore le meilleur moyen de soutirer des informations à l'intendant, elle l'interpella.

— Je n'ai pas vu lady Gunora ce matin. J'espère qu'elle va bien ?

Il n'y avait pas à s'y tromper, le visage de frère Wulfila avait brièvement trahi son angoisse.

— Très bien, ma sœur.

— Est-elle dans sa chambre ? Je souhaitais lui parler.

Wulfila s'était placé devant la porte, comme s'il voulait en défendre l'entrée, puis il changea de tactique.

— Elle n'est pas là, avoua-t-il.

Fidelma attendit en silence pendant que l'intendant tentait de trouver une échappatoire.

— Je crois qu'elle a quitté l'abbaye avec le jeune prince, dit-il enfin.

Fidelma haussa les sourcils.

— Je pensais qu'elle courait un danger à l'extérieur de ces murs ?

— Le père abbé sait ce qu'il fait, grommela le moine.

— Ah ! C'est donc l'abbé Servilius qui a organisé leur départ ?

— Je ne suis pas libre de vous en dire davantage, marmotta Wulfila qui s'éloigna à grands pas sous le regard perplexe de Fidelma.

Dans la mesure où l'intendant avait passé la nuit dans le couloir, il était pourtant le mieux placé pour savoir ce qu'il était advenu de la dame et de l'enfant dont on lui avait confié la charge !

Fidelma entra dans sa cellule où elle se rafraîchit et se lava les mains. Une cloche sonna, qui n'était pas celle qui annonçait les repas. En sortant de sa chambre, elle tomba sur un des frères et quand elle lui demanda à quelle tâche appelait cette cloche, il répondit que c'était celle des prières de la mi-journée. Elle ralentit le pas pour le laisser la distancer et s'immobilisa. L'abbaye était maintenant très tranquille, c'était le moment idéal pour aller retrouver frère

Ruadán. Alors qu'elle abordait le couloir où se trouvaient l'officine et les chambres des malades, elle tomba nez à nez avec l'apothicaire.

— Ah, sœur Fidelma, lança frère Hnikar d'un air désapprobateur tout en lui barrant le chemin.

— Bonjour, mon frère. Je me rendais justement auprès de mon vieux maître. Comment se porte-t-il aujourd'hui ?

Elle espérait qu'il n'avait pas eu connaissance de sa visite matinale.

Une ombre passa sur le visage du médecin qui se racla la gorge. Sa lèvre inférieure tremblait et il avait l'air d'un enfant sur le point d'éclater en sanglots.

— Ce ne sera pas possible.

— Pourquoi cela ?

— Frère Ruadán est mort cette nuit dans son sommeil.

1. « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille. » (Matthieu 10, 34-36.)

2. Padoue.

CHAPITRE VIII

Fidelma se figea, contourna prestement l'apothicaire et ouvrit la porte de la chambre de frère Ruadán. Derrière elle, frère Hnikar émit des protestations outragées. Fidelma alla se pencher sur le corps du vieil homme qui reposait sur sa couche. Il avait un visage paisible et détendu. À l'évidence, le corps avait déjà été lavé et préparé pour les cérémonies qui précéderaient l'enterrement. En fixant ses doigts croisés sur sa poitrine, Fidelma distingua des traces de sang sous les ongles. Ce n'étaient pas là les mains qu'elle avait tenues dans les siennes ce matin. Les Irlandais de l'aristocratie et des classes dirigeantes prenaient grand soin de leurs mains. Les ongles récurés, limés, polis et soigneusement taillés signaient l'appartenance à une société civilisée. En Éireann, traiter quelqu'un de *créchtighech* ou « ongles fendillés » était la pire des insultes. Entre le moment où elle avait vu le vieil homme ce matin et l'instant de sa mort, il avait lutté avec quelqu'un et s'était brisé les ongles, qui avaient retenu du sang de son assaillant.

Malgré l'état critique dans lequel il se trouvait, quelqu'un avait décidé de le supprimer. Frère Ruadán avait été assassiné.

Fidelma étudia à nouveau son visage, l'aspect bleuté de la peau, les dents jaunies qui apparaissaient entre les lèvres exsangues, les yeux pas tout à fait clos. Elle remarqua des éclaboussures de sang autour des narines. En un éclair, elle comprit que le meurtrier avait sûrement pressé un oreiller sur le visage du vieil homme qui avait fait des efforts désespérés pour le repousser, griffant les bras puissants de son agresseur.

Fidelma leva les yeux sur l'apothicaire qui l'avait suivie et continuait de protester, se plaignant de son comportement.

— Quand cela est-il arrivé ? l'arrêta-t-elle d'un ton sec.

— Je vous l'ai déjà dit, on me l'a appris pendant la nuit. Vraiment, ma sœur, je n'approuve pas vos manières, vous ne devriez pas pénétrer ici sans l'approbation de...

— Il a déjà été lavé et préparé pour les cérémonies funèbres. Pourquoi n'ai-je pas été informée sur-le-champ du décès de mon ami ?

Frère Hnikar cligna des yeux sans répondre.

— Je connaissais Ruadán depuis l'enfance, il avait été mon maître et j'avais le droit de savoir !

— Vous n'avez aucun droit et seule l'autorisation de l'abbé...

— Très bien. C'est à lui que je poserai mes questions.

Frère Hnikar parut mal à l'aise.

— Quelles questions ?

Fidelma jeta un dernier coup d'œil au cadavre et quitta la pièce sans un mot.

Elle frappa à la porte de Servilius et pénétra dans son bureau en même temps qu'il l'autorisait à entrer. Il s'entretenait avec Magister Ado et frère Faro.

— Avez-vous été informé de la mort de frère Ruadán ? demanda-t-elle sans préambule.

— Oui, mon enfant, répondit l'abbé Servilius, surpris par sa véhémence. Laissez-moi vous exprimer mes condoléances. Cette abbaye vient de perdre un homme exceptionnel.

— Sa toilette a déjà été faite. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue plus tôt ?

L'abbé fronça les sourcils.

— Comment cela, plus tôt ? Dès que frère Hnikar m'a appris la nouvelle, j'ai envoyé frère Faro vous prévenir.

— Je croyais que vous étiez dans l'*herbularius*, confirma Faro, où je ne vous ai pas trouvée. Et frère Lonán ignorait où vous étiez passée.

Fidelma, qui avait la bouche sèche, avala sa salive avec difficulté. Elle s'était effectivement attardée dans la bibliothèque et, à part frère Eolann, personne ne savait où elle était.

— Quand exactement Ruadán est-il mort ? insista-t-elle.

— On a avisé frère Hnikar que quelque chose n'allait pas et il s'est rendu à son chevet.

— Qui l'a alerté ?

— Sans doute l'intendant, qui fait régulièrement une ronde dans l'abbaye pour vérifier que tout va bien. L'apothicaire est tout de suite venu me trouver, mais nous étions en pleine réunion avec Britmund. Il a donc préféré attendre et ne m'a parlé qu'après les débats. Entre-temps, vous étiez partie vous promener dans les jardins et frère Faro s'est lancé à votre recherche. Je comprends que tout cela vous ait bouleversée. Vous accomplissez un long voyage et, pour finir, vous ne parvenez même pas à avoir un véritable entretien avec votre mentor.

Il marqua une pause, s'éclaircit la voix et renvoya frère Faro. Puis il désigna un siège à Fidelma, près de Magister Ado.

— Nous devons nous rappeler, dit le *magister*, que sœur Fidelma, en tant qu'avocate dans son pays, est sans doute habituée à être immédiatement avertie quand survient un décès. D'où son trouble et son agitation.

L'abbé prit une cruche de vin sur la table et remplit trois gobelets.

— Comme le conseillait justement saint Timothée, *Noli adhuc aquam bibere, sed vino modico utere propter stomachum tuum*¹.

Fidelma se dit qu'effectivement un peu de vin lui ferait le plus grand bien, car la mort de Ruadán et les mystères qui l'entouraient l'avaient choquée.

Sans compter qu'elle avait l'impression de ne plus pouvoir faire confiance à personne.

— Frère Ruadán aimait beaucoup le vin local, dit l'abbé en lui tendant une timbale. Il sera enterré à minuit dans notre nécropole, située à flanc de colline derrière les bâtiments de l'abbaye. Je crois que nos cérémonies ne sont pas très différentes de celles que vous pratiquez en Hibernia.

Fidelma poussa un profond soupir et but à longs traits tout en tentant de rassembler ses idées.

— Avez-vous quelque chose, une relique lui appartenant que je pourrais rapporter au monastère d'Inis Celtra ? C'est là qu'il avait étudié et que je l'ai connu.

— Bien sûr, répondit aussitôt l'abbé. Je crois que cela fait également partie de vos coutumes qu'un intime prononce un petit discours devant la fosse.

— C'est exact.

— Je dirai moi-même quelques mots sur ce qu'il a accompli ici, mais nous ignorons tout de sa vie antérieure. Je crois que Dieu a guidé vos pas jusqu'ici afin que vous puissiez chanter les louanges d'un de ses grands serviteurs.

Fidelma accepta aussitôt la proposition de l'abbé.

— La mort est toujours un choc, poursuivit Servilius, même quand on y est préparé. La seule faute que frère Ruadán ait commise, c'est de prêcher la vérité à des hérétiques égarés. Ils n'avaient aucun respect pour son corps frère mais ils craignaient sa voix.

— Je suppose que vous êtes satisfaits que votre abbaye n'abrite aucun fidèle d'Arius ? s'enquit Fidelma tout en cherchant dans sa tête qui avait bien pu assassiner Ruadán alors qu'il reposait impuissant dans son lit.

Sa question fit sursauter les deux hommes.

— Drôle de question, dit l'abbé. Nous sommes un refuge contre ces hérétiques et représentons un îlot de la vraie foi. Aucun arien ne se permettrait de se glisser dans ces murs.

— Je pensais à une confidence de frère Ruadán, mentit-elle sans remords. Nous, les juristes, sommes des gens inquisiteurs et la moindre remarque que nous ne comprenons pas nous obsède.

Magister Ado la fixa d'un air soupçonneux.

— Je croyais que vous n'aviez pas pu parler à frère Ruadán si ce n'est à votre arrivée, alors qu'il délirait ?

Fidelma se morigéna pour son imprudence. Maintenant, elle était certaine que si frère Ruadán l'avait prévenue contre le mal rôdant dans cette abbaye, ce n'était pas parce qu'il avait la fièvre puisqu'il avait été assassiné. Et elle devait démasquer celui qui l'avait étouffé sur son lit de souffrances – et comprendre les raisons de cet acte.

Elle se leva et reposa son gobelet sur la table.

— Je pensais à ceux qui l'avaient battu parce qu'il prêchait contre le credo d'Arius. Excusez-moi, je ne me sens pas très bien... Je vais retourner me reposer à l'hôtellerie des invités.

Elle allait refermer la porte quand l'abbé la rappela.

— Mon intendant frère Wulfila m'a dit que vous vous inquiétiez pour lady Gunora et le prince Romuald. Craignant pour la sécurité du garçon, lady Gunora est venue me trouver hier soir. Elle m'a annoncé son intention de quitter l'abbaye avant l'aube afin de rejoindre la forteresse du seigneur Radoald où elle estime qu'elle sera davantage en sécurité.

— Cela n'est pas très raisonnable si j'en juge par ce qu'on m'a raconté. Vu l'état d'instabilité du pays, elle aurait été mieux protégée dans les murs du monastère.

L'abbé fit la grimace.

— À mes yeux, lady Gunora et vous-même avez de nombreux traits communs. Ainsi, quand vous avez décidé quelque chose, rien ne vous fera dévier de votre objectif, et vous n'écoutez personne. Lorsque je lui ai fait observer que son projet me semblait peu sage, vous êtes d'ailleurs d'accord avec moi sur ce point, elle m'a répondu que j'étais un vieil idiot et qu'elle quitterait l'abbaye, que cela me plaise ou non.

Fidelma s'empourpra.

— Je me contente de révéler les failles que je relève dans la logique, se défendit-elle.

— Et en ce qui concerne lady Gunora, vous avez raison. Reposez-vous bien, Fidelma. Le corps de frère Ruadán sera bientôt porté à la chapelle où la communauté le veillera jusqu'à minuit. Puis on célébrera les funérailles, comme le veut la coutume.

— Je serai là, dit Fidelma qui s'inclina devant les deux hommes avant de s'éclipser.

Devant elle s'étendait un long après-midi solitaire et elle se sentait peu encline à rester dans la chapelle près du cadavre de son mentor. Dehors, il faisait chaud, et le soleil était encore haut dans le ciel bleu. C'était un temps à aller se promener avec les vivants. Les méditations sur la fragilité de nos destinées viendraient avec la nuit souvent associée à la mort. Et en attendant de réveiller les fantômes, elle décida d'aller musarder.

Pour quels motifs frère Ruadán avait-il été persécuté ? À cause de sa dénonciation véhémement des ariens, prétendaient les nicéens. Pourtant, celui qui avait assassiné Ruadán avait accès à l'abbaye. Quelqu'un avait-il voulu le réduire au silence ? Et que signifiait cette histoire de pièces d'or dont il lui avait parlé ?

Alors qu'elle déambulait dans l'abbaye, Fidelma prit sans s'en rendre compte la direction de l'*herbarium*. Tête basse, elle emprunta les allées qui circulaient entre les fleurs et les simples. De temps à autre, elle croisait une silhouette qui s'écarterait en murmurant : « *Laus Deo* » ou « *Deus misereatur* ». Puis, tout naturellement, ses pas la conduisirent vers la seule personne avec laquelle elle se sentait à l'aise : frère Eolann, dans le *scriptorium* de la tour. Il se leva en la voyant.

— J'ai appris que ce pauvre frère Ruadán avait rendu l'âme, lady. Je suis vraiment désolé. Je l'ai bien connu et je suis très attristé par cette perte. C'était un grand enseignant et un érudit de haut niveau. Il nous manquera.

— Merci, frère Eolann, répondit-elle avec gravité. C'était effectivement un merveilleux professeur.

— À l'esprit aiguisé.

— Tout à fait, dit Fidelma en s'asseyant près de lui. Vous a-t-il jamais parlé de pièces d'or ?

Frère Eolann la dévisagea en silence.

— Quel genre de pièces ? demanda-t-il enfin.

— Peut-être ne s'agit-il pas de monnaie, mais d'un trésor qui aurait disparu ?

Le *scriptor* secoua vigoureusement la tête.

— Si frère Ruadán s'intéressait à divers domaines, les monnaies ne faisaient pas partie de ses sujets de prédilection. Pourquoi me poser cette question ?

— Il n'a jamais montré un quelconque intérêt pour les pièces anciennes ?

— Non, jamais.

— Peut-être est-il venu ici consulter des ouvrages sur cette science sans que vous l'ayez su ?

— C'est une possibilité. Nous nous efforçons d'identifier les personnes qui viennent étudier ici, car toutes ne respectent pas les livres comme elles le devraient. Il arrive que certaines les maltraitent. Dieu les pardonne car je considère cela comme un crime.

— Il y a vraiment des gens qui ne prennent aucun soin des livres ? s'étonna Fidelma, momentanément distraite de ses préoccupations.

— Nous avons d'excellentes copies d'ouvrages de Polybe et de Livinius, mais il y a peu, j'ai découvert qu'elles avaient été abîmées.

— Je ne comprends pas.

— Alors que je cherchais une référence dans Polybe, je me suis aperçu que des pages avaient été coupées avec un couteau.

— C'est un sacrilège ! s'indigna Fidelma.

— Le pire, c'est qu'il est arrivé la même chose avec un ouvrage de Tite-Live. Mes copistes ont passé un temps infini à vérifier qu'il n'y avait pas d'autres manuscrits endommagés.

Il saisit sur une étagère un livre, *Ab Urbe Condita Libri*, l'histoire de Rome depuis sa fondation, par Tite-Live.

— Regardez, cette page a été arrachée.

— J'aimerais bien savoir pourquoi, murmura Fidelma.

Elle parcourut la page précédente où il était question d'un certain Marcus qui entraît au Sénat dans la *toga picta*, la toge brodée des triomphateurs.

— Quelles mesures allez-vous prendre ?

— Je vais me plaindre à l'abbé. J'imagine qu'il prononcera un sermon devant la communauté et promettra le châtement de Dieu à ceux qui ne se

confesseront pas. Ce qui ne servira pas à grand-chose.

— Ces ouvrages peuvent-ils être restaurés ?

— Pour cela, il nous faudrait des copies des originaux. J'ai envoyé un messenger à la communauté du bienheureux Fridian, à Lucca. Ils possèdent ces titres et j'espère que nous pourrions les retranscrire ou les acheter. Qu'un tel méfait ait pu se produire dans cette bibliothèque est une tache sur ma réputation de *scriptor*.

— Difficile de croire que quelqu'un ait pu se livrer à de tels agissements s'il ne venait pas de l'extérieur.

— Cette hypothèse m'a traversé l'esprit mais qui, à part un de nos moines, a pu avoir accès à ces ouvrages ? Celui qui a subtilisé ces pages convoitait un texte précis et non des feuilles de parchemin qu'il aurait pu prendre n'importe où. De nombreux manuscrits étaient plus facilement accessibles que ces deux-là, placés qui plus est sur des étagères différentes.

— Donc les passages manquants pourraient donner une idée de ce que recherchait la personne qui les a dérobés ?

Frère Eolann réfléchit et s'anima brusquement.

— Vous avez raison et j'espère que nous aurons bientôt accès à ces écrits. Je meurs d'impatience.

— Vous n'avez aucune idée du sujet dont ils traitaient ?

— Hélas, non.

— Excusez-moi de vous avoir embêté avec cette histoire de pièces. Ce n'est pas très important.

La cloche du repas du soir résonna et, après avoir remercié le *scriptor*, Fidelma prit le chemin du *refectorium*. Cela lui avait fait du bien de se pencher sur les soucis de frère Eolann plutôt que de ressasser les circonstances du décès de frère Ruadán. Maintenant, elle était bien obligée de revenir aux mystères à résoudre et au meurtrier qu'elle avait décidé de démasquer.

Dans la culture de Fidelma, on veillait le corps un jour et une nuit dans une chapelle et ici, un après-midi et une soirée, mais l'intention était la même. Après le repas, Fidelma se joignit aux frères et aux sœurs en prières devant le cercueil. Les religieux les plus âgés, cela allait de l'abbé au moine jardinier, se présentèrent plus tard. À un moment donné, le seigneur Radoald, accompagné de Wulfoald, fit son entrée et vint s'asseoir près de Fidelma.

— Frère Ruadán était un homme bon et respecté, murmura le jeune seigneur. Je suis vraiment désolé que vous ayez fait tout ce chemin pour rien.

— Nous nous sommes parlé à mon arrivée...

Elle vit frère Hnikar, assis juste devant elle, qui se penchait légèrement en arrière et elle comprit qu'il les espionnait.

— ... mais il n'avait plus toute sa tête et tenait des propos incohérents, conclut-elle.

— Cela me navre. Je suppose que vous allez bientôt retourner en Hibernia ?

— Oui, je ne vais pas tarder à rejoindre Genua.

Fidelma se demanda s'il n'était pas un peu trop pressé de se débarrasser d'elle.

— Quand vous serez prête, je vous enverrai une escorte qui vous mènera à bon port. Je ne voudrais pas que la désagréable mésaventure de votre voyage aller se répète au retour.

— Je vous remercie, cela me rassure. Je vous préviendrai dès que j'aurai pris ma décision.

Le jeune seigneur de Trebbia se leva, Wulfoald l'imita et ils allèrent s'incliner devant le cercueil de frère Ruadán, posé en face de l'autel.

Selon une coutume qui se pratiquait également en Irlande, à minuit six frères se préparèrent à porter le cercueil jusqu'à l'entrée du cimetière. La nécropole était située derrière l'abbaye, sur un terrain incliné, clos par un mur percé d'une porte cintrée.

Le cercueil était précédé par un moine brandissant une croix accrochée en haut d'un épieu. Il était encadré par deux de ses frères munis de torches. Derrière le cercueil venaient l'abbé Servillius, le vénérable Ionas et Magister Ado, puis Fidelma, frère Eolann et enfin les autres membres de la congrégation, dont Lonán, Faro et Wulfilá ainsi que plusieurs moniales dont sœur Gisa. Les personnes extérieures à l'abbaye rejoignirent bientôt la procession à la lumière des flambeaux. Parmi eux, Radoald et Wulfoald, mêlés aux habitants de la région. Apparemment, Ruadán était aimé et respecté. La colonne des endeuillés passa sous l'arche de la porte de la nécropole, gravissant lentement la pente et convergeant vers un endroit délimité par des torches brûlant dans l'obscurité. De part et d'autre de l'allée, Fidelma distingua des pierres tombales et, tout en haut du terrain, trois maisons miniatures dont elle se demanda à quoi elles servaient car c'était la première fois qu'elle voyait pareils monuments. En entrant dans le cimetière, les moines avaient entonné un chant en latin ignoré de Fidelma.

Dominus pascit me, nihil mihi deerit... « Le Seigneur pourvoit à mes besoins et moi je ne manquerai de rien. »

Ils avancèrent deux par deux jusqu'à la fosse fraîchement creusée où les attendaient d'autres moines.

Sed et si ambulavero in valle mortis non timebo malum quoniam tu mecum es virga tua et baculus tuus ipsa consolabuntur me... « Même dans la vallée de la mort, je ne craindrai rien car tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton m'ont réconforté... »

On descendit le cercueil, on dit des prières et l'abbé Servillius fit signe à Fidelma de s'avancer.

Elle réprima un brusque désir de se tourner vers l'assemblée pour l'accuser de dissimuler un assassin. Elle voulait crier que frère Ruadán n'était pas mort des blessures qui lui avaient été infligées il y a une ou deux semaines, mais qu'il avait été étouffé ce matin même après qu'elle se fut entretenue avec lui. Et il avait tenté de la prévenir que le mal rôdait dans cette congrégation et de

la convaincre de partir sur-le-champ. Elle respira à pleins poumons pour se calmer et se concentra.

— Frère Ruadán était originaire du royaume de Muman, un des cinq royaumes d'Éireann que vous appelez Hibernia. Il avait été baptisé du nom d'un saint homme qui est considéré dans mon pays comme un des douze apôtres d'Irlande. Ce bienheureux Ruadán a été le premier abbé de Lothra, située près de la maison du jeune Ruadán, qui grandit dans la piété et la soif de connaissances. Il rejoignit la communauté de l'abbaye d'Inis Celtra, une petite île sur un grand lac, où il se consacra à la rédaction de ses livres et à l'approfondissement de son érudition. Ainsi que beaucoup d'autres, j'ai étudié sous sa férule. Il m'a beaucoup appris et m'a aussi rendue plus sage. Sa vie a été un rayon de lumière dans ce monde obscur.

Fidelma prit une poignée de terre et la jeta sur le cercueil.

L'abbé Servillius lui adressa un petit signe pour lui manifester son approbation et s'avança à son tour.

— Ce fut un triste jour pour Hibernia quand frère Ruadán quitta son pays natal et devint un *peregrinus pro amore Christi*. Mais ce fut un grand jour pour nous quand il franchit les portes de cet établissement. Il y est devenu un de nos plus célèbres prêcheurs et a tout fait pour ramener les hérétiques dans le droit chemin. Il a souffert pour la vérité et fut un authentique martyr, tombé sous les coups de ceux qui préféraient l'hérésie à la vraie foi. Quand son âme rejoindra Dieu, les cieux se réjouiront.

À son tour, il prit une poignée de terre et la jeta dans la fosse. Une par une, les personnes présentes firent de même, s'immobilisant un instant pour susciter l'image du vieil homme dans leur esprit avant de se détourner.

Alors qu'ils s'éloignaient de la tombe, un son acide perça la nuit, un son que Fidelma identifia comme celui d'une cornemuse. Ici, ces instruments étaient fabriqués avec des roseaux alors qu'en Irlande on utilisait des tuyaux en bois. La plainte se répercuta dans la montagne et, avec l'écho, on aurait juré qu'il s'agissait d'une âme tourmentée. Effrayée, Fidelma se tourna vers le vénérable Ionas à ses côtés.

— N'ayez crainte, mon enfant, lui dit-il avec un sourire. Ce n'est que ce vieil Aistulf qui joue du *muse* – l'air pour les défunts.

— Aistulf l'ermite ? Qu'est-ce que le *muse* ?

— La cornemuse des habitants des montagnes. Parfois, la nuit, quand le son porte à travers la vallée, on entend la musique du vieil Aistulf. Il ne faut pas que cela vous impressionne.

Les affligés quittaient la nécropole. Un des porteurs de torche attendait pour raccompagner Fidelma et les quelques personnes autour d'elle. Alors qu'ils descendaient le chemin entre les tombes et les croix de bois, elle en aperçut une grossièrement taillée avec un nom dessus, non pas gravé mais brûlé dans le bois avec un fer. Puis elle vit distinctement le nom : Wamba. Où l'avait-elle entendu auparavant ? Quand la mémoire lui revint, elle faillit s'arrêter, se forçant tout de même à avancer. « Pauvre petit Wamba... tout ça pour

quelques pièces, des pièces d'or anciennes », avait dit frère Ruadán pas plus tard que ce matin.

Comment Wamba était-il mort ? Auprès de qui pouvait-elle se renseigner ? En qui avait-elle vraiment confiance ?

Le temps qu'elle retourne dans sa chambre à l'hôtellerie des invités, son esprit bourdonnait de tant de questions sans réponses qu'elle crut qu'elle ne parviendrait jamais à dormir. Cependant l'épuisement eut assez vite raison de sa vigilance et, quand elle reprit conscience, le soleil se levait.

1. « Arrête de boire de l'eau et accorde-toi un peu de vin pour le bien de ton estomac. »

CHAPITRE IX

Au repas du matin, l'abbé Servillius l'accueillit avec un sourire triste.

— Vous êtes-vous bien reposée, ma sœur ? lui demanda-t-il d'un air préoccupé.

— Oui, je vous remercie.

— Parfait. Le sommeil apaise les émotions trop violentes.

Après la prière et le signal de la cloche, le repas se déroula exceptionnellement dans le silence. Même Magister Ado et le vénérable Ionas étaient plongés dans leurs pensées. Alors qu'ils finissaient de manger, l'abbé Servillius s'approcha de Fidelma et lui tendit un objet enveloppé dans une pièce de tissu.

— Voici ce que vous rapporterez à l'abbaye d'Inis Celtra, dont frère Ruadán était parti pour nous rejoindre après bien des péripéties. C'est un gage de notre amour.

Il s'agissait d'une chaîne et d'une croix en argent, celles que frère Ruadán portait autour du cou. Fidelma se rappela que son maître les portait déjà à l'époque où elle était son élève. Elle remballa le précieux cadeau et le glissa dans son *marsupium*.

— Les moines d'Inis Celtra apprécieront votre geste, abbé Servillius. Merci infiniment.

Il hocha la tête.

— Je suppose que vous prévoyez de regagner l'Hibernia dans les plus brefs délais ? L'automne approche, le temps risque de se gâter et, d'ici peu, la route pour Genua sera difficilement praticable. La Trebbia a une fâcheuse tendance à être en crue.

Fidelma allait répondre quand l'abbé, qui avait repéré quelqu'un dans le *refectorium*, s'excusa et s'éloigna. Puis ce fut Magister Ado, assis à ses côtés, qui lui adressa la parole.

— Finalement, je regrette de vous avoir entraînée dans ce voyage qui ne vous a causé que des déceptions. Sans moi, à l'heure qu'il est vous auriez déjà traversé la moitié de l'océan.

— J'étais venue voir frère Ruadán, répliqua-t-elle sur un ton de reproche. Et j'ai pu lui faire mes adieux. Je raconterai à ses frères d'Inis Celtra qu'il est monté au ciel après avoir fidèlement servi l'abbaye de Bobium. J'ai beaucoup apprécié le geste de l'abbé : en me donnant ce bijou, il a en quelque sorte

justifié mon entreprise.

— Excusez-moi si je vous ai froissée, Fidelma, ou si je me suis montré maladroit. Je serai ravi de vous aider si vous avez besoin de quelque chose avant de retourner à Genua. Avez-vous déjà décidé de la date de votre départ ?

Il sembla soudain à Fidelma que tout le monde conspirait pour se débarrasser d'elle. Radoald, l'abbé Servillius et maintenant Magister Ado.

— Je n'ai pas encore de projet bien arrêté, *magister*. J'aimerais profiter de votre bibliothèque, étudier les bâtiments de l'abbaye, et me promener un peu alentour avant de reprendre la route.

L'autre parut stupéfait.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Ainsi, je serai en mesure de raconter aux érudits d'Hibernia quel genre d'endroit avait choisi Colm Bán pour y finir ses jours, répliqua-t-elle d'un ton léger. Je n'ai encore rien vu, ou si peu. Je partirai quand j'aurai rassemblé suffisamment d'informations. En tant qu'érudit, je ne doute pas que vous comprendrez ma démarche.

Elle quitta le réfectoire et se dirigea vers les portes du monastère. Elle avait l'intention d'examiner la pierre tombale qu'elle avait remarquée la veille. Devant la porte cintrée, elle tomba sur sœur Gisa, qui semblait attendre quelqu'un ou quelque chose.

— Comment vous sentez-vous, sœur Fidelma ? s'enquit la jeune fille d'un ton plein de compassion.

— Assez bien, je vous remercie.

Décidément, ce matin, tout le monde s'inquiétait pour ses états d'âme.

— Ce doit être une épreuve pour vous d'avoir fait tout ce chemin pour assister à la mort de votre maître.

— Je lui aurai au moins fait mes adieux avant qu'il s'éteigne. Vous attendez frère Faro ?

La jeune femme rougit.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que vous semblez très attachés l'un à l'autre, dit Fidelma à voix basse. C'est une évidence.

— Ah, je...

— Ne le prenez pas mal. Il n'y a là rien de répréhensible.

— Je n'ai pas transgressé les règles de l'abbaye !

— Je n'en doute pas. Excusez-moi si je vous ai contrariée, je n'ai pas l'intention de vous obliger à parler d'un sujet privé.

— Je vous en prie, ne dites rien, la supplia Gisa, au comble de l'embarras. L'abbé Servillius est très strict en ce qui concerne les vœux de célibat.

— Le mieux, je pense, serait que vous alliez dans une maison double où les mariages entre religieux sont autorisés. Si vous vous aimez sincèrement, vous n'aurez aucun mal à trouver un sanctuaire. Chez les religieux, ceux qui se sont prononcés pour le célibat sont encore une minorité. Si vous voulez mon opinion, les ascètes nient la vie en prétendant la sublimer.

Gisa eut un sourire timide.

— Vous avez un regard aiguisé, ma sœur. J'espère que vous êtes la seule à faire preuve d'un tel discernement.

— Je crois que Magister Ado connaît vos sentiments.

Aussitôt, la détresse se peignit sur les traits de Gisa.

— Vraiment ?

— Rassurez-vous, il ne vous trahira pas, et vous bénirait si vous rejoigniez un monastère tolérant envers les couples.

— Mais Faro est son disciple, il l'a éduqué dans la foi. Et puis Faro ne veut pas quitter Bobium.

— Vous en avez parlé avec lui ?

— Oh oui, soupira Gisa. Il veut d'abord terminer ses études, or il est arrivé chez nous il y a seulement deux ans. Mais laissons cela, où alliez-vous ?

— À la nécropole pour déposer des fleurs sur la tombe de Ruadán, c'est une coutume de mon pays.

— Alors je vous accompagne.

Les deux jeunes femmes se mirent en marche.

— Quand repartez-vous pour Genua ? demanda Gisa après un instant de silence.

À croire qu'ils s'étaient donné le mot, songea Fidelma.

— D'ici quelques jours, peut-être une semaine. J'aimerais achever ma visite de l'abbaye et me promener alentour.

Gisa s'abstint de tout commentaire et désigna des buissons un peu plus loin.

— Croyez-vous que ces fleurs blanches conviendraient pour la tombe ?

Fidelma acquiesça et elles firent des bouquets de lys des champs. Quand elles pénétrèrent dans le cimetière, elles constatèrent qu'elles étaient les seules visiteuses. Une fois de plus, l'attention de Fidelma fut attirée par les trois petits édifices en haut du terrain escarpé. À la lumière du jour, elle comprit qu'il s'agissait de sépultures dont les façades en pierre blanche étaient copiées sur celles des palais romains.

— Qui est enterré ici ?

— Ce sont les chambres funéraires des abbés.

— Mais il n'y en a que trois.

— La communauté vient juste de commencer à les construire. La tombe du fondateur de l'abbaye, Columbanus, se trouve sous l'autel de la chapelle. Ici, vous avez Attala, qui a succédé à Columbanus, à côté c'est Bertulf, qui s'est rendu à Rome et a reconnu l'autorité du pape sur le monastère, quant au troisième, l'abbé Bobolen, il a imposé la règle de Benoît et reçu la mitre d'évêque des mains du pape Théodore, il y a une vingtaine d'années.

— Je vois que le sépulcre de Bobolen n'est pas terminé.

Sœur Gisa hocha la tête.

— Ils finissent les enduits et la peinture extérieurs. Le tombeau a été terminé et scellé avant que Faro et moi-même partions rejoindre Magister Ado. C'est Faro qui est chargé de surveiller le chantier et de faire des rapports

sur l'avancement des travaux à l'abbé Servillius. Chaque abbé devrait avoir son mausolée.

— Ces tombes sont très impressionnantes. Faro était-il architecte ou maître d'œuvre ?

— Non, mais c'est un excellent organisateur. Il a conçu la tombe de Bobolen et il a persuadé des artisans de Placentia de venir les édifier gratuitement. Ils considèrent cette besogne comme une œuvre charitable. Ils y consacrent beaucoup de temps, on ne compte plus les charretées de pierres déversées ici.

— Quel genre de pierre ?

— Du marbre qu'on ne trouve pas dans la vallée.

Arrivée devant la tombe de frère Ruadán, Fidelma déposa son bouquet sur la terre fraîchement tassée et se recueillit un instant.

Gisa fit de même, puis elle mit sa main en visière et regarda la montagne au loin.

— Avez-vous été effrayée quand vous avez entendu le *muse* la nuit dernière ? lança-t-elle brusquement.

— Le *muse* ? Ah oui. Je n'ai pas eu peur mais j'ai été surprise. Nous avons des instruments semblables en Hibernia et pendant un instant, j'ai cru que c'était un des frères irlandais qui jouait. Cependant, le son n'était pas tout à fait le même que celui de la cornemuse irlandaise.

— C'est exact. La nôtre a une embouchure, un bourdon et une chanterelle, et l'air est contenu dans une poche en peau de chèvre. On l'appelle la cornemuse des Apennins, c'est le nom de la chaîne de montagnes devant vous.

— On m'a dit que c'est un vieil ermite qui en a joué hier.

— Vous voulez parler d'Aistulf, le maître sonneur ?

— Vous le connaissez ?

— Très bien. C'est un homme d'une grande bonté. Je lui rends souvent visite pour lui apporter les choses qui lui sont nécessaires et m'assurer qu'il n'a besoin de rien.

— C'est un excellent musicien, mais là-haut, il doit quand même se sentir un peu seul.

— Il n'est pas aussi isolé qu'on le croit.

Elle poussa un soupir.

— Vous comprenez, il a beaucoup enseigné la musique car il tient à transmettre son art. Et récemment, il a connu un grand malheur.

Elle pointa une tombe du doigt.

— Wamba était son élève préféré.

— Wamba ? dit Fidelma, feignant de voir la croix de bois pour la première fois. C'est étrange.

— Pourquoi donc ?

— Les autres noms sont précédés de *frater*, pas le sien.

— Parce qu'il n'était pas moine.

— À quoi s'occupait-il, à l'abbaye ?

— À rien puisqu'il était berger. Il vivait dans la montagne avec sa mère et nous vendait du lait de chèvre. Il occupait son temps libre en soufflant dans son instrument, comme souvent les chevriers. Wamba était tellement doué qu'Aistulf a voulu lui donner des leçons.

— Quel âge avait-il à sa mort ?

— Pauvre enfant, Dieu l'ait en Sa sainte garde, il n'avait que onze ans.

— Quand a-t-il trépassé ?

— Juste avant que je parte pour Genua avec Faro. Le lendemain du jour où on a trouvé frère Ruadán roué de coups.

— Que lui est-il arrivé ?

— On nous a raconté qu'il avait fait une chute du haut d'un rocher et qu'on avait retrouvé son corps sans vie, la nuque brisée. On l'a transporté à l'abbaye.

— N'est-ce pas singulier qu'il soit enterré dans la nécropole du monastère ?

— En remerciement des services qu'il avait rendus à l'abbaye, l'abbé a donné son autorisation pour qu'il soit enseveli ici. Cette histoire a l'air de beaucoup vous intéresser, ma sœur.

— Je suis curieuse de nature.

— Frère Waldipert avait souvent affaire à lui. Il s'occupe des cuisines et lui achetait son lait.

— L'abbaye n'a-t-elle pas de troupeau de chèvres ?

Les établissements religieux vivaient souvent en autarcie pour la nourriture.

— Si, mais depuis Columbanus, la règle veut que l'on aide les habitants de la région. On fait appel à eux en tenant compte de leurs besoins et de leurs aptitudes. Ainsi, nous établissons de bonnes relations avec ceux qui nous entourent.

Fidelma pouvait difficilement poursuivre cet interrogatoire sans éveiller la méfiance de la jeune femme. Elle s'éloigna donc de la tombe en murmurant :

— Quel dommage que ce garçon talentueux nous ait quittés si jeune.

Elle ressassait dans sa tête les dernières paroles de frère Ruadán. Alors que cet enfant avait été tué à cause de pièces de monnaie, sœur Gisa prétendait qu'il s'était rompu le cou en tombant d'un rocher. Une mort plutôt inhabituelle pour un berger qui connaissait la montagne. Il fallait d'urgence qu'elle se débarrasse de Gisa et qu'elle aille trouver frère Waldipert. Le premier problème trouva une solution rapide : alors qu'elles sortaient du cimetière, le visage de Gisa s'illumina à la vue de frère Faro qui venait à leur rencontre. Fidelma réprima un sourire. Comment l'abbé était-il assez aveugle pour ignorer l'attraction qui liait ces deux-là ?

— Votre blessure vous fait-elle encore souffrir ? dit-elle au jeune homme.

Il adressa un petit sourire crispé à Gisa et revint à Fidelma.

— Je ne sens presque plus rien.

— Remerciez cette jeune femme qui vous a très bien soigné. Gisa, je me rappellerai cette pâte d'ail que vous avez utilisée pour nettoyer la blessure.

— Mon père était un excellent médecin et je lui dois tout ce que je sais, répliqua la jeune femme.

— De toute façon, ce n'était qu'une égratignure, déclara frère Faro. Certaines plaies sont autrement...

Il s'interrompit, brusquement embarrassé.

— Vous avez déjà été blessé ? l'interrogea Fidelma.

— Pas par une flèche et c'était avant que j'arrive ici.

— Cela se passait dans une autre abbaye ?

— Non, à l'époque je n'étais pas encore religieux.

— Cela ne m'étonne pas car vous ressemblez davantage à un guerrier qu'à un homme de Dieu.

Faro la fixa, interloqué.

— J'ai effectivement été un guerrier avant de comprendre la futilité des combats que je livrais. Et je suis venu ici pour y chercher la paix et l'isolement.

Fidelma regarda au loin la vallée, les montagnes, et hocha imperceptiblement la tête.

— Je comprends.

Puis elle prit congé des jeunes gens et se dirigea vers l'abbaye. À peine avait-elle tourné les talons qu'ils étaient déjà plongés dans une intense conversation.

Elle pénétra dans le jardin et remercia le ciel que frère Lonán ne soit pas dans les parages. Puis elle se dirigea vers la porte d'où s'échappaient des effluves fort agréables.

Un gros homme qui avait passé un tablier sur sa robe de bure écaillait et vidait un poisson.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il en lombard à Fidelma.

Il jeta le poisson dans un chaudron et répéta sa question en latin.

— Je cherche frère Waldipert.

L'homme renifla et se mit à hacher des oignons.

— Vous l'avez trouvé. Et vous, vous êtes l'invitée de l'abbé qui était venue rendre visite à frère Ruadán. Désolé qu'il soit mort. C'était un brave homme.

— En vérité, j'étais venue vous interroger sur un autre décès. Celui de Wamba.

Frère Waldipert se figea et la dévisagea avec surprise.

— Le chevrier ?

— Oui, car quelque chose m'intrigue depuis que j'ai vu sa pierre tombale. S'il n'était pas moine, pourquoi a-t-il été enterré dans le cimetière de l'abbaye ?

Le visage poupin de frère Waldipert s'assombrit.

— Il appartenait à la communauté par le cœur et l'esprit et venait ici chaque jour pour nous vendre du lait. Pauvre enfant, c'était un merveilleux sonneur.

— Quand j'ai demandé à sœur Gisa pourquoi une personne si jeune était ensevelie dans la nécropole, elle m'a fourni quelques renseignements sur

Wamba. Cela se résumait à peu de chose. J'aimerais que vous complétiez ce portrait.

Frère Waldipert poussa un profond soupir.

— Il avait onze ans et c'était un gamin vif et plein d'entrain. Je lui échangeais son lait contre des légumes et des herbes.

— N'était-il pas un peu jeune pour posséder un troupeau ?

— Le troupeau appartenait à sa mère, Hawisa, et il le gardait sur les pentes escarpées du Pénas.

Il désigna la colline derrière l'abbaye qu'on apercevait par la fenêtre.

— On m'a dit qu'il s'était brisé le cou en tombant d'un rocher.

— On l'a bien retrouvé mort en bas d'une petite falaise, confirma le cuisinier.

— Sait-on comment est survenu cet accident ? C'est tout de même étrange qu'un berger se montre aussi maladroit.

Frère Waldipert lui adressa un regard étonné.

— Hélas, il était seul. On ignore ce qui s'est passé, un accident est vite arrivé. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Généralement, les chevriers ont le pied aussi sûr que leurs bêtes.

Le cuisinier haussa les épaules.

— Peut-être a-t-il pris trop de risques ? La dernière fois qu'il est venu ici, quelques jours avant sa mort, il m'a paru gai et confiant. Il m'a dit qu'il avait trouvé une vieille pièce de monnaie dont il pensait qu'elle ferait sa fortune et celle de sa mère.

Fidelma se força à ne pas manifester un intérêt excessif.

— Ah bon ? Grâce à une seule pièce ? dit-elle d'un air sceptique.

— Il me l'a même confiée ! Il était ravi de sa découverte et prétendait que, s'il en trouvait d'autres, il serait assez riche pour gouverner la vallée. Je lui ai couru après pour lui donner une tape mais il m'a échappé. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*, grommela le cuisinier.

Puis il ajouta :

— Imaginez un peu un pauvre chevrier prétendant gouverner à la place du seigneur de Trebbia !

— Même un berger a le droit de rêver, objecta Fidelma. A-t-il dit où il avait ramassé cette pièce ?

— Non. Mais il m'a demandé si j'accepterais de la troquer contre des provisions, comme je le faisais pour le lait.

— Vous avez accédé à son désir ?

Les bajoues du cuisinier tremblèrent tandis qu'il secouait la tête.

— Je savais que cette pièce avait une certaine valeur si on considérait son poids d'or. Quant à son âge et à sa provenance, je n'en avais aucune idée. Je lui ai donc dit que je la remettrais à l'abbé et que j'attendrais ses propositions. Le garçon m'a fait confiance, il est parti plein d'espoir. Et puis quelques jours plus tard, j'apprends qu'il est mort.

— Qui vous a annoncé la nouvelle ?

— Wulfoald. Vous le connaissez ? Il parcourait la montagne quand il a découvert le corps. Il l'a ramené ici, chez l'abbé, qui a annoncé son intention de le faire enterrer dans la nécropole.

— C'est inhabituel.

— Servilius a estimé que c'était l'hommage qui convenait.

— Vous avez remis la pièce d'or à l'abbé ?

— Bien sûr. Vu les circonstances, je ne pouvais faillir à ma promesse.

— Et qu'en a-t-il fait ?

— Il a donné à Hawisa des marchandises en échange. Cette pièce, quoique ancienne, n'était pas aussi précieuse qu'on aurait pu le penser. Hawisa l'a abondamment remercié, elle est pauvre et venait de perdre son fils unique. Elle a donné ses chèvres à un neveu, qui occupe maintenant la fonction de Wamba à l'abbaye. Une triste histoire. Cela dit, je ne comprends pas pourquoi elle vous passionne à ce point.

Fidelma lui sourit.

— Appelez cela de la curiosité. En ce moment, je suis oisive et j'ai du temps à perdre.

Les paroles de frère Ruadán résonnèrent une fois de plus dans sa tête. « *Pauvre petit Wamba... tout ça pour quelques pièces.* » Pourquoi quelques pièces ? Pourquoi pas une pièce ? Elle était perplexe. Peut-être frère Ruadán avait-il l'esprit troublé ? En tout cas, elle était sûre de ce qu'elle avait entendu.

Elle remercia frère Waldipert et sortit dans l'*herbularius*. Toujours pas trace de frère Lonán. Elle s'assit sur un banc, à l'écart.

Une chose était certaine : frère Ruadán avait été délibérément assassiné afin de l'empêcher de se confier à elle. On ignorait qu'elle lui avait rendu visite le matin du meurtre. D'après sœur Gisa, le garçon avait été tué à peu près en même temps que frère Ruadán était rossé. Il devait y avoir un lien. Si le garçon avait payé de sa vie la découverte de cette pièce, c'est l'abbé qui l'avait finalement récupérée. Il avait même dédommagé la mère du garçon. Si l'abbé était mêlé à cette affaire, aurait-il agi ainsi ? Tout ce que savait Fidelma, c'est que pour frère Ruadán le mal rôdait. Difficile pour elle d'aller se renseigner auprès de l'abbé. Quelle excuse pourrait-elle bien fournir pour une telle démarche sans évoquer ce que frère Ruadán lui avait révélé ?

Un mystère planait sur la mort du jeune Wamba, mais comment résoudre cette énigme sans attirer l'attention ?

CHAPITRE X

Fidelma réfléchit. Elle pensa au brehon Morann, dont elle avait été l'élève dans le célèbre collège qu'il dirigeait et où elle avait étudié le droit. Que lui aurait-il conseillé de faire ? De s'adresser aux témoins. Mais qui étaient les témoins ? Wulfoald avait découvert le corps du garçon et l'abbé Servillius avait récupéré la pièce. Restait la mère du garçon, comment s'appelait-elle, déjà ? Hawisa. Cela valait peut-être la peine d'aller s'entretenir avec elle. Sauf que Fidelma ignorait où elle habitait. Et même si elle parvenait à la trouver, il y avait toutes les chances que cette femme ne parle que le lombard. La mère d'un chevrier ne s'exprimait sûrement pas en latin. La meilleure solution serait de s'adjoindre les services d'un interprète.

Pour ce rôle, elle n'avait pas tellement le choix. Frère Eolann était une des rares personnes dans l'abbaye avec qui elle entretenait des relations affables. De plus, il était natif de Muman, ce qui créait des liens. Et puis Eolann, un homme jeune et en bonne santé, ne craindrait pas de gravir la montagne, une ascension qui pouvait se révéler éprouvante. Fidelma quitta l'*herbularius* et se dirigea vers le *scriptorium*. Elle ne croisa personne avant d'atteindre la porte en chêne de la tour. Frère Eolann était à son bureau.

— Connaissez-vous Hawisa, la mère de Wamba que l'on a retrouvé mort il y a environ une semaine ? lui demanda-t-elle sans préambule.

— Pas personnellement, répondit-il d'un air distant. Vous devriez vous adresser à frère Waldipert, il le voyait très souvent puisqu'il fournissait l'abbaye en lait de chèvre. Quant à Hawisa, elle vit dans la montagne.

— J'ai parlé à frère Waldipert mais j'ai besoin de vous, et je préférerais que personne ne soit informé de ma démarche.

Fidelma baissa la voix.

— Je voudrais parler de son fils avec Hawisa. Et comme elle doit s'exprimer dans la langue locale, j'aurais besoin d'un intermédiaire.

— Vous suggérez que je vous conduise à sa chaumière et que je traduise ce qu'elle vous dira ? s'étonna frère Eolann.

— Exactement.

— Cela présente quelques difficultés.

— Par exemple ?

— Obtenir l'autorisation de quitter l'abbaye. Même si l'abbé nous permet d'enfreindre la règle de la communauté, il répugnera à nous laisser sortir après

ce que s'est passé avec frère Ruadán. Sans compter les rumeurs insistantes d'une prochaine rébellion.

Fidelma réfléchit.

— Vous croyez vraiment qu'il refusera ?

Frère Eolann eut un petit rire amer.

— J'en suis certain.

— Si j'obtenais cette permission, accepteriez-vous de m'accompagner ?

— Pour cela et avec tout le respect que je vous dois, il faudrait que j'en sache davantage. Pourquoi vous intéressez-vous à Hawisa ? Et pourquoi vous adresser à moi ?

— Eh bien, vous êtes originaire de Muman, vous savez en quoi consiste le travail d'un *dálaigh* et les règles auxquelles il obéit. Quant au but de mon entreprise, je vous le révélerai si vous acceptez de prononcer un *géis*.

— Pardon ? s'exclama le jeune homme, stupéfait.

Tout Irlandais connaissait l'importance du *géis*, qui obligeait celui qui prêtait serment à garder le secret et à respecter les instructions qui lui seraient données. Qui transgressait ou ignorait le *géis* s'exposait à être rejeté de la société et à mener dans l'opprobre une existence de proscrit.

— Je ne vous demande pas cela à la légère, lui assura Fidelma.

Frère Eolann demeura un instant silencieux et finit par hocher la tête. Les paroles du rituel furent prononcées à mi-voix avec la solennité qui convenait. Puis Fidelma s'assit sur un tabouret en face du *scriptor*.

— Maintenant je vais vous expliquer pourquoi je m'intéresse à la mort de Wamba, Eolann de l'île de Faithleann. Voyez-vous, je crois que frère Ruadán a été assassiné.

Et elle rapporta au moine les dernières paroles qu'elle avait échangées avec lui.

— En vous racontant cela, je prends de grands risques, car vous pouvez toujours prétendre que le *géis* n'est pas valide sur cette terre des Lombards où je ne suis qu'une étrangère.

Frère Eolann, qui l'avait écoutée avec attention, haussa les épaules.

— Je jure de l'honorer. Si cette abbaye est liée à des meurtres, il faut que cela cesse.

— Pour cela, je dois rencontrer Hawisa et lui poser quelques questions. Vous m'aidez en traduisant nos paroles.

La porte s'ouvrit brusquement, frère Wulfila apparut et recula d'un air embarrassé en voyant Fidelma.

— Je suis désolé, grommela l'intendant, j'étais venu prendre ici un livre pour l'abbé et...

Frère Eolann se leva.

— Il est dans la salle des copistes. Excusez-moi, ma sœur, je reviens tout de suite.

Ils s'écipsèrent par la porte latérale et quand Wulfila réapparut, il s'inclina brièvement devant Fidelma avant de prendre congé.

Frère Eolann se rassit.

— Il nous faut une excuse pour nous absenter de l'abbaye et obtenir les autorisations nécessaires de l'abbé Servilius.

Il réfléchit un instant et son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Je crois que j'ai une idée.

— Je vous écoute.

— Vous n'avez qu'à dire qu'on vous a parlé du sanctuaire construit par Colm Bán en haut de cette montagne. Vous exprimerez le désir de le visiter afin de pouvoir l'évoquer en Éireann. Et vous préciserez que je vous ai proposé de vous y conduire. Sur le chemin, on s'arrêtera chez Hawisa.

Fidelma alla à la fenêtre.

— Cette montagne au loin... elle est très élevée ?

— Oui, mais facile à escalader.

— Quelle est l'histoire de ce sanctuaire ?

— À l'origine, c'était un temple païen construit par les Boii, un peuple gaulois vivant dans la région. Colm Bán avait promis à la reine lombarde Theodolinda qu'il édifierait une chapelle consacrée à la Vierge, où elle serait vénérée pour des siècles et des siècles. Et donc quand il se fixa ici et entreprit de construire l'abbaye, il emmena un groupe de ses fidèles au sommet du mont Pénas et ils consacrèrent le temple, qui devint une chapelle de la foi consacrée à Marie, mère du Christ.

— Qui était cette reine Theodolinda ?

— L'épouse d'Agilulfo, qui avait donné à Colm Bán les terres où l'abbaye a vu le jour.

— Combien de temps serons-nous absents si nous entreprenons cette expédition ?

Frère Eolann étudia la position du soleil.

— Si nous nous contentons de rendre visite à Hawisa, un jour suffira. Mais si nous voulons atteindre la chapelle, nous devons passer la nuit là-haut. En partant maintenant, nous serons de retour demain après-midi. À la condition que l'abbé nous donne sa bénédiction.

— Très bien, je vais de ce pas m'entretenir avec lui.

L'enthousiasme de la jeune femme sembla amuser le religieux.

— Des sandales solides seront nécessaires car certains sentiers sont abrupts et rocailleux. Il nous faudra aussi des besaces et des couvertures.

— Mais nous aurons tout le temps de nous entretenir avec Hawisa ?

— Naturellement. Je connais très bien cette région.

Quand Fidelma informa l'abbé de ses intentions, il ne parut guère enthousiaste.

— Je vous avais dit que je voulais visiter quelques lieux associés à Colm Bán, lui rappela-t-elle. Après avoir fait tout ce chemin, ce serait dommage que je rentre en Hibernia sans avoir visité cet oratoire.

L'abbé était dubitatif.

— Certes, je comprends que vous désiriez décrire les sites symboliques de notre bien-aimé fondateur, qui était aussi votre illustre compatriote. Néanmoins, ce n'est peut-être pas la meilleure période pour se promener dans la nature.

Fidelma fit la moue et ses yeux se remplirent de larmes.

— C'est l'unique occasion pour moi d'admirer ce petit temple que frère Eolann a évoqué avec tant d'émotion. Je regrette que vous ne m'en ayez pas parlé auparavant.

L'abbé Servilius battit des cils.

— Sans doute aurais-je dû le mentionner, soupira-t-il après un instant de réflexion. Chaque année, un groupe de moines s'y rend en procession afin de célébrer la Pâque et le martyre du Christ. C'est dans cette chapelle que Columbanus est mort, au cours d'une de ses retraites.

Sentant qu'il faiblissait, Fidelma profita de son avantage.

— J'ai appris son existence par votre *scriptor* qui m'a proposé de m'y conduire à la condition que j'obtienne votre accord. Il vient du royaume de mon père et tient à ce que je témoigne devant ses frères de la vie et des œuvres de Columbanus.

— Je suppose qu'il est le mieux placé pour vous escorter, grommela l'abbé. Très bien, sœur Fidelma, vous avez mon autorisation. La température est encore clémente ; je vous conseille cependant d'emporter des vêtements chauds car le temps change très vite en altitude. Méfiez-vous des bandes d'étrangers armés. Si la rumeur dit vrai et que Perctarit est de retour, nous devons rester vigilants. Demandez à frère Eolann de passer me voir et je lui donnerai des instructions.

Fidelma et frère Eolann avançaient à bonne allure sur le chemin escarpé. L'abbaye n'était plus qu'un point dans la vallée et le soleil brillait. Ils auraient pu chevaucher jusqu'à la chaumière d'Hawisa, mais ils auraient dû continuer leur excursion à pied et ils avaient donc jugé préférable de ne pas prendre de montures. Fidelma était chaussée de solides sandales et elle portait sur son dos un sac où elle avait fourré une couverture, quelques vêtements et un peu de nourriture.

Les pentes étaient couvertes de forêts très denses, avec des clairières, des sites rocaillieux et des excavations naturelles remplies d'eau. Parfois, ils croisaient un berger qu'ils saluaient. La chaumière d'Hawisa avait été construite sous des arbres, près d'un ruisseau. À leur approche, un chien se mit à aboyer. Une femme de haute stature et plutôt corpulente, avec une longue chevelure noire et un visage hâlé par la vie au grand air, s'avança pour les accueillir.

Des paroles en lombard furent échangées et la femme fronça les sourcils en hochant la tête.

Fidelma se tourna vers frère Eolann.

— Dites-lui que j'aimerais lui poser quelques questions sur Wamba.

Au nom de son fils, la femme plissa les paupières.

— Il est mort, lança-t-elle d'un ton sec.

— Nous le savons et nous compatissons à votre malheur, dit Fidelma tandis que son compagnon traduisait ses paroles. On m'a raconté qu'il était tombé d'un rocher alors qu'il gardait ses chèvres.

Hawisa émit une exclamation étouffée.

— Wamba était bien trop agile pour tomber ! Si vous voulez la vérité, demandez donc à Wulfoald.

— Le guerrier ? Je croyais qu'après avoir découvert le corps il l'avait transporté à l'abbaye, dit frère Eolann d'un ton hésitant.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas rapporté le corps alors que je suis sa mère ? grommela la femme.

— Peut-être ignorait-il où il vivait ?

Elle eut un rire bref.

— Quand on m'a finalement avertie du décès de mon fils, je me suis aussitôt rendue au monastère et, là, on m'a appris que Wamba était déjà enterré. Je n'ai même pas pu le voir. Comment pourrais-je vous parler de ses blessures et de ce qui les aurait provoquées ?

— Donc vous avez des raisons de penser que la version officielle de sa mort ne correspond pas à la réalité ?

— Débrouillez-vous avec votre abbé et laissez-moi tranquille.

Fidelma pinça les lèvres.

— Que soupçonnez-vous exactement ? insista-t-elle.

— J'aimerais juste obtenir des réponses de l'abbé Servilius et de Wulfoald à certaines de mes interrogations. Wulfoald sait très bien où je vis. Pourquoi ne m'a-t-il pas rapporté le corps ?

— Pour quelles raisons vous aurait-il caché la mort de votre fils, attendant qu'il soit sous terre pour vous prévenir ?

La femme, qui se tenait les bras croisés, détourna le regard. Il était évident qu'elle ne dirait plus rien. Fidelma réprima un soupir.

— Wamba vous a-t-il jamais parlé de frère Ruadán, un vieux moine hibernien de l'abbaye ?

Hawisa secoua la tête.

— Wamba apportait son lait à frère Waldipert, dans les cuisines de l'abbaye, dit-elle à Fidelma toujours par l'intermédiaire de frère Eolann. Mon neveu Odo s'occupe maintenant de mes chèvres et il a remplacé Wamba au monastère. Quant à mon fils, je ne pense pas qu'il connaissait un seul frère de l'abbaye en dehors de Waldipert.

Fidelma était déçue de ne pas pouvoir établir de lien entre Ruadán et Wamba.

— On m'a rapporté que Wamba avait découvert quelque chose dans la montagne peu de temps avant sa disparition.

La femme plissa les yeux d'un air méfiant.

— D'après la coutume, quelqu'un qui trouve dans la montagne un objet que

personne ne réclame dans les plus brefs délais est autorisé à se l'approprier. Aucune réclamation ne pourra être prise en compte.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Fidelma. Je ne vous demande rien. Je veux juste connaître les circonstances qui ont mené à cette découverte.

La femme baissa les yeux, puis les leva à nouveau sur les deux visiteurs.

— Asseyez-vous, dit-elle d'une voix lasse en indiquant un banc au pied d'un arbre. Je vais vous chercher du cidre. Il fait chaud et même si je n'apprécie guère votre abbé, il n'y a aucune raison que je me montre inhospitalière.

Fidelma, étonnée que frère Eolann traduise les propos d'Hawisa en prenant de longues pauses, lui demanda s'il rencontrait quelque difficulté dans sa tâche.

— Cette femme parle avec un accent local propre aux paysans et j'ai parfois du mal à saisir ce qu'elle dit, se justifia Eolann.

Hawisa revint avec des gobelets et une cruche qu'elle avait mise à rafraîchir dans le ruisseau. Bientôt, ils buvaient avec reconnaissance le liquide sucré et aigrelet à la riche couleur dorée. Hawisa le contemplait d'un air songeur, puis elle parla, s'arrêtant de temps à autre pour permettre au moine de traduire son récit.

— Un jour, Wamba est rentré après avoir mis les chèvres à l'enclos et il m'a déclaré que bientôt nous serions riches.

Elle fit la grimace.

— Il avait bien trouvé une pièce d'or... hélas, il n'en connaissait pas la valeur. L'abbé m'a donné quelques provisions en échange mais cela ne m'a pas menée très loin.

— Je ne comprends pas.

Fidelma jeta un coup d'œil à frère Eolann.

— Je croyais que votre fils avait apporté la pièce à frère Waldipert, qui avait promis à Wamba de la faire évaluer. Et Wamba serait mort avant qu'il puisse retourner à l'abbaye pour conclure un marché.

Frère Eolann eut un échange laborieux avec la femme.

— Elle confirme votre version des faits, conclut-il. Elle a vu l'abbé Servilius qui lui a appris que la pièce, bien qu'ancienne, était de peu de prix. Wamba s'était imaginé à tort en tirer suffisamment d'argent pour acheter une ou deux chèvres.

Fidelma se tourna à nouveau vers Hawisa.

— Comment était cette pièce ?

La femme haussa les épaules.

— Je n'y connais pas grand-chose.

— L'abbé l'a donc gardée ?

— Oui.

— Et vous êtes certaine qu'elle est ancienne ?

La femme hocha la tête et reposa son gobelet.

— On m'a pris ceux que j'aimais. D'abord mon mari, forcé de s'engager

dans l'armée de Grimoald il y a trois ans. Il n'est jamais revenu et la rumeur dit qu'il a été assassiné. Et maintenant mon fils unique. Je n'ai plus rien à perdre et cela m'est égal que vous rapportiez mes propos à votre abbé. Wamba a été tué pour un peu d'or. Voilà pourquoi il a été enterré à la va-vite, afin que je ne voie pas ses blessures.

Soudain, elle se pencha et frappa la poitrine de Fidelma de l'index tout en répétant par trois fois une phrase où ressortait le nom d'Odo. Elle se tourna vers frère Eolann.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? Odo est son neveu, n'est-ce pas ?

— Elle jure qu'il confirmera son récit. Je ne pense pas que cela soit nécessaire car je vous ai fidèlement rapporté ses propos.

— Cependant, sa version des faits comporte une faille. Une malheureuse pièce ne justifiait pas un complot pour se débarrasser du garçon.

Frère Eolann semblait perplexe.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Cette conspiration impliquerait la participation de frère Waldipert, de l'abbé Servillius et du guerrier Wulfoald, soupçonné du même coup de meurtre puisqu'il a transporté le corps du pied de la falaise jusqu'à l'abbaye. Quant à frère Hnikar, qui a fait sa toilette mortuaire, on serait obligé de l'ajouter à la liste des conjurés. Dans l'éventualité d'un assassinat, il a forcément remarqué les plaies signalant une mort violente.

Frère Eolann haussa les épaules.

— Ces déductions me dépassent car je n'ai ni votre expérience ni votre agilité d'esprit.

Hawisa, qui pendant cet échange les avait étudiés avec attention, se mit à parler avec volubilité :

— Tout ce qu'elle sait, dit Eolann, c'est qu'elle a vu la pièce, Wamba l'a bien apportée à l'abbaye et le lendemain il était mort. Maintenant il repose dans un cimetière où elle ne peut pas aller se recueillir chaque jour à cause de la distance. Elle se contente d'aller prier à l'endroit où on l'a trouvé.

Soudain, le ton d'Hawisa changea, et elle s'exprima d'une voix dure.

— Vous pouvez me dénoncer auprès de l'abbé, cela m'est parfaitement indifférent.

— Vos craintes sont infondées, déclara Fidelma. Nous n'avons pas l'intention de vous nuire. L'abbé Servillius ignore que nous sommes ici et nous préférierions que vous ne mentionniez pas notre visite.

Hawisa parut surprise.

— Dites-lui, poursuivit Fidelma, que je ne suis qu'une étrangère, une visiteuse d'Hibernia. Je me suis déplacée jusqu'ici poussée par la curiosité quand j'ai entendu parler de l'histoire de son fils. La curiosité compte parmi mes défauts... et aussi mes qualités.

Hawisa parut accepter cette justification.

— Le fondateur de cette abbaye était un homme d'Hibernia. On m'a rapporté que plusieurs de vos compatriotes venaient en pèlerinage au

monastère pour honorer sa mémoire.

— C'est exact.

Il y eut un silence et Fidelma ajouta :

— Avant de partir, nous aimerions aller nous recueillir à notre tour à l'endroit où Wanda est tombé.

Hawisa fronça les sourcils.

— À quoi cela vous servirait-il ?

— Nous voulons prier pour le salut de son âme.

Fidelma mentait effrontément mais elle espérait qu'elle serait pardonnée vu qu'elle agissait ainsi pour mieux servir la vérité.

Hawisa ne répondit pas tout de suite, puis elle se décida.

— Si vous suivez ce chemin, qui passe entre les arbres au-delà de la chaumière, vous remarquerez deux gros rochers qui divisent le sentier. Prenez la piste ascendante jusqu'à ce que vous arriviez à un amoncellement de rocs. Là où on m'a dit que Wamba aurait perdu l'équilibre, j'ai levé des pierres qui forment un petit cairn.

Fidelma posa la main sur son bras.

— Nous vous sommes très reconnaissants de votre aide, Hawisa.

— Faites bien attention au cairn, ne dérangez pas les pierres comme l'a fait une personne qui s'est rendue là-bas entre hier et ce matin.

— Nous vous le promettons... Quelqu'un a renversé les pierres, dites-vous ?

— Oui.

— Peut-être quelque animal ?

— Sûrement pas. Je les avais disposées autour d'une boîte en bois qui contenait des objets appartenant à Wamba : des perles colorées, des galets aux formes étranges et sa cornemuse.

— Sa cornemuse ?

— Ici, la plupart des jeunes gens jouent de cet instrument. Quelqu'un a volé la boîte. Qu'il soit maudit, il déshonore la robe qu'il porte.

Fidelma fixa la femme.

— La robe ?

Frère Eolann parut brusquement avoir des difficultés à trouver ses mots.

— Euh... un voisin a vu un homme en habit de... religieux prendre la boîte et remonter sur son cheval.

— Elle a été subtilisée par un frère ?

— En tout cas, par quelqu'un qui ressemblait à un moine, la corrigea frère Eolann.

— Ce voisin l'a-t-il décrit, lui ou sa monture ?

— Non, il était trop loin. Hawisa dit qu'il se rendait au marché de Travo. Nous ne pourrons pas le rencontrer car il s'est absenté pour quelques jours.

Fidelma réfléchit un instant et se leva.

— Soyez assurée que nous ne toucherons à rien.

— Alors je vous remercie pour vos prières et la bénédiction que vous allez

me donner avant de me quitter. Pardonnez ses propos parfois trop brusques à une mère dans la douleur.

Ce fut frère Eolann qui prononça les prières dans la langue des Lombards, puis ils saluèrent Hawisa et prirent la route qu'elle leur avait indiquée.

Bien qu'ils soient haut dans la montagne, ils se trouvaient encore au milieu des arbres, essentiellement des hêtres, des sorbiers, et un genre de chêne dont Fidelma ignorait le nom. Eolann lui apprit qu'on les appelait des chênes chevelus, typiques de la région. Des oiseaux sautaient de branche en branche et elle remarqua des bergeronnettes au ventre jaune ainsi que des éperviers.

Frère Eolann jeta un coup d'œil au ciel.

— Il ne faut pas traîner si nous voulons atteindre le sanctuaire. Le crépuscule ne va pas tarder.

— Si nous sommes obligés d'établir un camp pour la nuit, quels animaux faudra-t-il craindre ?

— Le renard et le loup. Mais le plus dangereux, dont nous ignorons l'existence en Irlande, est un serpent venimeux, la *vipera*.

Fidelma frissonna.

— J'en ai déjà entendu parler, toutefois je n'en ai jamais vu.

— Et moi seulement une fois. Frère Lonán en a trouvé une dans l'*herbularius*, l'automne dernier. Elle dormait au soleil. Il a voulu la saisir, la prenant pour un orvet, et elle l'a piqué. Il a souffert pendant plusieurs jours. Frère Hnikar lui a administré une potion et lui a prescrit le repos le plus complet, pour éviter que le venin ne se répande dans tout le corps. Il a fini par se rétablir mais il lui a fallu du temps.

— Prévenez-moi si vous apercevez une de ces créatures ! s'exclama Fidelma. Des renards ou des loups, passe encore, quant aux serpents ils me donnent la chair de poule rien que d'y penser.

Ils sortirent du sentier ombragé pour s'engager sur une piste caillouteuse à flanc de montagne. À leur gauche, une pente raide présentait nombre d'amas rocheux. À leur droite, la pente était tout aussi escarpée.

— Ah ! s'écria Fidelma en désignant de petites pierres levées un peu plus loin devant eux. Voilà le cairn d'Hawisa.

Fidelma jeta un regard scrutateur autour d'elle. Puis elle s'avança au bord de la piste, là où la déclivité était la plus forte. À une dizaine de toises au-dessous d'eux serpentait un chemin assez large, qui était à l'évidence fréquemment utilisé.

— Où mène-t-il ? s'enquit Fidelma.

— Jusqu'à l'abbaye dans la vallée en traversant les montagnes.

— Le religieux a laissé son cheval en bas, a grimpé jusqu'ici, volé la boîte, et il est reparti comme il était venu.

— Et le garçon a été victime d'une chute avant d'être découvert par frère Wulfoald qui passait par là.

— Mais comment un garçon aussi agile que Wamba a-t-il pu tomber ? Il connaissait cet endroit par cœur, le danger est évident et le rebord abrupt du

sentier nettement dessiné.

— Peut-être une de ses chèvres s'est-elle aventurée au bord du précipice et en voulant la rattraper il a perdu pied ? proposa frère Eolann.

— Peut-être, admit Fidelma à regret. Malheureusement, nos spéculations ne reposent sur rien de précis. Je vais aller voir en bas.

Frère Eolann protesta avec force. Elle balaya ses réticences d'un geste de la main.

— J'ai pratiqué des exercices beaucoup plus périlleux sur les pics de Muman.

— Que cherchez-vous ?

— Je l'ignore. Je le saurai quand je le verrai.

Elle s'avança et examina la pente avec attention.

— Soyez prudente !

— Si tout à l'heure vous criez comme ça, frère Eolann, je risque de glisser ! Ah, je distingue une voie...

Aussitôt, elle entama la descente. Quand elle était enfant, elle avait parcouru les collines de Cnoc an Stanna et Sliabh Eibhlinne avec son frère Colgú et elle était aussi agile qu'une chèvre. Elle se retrouva en bas en un rien de temps.

— Ne bougez pas ! s'écria-t-elle à l'adresse de frère Eolann. Je n'ai pas besoin de vous.

Tout d'abord, elle ne remarqua rien de particulier. De toute façon, si le garçon avait été victime d'une chute, il n'avait sûrement pas laissé de trace, surtout si longtemps après sa mort. Alors qu'elle explorait l'endroit, elle remarqua un objet au milieu de morceaux de poterie et de perles de verre. En s'en emparant, elle constata qu'il s'agissait d'un gros roseau brisé, de la longueur d'un doigt, creux et avec deux trous ronds soigneusement découpés à la surface. Un des deux côtés portait des marques, sans doute faites par une embouchure.

— Tout va bien ? cria frère Eolann.

Elle leva les yeux et remarqua qu'un surplomb la dérobait aux yeux du moine.

— Oui, oui, répondit-elle en s'écartant de la falaise. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, pas pour l'instant.

Elle retourna fouiller dans les débris. Juste au-dessus de sa tête, une corniche formait une petite plateforme. Elle la saisit, glissa son pied dans une encoche et se hissa pour en examiner la surface.

Elle aperçut une boîte en bois grossier, renversée sur le côté, le couvercle ouvert. Fidelma la souleva avec précaution. Les deux gonds étaient en métal. Des lettres avaient été gravées d'une main malhabile à l'intérieur du couvercle, sans doute à l'aide d'un fer chauffé à blanc. WAMBA.

Il s'agissait à l'évidence du coffret volé au cairn. Le voleur avait dû le

laisser s'échapper en se voyant observé et le coffret était resté coincé sur la saillie rocheuse. À l'intérieur, Fidelma découvrit l'embouchure de la cornemuse, des bijoux en céramique et des objets en terre cuite.

Pourquoi un pillard aurait-il voulu profaner un cairn funéraire ? Elle vida la boîte, la secoua et entendit un petit bruit. Elle palpa le fond du coffret et, constatant qu'il n'était pas plat, parvint à libérer un double fond. Il contenait une pièce d'or.

Elle la fit glisser dans son *marsupium* et remit le double fond et les objets en place.

— Que se passe-t-il ? lança frère Eolann.

— J'ai découvert le coffret de Wamba ! Cela vous dérangerait de me prêter votre *criós* ?

Le *criós*, en celte d'Éireann, désignait la cordelière enserrant la taille des moines.

— Pour quoi faire ?

— Remonter la boîte avec moi.

Elle entreprit son ascension et se hissa sur le rebord du chemin, refusant la main que son compagnon lui tendait.

— Vous m'avez mis à la torture, lady. Si vous vous étiez tuée, qu'est-ce que j'aurais raconté à l'abbé ?

Fidelma fit la moue.

— Ç'aurait été votre problème, moi, j'aurais été bien en peine de vous conseiller, ironisa-t-elle.

Elle dénoua la corde qui enserrait le coffret qu'elle posa au centre du cairn. Puis elle rendit sa ceinture à son compagnon.

— Le voleur a malencontreusement lâché le coffret, expliqua-t-elle. Et je suis heureuse de l'avoir remis à la place qui lui revient.

— Que contient-il ? s'enquit Eolann.

Elle sortit la pièce de son *marsupium*.

— Mais Wamba avait donné la pièce d'or à frère Waldipert, s'étonna Eolann. Et Waldipert l'avait remise à l'abbé.

— Celle-là est très ancienne, je n'en avais jamais vu de semblable auparavant.

Elle marqua une pause en se rappelant que frère Ruadán avait parlé de pièces au pluriel.

— Je me demande...

— Oui ? dit Eolann qui bouillait d'impatience.

— Peut-être Wamba a-t-il trouvé deux pièces et décidé d'en cacher une jusqu'à ce qu'il connaisse la valeur de la première. Sa mère ignorait son existence, sinon elle n'aurait pas apporté la boîte ici.

— Cela semble logique.

— Vous croyez que le voleur savait où elle était cachée ?

Fidelma examina la monnaie avec attention. Elle était en or pur. Un char à deux chevaux et conduit par un auriage y était gravé. Autour de la tête de

l'aurige, on distinguait des étoiles.

— Ça me rappelle quelque chose, murmura-t-elle.

— Le vénérable Ionas s'intéresse aux pièces anciennes.

— Vous croyez que l'abbé Servilius l'a consulté ? Nous sommes confrontés à un mystère que j'ai bien l'intention d'élucider, dit Fidelma qui tentait de se rappeler les dernières paroles quasiment inaudibles de frère Ruadán.

— Ne devrions-nous pas rendre cet objet à Hawisa ? protesta le *scriptor*.

— Pas tout de suite. Si frère Ruadán avait raison et que le garçon ait été tué pour la première pièce d'or, j'exigerai que le guerrier Wulfoald et l'abbé Servilius répondent à quelques questions.

Alors même qu'elle prononçait ces mots, elle se rendit compte qu'elle n'était pas en position de mener une enquête approfondie. Dans son pays, elle était une brillante avocate, et si le roi Oswy de Northumbrie l'avait chargée de résoudre l'affaire des meurtres de Streonshalh, et le vénérable Gelasius celle des assassinats dans le palais de Latran, ici elle n'était rien. Le seigneur Radoald était la seule autorité sur ce territoire et il était hautement improbable qu'il ait recours à ses services.

Elle replaça la pièce d'or dans son *marsupium*.

— Excusez-moi, la frustration m'égare.

— Comment frère Ruadán aurait-il été informé de l'existence de cette pièce ? interrogea frère Eolann. Je ne comprends rien.

— Nous sommes confrontés à bien des questions qui restent sans réponse. C'est toujours exaspérant de se retrouver face à une impasse.

Elle jeta un coup d'œil au ciel qui s'obscurcissait.

— Je crois qu'il est temps que nous reprenions la route.

— Si nous retournons à la chaumière d'Hawisa, cela nous retardera, même si c'est le chemin le plus sûr.

— Que proposez-vous ?

Frère Eolann réfléchit.

— Près d'ici, il y a un sentier juste assez large pour une personne. À certains endroits, la pente est très abrupte mais passé un surplomb rocheux, nous rejoindrons la piste principale et gagnerons le sommet sans encombre. Maintenant que j'ai été le témoin de votre dextérité, je pense que c'est la bonne solution.

— Très bien, je vous suis.

Il écarta des buissons et s'engagea sur un sentier très raide qui avait échappé à la vigilance de Fidelma et ne mesurait pas plus d'un pied de large.

— Vous semblez bien connaître la montagne pour un étranger qui se consacre à des travaux de bibliothécaire, fit-elle remarquer, vaguement inquiète.

Frère Eolann se tourna vers elle.

— Tout comme vous, je suis d'un naturel curieux, dit-il d'un air grave. Quand on exerce la fonction de *scriptor* et qu'on reste enfermé toute la

journée, on s'affaiblit rapidement. De temps à autre, l'abbé m'autorise à m'échapper, ce qui me permet de rester en bonne santé. Dans ses *Satires*, Juvénal nous exhorte à conserver un esprit sain dans un corps sain. *Mens sana in corpore sano*. J'ai suivi ses conseils et voilà pourquoi j'ai appris à arpenter les raccourcis et les chemins détournés.

— Je m'en félicite.

Tandis qu'ils grimpaient, Fidelma s'arrêta à plusieurs reprises. L'altitude lui coupait la respiration. Bientôt, ils arrivèrent à la saillie rocheuse qu'avait mentionnée Eolann et qui bouchait le passage, juste à côté d'un précipice. Frère Eolann lui adressa un sourire d'encouragement.

— Voici la partie la plus difficile. Des aspérités, ici et là, offrent une bonne prise. Pour garder l'équilibre, vous devez vous cambrer en arrière.

Fidelma jeta un coup d'œil en bas de la falaise et frissonna en mesurant le danger. Elle hocha la tête.

— Allons-y, murmura-t-elle.

Mieux valait ne pas s'attarder sinon elle risquait d'être paralysée par la peur.

— Je passe le premier. Regardez bien comment je m'y prends et vérifiez que votre sac est bien accroché.

Il ajusta sa besace tandis qu'elle faisait de même avec la sienne. Puis il avança précautionneusement sous la corniche, s'accrochant à des pierres. Depuis l'endroit où se tenait Fidelma, le sentier était si étroit qu'elle ne distinguait rien. Soudain, Eolann disparut.

— Vous m'entendez ? demanda-t-elle avec anxiété.

Plusieurs secondes passèrent.

— Excusez-moi, j'avais la respiration coupée.

La voix d'Eolann semblait toute proche.

— Vous avez bien étudié ma façon de procéder ?

— Je crois que oui.

— Tenez-vous aux aspérités de la paroi et assurez chaque pas avant d'avancer.

Fidelma prit une profonde inspiration et se mit à progresser avec lenteur, les jambes légèrement pliées face au rocher pour des raisons de stabilité. Elle gagnait peu à peu en confiance tout en essayant de ne pas penser au gouffre dans son dos. Les moments où elle était obligée de se cambrer étaient terrifiants.

— Vous y êtes presque, dit la voix de frère Eolann.

Elle tendit la main gauche pour assurer la prise suivante, la manqua et sentit que sa main droite commençait à glisser.

— Aidez-moi ! s'écria-t-elle.

Le temps qu'il lui saisisse le poignet, il lui sembla qu'il s'était écoulé une éternité. Elle resta une fraction de seconde suspendue dans le vide, n'osant pas ouvrir la main droite. Pendant un court instant, ils se retrouvèrent nez à nez, les yeux d'un vert étincelant de Fidelma plongeant dans le regard bleu

d'Eolann. Le temps s'était arrêté et le vide béait sous les pieds de la jeune femme. Puis elle se retrouva sur la terre ferme, reprenant son souffle avec difficulté.

— Vous n'êtes pas blessée ? s'enquit-il d'une voix haletante.

Fidelma secoua la tête et l'emprise sur son poignet se relâcha. Dans un geste automatique, elle le massa pour restaurer la circulation.

— Il s'en est fallu de peu, souffla-t-elle. Vous m'avez sauvé la vie.

— Je vous ai fait mal !

— Quelques contusions ne comptent guère si on considère le service que vous m'avez rendu.

— Je vous avais prévenue que ce passage était difficile et, comme je vous l'avais promis, nous sommes tout près du chemin principal.

Il leva la tête vers le ciel.

— Si nous n'avions pas pris ce raccourci, nous ne serions jamais arrivés à temps au sanctuaire.

— Plus tôt nous l'atteindrons, mieux cela vaudra.

Ils se levèrent et se remirent en route. Quand ils atteignirent une cabane construite dans une petite dépression, ils ne voyaient pas à dix pas. La lune se cachait derrière un ciel nuageux. Frère Eolann, qui avait emporté une boîte avec du silex et de l'amadou, eut tôt fait d'enflammer une torche d'herbes sèches et il alluma un grand feu à l'extérieur de la hutte. Fidelma lui dit en plaisantant que ce feu au sommet de la montagne serait visible à des milles à la ronde et qu'elle voulait juste se réchauffer, non transpirer à grosses gouttes.

— Même à la fin de l'été, pendant la nuit la température est glaciale, lady. Et puis les flammes éloignent les animaux sauvages.

À l'intérieur de la cabane, ils trouvèrent une lampe à huile qu'Eolann alluma. Puis il s'absenta un moment et revint avec une cruche pleine d'eau fraîche. Ensuite ils partagèrent un repas frugal en silence, près du feu. Les nuages sombres balayaient les sommets. Un brouillard humide s'était formé et l'obscurité se referma sur eux. Quant aux étoiles, elles restaient obstinément cachées. Fidelma était épuisée. Elle n'eut aucun souvenir de s'être glissée dans la cabane où elle avait plongé dans un profond sommeil.

Quand elle se réveilla au cri des éperviers qui portaient en chasse, une journée radieuse s'annonçait. Frère Eolann s'employait à ranimer le feu avec les braises de la veille. Il avait déjà préparé un repas et il désigna à Fidelma la source toute proche où elle pourrait procéder à des ablutions à l'abri des regards.

La vue qui s'offrait à elle était à couper le souffle.

— Nous sommes sur un des sommets les plus élevés de ces collines, dit Eolann tandis qu'elle offrait son visage aux rayons du soleil resplendissant dans un ciel d'un bleu profond.

L'endroit où ils se trouvaient était abrité du vent et elle comprenait pourquoi Colm Bán l'avait choisi pour fuir l'agitation du monde. Le bâtiment

consacré à la foi, construit sur le point le plus haut, n'avait jamais été terminé. Une grande croix se dressait à l'extérieur. Avec Eolann, elle alla se recueillir dans la petite chapelle.

— Difficile de s'arracher à la beauté de ce paysage, soupira Fidelma quand ils ressortirent au-dehors. Ce sont bien des grottes que j'aperçois derrière la cabane ?

— Effectivement. Il paraît que c'est dans l'une d'elles que Colm Bán se retira pour s'éteindre dans les bras du Christ.

— Il est pourtant enterré dans l'abbaye.

— Les frères l'ont transporté jusqu'au monastère et lui ont construit une crypte sous l'autel de l'église.

— J'aimerais visiter cette grotte avant de partir.

Les cavernes n'étaient pas très grandes. La plus spacieuse pouvait contenir deux personnes tout au plus. Et à certains signes, on voyait qu'elle avait été récemment visitée. Fidelma revint auprès du feu. Un peu plus bas, on repérait la ligne de la végétation verdoyante composée de bruyère et de fougères et au-delà, sur les pentes orientées au sud, celle des forêts de conifères et de hêtres. Fidelma s'absorba à nouveau dans la vision idyllique qui s'offrait à elle. Alors qu'elle se tournait vers la cabane, quelque chose attira son attention.

— Regardez !

Une tache de couleur, qui ressemblait à une pièce de tissu, jurait dans le paysage.

Elle s'élança, suivie à distance par frère Eolann. Alors qu'elle courait dans les broussailles, le *scriptor* la rappela.

— Faites attention, lady, cette végétation attire les vipères. Laissez-moi passer en premier.

Elle s'arrêta tandis qu'il ramassait un solide bâton et frappait le sol en faisant du bruit.

— La vipère n'attaque jamais sauf si elle pense qu'elle est attaquée, expliqua-t-il. Elle ne pique que si on la surprend.

Fidelma le laissa faire, fascinée par le morceau de tissu... dont il apparut qu'il revêtait un corps de femme. Si on en jugeait par l'odeur et par les mouches, il était là depuis un certain temps. Ses vêtements semblaient familiers à Fidelma qui se pencha sur le cadavre en se bouchant le nez.

— Lady Gunora ! s'exclama-t-elle en bondissant en arrière.

CHAPITRE XI

Le cou avait été à moitié tranché par une épée et la tête formait un angle étrange avec les épaules.

Fidelma avait envie de vomir mais elle parvint à se contrôler. Près d'elle, frère Eolann priait d'une voix mal assurée.

Fidelma se calma et observa les alentours avec attention.

— Vous croyez que les assassins se cachent près d'ici ? demanda Eolann.

— Cela fait plus d'une journée que lady Gunora est morte, fit observer Fidelma. Maintenant ils sont loin. Elle a quitté l'abbaye hier en compagnie du jeune prince Romuald. Avez-vous repéré quelque signe de... de... du corps du prince ?

Blême, frère Eolann rejoignit Fidelma pour explorer les broussailles. Soulagée de n'avoir rien découvert, Fidelma revint au cadavre et, retenant sa respiration, entreprit de le fouiller. Elle fut surprise de ne trouver aucun objet personnel, pas même le sac d'articles de toilette que toute femme d'un certain rang portait toujours sur elle, attaché à sa ceinture. Quelqu'un l'avait-il déjà dérobé ?

— Croyez-vous que ce meurtre soit l'œuvre de Perctarit ? s'enquit le *scriptor*. Ils ont peut-être enlevé le prince et tué lady Gunora.

— Pour l'instant, nous n'avons pas assez d'éléments pour l'affirmer. Y a-t-il une couverture dans la cabane ?

— Il me semble que oui.

— Je suggère que nous transportions le corps jusqu'à la chapelle où il sera à l'abri des animaux sauvages.

Elle jeta un regard réprobateur aux éperviers qui tournoyaient au-dessus d'eux.

— À pattes ou à plumes, précisa-t-elle.

Le *scriptor* ne parut pas ravi mais ne protesta pas. Ce fut une entreprise assez pénible et bientôt le cadavre fut à l'abri à l'intérieur, recouvert de la couverture.

La journée était trop belle quand Fidelma s'était réveillée devant ce splendide panorama. Maintenant, tout semblait gris et triste.

— N'est-il pas temps de redescendre ?

— Je préfère que nous attendions l'extinction du feu, répondit Eolann. Ce sera plus sûr.

— Il me semblait bien que vous aviez mis trop de bûches, grommela Fidelma.

Et elle rentra à l'intérieur de la cabane pour ranger ses affaires dans sa besace.

Quand elle émergea à nouveau en plein soleil, trois guerriers, l'épée tirée, se tenaient là. Un quatrième homme menaçait frère Eolann de la pointe de sa lame appuyée sur sa poitrine.

Personne ne dit un mot jusqu'à ce que Fidelma se ressaisisse.

— Qui sont ces hommes ?

Eolann s'éclaircit la voix et s'adressa à eux dans la langue des Lombards. L'un, le chef sans doute, eut un rire rauque et se mit à parler.

— Il dit que nous le découvrirons bien assez tôt. En attendant, nous sommes ses prisonniers et nous devons l'accompagner.

— Ne lui avez-vous pas expliqué que nous sommes de pauvres religieux de l'abbaye de Bobium ?

Eolann fit la grimace.

— Je crains qu'il ne soit déjà informé de notre identité.

— Vous voulez dire...

Le chef se mit à hurler. Elle n'eut pas besoin de traduction pour comprendre le langage de cet individu et, songeant au cadavre de lady Gunora, elle choisit prudemment de garder le silence.

Le chef se détourna et les trois guerriers les contraignirent à le suivre en les frappant du plat de l'épée. Fidelma vit qu'ils prenaient le sentier menant de l'autre côté de la montagne, dans la direction opposée à Bobium. Elle jeta un coup d'œil à son compagnon qui secoua imperceptiblement la tête pour lui enjoindre de se taire. Ces gaillards n'étaient pas du genre à plaisanter.

Le paysage du côté nord-est de la montagne était tout aussi spectaculaire que celui de val Trebbia, peut-être même davantage. Elle distinguait les rubans bleus des rivières et des masses de rochers érodés par les eaux, entourés de sommets qui se dressaient partout où portait le regard. Fidelma, consciente que sa vie entre les mains de ces hommes ne valait pas cher, étudia attentivement les environs dans l'éventualité où elle repèrerait quelque moyen de s'échapper. Ce flanc nord-est, le plus exposé aux intempéries, présentait des surfaces calcaires alternant avec des sols argileux.

Ils marchaient en silence. Quand ils passèrent la ligne des arbres, ils pénétrèrent dans une forêt très dense et peuplée d'oiseaux. Fidelma perçut des glapissements de renard et le hurlement d'un loup. Cela faisait maintenant une éternité qu'ils progressaient avec difficulté. Puis la pente s'adoucit et ils croisèrent ici et là de jeunes garçons et des vieillards qui gardaient des troupeaux de chèvres ou de moutons. Pas un mot n'avait été échangé. Incapable de tenir sa langue plus longtemps, Fidelma s'adressa à frère Eolann.

— Demandez-leur s'ils ont l'intention d'avancer comme ça encore longtemps.

Aussitôt, elle sentit la pointe d'une épée entre ses omoplates. Eolann serrait

les dents.

Ignorant le guerrier, Fidelma répéta sa question, formulée en latin littéraire.

Le chef s'arrêta et s'adressa à Eolann qui répondit d'une voix hésitante. Le guerrier se mit à rire. Un rire peu rassurant. Puis il dit quelque chose au *scriptor* qui haussa les épaules et grommela :

— Il dit que vous êtes une femme impertinente, lady.

Puis il ajouta très vite :

— Mieux vaut ne pas signaler votre rang. Dans la région, les gens ne reculent pas devant une prise d'otage et une demande de rançon.

Le chef hurla quelques mots que Fidelma interpréta comme un ordre de se taire.

Ils se remirent en route et débouchèrent bientôt dans une clairière où une douzaine de chevaux étaient attachés, sous la garde de deux guerriers. Ces derniers s'avancèrent avec curiosité vers les captifs et engagèrent une conversation animée avec leurs compagnons.

On poussa Fidelma et frère Eolann vers des chevaux. Deux des guerriers rengainèrent leur épée et se mirent en selle. Et avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Fidelma fut empoignée par des mains brutales et déposée sur un étalon. Le même traitement fut appliqué à frère Eolann et la petite troupe s'ébranla.

Ils chevauchèrent si longtemps que Fidelma perdit la notion du temps. En fin d'après-midi, ils empruntèrent un chemin à flanc de colline. Ils dominaient une vallée où coulait une grande rivière. Entamant une nouvelle descente, ils arrivèrent à un village massé au pied d'une formidable forteresse perchée sur un promontoire rocheux. Là ils prirent le sentier tortueux qui conduisait à la tour carrée de l'édifice et Fidelma comprit enfin où on les emmenait.

Bientôt ils parvinrent devant de hautes murailles percées d'énormes portes en chêne par lesquelles pouvaient passer plusieurs cavaliers de front. Des sentinelles les observaient depuis le chemin de ronde. Un des guerriers souffla deux coups brefs et un long dans sa trompe. Le son plaintif se répercuta dans la vallée tandis que les portes s'ouvraient. Ils pénétrèrent dans une petite cour.

Des mains saisirent à nouveau Fidelma par la taille et elle se retrouva sur le sol, entourée de faces rougeaudes. Certains ricanaient, d'autres lui criaient des paroles qu'elle ne comprenait pas. Puis on hurla un ordre et les mêmes mains brutales lui ôtèrent la besace qu'elle portait sur son dos. On lui laissa cependant son *marsupium* accroché à sa ceinture. Un des ravisseurs s'avança, l'attrapa par le bras et lui fit traverser la foule. Fidelma leva les yeux et vit un balcon d'où deux hommes surveillaient les opérations. Ils étaient grands et vêtus de capes noires. Des guerriers, à n'en pas douter. L'un d'eux avait rejeté un pan de sa cape sur son épaule où elle distingua un motif connu. Malgré la distance, elle était pratiquement sûre d'avoir entrevu le symbole d'une épée flamboyante surmontée d'une couronne de laurier. Elle trébucha et faillit tomber en se rendant compte que ces hommes ressemblaient fort à ceux qui avaient attaqué Magister Ado à Genua, qui leur avaient tendu une embuscade

alors qu'ils pénétraient dans le val Trebbia, et qu'elle avait entraperçus dans l'obscurité à la forteresse de Radoald.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle et constata que frère Eolann n'était pas mieux traité qu'elle. On ouvrit une porte et elle fut poussée sans ménagement dans une cellule, de même que frère Eolann qui la bouscula. La porte se referma et ils entendirent grincer une barre en bois.

Le réduit était éclairé par une seule fenêtre en hauteur et meublé essentiellement de deux lits et d'une table. Épuisé, frère Eolann se laissa tomber sur l'un d'eux tandis que Fidelma s'emparait d'une chaise et grimpait dessus pour regarder par la fenêtre. Il arrivait parfois que sa haute taille l'avantage. Elle comprit aussitôt pourquoi la fenêtre n'avait pas de barreaux : elle ouvrait directement sur la vallée et celui qui se serait avisé de sauter n'en aurait pas réchappé. Elle descendit de sa chaise et s'assit tout en cherchant du regard une lampe à huile.

— Eh bien, avez-vous une petite idée de l'identité de nos geôliers ? demanda-t-elle après un silence morne.

Frère Eolann haussa les épaules.

— Aucune. En tout cas, ils ne respectent guère les religieux. Bien que je connaisse fort peu les vallées de ce côté-ci des montagnes, je pense que nous sommes sur le territoire du seigneur de Vars.

— Est-il le vassal du roi Grimoald ?

Fidelma songeait aux deux hommes arborant le symbole de l'archange Michael, dont elle s'abstint d'expliquer la signification à Eolann.

— Sûrement pas, dit le *scriptor*. Les relations entre Trebbia et Vars sont exécrables.

— Vous avez dit que vous connaissiez bien la région et les sentiers du mont Pénas. Comment se fait-il que vous ignoriez tout de cet endroit ?

— Je me suis toujours limité aux versants donnant sur le val Trebbia. On m'avait prévenu de ne pas m'aventurer de l'autre côté, sur les terres des fidèles de Perctarit. Quand ils ne détestent pas Grimoald, ils sont des disciples d'Arius, ce qui les encourage à haïr les frères de Bobium.

— Et nos hôtes, qui sont-ils ?

— Des ariens, des disciples de Perctarit ou les deux.

— Et vous avez une idée de l'endroit où nous sommes ?

— La rivière s'appelle la *Stafell* en lombard et l'*Iria* en latin. À mon avis, nous dominons la route du sel qui conduit à Genua.

— Pour l'instant, tant que nous ignorons l'identité de nos hôtes et ce qu'ils veulent de nous, nous sommes réduits à l'impuissance. Et la seule façon de sortir de là, c'est par la porte.

— J'espère qu'ils ne vont pas oublier de nous apporter à manger. Nous n'avons rien avalé depuis ce matin.

— À vous aussi ils ont pris votre besace ?

— Oui. Dommage, car elle contenait des biscuits secs, du fromage et des fruits.

Fidelma eut un faible sourire. Par chance, ils avaient omis de lui prendre son *marsupium*, qui, malheureusement, ne contenait aucune nourriture. Elle avait cependant son *ciorr bholg* ou « sac à poigne ». Il contenait généralement un *scathán* – un petit miroir –, un *dermesse* – des ciseaux –, un morceau de *sléic* ou savon et dans le cas de Fidelma, un *phal*, un flacon rempli de parfum au chèvrefeuille. Contrairement à beaucoup d'Irlandaises, elle ne possédait pas de *phal*, ou jus de baies, utilisé pour rougir les lèvres ou foncer les sourcils.

Ses articles de toilette importaient peu à Fidelma ; en revanche, elle tenait à la pièce d'or qu'elle avait, Dieu merci, glissée dans son *marsupium*.

— Si ce sont ces gens qui ont tué la pauvre lady Gunora, alors il est bien possible que le prince Romuald soit retenu ici, dit-elle soudain.

— Vous croyez vraiment qu'ils sont les assassins de lady Gunora ? interrogea frère Eolann, dont la nervosité était manifeste.

— Qui d'autre aurait pu rôder du côté du sanctuaire ?

Le malaise d'Eolann s'accrut.

— La situation me dépasse. Comment deviner les motivations de ces individus ? Nous sommes sûrement dans la forteresse d'un seigneur local. De toute façon, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

— Non, il ne nous reste plus qu'à attendre pour savoir quel sort ils nous réservent.

— Je ne supporte pas cette attente et je meurs de faim, gémit Eolann.

— Vous n'avez jamais appris l'art du *dercad* ? lui demanda Fidelma d'un air plein de commisération.

Le *dercad* était une forme de méditation pratiquée dans les cinq royaumes. Il remontait à bien avant le christianisme et pour cette raison était souvent méprisé par les hautes autorités du clergé. Il consistait à faire le vide, jusqu'à ce que l'esprit soit aussi tranquille qu'un lac. Les émotions, dont la peur, étaient alors abolies.

— Bien sûr que je me suis entraîné à l'art du *dercad*, protesta Eolann. Toutefois, je ne vois pas comment il pourrait nous aider dans ces tristes circonstances.

— Je vous propose de nous concentrer afin d'apaiser nos frayeurs.

Fidelma s'assit en tailleur sur son lit, les mains reposant sur ses genoux. Puis elle ferma les yeux et commença à respirer lentement et profondément.

Frère Eolann pinça les lèvres, l'observa un instant et finit par l'imiter.

Difficile de dire combien de temps s'était écoulé. La nuit était tombée et ils entendaient au loin des rires, des cris et des conversations. Soudain, on souleva la barre en bois qui barricadait la porte. Aussitôt, Fidelma se redressa. Quant à frère Eolann, il regarda autour de lui d'un air égaré, démontrant ainsi qu'au lieu de méditer il s'était endormi.

Un homme entra, posa une lampe à huile sur la table et se retira sans un mot. Un autre lui succéda, portant une cruche et des gobelets. Le premier réapparut avec des écuelles en bois où étaient posés du pain, des viandes

froides, du fromage et des fruits. Il allait s'éclipser quand Fidelma s'écria :

— Un instant ! Qui êtes-vous et que nous voulez-vous ?

Elle s'était exprimée en latin et son interlocuteur lui répondit d'une voix grave et rocailleuse dans la même langue :

— Calmez-vous, petite sœur. Tout vient à point pour qui sait attendre.

L'homme bouchait presque entièrement l'encadrement de la porte. Sans être corpulent, il était très musclé, avec une masse de cheveux noirs frisés et des yeux qui reflétaient la lampe à huile et brillaient d'un feu sombre.

— Qui êtes-vous ? insista Fidelma.

— Kakko, petite sœur.

— Et c'est votre forteresse ?

L'autre éclata d'un rire sonore, la nuque renversée en arrière, tandis que frère Eolann couvrait la nourriture sur la table d'un œil avide.

— Ai-je dit quelque chose de drôle ? s'enquit Fidelma.

— Ici, je ne suis que l'intendant.

— Alors à qui appartient ce château fort ?

— À mon seigneur, ainsi que les territoires qui l'entourent.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Grasulf, fils de Gisulf.

Elle jeta un regard à frère Eolann qui secoua la tête, signifiant ainsi que ce nom ne lui disait rien.

— Qui est Grasulf ?

Le garde dévisagea Fidelma, stupéfait.

— Vous ne connaissez pas le seigneur de Vars ?

— Nous sommes des étrangers.

— Des étrangers ?

— Nous venons d'Hibernia. Cela ne fait que quelques jours que je suis arrivée dans cette région.

L'homme, songeur, examina ses prisonniers.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin à Fidelma.

— Je m'appelle Fidelma et voici frère Eolann, le *scriptor* de l'abbaye de Bobium.

Kakko fixait Eolann avec de grands yeux.

— Il y a beaucoup d'Hiberniens dans cette contrée. Peut-être un peu trop. Ce sont eux qui ont fondé l'abbaye de Bobium.

— En ce qui me concerne, je n'ai pas l'intention de m'éterniser ici. J'ignore pourquoi vous m'avez enlevée et j'exige d'être libérée.

Un grand sourire illumina le visage de l'intendant qui semblait un homme plutôt gai et enclin à l'humour.

— Vous exigez, hein ? J'en toucherai un mot à mon maître dès son retour.

— Il est absent ?

— Il est parti à la chasse au sanglier et il ne rentrera pas avant demain.

— Mais alors qui vous a ordonné de nous enlever ?

— Il s'agit d'une opération de routine. Nous interrogeons tous les étrangers

qui rôdent sur ces terres.

Frère Eolann sembla se réveiller de sa torpeur.

— Depuis quand le val Trebbia fait-il partie des territoires de votre maître ? C'est le domaine du seigneur de Trebbia.

— Mais vous étiez sur le mont Pénas.

— Du côté dominant le val Trebbia. Et nous visitions le sanctuaire de Colm Bán quand vos hommes nous ont capturés.

L'intendant ne s'émut pas outre mesure.

— Rien ne vous empêche de présenter votre requête au seigneur Grasulf dès que vous en aurez l'occasion.

— De quoi le seigneur Grasulf a-t-il peur ? lança soudain Fidelma.

Kakko fronça les sourcils.

— Mon maître ne craint rien ni personne, dit-il d'une voix sifflante.

— Dans ce cas, pourquoi ordonne-t-il que des étrangers soient capturés pour y subir un interrogatoire, même quand ils ne sont pas sur ses domaines ?

— Vous êtes une personne obstinée, petite sœur.

Il désigna la table.

— Et l'hôte du seigneur Grasulf. Si vous ne mangez rien, il sera contrarié, soupçonnant que l'on vous maltraite.

— Si vous dites vrai, il ne manquera pas d'être très contrarié, rétorqua Fidelma avec humeur. Et puis nos besaces nous ont été retirées et si nous devons passer la nuit ici, il serait tout de même préférable qu'on nous les restitue.

Kakko ouvrit les mains en un geste d'apaisement.

— On va le faire. Nous voulions juste nous assurer que vous ne transportiez pas d'armes ou de messages secrets.

Fidelma le fixa d'un air furibond.

— Allons, Grasulf vous verra dès que possible.

Il secoua la tête.

— Vous êtes plus qu'une simple religieuse, conclut-il. Vos manières vous trahissent.

Puis il disparut et ils entendirent qu'on remettait la barre en place.

— Vous n'êtes pas très raisonnable, grommela Eolann qui s'attaquait déjà au pain et au fromage. Je vous avais dit de dissimuler votre rang.

— Je n'ai rien révélé du tout !

— Vos façons parlent pour vous. Une religieuse ordinaire ne le prendrait pas de si haut.

— Vous êtes certain de n'avoir jamais entendu parler de Grasulf ?

— Je sais qu'il est le seigneur de Vars, voilà tout.

— Jouit-il d'une bonne ou d'une mauvaise réputation ?

— Je l'ignore. En tout cas, ses relations avec Trebbia sont détestables.

— Vous croyez à cette histoire d'espions qu'il faudrait surveiller ?

— Nous vivons une période troublée, traversée de vives tensions. N'est-ce pas pour cette raison que lady Gunora avait conduit le petit prince à l'abbaye ?

Elle se méfiait de Lupus de Friuli, le régent de Grimoald.

— Certes. Et qu'arrivera-t-il si ces gens sont les assassins de lady Gunora ?
Et où est passé l'enfant ?

— Prions pour que demain nous éclaircissions cette affaire.

— Demain ?

— Lors de notre entrevue avec Grasulf, grommela Eolann avec un petit sourire. Si le seigneur de Vars accepte de nous voir en rentrant de la chasse.

CHAPITRE XII

Il était près de midi quand ils entendirent qu'on soulevait la barre barricadant leur porte. Kakko apparut, se découpant dans la lumière qui se déversait de la cour.

— Venez avec moi, petit frère, dit-il d'un air réjoui à Eolann.

Puis il se tourna vers Fidelma.

— Vous, vous restez ici.

Eolann se leva avec des gestes hésitants.

— Pourquoi ne puis-je venir avec vous ? s'étonna Fidelma.

— Ce sont les ordres. Le seigneur Grasulf vous verra plus tard.

Fidelma dut se résigner. Pour passer le temps, elle arpenta la cellule de long en large jusqu'au retour de l'intendant qui était seul.

— Et maintenant, petite sœur, à votre tour !

— Où est frère Eolann ? s'enquit Fidelma.

— Il va bien. Par ici.

Pleine d'appréhension et comprenant qu'elle n'obtiendrait rien de plus de l'intendant, elle se résigna à le suivre. Quand elle émergea à l'air libre, elle ressentit le contraste entre la fraîcheur de la cellule et la chaleur d'une belle journée ensoleillée. Ils traversèrent la cour pavée, Fidelma trotinant derrière Kako qui avançait à pas de géant.

Ils prirent un passage qui conduisait à une cour intérieure où des guerriers se prélassaient devant une double porte entrouverte. Ils suivirent Fidelma du regard tandis qu'avec son escorte elle pénétrait dans une antichambre qui menait à une vaste salle de réception. Dans les forteresses, c'est là que les chefs et les princes festoyaient. À une extrémité de la pièce, un siège imposant trônait sous un dais. Deux corneilles qui se faisaient face étaient sculptées sur le dossier. Dans son pays, les corneilles étaient des oiseaux de mauvais augure, symbolisant la déesse de la mort et des batailles. La salle était meublée d'une table imposante, entourée de chaises, avec des tapisseries aux couleurs vives représentant des scènes de guerre accrochées aux murs de brique. Fidelma avait remarqué que, dans la région, la plupart des bâtiments étaient construits en brique rouge, le matériau préféré des Romains. Cela formait un contraste frappant avec le bois et la pierre de son pays. Cette salle, éclairée par de nombreuses fenêtres, retenait néanmoins la fraîcheur.

Au premier regard, elle crut que l'endroit était désert. Puis elle entendit un

grondement et vit deux chiens allongés de part et d'autre du fauteuil ouvrage. Ils se tenaient la tête droite, les pattes antérieures allongées devant eux et l'œil aux aguets. Kakko s'avança d'un pas et attendit.

Un homme apparut et alla s'affaler dans le fauteuil avec lassitude. Il était musclé, tout comme son intendant, de taille moyenne et plutôt laid, du moins selon les goûts de Fidelma. La barbe et les cheveux blonds étaient longs, les traits grossiers et les yeux d'un bleu délavé. Il arborait une expression hostile et se contenta d'un petit geste de la main en guise de salut.

Kakko s'approcha du dais, s'inclina et se retourna pour vérifier que Fidelma l'imitait. Au lieu de quoi elle rejoignit l'intendant et resta droite comme un I, la tête haute.

— Voici celle qu'on appelle Fidelma, seigneur.

Les yeux pâles étudièrent la jeune femme avec attention.

— On m'a dit que vous étiez une religieuse d'Hibernia, dit l'homme dans un latin parfait.

— Et vous êtes... ? répliqua-t-elle.

Kakko resta bouche bée devant ce qu'il considérait comme un manque d'humilité flagrant. Les yeux de l'homme s'agrandirent de façon imperceptible et il fit signe à son intendant de répondre.

— Vous vous tenez devant Grasulf, fils de Gisulf, seigneur de Vars, clama Kakko. Même si vous êtes une étrangère, c'est une insulte de ne pas vous incliner devant lui.

— Le seigneur de Vars ? répéta Fidelma à mi-voix.

Puis elle parla haut et fort :

— Eh bien, Grasulf, fils de Gisulf, sachez que je suis Fidelma de Cashel, des terres d'Hibernia, fille du roi Failbe Flann de Muman.

Kakko la considéra avec étonnement et ses lèvres s'étirèrent en un petit sourire.

— J'avais cru deviner que cette lady était plus qu'une simple religieuse.

— Rien n'interdit à une fille de roi d'entrer en religion, fit remarquer Fidelma d'un ton sec. D'ailleurs, je suis également *dálaigh*, *procurator* des cours de justice dans mon pays.

Grasulf se pencha vers elle, les sourcils froncés.

— Princesse, religieuse et juriste, tout ça dans la même personne ? ironisa-t-il.

— Rien d'étonnant à cela, rétorqua-t-elle avec froideur.

— Apporte une chaise pour Fidelma d'Hibernia, Kakko. Et sers-nous du vin.

Kakko s'empessa d'exécuter les ordres.

— Mon intendant avait soupçonné à juste titre que vous étiez d'origine noble. Pourquoi ne pas l'avoir précisé ?

— Je lui ai dit ce qu'il avait besoin de savoir : étrangère dans cette contrée, je passais quelques jours ici pour rendre visite à un de mes maîtres, à l'abbaye de Bobium.

— Vous voulez parler du *scriptor* avec lequel vous voyagez ?

— Du tout. Quand nous avons été enlevés par vos hommes, frère Eolann me montrait le sanctuaire de Colm Bán, en haut du mont Pénas.

— Colm Bán ?

Elle s'assit sur la chaise qu'on lui avait apportée tandis que l'intendant servait le vin posé sur une petite table.

— Vous l'appellez Columbanus. C'est le fondateur de l'abbaye de Bobium.

— Depuis longtemps disparu. Et donc à qui avez-vous rendu visite à Bobium ?

— À frère Ruadán, qui vient de mourir.

— J'ai une fois rencontré frère Ruadán, intervint Kakko. Il était très âgé et a prêché jusqu'à Placentia contre les croyances des ariens.

Le seigneur Grasulf prit le gobelet que Kakko lui tendait.

— Et il s'est éteint récemment ?

— C'est cela, confirma Fidelma. Et maintenant j'exige d'être libérée, ainsi que mon compagnon frère Eolann. Je dois rentrer à Bobium et faire mes bagages pour retourner en Hibernia.

Grasulf se renversa sur son siège et la fixa d'un regard insondable.

— La vie n'est pas si simple, lady. Nous vivons des temps troublés et les gens ne disent pas toujours la vérité. Qui sait ce qui vous animait vraiment, vous et votre compagnon, au sommet du mont Pénas dominant cette vallée ? Qui me dit que vous n'étiez pas en train d'espionner ?

Fidelma releva le menton.

— Dans le cas qui nous intéresse, la vérité est beaucoup plus simple.

— Nous verrons.

— Je proteste !

— Devant qui, je vous prie ? Vous oubliez que je suis le seigneur de Vars. Vous-même n'exercez ici aucune autorité, ni par la naissance, ni par la loi, ni par votre religion.

— Ni par ma religion, dites-vous ? Dois-je en déduire que vous êtes un fidèle d'Arius ?

Pour la première fois, Grasulf se détendit tandis que Kakko éclatait de rire. Grasulf se servit un nouveau gobelet de vin qu'il vida d'un trait, d'où Fidelma en déduisit qu'il était porté sur la boisson.

— Nous sommes d'authentiques Lombards, lady, lança-t-il, et nous nous en tenons à nos croyances ancestrales. Nous vénérons Odin, père des dieux, roi d'Asgar et maître des Ases, seigneur de la guerre, de la mort et de la connaissance. Voilà notre protecteur.

Fidelma laissa échapper une exclamation de surprise.

— Alors vous êtes païens ?

— Oui, nous suivons une autre voie que vous.

— Et vous vous proposez de nous retenir prisonniers pour longtemps ? À ce propos, où est frère Eolann ? A-t-il été blessé ?

— Calmez-vous, lady ! s'exclama Kakko dont la bonne humeur était

contagieuse. Mon seigneur a un petit *scriptorium* où votre compagnon a été conduit. Le *scriptor* de mon maître est mort il y a quelques lunes et, depuis son décès, les livres ont été laissés à l'abandon.

— J'avais pensé profiter de votre présence pour que vous nous aidiez, reprit Grasulf. Pourquoi ne pas vous rendre utile en classant ces ouvrages ?

— Vous vous proposez donc de nous enfermer indéfiniment ?

— Non, juste le temps de m'assurer que vous ne représentez aucune menace.

— Pour qui ?

— Pour la paix et le bien-être de mon peuple.

— Qu'auriez-vous à craindre d'une pèlerine d'Hibernia et d'un *scriptor* ? Mais peut-être Perctarit ou Grimoald se battent-ils pour votre royaume ?

— Pourquoi les redouterais-je ? répliqua Grasulf. Je suis le vassal obligé de celui qui me paie le mieux.

Alors qu'il se resservait du vin, il constata que Fidelma n'avait pratiquement pas touché à son gobelet.

— Vous ne buvez pas, lady ? Le sang de la vigne vous répugnerait-il ?

— Au contraire, messire, mais je préfère encore la liberté. Si je dois m'attarder ici avec mon compagnon, j'estime que la chevalerie à laquelle vous souscrivez devrait nous autoriser à nous aventurer hors de notre cellule au confort spartiate.

— Que suggérez-vous ? Que je vous laisse vous promener à votre guise ? Je plaisantais, bien sûr.

— Nous respecterons les limites de votre forteresse. Il doit bien y avoir, à l'intérieur du château, un *herbarium* où nous pourrions délasser notre corps et notre esprit. Un peu de verdure favoriserait notre bien-être physique et mental. Dans mon pays, il y a un proverbe qui dit que, chez un grand roi, toute cruauté est un signe de faiblesse. N'y aurait-il pas, chez vous, un dicton équivalent ?

— Je ne le pense pas, non. En revanche, nous avons une maxime qui devrait vous plaire : « Excès de prudence ne nuit point et mieux vaut tenir des œufs que des promesses de poulets. »

Puis il se tourna vers Kakko et lui donna des ordres en lombard avant de se concentrer à nouveau sur la cruche de vin.

Fidelma n'osait pas lui demander s'il était le responsable du meurtre de lady Gunora et s'il avait capturé le jeune prince. Comment faire pour en apprendre davantage ? En admettant que le seigneur de Vars soit vraiment l'auteur de ces crimes, il n'hésiterait sûrement pas à la tuer ainsi que frère Eolann s'il lui en prenait la fantaisie. Elle n'avait pas oublié les deux hommes qu'elle avait vus la veille, arborant le symbole de l'épée flamboyante surmontée d'une couronne de laurier. Ils ressemblaient fort à ceux qui avaient attaqué Magister Ado. Mais alors que faisaient-ils dans cette forteresse de païens ? Tous ces mystères lui donnaient mal à la tête.

Ils traversaient la cour intérieure quand Kakko se tourna vers elle :

— Vous avez impressionné le seigneur Grasulf, petite sœur. J'ai reçu la

consigne de vous ouvrir chaque matin la porte de votre cellule que vous réintégrerez le soir. Vous passerez vos journées dans la bibliothèque qui jouxte une terrasse où vous pourrez prendre l'air et utiliser un *necessarium*. Toutefois, ne vous faites pas d'illusions, cet endroit est ceint par trois murailles. Quant à celle qui donne sur les montagnes, à moins d'avoir des ailes comme Huginn et Muninn...

— Qui sont-ils ?

— Des corneilles. Les mêmes que celles qui sont sculptées sur le fauteuil de mon maître. Elles accompagnent Odin.

Fidelma ne l'écoutait déjà plus. Elle cherchait dans sa tête un moyen de s'évader. Si elle n'était plus enfermée dans la cellule où on l'avait logée, ses chances seraient meilleures. Ils traversèrent la cour principale et s'orientèrent dans une nouvelle direction.

— Vous nous avez promis de nous rendre nos besaces, dit-elle soudain. Elles contiennent des effets personnels qui nous permettraient de vivre plus confortablement pendant notre séjour ici.

Kakko sourit.

— Ne craignez rien, elles vous seront restituées.

Il ouvrit la porte d'une tour qui se dressait dans un coin de la cour, et entraîna Fidelma sur la gauche où une double porte en chêne donnait sur une bibliothèque avec une table centrale. Alors que dans son pays les livres étaient placés dans des sacoches accrochées à des patères, ici ils étaient alignés sur des étagères qui couvraient les murs. Fidelma jeta un coup d'œil circulaire. Cette bibliothèque était de dimensions raisonnables. Frère Eolann, assis à la table, était plongé dans la lecture d'un rouleau de parchemin. Il releva la tête et lui adressa un sourire ravi.

— C'est véritablement incroyable, lady ! s'exclama-t-il en tapotant son manuscrit.

— Hmm, répliqua-t-elle en observant les hautes fenêtres qui ne laissaient pas entrer suffisamment de lumière pour l'étude.

Des chandelles, des lampes à huile, des encriers, des plumes et des écritoirs étaient éparpillés un peu partout.

Elle remarqua aussitôt une porte, de l'autre côté du *scriptorium*, et Kakko suivit son regard.

— Vous avez libre accès à la terrasse où vous pourrez vous dérouiller les jambes. Ne vous approchez pas trop du bord, vous risqueriez de tomber dans la vallée.

Sur ces mots, il s'éclipsa et elle entendit une clé tourner dans la serrure.

Frère Eolann souleva le rouleau devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fidelma tout en poursuivant son examen des lieux.

— *L'Origio Gentis Longobardotum*.

— *L'Origine des Lombards* ?

— Exactement. J'ai souvent entendu parler de cet ouvrage. Il raconte

comment Odin et Fraya ont affranchi les Lombards de leurs rois tyranniques afin qu'ils puissent avancer vers le sud et libérer ces terres.

— Il s'agit donc d'un texte ancien ?

— Pas vraiment, il date d'une vingtaine d'années. Il s'agirait d'une commande du roi Rothari, qui était le grand-père de Godepert et Perctarit.

— Encore lui !

— Le Perctarit qui s'efforce en ce moment même de reconquérir son trône. Rothari est mort il y a douze ans et il a fait rédiger ce livre en même temps que l'*Edictum Rothari*, la première codification des lois des Lombards.

Fidelma poussa un soupir d'impatience.

— En vérité, frère Eolann, ces noms imprononçables me fatiguent et je me languis des douces sonorités de la langue des cinq royaumes. Et maintenant, dites-moi comment ils vous ont traité. Vous n'avez pas été bousculé lors de votre interrogatoire ?

— Oh non, Grasulf s'est montré très courtois. Il m'a juste posé quelques questions sur le but de notre expédition avant de me faire conduire ici.

Il baissa les yeux sur le rouleau.

— Cela m'étonnerait qu'à Bobium nous ayons un exemplaire de cet ouvrage.

Fidelma arpentait nerveusement la pièce.

— Avez-vous déjà jeté un coup d'œil à l'extérieur ?

Frère Eolann secoua la tête d'un air gêné. Elle ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse pavée et s'abîma dans la contemplation du paysage, avec les montagnes au loin. Un garde-fou dissimulé par des plantes en pot protégeait d'une chute éventuelle.

Fidelma se dirigea vers une porte sans poignée extérieure, aussi impénétrable que la muraille dans laquelle elle était découpée. En levant les yeux, elle distingua de hautes fenêtres qui donnaient l'impression d'être condamnées.

Elle s'avança vers le parapet, frère Eolann sur ses talons, et regarda en bas. Aussitôt, le vertige la saisit et elle recula.

— Le dénivelé est de soixante-quinze toises environ, l'avertit une voix familière en latin.

Pivotant sur ses talons, elle se retrouva face au seigneur de Vars, qui venait de la rejoindre en passant par la mystérieuse porte découpée dans la muraille.

— Une vue impressionnante, commenta laconiquement Fidelma.

— Et un vol plané que je ne vous recommande pas, réservé aux criminels, aux voleurs et aux meurtriers. Il s'agit du plus court chemin pour traverser la rivière Ormet et tomber dans les bras de notre déesse Hel.

Fidelma n'osait comprendre.

— C'est ainsi qu'ils exécutent les condamnés à mort, expliqua frère Eolann. Hel est la déesse qui règne sur Helheim, l'autre monde païen.

— Je suis impressionné par vos connaissances, frère Eolann, ironisa le seigneur de Vars. Et je confirme que, d'ici, on passe aisément de la terre aux

enfers. Et maintenant, dites-moi ce que vous pensez de ma petite bibliothèque. Depuis la disparition de mon *scriptor*, je n'ai personne pour en prendre soin. Peut-être est-ce un destin favorable qui vous a guidés jusqu'ici ?

— Vos guerriers n'ont pas grand-chose à voir avec le destin et tout avec la contrainte, s'énerma Fidelma. Et j'espère que la brièveté de mon séjour ne me permettra pas d'apprécier vos livres, Grasulf.

L'homme hocha la tête en souriant.

— Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas confronté à une personne spirituelle. Ce soir, je vous invite avec frère Eolann à un banquet, Kakko viendra vous chercher. Vous me raconterez vos voyages et, en attendant, profitez bien du *scriptorium*.

Il disparut de la même façon qu'il était venu et ils l'entendirent fermer la porte de l'intérieur.

Fidelma revint au parapet.

— Que faites-vous ? lui demanda frère Eolann, inquiet.

— Je me documente sur les régions infernales !

Elle passa plusieurs minutes à examiner la paroi rocheuse et revint à la bibliothèque où Eolann était à nouveau plongé dans l'ouvrage qui le fascinait. Fidelma le considéra d'un air agacé avant de se diriger vers les étagères. Brusquement, elle s'immobilisa.

— Vous m'avez bien parlé de livres saccagés dans votre bibliothèque à Bobium ?

Le *scriptor* releva la tête.

— Oui, pourquoi ?

— Vous vous rappelez les titres ?

— Bien sûr puisque j'ai envoyé des messages à d'autres bibliothèques pour tenter de récupérer des copies.

Fidelma était dotée d'une excellente mémoire, entretenue par sa fonction de juriste.

— Si je me souviens bien, l'un d'eux est l'*Ab Urbe Condita Libri* de Tite-Live.

— C'est exact.

— Je l'ai justement sous les yeux. Cela vous intéresserait-il de consulter la page manquant à votre exemplaire ?

Frère Eolann prit le livre et le posa sur la table.

— Ce volume est exactement semblable au mien.

Il entreprit de le feuilleter.

— Ah ! Voilà la phrase qui précède la page arrachée. *Marcus triumphali veste in senatum venit*.

— « Marcus se présenta au sénat vêtu de la toge brodée. » Et que dit la page arrachée ?

— *Caepionis cuis tementate clades accepta erat damnati bona publicata sunt*. « Caepio, qui par une fougue excessive avait provoqué la défaite, fut condamné et ses biens confisqués. »

— Il s'agit donc du compte rendu d'une bataille où un dénommé Caepio a joué un rôle. Pourquoi diable quelqu'un prendrait-il la peine de priver les lecteurs de ce texte ?

Eolann haussa les épaules.

— Je n'en ai aucune idée et les batailles ne sont pas mon fort.

Fidelma lui prit l'ouvrage des mains pour mieux l'examiner. A priori, il n'avait pas grand intérêt.

— Un proconsul romain du nom de Caepio commandait une légion lors d'une bataille qui eut lieu à Aurasio. Le général en chef de l'armée s'appelait Gnaeus Mallius Maximus. Contrairement à son supérieur Mallius Maximus, Caepio était un patricien. Entraîné par son orgueil, il refusa de coopérer avec le général et de lui obéir car il estimait que c'était au-dessous de sa dignité.

« Quand le général parvint à un accord de paix avec l'ennemi, Caepio prit sur lui d'attaquer et sa légion fut décimée de même que celle de Mallius. On compta cent vingt mille morts. Caepio parvint à s'échapper pour rejoindre Rome où la nouvelle avait fait beaucoup de bruit. Il fut reconnu coupable de rébellion. Seule sa qualité d'aristocrate lui évita la peine de mort mais il fut exilé tandis que ses propriétés et ses richesses lui étaient confisquées.

Elle jeta un coup d'œil au *scriptor*.

— Je me demande à quand remontent ces événements.

Frère Eolann se pencha par-dessus son épaule et pointa des chiffres romains dans la marge.

— *Anno Urbis Condita*e, six cent quarante-huit... à peu près un siècle avant Jésus-Christ...

— Ce qui ne nous apprend pas grand-chose quant aux raisons qui auraient pu pousser quelqu'un à supprimer ce passage, soupira Fidelma. Peut-être que le traité de Polybe nous apporterait la réponse, à condition qu'il parle de la même bataille et du même Caepio. Ou alors il s'agissait d'un acte de vandalisme gratuit.

Soudain, ils entendirent la clé tourner dans la serrure et Kakko apparut.

— Le seigneur Grasulf ayant décidé de vous inviter à sa table, j'ai pris la liberté de vous faire préparer des bains et des vêtements de rechange. Je sais que les Hiberniens se livrent à des ablutions quotidiennes.

Fidelma, qui ne s'était pas lavée depuis son départ de Bobium, le remercia.

Kakko eut un sourire en coin.

— Le seigneur de Vars est sensible au bien-être de ses hôtes.

— En nous amenant ici de force et en nous enfermant dans un lieu insalubre, vous ne voudriez tout de même pas que nous...

— Vos besaces vous attendent dans votre cellule, la coupa l'intendant, comprenant qu'il ne parviendrait jamais à avoir le dernier mot avec la jeune femme. Je vais voir si les bains sont prêts.

— Pour une question de décence, des cellules séparées seraient tout de même préférables, s'obstina Fidelma.

Cette fois-ci, le géant jovial se rembrunit et quitta la pièce en claquant la

porte mais sans oublier de la verrouiller.

Frère Eolann secoua la tête.

— Je suis vraiment désolé.

— Pourquoi donc ?

— C'est ma faute si nous nous sommes attardés au sanctuaire.

— Et c'est moi qui ai insisté pour m'y rendre. Et puis notre retard est dû à la découverte du cadavre de lady Gunora. Surtout, pas un mot au seigneur de Vars, dans l'éventualité où il serait son assassin.

Elle se leva brusquement et se dirigea vers la terrasse.

— Où allez-vous ?

— J'aimerais jeter un coup d'œil aux rochers. Pendant ce temps, essayez donc de mettre la main sur le traité de Polybe. Peut-être y a-t-il un lien entre le passage qui nous intéresse et le dénommé Caepio ?

Sans enthousiasme excessif, le *scriptor* entreprit d'explorer la bibliothèque.

Quand elle revint de la terrasse, Fidelma avait les yeux brillants.

— Vous avez trouvé ? lui demanda-t-elle.

— Pardon ?

— Le Polybe !

— Ah non, pas de chance.

Il fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ?

— Eh bien, j'ai une idée...

Elle n'eut pas le temps de l'exposer car Kakko venait de réapparaître.

— Vos bains sont prêts, annonça-t-il.

Une femme maussade guida Fidelma jusqu'à une étuve tandis que Kakko conduisait Eolann dans une autre. Fidelma se glissa dans l'eau chaude du baquet en bois avec un soupir de plaisir. Elle se lava et se parfuma avec des huiles, prenant son temps pendant que la servante, qui ne parlait que le lombard, attendait qu'elle ait fini sans dissimuler son impatience. Enfin propre et détendue, Fidelma se glissa dans les vêtements qu'on lui avait fournis et suivit la femme dans la cour principale.

Alors qu'elle la traversait, des appels et des cris retentirent, les portes de la forteresse s'ouvrirent et un cavalier fit irruption au galop dans la cour. Il tira sur les rênes de son étalon qui se cabra, battant l'air de ses pattes avant. Puis le cavalier sauta à terre, jeta la bride à un palefrenier et courut en direction de la grande salle.

Comme Fidelma s'était immobilisée, la matrone lui donna une bourrade pour la faire avancer.

Frère Eolann l'avait précédée dans la pièce qui était devenue leur prison.

— Il paraît qu'ils vont nous attribuer des cellules séparées pour cette nuit, annonça-t-il.

— Il semblerait que nous progressions, murmura Fidelma d'un air absent.

Kakko ne tarda pas à venir les chercher et ils le suivirent jusqu'à la salle de réception. Une table y était dressée pour trois personnes et l'intendant

organisa le service avec les domestiques avant de s'éclipser.

— Il est rare que nous recevions des Hiberniens dans cette vallée, dit Grasulf en leur faisant signe de s'asseoir.

— J'espère que vous ne les enlevez pas tous, railla Fidelma.

— En ce qui vous concerne, j'ai félicité mes hommes, rétorqua Grasulf. Mon esprit avait besoin d'être stimulé et vos réflexions me donnent à réfléchir, ce dont je vous remercie. Au fait...

Il désigna le plat devant lui.

— ... le sanglier que j'ai tué hier.

La chère était bonne et le vin délicieux. La plupart du temps, Eolann se contentait d'écouter les échanges acérés de Fidelma et du seigneur de Vars, qui buvait à grands traits le vin qu'il se servait d'une cruche posée près de lui, aussitôt remplacée dès qu'elle était vide.

— Des prêcheurs de Bobium ont débarqué dans cette vallée pour convertir mon peuple, maugréa-t-il soudain. Cependant, nombreux sont les vrais Lombards qui ont résisté à vos sirènes. Force est de reconnaître, cependant, que leur nombre va en diminuant. En plaçant notre foi en Odin et en nos épées, nous évitons de nous mêler de vos incessantes querelles entre factions chrétiennes. Que nous importent le credo de Nicée et celui d'Arius ? Qu'est-ce que cela fait de mourir par le poison ou par la dague ?

— Vous considérez donc que la foi est porteuse de mort ? s'enquit Fidelma.

— Pas nécessairement, mais peu me chaut votre vision de celui que vous appelez le Christ. Que pensez-vous de ma petite bibliothèque ? Y avez-vous trouvé des choses intéressantes ?

— Tout ce qui me permet d'approfondir mes connaissances m'intéresse.

— Avez-vous consulté des livres en particulier ?

— Oui, un ouvrage sur l'histoire de Rome.

Elle avait dit cela au hasard.

— Tite-Live ?

— Vous avez lu ses textes ?

— Bien sûr. Tite-Live était originaire de Patavium, ce qui explique l'intérêt qu'il portait à cette région. Quelle période a retenu votre attention ?

— Plutôt qu'une période, il s'agit d'un passage concernant un certain Caepio.

Fidelma fut surprise par l'effet de sa déclaration : un éclair de suspicion avait brillé dans les yeux de Grasulf qui eut un rire forcé.

— Caepio ? Vous n'allez tout de même pas croire cette fable. De quelles billevesées avez-vous empli la tête de votre compatriote, frère Eolann ?

Eolann avait rougi jusqu'aux oreilles.

— De quoi parle-t-il ? lui demanda Fidelma en celte d'Éireann.

— Aucune idée, lady, rétorqua l'autre sur un ton belliqueux.

Fidelma revint à Grasulf.

— Je suis tombée par hasard sur la page concernant Caepio et je ne comprends pas à quoi vous faites allusion.

— Par hasard, dites-vous ? Cette histoire est pourtant passée dans le langage courant.

— Je ne vous suis pas.

— Que dit-on d'une personne possédant un bien mal acquis qui lui portera malheur ?

Étant assez ignorante du latin vulgaire, Fidelma se tourna vers Eolann pour qu'il lui vienne en aide. Embarrassé, le *scriptor* secoua la tête et elle attendit les explications de Grasulf.

— On dit que cette personne a l'or de Tolosa – *Aurum Tolosa habet*.

— En quoi cela concerne-t-il Caepio ?

— Dans l'ancien temps et alors qu'il était le gouverneur de ces terres, il lança ses troupes sur la Gaule. La légende raconte qu'il découvrit un trésor fabuleux dans la ville de Tolosa et qu'il voulut le faire transporter jusqu'à sa villa à Placentia afin de le garder pour lui. D'autres prétendent qu'il a caché le trésor dans ces montagnes. Aujourd'hui encore, il arrive de temps à autre qu'un fou affirme avoir découvert l'or de Caepio.

— Mais ce passage de Tite-Live se contente de rapporter qu'à cause de sa bêtise plusieurs légions romaines ont été écrasées.

— Il dit aussi qu'avant la bataille ses légions avaient mis Tolosa à sac et envoyé ici même quarante-six chariots d'or et d'objets de valeur.

— Et ces chariots ont disparu ?

— Ils se sont effectivement volatilisés, acquiesça Grasulf. Peu importe, car ce n'est pas cet or légendaire qui nous intéresse, n'est-ce pas, frère Eolann ? De nombreux seigneurs de cette vallée seraient prêts à lâcher leurs guerriers sur Grimoald et ses alliés pour un sac d'or franc.

— Qu'est-ce que j'en sais ? grommela Eolann qui semblait mal à l'aise.

— Voilà longtemps que cette histoire alimente les rumeurs locales, dit Grasulf en vidant son gobelet.

À l'évidence, dans son esprit il était déjà passé à autre chose, et Fidelma patienta un instant avant d'aborder le second sujet qui la préoccupait.

— J'ai vu pénétrer dans la cour un cavalier qui avait accompli une longue chevauchée. Je suppose qu'il venait vous informer des nouveaux dangers qui menacent cette région ?

Le seigneur de Vars lui adressa un regard dubitatif.

— Vous avez un regard aiguisé, lady, murmura-t-il, et Fidelma décela une menace dans le ton de sa voix.

— J'ai été formée à observer ce qui m'entoure.

— Et vous ne vous êtes pas trompée. Il apportait effectivement une nouvelle intéressante. Lupus de Friuli, régent de Grimoald dans ces contrées du Nord, a été défait à la tête de son armée.

— J'ai entendu dire que Lupus s'était retourné contre Grimoald.

— C'est exact. Décidément, rien ne vous échappe.

— Comment a-t-il été battu ? intervint Eolann.

— Tout le monde sait que Lupus a rejoint le camp de Perctarit. De son côté,

Grimoald a signé un traité avec le Khagan, le Khan Kubrat...

— Ces noms ne signifient rien pour moi, soupira Fidelma.

— Le Khagan règne sur les Avars, qui vivent au nord et à l'est de nos terres, dans le royaume que l'on appelait Illyria. Ils nous ont attaqués pour renverser Lupus. Le cavalier que vous avez vu m'a appris que Lupus et son armée s'étaient battus pendant quatre jours dans le Friuli contre les Avars. Lupus est mort et son armée dispersée.

— Une bonne nouvelle pour Grimoald, je suppose ? commenta Fidelma.

— Seulement si le Khan respecte le traité qu'ils ont signé. Aujourd'hui, toute la plaine du Padus est menacée par les Avars et Grimoald a peut-être bien commis une grossière erreur. Après avoir marché vers le sud pour combattre les Byzantins, il a rebroussé chemin. Quant à Perctarit et ses alliés francs, ils ont déjà atteint les terres au nord de Mailand, non loin d'ici. Le pays est à feu et à sang et nous devons rester vigilants. Voilà pourquoi les étrangers sont arrêtés et interrogés.

— Cela ne nous concerne en rien, moi et mon compagnon. Pourquoi vous obstenez-vous à nous retenir prisonniers ? Laissez-nous rentrer à Bobium.

— Votre obstination vous honore, lady, malheureusement, je ne suis toujours pas convaincu que vous ne représentiez aucun danger pour moi ou pour mon peuple.

Kakko réapparut avec deux servantes qui entreprirent de débarrasser la table sous sa surveillance.

Grasulf se leva.

— J'espère que cet échange stimulant sera le premier d'une longue série, dit-il avec un petit sourire.

— Personnellement, j'espère qu'il sera le dernier, répliqua Fidelma en se levant à son tour.

Le seigneur de Vars eut un rire sardonique.

— Je crains que vos espérances ne soient déçues. Cependant, votre hardiesse ne manque pas de charme, lady. Comme le dit le proverbe, il n'y a pas de lame plus acérée que la langue d'une femme. Cela dit, je suis à peu près certain que je saurai me montrer à la hauteur de vos sarcasmes.

— Chez moi, on dit qu'un chien méchant n'est téméraire que chez les siens. Le visage du seigneur de Vars s'assombrit.

— Kakko, ramenez nos invités dans leurs cellules !

L'intendant les conduisit jusqu'aux portes qu'il ouvrit sur un homme de haute taille, vêtu de longues robes noires, qui s'apprêtait à entrer.

En voyant Fidelma, il recula d'un pas.

Elle se figea à son tour.

Kakko n'avait rien vu. Fidelma et le *scriptor* suivirent l'intendant sans saluer Suidur le Sage, médecin du seigneur de Trebbia qui se détourna et poursuivit son chemin.

CHAPITRE XIII

À l'extérieur de la salle, alors que Kakko faisait signe à un guerrier au visage renfrogné de les escorter jusqu'à leur prison, Fidelma en profita pour demander à Eolann dans leur langue natale :

— Vous avez vu qui vient d'entrer ?

— Non, je n'ai pas reconnu cet homme. Qui est-ce ?

— Le médecin du seigneur de Trebbia.

— On ne me l'a jamais présenté, je l'ai juste aperçu une fois de loin. Qu'est-ce qu'il fait ici ? Radoald n'a pas grand-chose de commun avec Grasulf. Enfin, c'est ce que je pensais jusqu'à aujourd'hui.

Fidelma songeait à la réunion clandestine dont elle avait été le témoin à la forteresse de Radoald : Suidur discutait alors avec les deux hommes de haute taille vêtus de capes noires qu'elle soupçonnait d'avoir attaqué Magister Ado. Et maintenant, elle le croisait dans la forteresse du seigneur de Vars...

— J'ai une idée, dit-elle soudain, mais ils avaient déjà atteint sa cellule.

Le garde lui intima d'un geste de pénétrer à l'intérieur et referma derrière elle. La lampe avait été allumée. Elle entendit le guerrier s'adresser à frère Eolann d'un ton brusque et une porte claqua. Elle devrait patienter jusqu'au lendemain pour retrouver son compagnon au *scriptorium* de Grasulf où ils pourraient s'entretenir librement.

Elle était assise sur son lit quand la voix d'Eolann lui parvint.

— Vous m'entendez, lady ?

Elle sauta sur ses pieds.

— Où êtes-vous ?

— Dans la cellule voisine de la vôtre. Il y a une grille encastrée dans un mur, à environ une toise au-dessus du sol, ce qui me permet de communiquer avec vous.

Elle leva la tête.

— Je la vois.

— Parfait. De quelle idée vouliez-vous m'entretenir ?

Fidelma s'appuya au mur, juste sous l'ouverture grillagée.

— De notre évasion, bien sûr.

Il y eut un silence.

— Moi aussi je n'arrête pas d'y penser depuis que nous avons quitté le mont Pénas. Cependant, s'évader d'ici, cela me semble une entreprise bien

vaine, à moins d'apprendre à voler pour s'échapper du *scriptorium* par la terrasse...

— Voler, non, mais descendre le long de la paroi, pourquoi pas.

Elle entendit Eolann qui reprenait sa respiration avec difficulté.

— Vous...

— Lors de notre excursion, j'ai pu constater que vous étiez un excellent grimpeur quand vous avez franchi ce passage au-dessus du vide.

— Une pente est différente d'une falaise à la verticale, par définition impraticable.

— Vous êtes sûr ?

— Nous sommes renfermés ici et nous ne sommes autorisés à travailler dans la bibliothèque que pendant les heures du jour. Si nous étions assez fous pour entreprendre cette descente, on nous verrait forcément. Et si, par miracle, nous arrivions en bas... Vous croyez vraiment que Kakko nous autoriserait à emporter nos besaces dans la bibliothèque ? Sans compter que des guerriers ou les habitants du petit village nous attendraient dans la vallée.

Fidelma réfléchit.

— Vous n'avez pas tort, frère Eolann, pourtant je préfère tenter le tout pour le tout plutôt que de rester ici. S'attaquer à la paroi verticale semble impossible, c'est même de là qu'ils précipitent les condamnés à mort. Mais sur la gauche, un des murs s'appuie à un surplomb et il est parfaitement possible de se glisser dessous. Les prises dans le rocher sont nombreuses et la pente beaucoup moins raide.

— Pour sûr, le sang des Eóghanacht coule dans vos veines, murmura Eolann à travers la grille. Vous ne renoncez jamais. Sauf que ce dessein m'apparaît dangereux et irréaliste. Vous risquez de rester coincée au milieu de la falaise.

— Demain, j'essaierai d'analyser plus précisément les possibilités qu'offre cette paroi et si j'estime que mon projet à quelques chances, je n'hésiterai pas à le mettre à exécution, s'obstina Fidelma.

— Et comment allons-nous faire pour récupérer les besaces, trouver de la nourriture, nous frayer un chemin jusqu'au mont Pénas sans nous faire remarquer et rentrer sans encombre à Bobium ? Ne serait-il pas plus sage de nous résigner à notre sort ?

— « Il ne faut pas avoir pitié de l'homme pris dans une tempête car après la pluie vient le beau temps », répliqua Fidelma, citant un dicton irlandais qui se moquait des fatalistes. Je suis déterminée à agir. La mer n'attend pas qu'on ait fini de charger les cargaisons sur le navire, c'est au navire de prendre la marée.

Frère Eolann répondit par un silence éloquent.

Fidelma mit du temps à trouver le sommeil.

Le bruit de la barre en bois la réveilla. La pièce était éclairée par la pleine lune qui brillait par la fenêtre et elle se leva promptement.

Une silhouette de haute taille se découpait dans l'ouverture de la porte. L'homme tenait une lampe dont il filtrait la lumière avec la main.

— Suidur ! s'exclama Fidelma à mi-voix. Que voulez-vous ?

— Surtout ne faites pas de bruit, habillez-vous et ramassez vos affaires. Vite.

— Comment saurais-je si vous me voulez du bien ?

— Je suis le seul à pouvoir vous faire sortir d'ici. Dépêchez-vous, nous risquons à tout moment d'être découverts.

Fidelma cligna des yeux.

— Mais où...

— Grasulf et Kakko sont ivres morts, murmura-t-il. Et leur léthargie se prolongera d'autant plus que j'ai versé une potion dans leur breuvage. Mais nous disposons de fort peu de temps. Avez-vous quelque chose pour vous couvrir la tête ?

Elle hésita un instant, se demandant si elle pouvait lui faire confiance. Puis elle se rappela une maxime du brehon Morann : « Attrape la patte du cochon quand elle passe à ta portée », et elle prit sa décision.

— Très bien. Je suppose que frère Eolann nous accompagne ?

— Bien sûr. Il nous attend.

— Alors je vous suis.

Suidur se tenait à l'extérieur de la pièce, sans doute parce qu'il surveillait le couloir. Bientôt Fidelma rejoignit frère Eolann qui portait sa besace sur son dos.

— Restez près de moi, la lampe n'éclaire pas beaucoup, chuchota Suidur.

Puis il posa un doigt sur ses lèvres.

Les questions se bousculaient dans la tête de Fidelma qui emboîta le pas au médecin à la chevelure neigeuse. Ils traversèrent la cour. Les portes étaient fermées ; avec une belle assurance, Suidur se dirigea vers une des sentinelles qui ronflait, allongée sur le sol. En voyant Suidur, l'homme se mit maladroitement sur ses pieds.

— Si jamais Grasulf vous surprenait en train de dormir alors que vous montez la garde, il vous en cuirait, le morigéna le médecin.

Effrayé, l'homme regarda autour de lui comme si le seigneur de Vars allait surgir d'un moment à l'autre.

— Je somnolais mais je gardais un œil ouvert. Vous n'allez pas lui dire...

— Dépêchez-vous de nous ouvrir. Nous sommes en retard et le seigneur de Vars nous a chargés d'une mission urgente.

Stupéfaite, Fidelma vit le guerrier s'exécuter, la tête basse, et c'est ainsi qu'ils sortirent de la forteresse.

À l'extérieur, Suidur éteignit sa lampe, se fiant au clair de lune, et il leur fit signe de le suivre sur le chemin tortueux qui descendait du château perché sur un promontoire.

Bientôt ils avaient atteint la vallée et ils entrevirent la lisière de la forêt à la sortie du village. Un guerrier surgit sur le sentier. Suidur lui chuchota un ordre

sans s'arrêter et l'autre hocha la tête en agitant le bras. Un deuxième guerrier apparut, qui menait trois chevaux par la bride. Suidur se tourna vers Fidelma et Eolann.

— Chacun de vous chevauchera avec un de mes hommes. Je n'ai pas pu me procurer d'autres montures et il faut absolument que nous soyons loin avant le lever du soleil.

— Puis-je vous demander pourquoi vous nous secourez ? s'enquit Fidelma.

Il était difficile de distinguer les traits de Suidur dans l'obscurité. Cependant, il n'y avait pas à se tromper sur la note sarcastique de sa réponse :

— Ne me dites pas que vous auriez aimé prolonger votre séjour chez le seigneur de Vars ?

— Non, bien sûr, mais...

— Remettez vos questions à plus tard, nous devons gagner la montagne au plus vite car, pour le moment, nous sommes en grand danger.

Suidur sauta sur son étalon, et Fidelma et Eolann montèrent en croupe derrière les guerriers. Ils progressaient en silence, évitant soigneusement les quelques habitations qu'ils rencontraient sur leur chemin. Pour un apothicaire, Suidur avait une connaissance approfondie de la forêt. Il traversa l'esprit de Fidelma qu'avant d'exercer la médecine il avait sans doute été soldat.

Serrée contre son cavalier, elle s'efforçait d'élucider les événements dont elle avait été le témoin. Ces hommes étaient-ils les mêmes que ceux qu'elle avait surpris avec Suidur à la forteresse de Radoald ? Avaient-ils aidé à sa capture et à celle d'Eolann ? Suidur avait apparemment été bien accueilli au château de Grasulf. Pourquoi avait-il décidé de lui venir en aide ainsi qu'*au scriptor* ? Tout cela n'avait aucun sens.

Tandis qu'elle réfléchissait, ils progressaient avec une lenteur désespérante. Bientôt, ils atteignirent un chemin assez large bordant une rivière bouillonnante qu'ils remontèrent pour grimper dans la montagne. Si ses calculs étaient justes, le mont Pénas se situait derrière elle, sur sa gauche. L'aube était encore loin et la lune haut dans le ciel sans nuages.

D'un geste de la main, Suidur leur fit signe d'accélérer l'allure. Les chevaux passèrent au trot puis au petit galop. Fidelma était une cavalière accomplie et elle avait tout de suite compris que la bête qu'elle montait n'avait pas été élevée pour tirer la charrue. Elle sentait son allonge et ses muscles puissants. Si son cavalier lui avait lâché la bride, elle serait aussitôt partie au grand galop. Ces chevaux étaient réservés aux guerriers et ils appartenaient à la race singulière qu'elle avait remarquée dans la vallée.

Maintenant, la pente était tellement raide que les montures revinrent au pas. Un instant plus tard, ils aperçurent une lueur à l'est qui annonçait l'aurore. Entre-temps, ils avaient traversé plusieurs cours d'eau. À moins qu'il ne s'agisse de la même rivière ? Était-ce là une manœuvre destinée à décourager les pisteurs qui auraient tenté de les rattraper avec des chiens de chasse ?

Aux premiers rayons du soleil, elle s'aperçut qu'ils avaient déjà accompli

un important trajet dans les hauteurs. Suidur pointa du doigt une cabane de chasseurs – à moins que ce ne fût une habitation. Suidur ne leur fournit aucune explication. Ce n'est qu'en faisant halte devant la chaumière qu'il annonça :

— Nous allons nous reposer un peu.

Fidelma glissa à terre. Bien qu'elle ait peu dormi, elle se sentait alerte et pleine d'énergie. Frère Eolann s'étira tandis que les deux guerriers – leur fonction ne faisait plus aucun doute – emmenaient les chevaux dans un pré derrière la chaumière afin de les bouchonner et les laisser brouter. Fidelma contemplait les pics autour d'elle.

— Nous sommes bien loin du mont Pénas, dit-elle à Suidur.

Le médecin sourit.

— Nous nous sommes dirigés vers le sud en suivant la rivière Staffel, qui prend sa source sur le mont devant nous. On prétend qu'Hannibal le Carthaginois y est monté alors que son armée se reposait dans le val Trebbia.

— Donc nous ne sommes pas très loin de Bobium ?

— Exactement. Plus au sud, nous allons traverser des terres qui sont à peu près à l'opposé de la forteresse de Radoald. Cela nous permettra de tromper Grasulf qui, s'imaginant que vous vous dirigez directement sur Bobium, enverra ses hommes se poster au mont Pénas pour vous intercepter. Et maintenant il faut que vous et votre compagnon preniez un peu de repos. Nous n'avons accompli qu'un tiers du voyage. Escalader ces versants et redescendre dans le val Trebbia est une excursion fatigante. Nous allons contourner le mont devant nous, qui est le plus élevé. Ensuite, nous escaladerons une montagne d'une altitude plus raisonnable pour nous retrouver sur une piste serpentant jusqu'à la Trebbia.

Frère Eolann s'avança vers eux, l'air fatigué.

— *Gratias tibi ago*, dit-il à Suidur. Je ne vous connais pas, vous ayant juste aperçu de loin, mais frère Hnikar fait grand cas de votre savoir et il parle de vous avec admiration. Je vous remercie pour votre intervention inespérée.

— *Non est tanti*, répliqua Suidur.

Une manière polie de minimiser son rôle dans leur évasion.

De son côté, Fidelma avait pu constater à la lumière du jour que les deux guerriers qui les accompagnaient n'étaient pas ceux qui avaient par deux fois attaqué Magister Ado. Mais ils étaient vêtus de la même manière et arboraient le même emblème.

— Pourquoi ? demanda-t-elle soudain.

— Pardon ?

— Qu'est-ce qui nous vaut que vous preniez tant de risques pour voler à notre secours, Suidur ? Il m'a semblé que le seigneur de Vars vous recevait en ami. Vous avez même bu du vin en sa compagnie et celle de son intendant avant de verser une potion dans leurs gobelets.

Suidur l'observa, la mine songeuse.

— Nous en discuterons après que vous aurez mangé et pris un peu de repos.

Fidelma secoua la tête.

— Comment voulez-vous que je me détende quand je suis tourmentée par toutes ces interrogations ?

— Très bien.

Suidur se dirigea vers la cabane et leur fit signe d'entrer avec lui. À la surprise de Fidelma, des braises rougeoyaient dans l'âtre au milieu de l'unique pièce. Le médecin ranima les flammes avec des bûches.

— C'est une des chaumières que le seigneur Radoald entretient pour surveiller ses frontières à l'ouest.

Il les invita à s'asseoir sur des tapis et des couvertures autour du feu.

— Et maintenant, dit-il avec un petit sourire, vous voulez savoir pourquoi je me suis présenté à la forteresse de Grasulf. La nuit dernière, j'ai rendu visite...

Il marqua un temps d'hésitation.

— ... à un serviteur plus ou moins loyal du seigneur Radoald, car nous avons nos espions. Vous vous êtes sans doute rendu compte que Grasulf n'était fidèle qu'à un seul maître : l'or. Nous avons appris que Perctarit, le roi qui a été renversé, avait offert à Grasulf de l'or pour son allégeance. Dès que Grasulf sera entré en sa possession, il lèvera des troupes pour attaquer ses voisins.

— Cela n'explique pas ce que vous faisiez chez lui, fit remarquer Fidelma.

— Patience, lady. Mes hommes...

Il désigna ses guerriers qui veillaient à l'extérieur.

— ... qui prétendent éprouver de la sympathie pour Grasulf, se rendent souvent à sa forteresse. Il est possible que vous les ayez vus auparavant car ils étaient au château lorsque vous avez été faits prisonniers. Quand je suis arrivé pour m'entretenir avec mon espion, ils m'ont aussitôt prévenu de votre situation.

— Je les ai vus, admit Fidelma.

— Ils ont reconnu frère Eolann et m'ont décrit votre personne. Je savais que le seigneur Radoald s'opposerait à ce que vous demeuriez entre les mains de Grasulf, qui est connu pour vendre ses prisonniers à des marchands d'esclaves. J'ai donc laissé mes hommes au pied du promontoire et je suis monté à la forteresse pour demander audience à Grasulf. Ce n'était pas la première fois que je servais de messenger entre lui et Radoald, et je n'ai eu aucune difficulté à me faire admettre à l'intérieur. J'ai prétendu être chargé de lui faire des contre-propositions pour nous garantir sa fidélité. La conversation s'est engagée et il a exigé d'être payé en argent comptant. Comme il était déjà passablement éméché, verser une potion dans son gobelet et dans celui de Kakko fut un jeu d'enfant. Mes hommes m'avaient expliqué dans quelles cellules vous étiez retenus et vous connaissez la suite.

Cela semblait simple. Un peu trop, songea Fidelma.

— Et maintenant que vous avez obtenu les éclaircissements que vous souhaitiez, lady, puis-je vous demander comment vous êtes tombée entre les

griffes de Grasulf ?

Elle jeta un coup d'œil à Eolann, espérant le dissuader de rapporter la découverte du corps de lady Gunora. Tant qu'elle ignorait comment les différentes pièces de ce jeu de patience se rattachaient les unes aux autres, autant rester prudent. Mais frère Eolann, allongé sur le sol, avait fermé les yeux.

— Notre ami s'est assoupi, murmura Suidur. Et vous feriez bien de l'imiter.

— Pas avant de vous avoir conté mon histoire. Frère Eolann m'avait proposé de m'emmener au sanctuaire de Colm Bán sur le mont Pénas – avec l'approbation de l'abbé Servilius, naturellement. Quand je retournerai en Hibernia, mon peuple sera friand de détails sur l'abbaye de Bobium et la vie de Colm Bán. Nous avons donc gravi la montagne et passé la nuit au sanctuaire. Alors que nous nous apprêtions à regagner l'abbaye, les guerriers de Grasulf nous ont surpris et nous ont conduits de force jusqu'à sa forteresse.

— Vous êtes une étrangère sur ces terres, Fidelma d'Hibernia, dit Suidur, le visage grave. Bien des choses doivent vous paraître étranges. Si je peux vous donner un conseil, ne vous attardez pas ici et rentrez chez vous dès que possible. Le mal rôde dans cette contrée.

Il se leva.

— Et maintenant, il faut que vous dormiez. Nous n'atteindrons pas la forteresse de Radoald avant demain et il nous faudra passer une nouvelle nuit dans la montagne.

Fidelma ouvrit les yeux aux environs de midi. Frère Eolann venait de se réveiller, mais Suidur avait disparu. Elle se leva et sortit. Suidur s'entretenait avec les guerriers dans la langue locale aux sonorités gutturales et elle revint aussitôt au *scriptor*.

— Frère Eolann, murmura-t-elle d'un ton pressant, mieux vaut ne pas mentionner la découverte du corps de lady Gunora et celle des pièces d'or de Wamba.

Eolann fronça les sourcils.

— Et ne pas poser de questions sur la disparition du jeune prince ?

— Exactement. La prudence est de rigueur.

La silhouette de Suidur se découpa dans l'ouverture de la porte.

— Ah, vous êtes tous les deux debout ! Parfait. Nous partons dans peu de temps.

— Auparavant, j'aimerais me rafraîchir, dit Fidelma.

— Il y a un ruisseau qui forme un bassin derrière la chaumière. Ensuite nous mangerons quelque chose et nous nous mettrons en route.

Fidelma prit son *ciorr bholg*, son sac à peigne, et se dirigea vers l'endroit indiqué. Elle se dépêcha de faire sa toilette pour laisser la place à frère Eolann. Suidur et les guerriers en avaient sans doute terminé avec leurs ablutions car ils semblaient frais et dispos. Des fruits et du fromage les attendaient, lavés dans l'eau cristalline du ruisseau.

Les guerriers ne parlaient pas le latin. Frère Eolann échangea quelques mots

avec eux, mais ils donnaient l'impression de ne pas avoir très envie d'engager la conversation.

— Radoald a mentionné que sa famille serait dans une situation difficile si Perctarit reprenait le pouvoir, dit Fidelma alors qu'ils entamaient leur repas. Cela expliquerait l'attention qu'il porte à Grasulf.

Suidur hocha la tête.

— Le père de Radoald, le seigneur Billo, a aidé Grimoald à renverser Perctarit et à l'exiler dans les terres des Francs. Radoald s'est battu aux côtés de Billo et quand il n'est pas rentré à Trebbia, Radoald lui a succédé. Perctarit le considère donc comme son ennemi personnel.

— Alors que nous nous trouvions dans la forteresse de Grasulf, un messenger s'est présenté pour annoncer que Lupus s'était retourné contre Grimoald dont l'armée aurait été anéantie après une bataille de quatre jours. J'ignore en quel lieu ils se sont affrontés. Qu'en pensez-vous ?

Le médecin l'étudia avec attention.

— Pour une étrangère, vous avez collecté des informations intéressantes, lady, qui nous ont également été transmises. Nous ignorons cependant si l'issue des combats nous donne l'avantage. Tout dépendra de l'attitude du Khagan.

— Celui qui a battu Lupus ?

— Lui-même. Il semblerait que Grimoald, incapable de se déplacer assez vite vers le nord pour affronter Lupus, a proposé au chef des Avars de s'allier avec lui. Ce sont les Avars qui ont attaqué Lupus et l'ont défait. Maintenant, nous ignorons ce qu'exigera le Khagan comme récompense. Si les Avars décident de nous envahir, alors Dieu nous vienne en aide ! Pour ces barbares, nous ne sommes que des moutons à tondre.

— Je suppose que les Avars ne sont pas chrétiens ?

— La religion n'est pas leur fort. Ils épouseraient n'importe quelle croyance pourvu qu'elle leur rapporte des bénéfices et cela va du père de leurs dieux, Ts'ob, à toutes les sectes païennes ou chrétiennes. Ils sont surtout assoiffés de terres et de pouvoir. Que Grimoald ait fait alliance avec eux n'est guère rassurant.

— Vous croyez que cette contrée est directement menacée ? s'enquit frère Eolann.

— Nous risquons une guerre civile, où les frères et les voisins se dresseront les uns contre les autres. À mon avis, le cheval livide va bientôt balayer ces vallées et nul ne sera épargné.

— Le cheval livide ? répéta Fidelma, interloquée.

— Son cavalier est la mort en personne. Voilà pourquoi je vous conseillais de rejoindre votre pays au plus vite.

Fidelma contemplait les montagnes.

— Tout est si beau et si paisible, soupira-t-elle.

— Depuis les temps les plus anciens, ces vallées ont été les témoins de massacres. Les Ligures, les Gaulois, les Romains, les Carthaginois, à nouveau

les Romains, puis ceux de mon peuple, les Lombards, ont ici versé leur sang. Et ce n'est pas fini.

Suidur se leva, resta un moment immobile comme hanté par les visions qu'il venait de susciter, et se tourna vers ses hommes pour leur donner des ordres. Les bagages furent bouclés et on alla chercher les chevaux.

En voyant Suidur se mettre en selle en pleine lumière, Fidelma eut la confirmation de son intuition de la veille. L'étalon appartenait bien à la race gris pâle qu'elle avait plusieurs fois croisée dans la vallée. Wulfoald et frère Faro montaient les mêmes bêtes au dos court, à la croupe étroite avec une longue queue. Elles ne manquaient pas d'énergie et de hardiesse et, lancées au galop, leur vitesse était impressionnante. De vrais chevaux de combat.

— Est-ce l'étalon de Wulfoald ? demanda-t-elle à Suidur.

— Non, pourquoi ?

Il sourit.

— Ah ! Je comprends, nos chevaux sont tellement semblables que vous n'arrivez pas à les distinguer l'un de l'autre. En réalité, ils appartiennent à la même race. Ils ont été introduits dans la vallée il y a une dizaine d'années et, depuis, ils ont prospéré.

— Je n'en avais jamais vu de pareils. Ils sont à la fois agiles et résistants.

— Vous vous y connaissez en équitation, lady. Le seigneur Billo, alors qu'il était seigneur de Trebbia, en avait acheté six à un marchand de Genua avant d'en faire l'élevage. Nous ne savons pas très bien d'où ils sont originaires. Le marchand affirmait les avoir ramenés de l'est.

Suidur s'arrêta brusquement tout en fixant le paysage en direction du nord.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Fidelma.

— Il semblerait que Grasulf n'ait pas traîné avant de donner l'alarme.

Fidelma scruta le paysage.

— Il y a environ vingt-cinq hommes qui nous suivent, poursuivit Suidur. Ne vous inquiétez pas, nous ne sommes pas en danger pour l'instant.

— Ils sont encore loin ? interrogea frère Eolann qui les avait rejoints.

— Il leur faudra pas mal de temps avant de grimper jusqu'ici, le rassura Suidur.

Fidelma distingua des petits points au loin qui progressaient à la file, comme des fourmis.

— Vous avez une excellente vue, Suidur, sans vous, je ne les aurais pas remarqués. Vous croyez que Grasulf est à leur tête ?

— Sans aucun doute, personne n'est aussi acharné que lui contre ses ennemis. Félicitez-vous de ne pas mieux le voir.

Il vérifia avec ses hommes que tout était prêt. Une fois de plus, Fidelma et Eolann enfilèrent leur besace sur leur dos avant de monter en croupe derrière les guerriers. Puis ils se mirent en route, avançant au pas sur les sentiers tortueux qui circulaient entre les collines.

— Ne vous tourmentez pas, cria Suidur. Même Grasulf fera demi-tour une fois que nous aurons pénétré dans le territoire de Radoald.

Les chemins étaient souvent étroits, ne laissant passer qu'un seul cavalier à la fois. De temps à autre, quand la pente était trop raide, ils mettaient pied à terre. Ils parlaient peu, concentrés sur leur effort. Il faisait chaud. De temps à autre, Fidelma jetait un coup d'œil anxieux derrière elle. Mais ils avaient accompli tant de tours et de détours qu'elle aurait été bien en peine de repérer leurs poursuivants. Ils ne s'arrêtèrent qu'une seule fois pour boire à une source et permettre aux chevaux de se désaltérer. Au crépuscule, ils arrivèrent en vue d'une cavité qui semblait avoir été creusée par l'homme à flanc de coteau. En l'examinant de plus près, Fidelma constata qu'il s'agissait d'un abri naturel dissimulé par des buissons.

— Ce sera notre dernière halte, déclara Suidur. Demain, nous descendrons dans le val Trebbia.

— Vous êtes sûr que nous serons en sécurité dans cette caverne ? questionna un Eolann plutôt nerveux.

— Les croyances païennes de Grasulf ne lui ont jamais permis de voler, ironisa Suidur. À mon avis, il a rebroussé chemin depuis longtemps.

Ils allumèrent un feu, prirent un repas frugal et se pelotonnèrent sous leurs couvertures. L'abri n'était pas aussi confortable que la chaumière et il n'y avait aucun ruisseau alentour. Tout juste un filet d'eau qui tombait des rochers et leurs permit de boire et de se laver le visage et les mains.

Cette nuit-là, Fidelma alla s'étendre sans discuter et s'endormit aussitôt.

Elle crut d'abord qu'elle rêvait. Mais non, on chuchotait non loin de sa couche. Gardant les yeux fermés, elle demeura immobile. Deux hommes qui s'exprimaient en latin discutaient près d'elle. L'un d'eux était Suidur, quant à l'autre, elle ne parvint pas à l'identifier.

— ... Un simple ruissellement finit par creuser la roche, disait Suidur. Grimoald a agi sans réfléchir. Il aurait dû attendre.

— Maintenant la méfiance du *magister* a été éveillée et on ne parviendra jamais à trouver ce que l'on cherche.

— Il nous reste une chance. Tant qu'il n'a pas l'or, Grasulf ne bougera pas. Avec mes hommes, je me suis présenté à la forteresse en prétendant lui faire une contre-proposition. À l'évidence, il n'a pas encore été payé.

— Cette étrangère et le *scriptor* sont-ils mêlés à cette affaire ?

— Non, pas du tout. Et il fallait absolument leur porter secours. Dommage car si j'étais resté plus longtemps, j'en aurais appris davantage. Mais vous savez bien le genre de personne qu'est Grasulf. Il n'a aucune morale et aurait usé de cette jeune femme pour son plaisir ou l'aurait vendue à un marchand d'esclaves. Non, il fallait la sauver.

— Vous êtes certain que lady Gunora n'est pas leur prisonnière ?

— Si le garçon a raison, elle est morte.

Fidelma, pétrifiée par ces révélations, entendit encore la voix inconnue :

— Si Perctarit et son armée se trouvent à Mailand, alors ses hommes sont déjà en marche. Une fois Grasulf payé pour ses services, il se retournera contre Radoald et, quand il en aura fini avec lui, la route de Genua lui sera

ouverte. Pendant que Perctarit occupe la plaine du Padus, ses alliés francs jeteront l'ancre à Genua et les rejoindront avec des troupes fraîches et du ravitaillement.

— La situation n'évoluera pas avant demain ou après-demain. Et nous ne savons toujours pas où se trouve l'or ou qui le fournira. Il est possible que nous nous soyons totalement trompés sur le *magister*.

— Vous serez dans la montagne ?

— Je rendrai d'abord visite à mon fils pour le tenir informé.

Des pas s'éloignèrent. Fidelma ouvrit les yeux et les referma en percevant un bruissement près d'elle. Tandis qu'elle essayait de déchiffrer cette étrange conversation, elle sombra à nouveau dans le sommeil.

Elle se réveilla avec l'aurore. La journée s'annonçait magnifique. Tout autour d'eux, le soleil éclairait les sommets. L'air était pur et frais. Les hommes s'éloignèrent un peu afin qu'elle puisse faire sa toilette et, quand elle revint dans la grotte, le repas était prêt.

— Nous ne tarderons pas à rejoindre la Trebbia, juste en dessous de nous, annonça Suidur à Fidelma. C'est une descente assez raide, cela vaut mieux toutefois qu'une escalade difficile.

— Pas de nouvelles de Grasulf ?

— Aucune. Je vous avais bien dit qu'il renoncerait.

— Espérons que vous avez raison.

— Oubliez-le.

— Le seigneur de Vars dit qu'on ne prend jamais assez de précautions. Grasulf sait que nous voulons atteindre Bobium. Il pourrait très bien traverser les montagnes au nord et nous tendre une embuscade dans la vallée, quelque part entre la forteresse de Radoald et le monastère.

— Apparemment, votre esprit est exercé à la stratégie.

— On enseigne toutes sortes de choses à la fille d'un roi d'Hibernia, qui peut parfois être choisie comme chef de guerre.

Suidur hocha la tête sans manifester de surprise.

— Pour accomplir cette manœuvre, Grasulf aurait dû revenir sur ses pas et parcourir une distance considérable pour nous devancer. Je vous assure, lady, que vous n'avez plus rien à craindre. Nous vous protégeons.

Les pistes qu'ils empruntèrent zigzaguaient dangereusement et les pierres roulaient sous les sabots des chevaux. De temps à autre, Fidelma apercevait le ruban bleu de la Trebbia serpentant dans la vallée verdoyante et rocailleuse. Ils longèrent des fermes et des terres cultivées de vignes et d'arbres courts et tordus dont on lui apprit qu'il s'agissait d'oliviers. Mais elle ne prêtait qu'une attention distraite aux cultures, aux odeurs et aux paysages. Toutes ses pensées étaient concentrées sur les mystères qui assaillaient le val Trebbia, son abbaye et son peuple.

Ce jour-là, l'atmosphère était plus détendue. Quand ils pénétrèrent dans la forêt bordant la rivière, ils n'entendaient plus que le vent dans les branches, le glapissement occasionnel d'un renard et le chant des oiseaux. Fidelma se

sentit envahie par un grand calme. Ils étaient sauvés.

Ils émergèrent dans une clairière près de la rivière où étaient implantées des fermes. Un chien aboya et un homme sortit d'une dépendance. Fidelma le reconnut aussitôt : c'était Wulfoald, le guerrier de Radoald, qui accueillit chaleureusement Suidur. Ils eurent une conversation animée, où revenait souvent le nom de Grasulf. Puis Wulfoald se tourna vers Fidelma qui avait glissé à terre et était en train de s'étirer.

— Eh bien, lady, on dirait que j'ai des excuses à vous faire.

— Des excuses ?

— Il y a quelques jours, à peine aviez-vous pénétré dans la vallée que vous et vos compagnons étiez attaqués. Et maintenant j'apprends que vous avez été enlevée par Grasulf, un homme de triste réputation.

Il se tourna vers Eolann pour le saluer et revint à Fidelma.

— Nous devons réparer le comportement inexcusable de nos voisins.

Malgré les démonstrations d'amitié de Wulfoald, Fidelma gardait à l'esprit les accusations qu'Hawisa avait portées contre lui en ce qui concernait Wamba. Elle décida de les oublier pour l'instant.

— J'allais justement me rendre à Bobium avec mes hommes, poursuivit Wulfoald. Nous avons des chevaux supplémentaires, ce qui va nous permettre de vous escorter jusqu'aux portes de l'abbaye où vous serez en sûreté. À moins que vous ne préfériez vous arrêter à la forteresse de Radoald pour vous reposer ? Dans le cas contraire, nous serons à Bobium en milieu d'après-midi.

Fidelma préférait rentrer à Bobium le plus vite possible et, quand on posa la question à Eolann, il se rangea à son avis. Wulfoald donna donc des ordres à ses guerriers qui amenèrent des montures.

Vint le moment de se séparer de Suidur et ses compagnons silencieux. Fidelma éprouvait à leur égard des sentiments mêlés. Certes, ils les avaient sauvés des griffes de Grasulf mais de nombreuses questions restaient en suspens. N'était-elle pas devenue *dálaigh* parce qu'elle n'aimait pas que les mystères lui résistent ? Quand une énigme la tourmentait, c'était pire qu'un mal de dents. Pour l'instant, la seule attitude à adopter était de prétendre que tout allait bien et de remiser ses doutes et ses soupçons dans un coin de sa tête. Elle remercia donc Suidur et ses hommes pour leur intervention. De son côté, frère Eolann exprima sa gratitude avec effusion. Puis ils se mirent en selle, rejoignirent Wulfoald et deux de ses guerriers, et s'engagèrent sur le sentier longeant la rivière qui les ramènerait à bon port.

CHAPITRE XIV

Avant même que Fidelma et Eolann n'atteignent les portes, l'abbaye de Bobium bruissait d'une excitation inhabituelle. Bladulf, le frère portier, se tenait maintenant devant eux, sautant d'un pied sur l'autre, l'air béat. Wulfoald et ses compagnons s'étaient arrêtés au village où ils devaient apparemment passer la nuit. Il avait été décidé qu'ils récupéreraient les chevaux quand ils retourneraient à la forteresse de Radoald. Fidelma n'avait pas jugé bon de soulever le problème de Wamba avec Wulfoald : il s'agissait d'un sujet sensible, qu'on devait aborder avec précaution.

Frère Wulfila, l'intendant, traversa la foule des moines qui s'étaient rassemblés pour les accueillir. Des mains s'étaient tendues vers eux pour les aider à mettre pied à terre. On les assaillait de questions qu'ils ignorèrent, préférant demander à Wulfila de les conduire directement chez l'abbé.

Servilius les reçut dans ses appartements avec le vénérable Ionas. Magister Ado était absent, mais frère Wulfila se joignit à eux après avoir refermé la porte.

— Ma première question sera pour votre santé, dit l'abbé. Comment vous portez-vous ? Est-il nécessaire de faire appel à frère Hnikar ?

— Nous allons bien, *Deo gratias*, répondit frère Eolann.

— *Deo optimo maximo*, entonna le vénérable Ionas d'un air grave.

— Et maintenant, reprit l'abbé, ne nous faites pas languir davantage et contez-nous vos aventures. Savez-vous que toute la congrégation était morte d'inquiétude ?

Alors qu'ils chevauchaient côte à côte dans la vallée tout en bavardant dans leur langue, Fidelma et Eolann avaient déjà mis au point le récit qu'ils feraient au monastère. Ils étaient tombés d'accord pour révéler la mort de lady Gunora et la disparition du jeune prince, tout en taisant l'histoire de Wamba et des pièces d'or ainsi que les propos d'Hawisa. Le brehon Morann, le maître de l'école de droit où avait étudié Fidelma, avait l'habitude de dire qu'un mensonge par omission est un péché véniel. Confronté à un dilemme, il est préférable de choisir la voie du moindre mal. Cependant, Fidelma ne pouvait se défendre d'un sentiment de culpabilité.

Ce fut frère Eolann qui résuma les conditions de leur détention et les détails de leur sauvetage. Mais ce fut Fidelma qui narra comment ils avaient découvert le cadavre de lady Gunora.

L'abbé avait pâli.

— Ce n'est pas possible, ne cessait-il de répéter.

Le vénérable Ionas posa la main sur son bras.

— C'est pourtant vrai. Auquel cas il est urgent d'éclaircir cette affaire.

Servilius accabla Fidelma de questions jusqu'à ce que Ionas intervienne afin qu'elle puisse terminer son récit. L'abbé était convaincu que le seigneur de Vars portait la responsabilité de cet assassinat et de l'enlèvement du jeune prince que, d'après lui, il retenait prisonnier dans sa forteresse.

— Grasulf, expliqua le vénérable, est depuis longtemps un ennemi de cette abbaye et de la foi. Il est fidèle aux anciens dieux des Lombards.

— Nous n'avons vu aucun signe de Romuald au château, fit remarquer Fidelma.

L'abbé ne changea pas d'opinion pour autant.

— Bien que Grasulf ne soit pas le genre d'homme à reculer devant des enlèvements, intervint Ionas, il n'aurait certainement pas assassiné lady Gunora et le prince Romuald. Ils étaient plus précieux morts que vivants. Cet homme n'a aucune morale. Si Perctarit lui en avait offert une belle somme, il aurait vendu ces malheureux sans l'ombre d'un remords. Même chose si Grimoald avait voulu récupérer son fils. Pour Grasulf, un cadavre n'a plus aucune valeur.

— Peut-être que le garçon est toujours détenu à Vars et que lady Gunora a été tuée alors qu'elle tentait de le protéger ? insista l'abbé.

— Mais que faisait lady Gunora près du sanctuaire avec le prince ? demanda Fidelma. Vous m'aviez dit qu'elle avait quitté l'abbaye pour se réfugier dans un endroit plus sûr, à savoir la forteresse du seigneur Radoald. Pour quelle raison se serait-elle rendue là-haut ?

L'abbé et le vénérable Ionas échangèrent un regard gêné. Puis ce fut l'abbé qui prit la parole.

— Vous vous rappelez que lady Gunora a manifesté quelque inquiétude quand l'évêque Britmund, en arrivant ici, a constaté sa présence et celle du jeune prince ? Elle m'a alors affirmé qu'elle ne se sentait plus en sécurité et préférerait s'en aller. Elle a exigé la plus grande discrétion et a fui l'abbaye à l'aube avec son protégé.

Frère Wulfila toussota pour attirer l'attention.

— Moi-même, en tant qu'intendant, ignorais tout de cette démarche. Si lady Gunora s'était confiée à moi, je l'aurais dissuadée d'entreprendre une telle expédition.

— Je me souviens que vous la cherchiez, reconnut Fidelma. Vous êtes certains qu'elle n'a prévenu personne d'autre ?

— Personne à part moi, reprit l'abbé, qui ai partagé cette information avec le vénérable Ionas et Bladulf, le frère portier, puisqu'il devait procurer un cheval à lady Gunora et lui ouvrir les portes. J'ai fait jurer le secret à Bladulf et l'ai absous à l'avance pour les mensonges qu'il serait amené à formuler.

— Lady Gunora et le garçon n'ont donc utilisé qu'une seule monture ?

— Oui, le prince est monté en croupe derrière elle.

— Et on a retrouvé le corps de lady Gunora au mont Pénas, la direction opposée à la forteresse du seigneur Radoald où elle était censée se rendre. Avez-vous une idée de ce que cela signifie ?

L'abbé Servillius haussa les épaules.

— Non, aucune.

— Vous nous avez dit avoir dissimulé le cadavre dans la chapelle de Columbanus, intervint le vénérable Ionas. Auquel cas nous devons envoyer des gens pour récupérer le corps. Il est impensable que lady Gunora ne reçoive pas une sépulture décente. Nous devons également prévenir le seigneur Radoald de ce qui s'est passé.

— Wulfoald nous a escortés jusqu'ici, dit Fidelma. Il doit passer la nuit au village. Peut-être pourrait-il se charger de protéger les frères qui ramèneront le corps ?

— Vous craignez que Grasulf ne les attaque ? s'enquit l'abbé.

— C'est possible.

— Nous ne pouvons rien faire ce soir, trancha le vénérable Ionas. Père abbé, laissons sœur Fidelma et notre *scriptor* se reposer un peu et prendre un bain, comme ils ont coutume de le faire en Hibernia. Puis nous aviserons au repas du soir.

Il se tourna vers Fidelma.

— Nous demanderons à Wulfoald de se joindre à nous et nous lui présenterons notre requête. Espérons qu'il acceptera d'escorter frère Bladulf et quelques frères de la communauté jusqu'au sanctuaire.

Fidelma hésita.

— Wulfoald n'a pas été informé de notre macabre découverte, annonça-t-elle.

— Pourquoi cela ?

Fidelma craignait que les soupçons qui pesaient sur Wulfoald ne soient tout de suite dévoilés.

— Avec toutes nos aventures, je n'ai pas eu l'occasion d'aborder le sujet, déclara-t-elle. J'étais obnubilée par le désir de rentrer saine et sauve à l'abbaye.

— Bien sûr, dit l'abbé sur un ton conciliant. Mais maintenant, nous ne pouvons éviter de le prévenir de ce tragique événement, ainsi que le seigneur Radoald. Frère Wulfila va se rendre au village pour inviter Wulfoald à partager notre repas avec nous.

Fidelma se leva.

— Où est Magister Ado ? Je suppose qu'il va bien ? lança-t-elle brusquement.

— Magister Ado ? répéta l'abbé. Il est parti à Travo. Il nous a quittés le matin suivant votre départ pour le mont Pénas.

— Où se situe Travo ?

Ce nom lui disait quelque chose.

— Plus loin dans la vallée, du côté de Placentia. C'est là que le bienheureux Antonino a connu le martyr sous Dioclétien. Magister Ado voulait faire un don à l'église de ce lieu, une des premières dédiées à la foi dans ce pays. Il devrait rentrer d'ici un jour ou deux et sera ravi d'apprendre que vous êtes sauvés.

Quand elle pénétra dans le *refectorium* après s'être délassée dans son bain et s'être allongée quelques instants, Fidelma se sentait déjà beaucoup mieux. Les frères la dévisageaient d'un air anxieux et elle répondit à leurs craintes par un sourire rassurant. Dans le coin des religieuses, elle nota l'absence de sœur Gisa. Frère Faro était lui aussi invisible. Elle rejoignit Wulfoald, l'abbé et le vénérable Ionas à la table haute.

À l'évidence, Wulfoald était fâché :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de la mort de lady Gunora ? Le seigneur Radoald la cherche partout dans la vallée.

Fidelma s'apprêtait à répondre quand l'abbé Servillius éleva la voix pour demander que cette conversation soit remise à plus tard. Ils s'assirent, puis l'abbé remercia Dieu d'avoir guidé les pas de Fidelma et d'Eolann jusqu'à Bobium, leur permettant ainsi d'échapper à de grands dangers. Il ajouta une condamnation solennelle du paganisme idolâtre de Grasulf de Vars.

Après le repas, Servillius invita Wulfoald, Fidelma, le vénérable Ionas et frère Eolann dans ses appartements. Fidelma expliqua où ils avaient découvert le cadavre de lady Gunora et où ils l'avaient dissimulé.

— Si Radoald en avait été informé plus tôt, il aurait pu épargner des recherches inutiles aux sentinelles, grommela le guerrier. Dans l'immédiat, nous devons craindre le pire de Vars.

Il se tourna vers Fidelma.

— Vous n'avez vu aucun autre prisonnier pendant votre incarcération chez ce triste sire ?

— Non, personne.

— Cela ne prouve rien quant à l'absence ou à la présence du prince Romuald, souligna l'abbé.

— Tout à fait, acquiesça Fidelma. Donc vous croyez que Grasulf est le probable responsable du meurtre de lady Gunora et de la disparition du prince Romuald ?

— Je ne vois personne d'autre, répondit Wulfoald. Cet homme est un danger pour la sécurité de val Trebbia.

— Ce qui m'intrigue, c'est qu'on ait trouvé le corps de lady Gunora à l'opposé de la forteresse du seigneur Radoald où elle était censée se réfugier.

Wulfoald haussa les épaules.

— Peut-être a-t-elle été capturée et transportée là-bas avant d'être tuée ?

C'était une explication possible ; néanmoins, il y en avait d'autres, songea Fidelma.

— Je vais cette nuit envoyer un de mes hommes pour prévenir Radoald, poursuivit Wulfoald. Les rumeurs de mouvements de troupes sont de plus en

plus insistantes. Si Perctarit est arrivé au nord de Mailand avec son armée franque, alors nous sommes directement menacés.

L'abbé avait les traits tirés.

— Que décidons-nous en ce qui concerne lady Gunora ?

— Comme vous l'avez suggéré, Bladulf partira pour le sanctuaire avec quelques frères afin de récupérer sa dépouille. Deux de mes guerriers leur serviront d'escorte. Je vais aussi envoyer un messenger au seigneur Radoald pour le tenir informé de la situation.

— Le chemin que nous avons suivi passe près d'une chaumière où vit une vieille femme du nom d'Hawisa, dit Fidelma.

— Je connais cette chaumière, lui assura Wulfoald d'un ton détaché.

Il ne remarqua pas l'air surpris de Fidelma.

L'abbé Servilius jeta un coup d'œil circulaire.

— Je crois que nous sommes tous conscients du danger. Et maintenant, il est temps pour Fidelma d'aller se reposer de ses terribles mésaventures. Et vous aussi, frère Eolann. Il reviendra à Wulfoald de prendre les choses en main.

Fidelma, qui était la dernière à se retirer, s'arrêta à la porte et se retourna.

— J'oubliais. Avant notre départ, avec frère Eolann, je me suis entretenue avec frère Waldipert.

— Le cuisinier ? demanda distraitemment l'abbé.

— Je viens de me souvenir... excusez-moi si je vous entretiens d'un sujet aussi futile en ce moment. Comme je mentionnais que je m'intéressais à la monnaie ancienne, frère Waldipert m'a appris qu'il avait récemment vu une pièce qui pourrait m'intéresser. Il la jugeait étrange et était incapable d'estimer sa valeur.

— Vraiment ? Je ne me rappelle pas... ah oui, cela remonte à quelques semaines.

— Elle aurait été trouvée non loin d'ici et était très ancienne. J'aurais bien aimé la voir car ces monnaies me fascinent.

Perplexe, l'abbé la dévisagea et eut un petit geste de la main.

— C'est impossible, sœur Fidelma. La pièce a disparu de mon bureau peu de temps après qu'on me l'a confiée. J'ai en vain retourné toutes mes affaires. Bien que ce soit mal d'accuser un frère sans avoir de preuve irréfutable, je suis tout de même arrivé à la conclusion qu'elle m'avait été volée. Cependant, il ne s'agissait que d'une pièce sans grande valeur. La perte est négligeable.

Comprenant qu'il mettait fin à la conversation, Fidelma s'éclipsa.

Elle accéléra le pas dans le couloir désert et sortit dans la cour. Il faisait nuit et seules quelques torches brûlaient à l'extérieur, projetant une lumière indécise. Wulfoald et le vénérable Ionas, qui avaient bavardé un instant, étaient en train de se séparer et Wulfoald se dirigeait vers les portes. Elle le héla.

— Wulfoald ! Attendez !

Il s'arrêta.

- Sœur Fidelma ! En quoi puis-je vous être utile ?
- J'aimerais vous poser quelques questions.
- Oui ?
- C'est bien vous qui avez découvert le corps de Wamba ?

Il plissa les paupières.

- Que savez-vous de ce garçon ? demanda-t-il.
- Que c'était un jeune chevrier, maintenant enterré dans la nécropole de

l'abbaye.

— La cérémonie a effectivement eu lieu environ une semaine avant votre arrivée à Bobium. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Répondez à ma question et je saurai si j'ai bien compris certaines choses ou si je me torture pour rien.

Wulfoald haussa les épaules.

— Vous voulez des détails ? Je chevauchais sur la route qui va du mont Pénas à Bobium et je suis tombé sur le corps du garçon gisant au bas d'une falaise. À l'évidence, il s'était rompu le cou en tombant.

— Qu'avez-vous fait ?

— Ce berger vivait avec sa mère, Hawisa, non loin de l'endroit où je l'ai trouvé. Vous avez dit que vous étiez passée près de leur chaumière alors que vous vous rendiez au sanctuaire.

Fidelma eut du mal à dissimuler sa surprise.

— Vous connaissez Hawisa ?

— Dans cette vallée, tout le monde ou presque se connaît.

— Qu'avez-vous fait du cadavre ?

— Je l'ai ramené chez sa mère.

— Ah bon ?

— Évidemment, que vouliez-vous que j'en fasse ?

Fidelma décida de confronter Wulfoald au récit d'Hawisa.

— Excusez-moi, mais Hawisa affirme que vous avez emmené le corps directement à l'abbaye et, le temps qu'elle se rende à Bobium, son fils avait déjà été enterré.

Wulfoald parut stupéfait.

— À l'évidence, l'un de nous a menti, lança-t-il en détachant ses mots.

— Pourquoi cette femme mentirait-elle ?

— Et moi, pourquoi inventerais-je pareille histoire ?

— Difficile de trancher.

— Si vous doutez de ma parole, interrogez l'abbé Servillius.

Fidelma fronça les sourcils.

— Pourquoi Servillius ?

— Je l'ai trouvé chez Hawisa.

— Que faisait-il chez elle ?

— Il lui rendait visite pour lui remettre de l'argent en échange de la pièce que le garçon avait découverte et rapportée au monastère. Elle ne valait pas grand-chose, le garçon s'était fait des idées. Nous sommes tombés d'accord

avec sa mère pour que Wamba soit enterré au cimetière du monastère, afin de lui rendre hommage. Nous sommes tous redescendus à Bobium où l'inhumation a eu lieu le soir même. Hawisa a dormi chez des parents au village.

Fidelma, figée sur place, balbutia :

— Mais alors... pourquoi cette femme m'aurait-elle trompée ?

— Aucune idée, lady, répliqua Wulfoald qui commençait à s'énervier. Il s'agit cependant d'un problème facile à résoudre.

— Comment cela ?

— Il suffit de poser la question à la personne concernée.

— Hawisa ?

— Exactement. Demain, j'accompagnerai mes hommes quand ils se rendront au sanctuaire et je l'interrogerai.

— Voyez-vous une objection à ce que je vous accompagne ?

— Ce ne serait pas très sage de vous remettre en route dès demain après les épreuves que vous avez subies.

— Vu les enjeux, je me permets d'insister.

— Très bien. Je pense que vous avez raison et je vous attendrai à l'aube.

— Encore une chose...

— Volontiers, mais c'est la dernière, ironisa Wulfoald.

— Quand vous avez découvert le cadavre de Wamba, avez-vous remarqué quelque chose de suspect ?

Le guerrier fit un pas et étudia son visage avec attention, comme s'il tentait de lire dans ses pensées.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Tout donnait à croire qu'il avait glissé et s'était brisé le cou ?

— Vous voyez une autre explication ?

— Une autre explication ? répéta Fidelma en écho.

— J'ignore à quoi vous faites allusion, lady. Quant à moi, je n'ai rien à ajouter. Demain, nous éclaircirons cette affaire.

Il tourna les talons. Une ombre apparut... Bladulf, le frère portier. Fidelma suivit Wulfoald du regard tandis qu'il enfourchait son cheval et passait les portes. Puis elle décida de retourner auprès de l'abbé. L'intendant, frère Wulfila, montait la garde devant les appartements de Servilius.

— Il faut que je parle à l'abbé, lui dit-elle.

— Il s'est retiré pour la nuit et a donné des instructions très strictes pour ne pas être dérangé. Je suis surpris que vous soyez encore debout. Vous devez être épuisée.

— Je suppose que l'abbé se lève tôt ?

— Effectivement.

— Alors j'attendrai demain matin.

L'intendant hocha la tête.

— *Vade in pace.*

Dehors, Fidelma jeta un rapide coup d'œil aux fenêtres du *scriptorium*.

Elles étaient éclairées par une pâle lumière vacillante. Elle traversa la grande salle, tourna à gauche, passa dans le petit cloître et monta l'escalier de la tour.

La porte de la bibliothèque n'était pas fermée. Eolann, assis à son bureau et le visage éclairé par une grande chandelle de suif, leva la tête avec un sourire fatigué.

— Vous veillez bien tard, frère Eolann. Après toutes ces émotions, vous devriez vous reposer.

— J'ai beaucoup de travail à rattraper, lady.

— Allons nous coucher, cela vaudra mieux.

Il la regarda d'un air interrogateur.

— Quelque chose vous tracasse ?

— Vous vous souvenez de notre conversation avec Hawisa, la mère de Wamba ?

— Bien sûr.

— Vous pensez qu'elle nous a dit la vérité ?

— Sans aucun doute.

— Je voulais savoir pourquoi Wulfoald avait ramené le corps directement à l'abbaye et non à la chaumière, car c'est bien ce qu'elle nous a raconté ?

— Tout à fait, acquiesça Eolann, de plus en plus surpris.

— Je ne voudrais pas mettre en doute votre connaissance de la langue des Lombards ni votre interprétation des propos d'Hawisa, mais d'après vous, est-il possible qu'elle ait menti ?

— Pourquoi la soupçonner ?

— Je viens de poser la question à Wulfoald et il affirme avoir rapporté le corps à la chaumière alors que l'abbé Servillius était présent chez Hawisa.

— L'abbé Servillius... ce n'est pas du tout ce qu'elle nous a dit.

Eolann avait pâli, cela se voyait même à la faible lumière de la chandelle. Puis il secoua la tête.

— C'est impossible. Quelqu'un veut nous mystifier et je parierais que c'est Wulfoald. Les déclarations d'Hawisa étaient très claires.

— C'est bien ce qu'il me semblait, soupira Fidelma.

— Le plus simple est d'avoir un entretien avec l'abbé.

— Il s'est retiré pour la nuit, je lui parlerai demain matin. Je veux tirer cela au clair.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je partirai dès l'aube avec Wulfoald pour interroger Hawisa.

— Vous courez de grands risques ! protesta Eolann. Si c'est Wulfoald qui ment, il a sûrement de bonnes raisons pour cela, et il fera tout pour que ne les découvriez pas.

— J'y ai réfléchi. Et voilà pourquoi j'aimerais que vous nous accompagniez. Ainsi, vous pourrez vérifier que Wulfoald traduit correctement les propos d'Hawisa.

Eolann se montra hésitant.

— Vous croyez que c'est absolument nécessaire ?

— Oui.

— Très bien, je vous suivrai.

— Parfait. Rendez-vous devant les écuries à la première heure.

Alors qu'elle atteignait l'arche donnant accès à la cour principale, elle entendit un bruit de sabots. Elle se dissimula dans l'ombre du cloître et vit deux cavaliers. Ils lui tournaient le dos, pourtant elle distingua un homme et une femme qui disparurent dans la nuit tandis que frère Bladulf refermait les portes derrière eux. Fidelma s'approcha.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle.

Bladulf sursauta.

— Ah, c'est vous, ma sœur, euh... lady. C'était l'abbé.

— Mais... il vient de donner des instructions pour ne pas être dérangé. Qui l'accompagnait ?

— Sœur Gisa, lady. Elle a dit que c'était urgent.

— C'est grave ?

— Le vieil Aistulf serait au plus mal et sœur Gisa est venue chercher l'abbé.

— Aistulf ?

— Vous le connaissez ?

— Pas vraiment.

— Il s'agit d'une vieille connaissance de l'abbé mais sa présence dans cette vallée remonte à deux ans seulement. C'est un ermite qui joue de la cornemuse et fuit la compagnie des hommes. Il préfère dormir dans une grotte et méditer dans les bois.

— L'abbé a-t-il pour habitude de se lever au milieu de la nuit pour répondre à son appel ?

Frère Bladulf semblait attristé.

— Rarement, mais ça lui est déjà arrivé. Cette fois, sœur Gisa était bouleversée.

— Pourquoi n'a-t-elle pas plutôt sollicité l'aide de frère Hnikar ?

Le portier fit la grimace.

— Frère Hnikar est un excellent médecin, même si entre nous, il est bien la dernière personne que j'enverrais quérir si j'étais à l'article de la mort et si j'avais besoin d'un peu de réconfort. Avec lui, le malheureux Aistulf aurait eu droit à une leçon sur la manière dont il aurait dû mener sa vie pour rester en bonne santé.

— Il est aussi méchant que cela ? s'enquit Fidelma qui avait du mal à garder son sérieux.

— Si j'étais un ermite amoureux de la nature, je m'abstiendrais de le convoquer. De toute façon, Aistulf ne fait confiance qu'à l'abbé et à sœur Gisa. Et puis sœur Gisa a de solides connaissances dans l'art des apothicaires.

— Auront-ils beaucoup de chemin à parcourir ?

— Excellente question, lady, à laquelle je n'ai pas de réponse. Aistulf vit quelque part dans les montagnes de l'autre côté de la rivière.

Il eut un geste en direction des pentes du mont Pénas.

— À part l'abbé et sœur Gisa, personne ne sait où exactement. Excusez-moi, il faut que je me lève tôt pour mener les frères jusqu'au sanctuaire afin de récupérer le corps de lady Gunora.

Fidelma hocha la tête et se dirigea vers l'hôtellerie des invités. La fatigue pesait sur ses épaules. Elle s'effondra sur son lit et s'endormit presque aussitôt.

Quelqu'un la secouait par l'épaule. Elle cligna des yeux et sursauta en voyant frère Wulfila penché sur elle avec une chandelle.

— Vénus, l'étoile du matin, brille dans le ciel à l'est. Elle annonce l'aube, lady. Bladulf et quelques frères sont partis à pied pour le sanctuaire.

Elle se redressa.

— Déjà l'aurore ?

— Wulfoald vient de donner des ordres pour qu'on vous selle un cheval.

La mémoire lui revint et elle poussa un gémissement de lassitude.

— Excusez-moi, frère Wulfila, mon esprit est encore embrumé. Dites à Wulfoald que je le rejoins dans une minute.

Alors qu'il posait la chandelle sur sa table et se tournait vers la porte, elle le rappela.

— Frère Eolann est-il prêt ?

L'intendant fronça les sourcils.

— Vous voulez parler du *scriptor* ?

— Oui.

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Sans doute ne s'est-il pas réveillé. Pouvez-vous vous en occuper ? Il doit m'accompagner.

L'intendant parut stupéfait.

— Vous êtes libre d'aller et venir comme il vous plaira, lady. Le *scriptor*, lui, n'a pas la permission de sortir du monastère.

Fidelma poussa un soupir d'impatience.

— L'abbé Servilius est-il de retour ? Il a répondu hier soir à l'appel d'Aistulf, l'ermite.

Frère Wulfila secoua la tête.

— Non, il n'est pas rentré.

— Demandez au vénérable Ionas de remplacer l'abbé pour cette histoire d'autorisation. Et veillez à ce que frère Eolann se joigne à nous. C'est important.

— Très bien, ma sœur. Tout le monde dort encore car les frères sont allés observer le feu.

— Quel feu ?

— Dans la montagne, du côté du mont Pénas. Il brillait avec une intensité particulière dans l'obscurité et il a brûlé longtemps. Les incendies de forêt sont assez fréquents de ce côté-là quand il fait chaud.

CHAPITRE XV

Dans la cour, Wulfoald attendait patiemment Fidelma sur son cheval gris clair. Il en tenait un autre par la bride, qui lui était destiné. Il faisait encore sombre, on ne voyait pas la crête des montagnes et on ne distinguait plus rien de l'incendie mentionné par frère Wulfila. Fidelma jeta un coup d'œil autour d'elle. Pas trace de frère Eolann.

— Frère Eolann nous accompagne, annonça-t-elle à Wulfoald. Nous avons besoin d'une autre monture.

Il eut l'air surpris.

— Pourquoi le *scriptor* nous escorterait-il ?

— Il sera mon témoin pour les déclarations de la femme, qui contredisent votre version des faits.

Le guerrier pinça les lèvres.

— Cela va nous retarder. Frère Bladulf et ses compagnons se sont déjà mis en route pour le sanctuaire avec deux de mes hommes.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, frère Wulfila arriva en courant. Il semblait agité.

— Où est frère Eolann ? s'enquit Fidelma.

— Vous feriez bien de venir avec moi, lady, dit l'intendant d'une voix haletante. Il est dans le *scriptorium*.

— Que se passe-t-il ?

L'intendant se contenta de lui faire signe de le suivre.

Fidelma s'excusa auprès de Wulfoald. Ils traversèrent le cloître et grimpèrent l'escalier de la tour. Frère Eolann était assis sur une chaise tandis que frère Hnikar, penché sur lui, épongeait une blessure qu'il avait au front. Le sang avait taché sa robe et il était très pâle.

— Que vous arrive-t-il ? s'exclama Fidelma.

— Je crois qu'il a glissé dans l'escalier, répondit frère Hnikar.

— Vraiment ? demanda-t-elle au *scriptor* qui hocha la tête et grimaça sous l'effet de la douleur.

— En vérité, je l'ignore, dit-il en celte d'Éireann. Après avoir veillé tard, j'ai éteint la lampe car j'ai l'habitude de trouver mon chemin dans l'obscurité. Alors que je traversais le *scriptorium*, je crois que j'ai trébuché et que je me suis blessé au front.

Il avait en effet une bosse et des contusions, qu'il effleura du bout des

doigts.

Fidelma examina la blessure avec attention, ce qui déplut à frère Hnikar.

— Vous croyez que vous avez trébuché ? s'étonna Fidelma.

— Non, j'en suis certain. Pour le reste, j'ai un trou de mémoire, je ne me souviens pas bien.

— Quand vous m'avez prié d'aller chercher le *scriptor*, je me suis rendu dans sa chambre, intervint l'intendant. Mais c'est au *scriptorium* que je l'ai trouvé à moitié conscient. J'ai envoyé quérir notre médecin et suis allé vous avertir.

— J'ai repris connaissance quand frère Wulfila me rafraîchissait le front avec un linge mouillé, confirma Eolann. Il m'a aidé à m'asseoir sur une chaise et s'est absenté pour solliciter l'aide de frère Hnikar.

Le médecin toisa Fidelma d'un air désapprobateur.

— Je vous prierai de ne plus questionner mon malade pour l'instant. Il faut d'abord que je soigne la plaie, puis il devra se reposer.

— Je suis navré, lady, murmura Eolann, frère Hnikar ne m'a pas autorisé à me joindre à vous pour rendre visite à Hawisa ce matin.

Fidelma eut un sourire crispé.

— Je comprends.

Sans personne pour traduire les paroles d'Hawisa, aller la voir n'avait plus grand sens.

— Faites attention à vous, Eolann, dit-elle en celte d'Éireann. Je trouverai un traducteur pour vous remplacer.

Hnikar la fixa sans aménité.

— La règle de l'abbaye, ma sœur, veut que tous s'expriment dans la langue commune, à savoir le latin. Nous vivons sous le regard de Dieu et n'avons pas de secrets pour lui, ce qui implique que nous n'en avons pas non plus entre nous.

Fidelma baissa la tête d'un air faussement contrit.

— Sœur Fidelma me souhaitait un prompt rétablissement, déclara aussitôt frère Eolann en latin.

— Vous êtes en de bonnes mains, dit Fidelma dans la même langue.

Frère Eolann hésita, puis ajouta :

— Je suis vraiment désolé, ma sœur. Désolé pour tout.

Perplexe, elle quitta la bibliothèque, frère Wulfila sur ses talons.

— L'abbé Servilius est-il rentré ? s'informa-t-elle en bas des marches de la tour.

— Non, pas plus que sœur Gisa.

— Et frère Faro ?

— Il s'est absenté pour apporter des aumônes aux pauvres d'un village de la vallée.

Dehors, il faisait grand jour. Wulfoald l'attendait toujours avec les chevaux. La cour était maintenant remplie de monde. Des moines, le nez en l'air, fixaient la montagne et Fidelma les imita. De la fumée noire se dissipait en

montant dans le ciel clair. Elle fut saisie d'un sombre pressentiment.

— Qu'est-ce que c'est que cette fumée ? demanda-t-elle à Wulfila.

— Je vous l'ai déjà expliqué, s'impatienta l'intendant. Il s'agit d'un feu de forêt.

— À votre avis, où a-t-il pris ?

— Difficile à dire avec exactitude. Quelque part le long de la piste menant au sommet de la montagne, mais *Deo favente*, il est loin du sanctuaire du bienheureux Columbanus.

— Ne vous inquiétez pas, dit Wulfoald qui les avait entendus. À en juger par les nuages balayant les pics, il a plu en abondance sur les pentes. Le feu est bel et bien éteint. Où est frère Eolann, lady ?

— Il a eu un accident et ne pourra pas nous accompagner.

Wulfoald ouvrit de grands yeux.

— Voilà qui est regrettable. Est-il gravement blessé ?

— Non, mais il lui est interdit de chevaucher pour l'instant.

— Dans ce cas, comment...

— ... saurai-je ce que raconte Hawisa à moins que je ne me fie à votre traduction ? Vu les circonstances...

Elle eut un sourire forcé.

— ... c'est très contrariant.

Ils se retournèrent vers le vénérable Ionas qui venait de les rejoindre. Fidelma comprit de quoi il parlait en le voyant scruter avec consternation le filet de fumée noire. Puis l'attention du vieil érudit se reporta sur eux.

— Vous partez en expédition ?

Wulfoald désigna la montagne.

— Je me rendais là-bas avec sœur Fidelma. Cependant, je crains qu'elle n'ait changé d'avis.

— Je croyais que vous deviez envoyer vos guerriers et frère Bladulf au sanctuaire ? Auriez-vous besoin de sœur Fidelma pour vous indiquer le chemin ?

— Bladulf et mes guerriers sont déjà partis, mais sœur Fidelma et moi-même avons une autre affaire à régler. Nous devons nous rendre à la chaumière d'Hawisa avec frère Eolann, car elle avait besoin d'un traducteur. Or frère Eolann a été victime d'un accident qui l'empêche de nous accompagner.

— J'ai besoin de quelqu'un qui connaît le lombard aussi bien que le latin, expliqua Fidelma.

— Wulfoald parle les deux.

— Hélas, cela ne suffit pas à sœur Fidelma, ironisa Wulfoald. Elle veut un autre témoin.

À l'évidence, le vénérable Ionas n'y comprenait rien. Il haussa les épaules et fit signe d'approcher à un petit homme occupé à attacher une besace sur le dos d'une mule dans un coin de la cour.

— Ratchis ! cria le vénérable Ionas.

Il se tourna vers Fidelma.

— Si vous avez vraiment besoin d'un traducteur, j'ai votre homme.

Ratchis s'arrêta devant eux et leur adressa un sourire oblique découvrant de mauvaises dents avant de les saluer en latin. Il était brun avec une mèche de cheveux blancs et arborait une barbe peu fournie.

— Êtes-vous capable de traduire le lombard en latin ? lui demanda le vénérable Ionas.

Le marchand haussa les sourcils.

— Bien sûr, j'ai toute ma vie fait du commerce dans cette région.

— Acceptez-vous d'escorter sœur Fidelma dans la montagne pour lui servir d'interprète ?

— Je suis en route pour Ticinum Papiæ et je ne voudrais pas me retarder.

— C'est sur le chemin et ça ne prendra pas longtemps, intervint Wulfoald. Il s'agit d'une brève halte et vous repartirez avec la bénédiction de l'abbaye.

— Parce que vous venez aussi ? Mais vous parlez...

— Inutile de perdre du temps avec des explications, rétorqua le guerrier d'un air irrité. Allons, dépêchons-nous.

Fidelma remercia le marchand interloqué et se mit en selle. Ratchis grimpa sur sa mule, non sans difficulté à cause de son embonpoint.

— Nous ne grimperons pas jusqu'au sanctuaire avec les montures, précisa Wulfoald. On les laissera à la chaumière d'Hawisa, juste en dessous. Nous passerons aussi par la piste où j'ai découvert le corps de Wamba. Et maintenant, tâchons de rattraper le temps perdu.

Fidelma ne répliqua pas. Elle en voulait à Wulfoald de la confiance qu'il affichait dans sa propre version des faits.

En l'absence de frère Bladulf, frère Wulfila ouvrit les portes et le trio longea les murs de l'abbaye pour rejoindre le sentier qui serpentait sur les pentes. Ce fut le marchand Ratchis qui rompit le premier le silence. Sa mule, habituée aux terrains rocailleux, suivait courageusement les chevaux.

— J'ai cru comprendre que nous nous rendions à la chaumière d'Hawisa ?

— Vous la connaissez ? s'étonna Wulfoald en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais oui et j'ai même reconnu en vous un des hommes du seigneur Radoald. Pourquoi allons-nous rendre visite à cette femme ?

— Pour lui poser quelques questions au sujet de la mort de son fils Wamba, répondit Fidelma.

— Il s'est tué en tombant d'un rocher. J'ai appris la nouvelle par la rumeur. Cela s'est passé il y a quelques semaines et il a été enterré à l'abbaye.

— Vous étiez au monastère à ce moment-là ? s'enquit Fidelma.

— Je suis arrivé juste à temps pour les funérailles. J'avais passé la journée à Travo. Vous aussi étiez présent, Wulfoald.

— D'où êtes-vous originaire, Ratchis ? interrogea Fidelma.

— De Genua.

— Pour un commerçant, vous voyagez avec peu de bagages.

— Je commence d'abord par démarcher les gens pour qu'ils me passent des commandes et, quand j'en ai suffisamment, j'organise une expédition avec des hommes et des marchandises. Malheureusement, en ce moment le commerce ne marche pas fort dans le val Trebbia. Les tensions sont palpables. Voilà pourquoi je veux m'arrêter à Ticinum Papia. Je reviendrai par la route du sel, près de Vars.

— De ce côté-là, la situation est également assez tendue, grommela Wulfoald.

— Ah bon ? dit le commerçant d'un air innocent.

— Allons, Ratchis, vous le savez aussi bien que moi. Le seigneur de Vars contrôle la route du sel jusqu'à Ticinum Papia et donc jusqu'à Mailand. Et Mailand a toujours été fidèle à Perctarit. Si Grasulf parvient à asservir Trebbia, il bloquera l'accès à Genua en contrôlant la route de Placentia et celle du sel jusqu'à Mailand. Ce qui lui permettra de recevoir des renforts en guerriers et en ravitaillement en provenance de Genua pour appuyer Perctarit. Enfin, si le roi déchu se trouve à Mailand.

— Vous parlez comme un soldat, dit le marchand, impassible. Vous voyez tout en termes de stratégie.

— Par les temps qui courent, comment faire autrement ?

— Moi, je vois les choses en termes de profit. Si je dois payer un tribut à un seigneur de guerre, qu'il s'appelle Grasulf ou Radoald, je me contente d'ajouter cette somme au prix de revient de mes marchandises.

— Vous ne craignez pas qu'un de ces seigneurs ne vous tue ?

Ratchis se mit à rire.

— Si on me tue, qui approvisionnera la région ?

Fidelda écoutait en silence. Ils avaient bien progressé et Wulfoald proposa qu'ils se reposent un peu. Ils venaient de dépasser l'endroit où la voie principale dessinait un virage abrupt et se lançait à l'assaut de la montagne. Fidelda se rappela qu'ils n'étaient plus très loin de la chaumière d'Hawisa. C'est à cet instant qu'ils entendirent le hennissement d'un cheval. Aussitôt, Wulfoald sauta à terre et dégaina son épée. Puis il porta un doigt à ses lèvres et s'avança à pas de loup sur la piste devant eux. Les deux autres s'assirent et attendirent. Quand il réapparut, Wulfoald avait rengainé son arme.

— Ce sont les chevaux et la mule de frère Bladulf et de ses compagnons. Ils les ont attachés à des arbres pour continuer à pied et aller récupérer le corps au sanctuaire. Nous allons laisser nos montures avec les leurs.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Au-dessus d'eux, ils distinguaient les traces de l'incendie. Près des chevaux cascadaient un ruisseau dans les prés verdoyants. Ils laissèrent les bêtes se désaltérer avant de nouer les rênes à des buissons.

— Si je me souviens bien, la chaumière d'Hawisa est située juste après cette montée, dit Fidelda.

— C'est exact, concéda Wulfoald, le visage grave.

Le vent s'était mis à souffler, transportant avec lui une fine poussière. L'odeur âcre de l'incendie leur parvint. Wulfoald huma l'air en fronçant les

sourcils et s'engagea dans le chemin d'un pas décidé.

— Nous allons examiner les dégâts causés par le feu, lança-t-il.

Fidelma ressentait la même appréhension que quand elle se tenait dans la cour, regardant la fumée s'élever dans le ciel. Comment savoir s'il s'agissait d'un incendie naturel ? Et si c'était une embuscade tendue par Grasulf et ses hommes qui rôdaient encore dans les parages ?

— Mieux vaut nous tenir sur nos gardes, conseilla-t-elle.

— Pourquoi donc ? s'étrangla le marchand d'une voix qui était montée dans les aigus.

Les autres ne prirent pas la peine de lui répondre.

Alors qu'ils s'approchaient de la zone noircie, le malaise de Fidelma s'accrut. Si ses accusations étaient justifiées et si Hawisa avait dit la vérité, Wulfoald mentait et il avait toutes les raisons de lui vouloir du mal. Elle rendit grâce au vénérable Ionas d'avoir demandé au marchand de les accompagner. Tout était tellement confus. Elle pouvait très bien se tromper. Mais alors pourquoi Hawisa aurait-elle inventé toute cette histoire ? Cette affaire serait-elle liée aux pièces d'or ?

Ils quittèrent la route principale et se dirigèrent vers la forêt. Les fortes pluies avaient détrempé le sol, l'odeur de fumée et de bois brûlé était de plus en plus prégnante. Il s'y ajoutait des relents de viande carbonisée. Puis elle vit les ruines de la chaumière. Seul le ruisseau bouillonnant était demeuré intact dans le paysage dévasté. Devant ce qui avait été la porte de la maisonnette gisaient les restes d'un corps, trop abîmé pour qu'on puisse l'identifier.

Fidelma en restait paralysée.

Puis il y eut un hurlement, comme le cri d'un animal blessé. Soudain, émergeant des troncs d'arbres décharnés, une silhouette se précipita vers elle, un couteau à la main. Wulfoald s'interposa aussitôt et assomma l'assaillant. Le couteau tomba avec un bruit mat sur le sol recouvert de cendres. Wulfoald dominait l'homme de toute sa stature, épée au clair. L'homme ne bougeait plus. Maintenant ses épaules se soulevaient et retombaient en spasmes irréguliers et ils comprirent qu'il sanglotait.

Quant à Ratchis, il avait dévalé la pente de la colline en poussant un cri de terreur. Fidelma voulut le rappeler, puis comprit que ce serait inutile.

Wulfoald saisit l'assaillant par la peau du cou et le remit sur ses pieds. C'était un jeune homme d'à peine une vingtaine d'années, à la chevelure ébouriffée, au visage plein de taches de rousseur et maculé de suie. Les larmes coulaient sur ses joues, traçant des sillons noirâtres. Il était vêtu à la mode des bergers de la région.

Wulfoald secoua la malheureuse créature tel un loup s'emparant de sa proie. Les questions et les réponses se succédaient à un rythme soutenu et Wulfoald se tourna vers Fidelma pour traduire.

— Ce garçon nous prenait pour les auteurs de ces crimes.

Il indiqua la chaumière et le corps sans vie.

— Voilà pourquoi il nous a attaqués.

Il revint au jeune homme.

— Ah, je le reconnais ! C'est le neveu d'Hawisa. Il s'appelle Odo, je ne distinguais pas ses traits rendus méconnaissables par la saleté.

— Je suis bien le neveu d'Hawisa, dit soudain le garçon dans un latin rudimentaire. Mais moi, je ne vous connais pas.

— Je suis un guerrier au service de Radoald. Et voici Fidelma d'Hibernia.

— Vous êtes le berger qui a repris les chèvres de votre cousin Wamba lorsqu'il est mort ? demanda Fidelma.

— Comment savez-vous cela alors que vous êtes une étrangère dans ce pays ?

— Votre tante me l'a appris il y a quelques jours.

— Elle ne parlait pas le latin.

— J'avais un interprète avec moi. Comment se fait-il que, vous, vous le connaissiez ?

Le jeune homme se redressa.

— Les frères me l'ont appris et je le pratique avec Aistulf quand j'en ai l'occasion.

— Cet Aistulf qui donnait aussi des leçons de *muse* à votre cousin Wamba ?

— Je suppose que ça aussi vous le tenez d'Hawisa ? Wamba était intelligent et il serait devenu un maître sonneur...

— ... s'il avait vécu, conclut Wulfoald.

— C'est à propos de Wamba que j'étais venue parler à votre tante, poursuivit Fidelma. Aujourd'hui, je voulais éclaircir certains points, mais je suis arrivée trop tard. Je préférerais continuer cette conversation ailleurs, si cela ne vous dérange pas.

Ils firent quelques pas à flanc de colline et Odo s'arrêta pour aller récupérer une couverture qu'il avait posée sur des rochers

— Je l'avais apportée pour en envelopper les restes de ma tante et lui offrir un enterrement décent.

Ils attendirent qu'il ait fini d'accomplir sa sinistre besogne et se dirigèrent vers l'endroit où ils avaient laissé les bêtes, près du petit torrent qui étincelait dans la verdure. Les chevaux paissaient paisiblement ; la mule de Ratchis avait disparu.

Wulfoald jeta un regard à la ronde.

— Notre ami nous a abandonnés, soupira-t-il. Vous aviez encore besoin de lui, Fidelma ?

Elle secoua la tête, s'assit sur un tronc d'arbre tombé et fit signe à Odo de l'imiter.

— Et maintenant, causons un peu. Je suppose que ce feu n'avait rien de naturel ?

— Il est évident qu'il a été provoqué, lança Wulfoald en s'appuyant à un chêne. Votre réaction à notre arrivée le prouve.

Odo leva vers lui un visage éperdu d'angoisse.

— Je vis de l'autre côté de cette colline. J'ai été réveillé en pleine nuit par

les animaux et les oiseaux, chassés par l'incendie. Tout d'abord, je n'ai pas compris ce qui les faisait fuir, puis j'ai entendu des craquements avant de voir les flammes. Elles étaient tellement hautes que j'ai tout de suite compris qu'il me serait impossible d'atteindre la chaumière de ma tante. Et puis, il fallait que je prenne soin de mes bêtes. Près de chez moi, il y a un étang entouré de rochers, presque aussi grand qu'un lac. J'y ai emmené mon troupeau, sachant qu'il serait à l'abri.

Il marqua une pause et avala sa salive avec difficulté.

— Je suis resté là jusqu'au matin. Il avait plu en abondance et le feu ne risquait plus de reprendre, mais le temps que j'atteigne la chaumière, il était trop tard. Ma tante...

Le jeune homme se remit à sangloter et Fidelma posa la main sur son épaule.

— L'incendie s'est limité aux bois autour de sa maison, fit observer Wulfoald. Peut-être a-t-elle voulu faire cuire quelque chose et...

— Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas, Odo ? l'interrompit Fidelma. À votre avis, qui a provoqué l'incendie ? Et pour quelles raisons ?

— Avant de mener mes chèvres à l'étang, j'ai jeté un coup d'œil en direction de la chaumière. Au milieu des flammes, j'ai distingué un homme à cheval qui s'enfuyait au galop.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas accéder à la chaumière à cheval ?

— Sauf pour un cavalier aguerri, précisa Wulfoald.

— Je l'ai vu, affirma Odo. Il descendait de la montagne et a disparu derrière le rideau de fumée.

— Vous pouvez le décrire ? demanda Fidelma.

Odo secoua la tête.

— Ce n'était qu'une silhouette. Mais le cheval était gris clair, presque blanc.

Il fronça les sourcils et fixa l'étalon de Wulfoald.

— Comme celui-ci.

— Encore une chance qu'un orage ait éclaté, grommela Wulfoald, sinon le feu se serait propagé.

— Et puis les habitants du voisinage se sont aussitôt mobilisés pour creuser des tranchées, afin de le circonscire. Ensuite ils sont retournés chez eux pour s'assurer que leurs bêtes étaient en sécurité. Je m'apprêtais à quitter les lieux quand j'ai aperçu des gens qui passaient sur la route du sanctuaire.

— Sûrement frère Bladulf et ses frères, dit Wulfoald.

— Ils étaient à pied. J'ai attendu, et je vous ai vus, vous vous dirigiez droit sur la chaumière d'Hawisa. J'ai cru que vous étiez les criminels responsables de ces horreurs.

Une pensée traversa l'esprit de Fidelma.

— Votre tante vous a-t-elle parlé du jour où on avait retrouvé le corps de Wamba ?

— Depuis l'enterrement, elle ne parlait de rien d'autre. Mon cousin était

son fils unique.

— Que disait-elle ? Comment avez-vous appris la nouvelle ?

— Ce jour-là, elle est venue me trouver. Elle m'a raconté qu'un guerrier avait découvert Wamba gisant sans vie au pied d'une falaise. Elle m'a chargé de m'occuper des bêtes pendant qu'elle se rendait à l'abbaye où Wamba avait été emmené pour y être enterré.

— A-t-elle précisé comment elle avait su que le guerrier avait découvert le corps de son fils ?

Odo la fixa d'un air surpris.

— C'est lui-même qui le lui a annoncé.

— Quand cela ?

— Quand il lui a rapporté le corps, bien sûr.

Wulfoald poussa une exclamation de triomphe qu'elle ignore.

— Vous a-t-elle donné le nom du guerrier ?

— Elle a juste dit qu'il appartenait à la garde du seigneur Radoald. Et il était accompagné de l'abbé Servillius. L'abbé s'était déplacé pour remettre un peu d'argent à Wamba en échange d'une vieille pièce en or qu'il lui avait remise.

— Vous n'êtes pas allé aux funérailles ?

— Non, puisque je gardais les chèvres. Elle est partie seule.

Fidelma était stupéfaite. Ce récit contredisait radicalement ce qu'Hawisa leur avait dit, à elle et à Eolann, lors de leur visite. Comment était-ce possible ?

— Maintenant vous avez la preuve que ma version des faits était la bonne ! lança Wulfoald.

— Autre chose, Odo. Saviez-vous que votre tante avait placé un coffret appartenant à Wamba près du cairn qu'elle avait érigé ?

Le jeune homme hochait la tête.

— Il a été dérobé presque aussitôt. Un des chevriers a même été témoin du vol. Il a vu un homme revêtu de la robe des religieux qui descendait la paroi rocheuse avec le coffret dans la main. Il a voulu grimper jusqu'au chemin pour l'attraper. Le temps qu'il y arrive, le religieux avait sauté sur son cheval. Bizarrement, hier matin ma tante a retrouvé la boîte posée près du cairn. Elle était juste un peu endommagée.

Fidelma ne prit pas la peine de lui donner des explications.

— La couleur du cheval, le chevrier l'a-t-il mentionnée ?

Odo réfléchit un instant.

— Oui : il était également gris pâle.

— Et où est passé le témoin ?

— Il est parti pour Travo juste après la profanation du cairn.

Fidelma, la mine morose, fixait l'eau bouillonnante du ruisseau. Hawisa avait menti. Ou plutôt non... frère Eolann avait interprété ses propos de travers... ou les avait à dessein déformés ! Oui, mais dans quel but ? Et pourquoi l'abbé Servillius s'était-il déplacé jusqu'ici pour régler une dette

d'un montant ridicule ? Et pour quelles raisons frère Ruadán affirmait-il que Wamba avait été tué parce qu'il avait découvert des pièces d'or ?

Fidelma se leva et fit face à Odo.

— Revenons à Wamba. À votre avis, ces pièces, il les avait trouvées ou on les lui avait données ?

— Wamba m'a dit qu'on lui en avait donné deux. Il pensait qu'elles étaient anciennes mais il ne me les a jamais montrées. Et à sa mère, il n'a parlé que d'une seule.

— Qui lui en a fait cadeau ?

— Un vieux religieux, un Hibernien de l'abbaye.

— Vous vous rappelez son nom ?

— Vaguement. Quelque chose comme « corde ».

Il avait utilisé le mot de *rudens* et Fidelma eut un bref sourire.

— Frère Ruadán ?

— Oui, c'est ça, dit Odo sans la moindre hésitation.

Fidelma poussa un profond soupir. C'était donc frère Ruadán qui avait donné à Wamba ces pièces dont le vieil homme estimait qu'elles avaient causé la mort du garçon.

— À votre place, je ferais attention, Odo, murmura-t-elle. Il se passe de drôles de choses, par ici. Si j'étais vous, après notre départ j'emmènerais mes chèvres vers de nouveaux pâturages où vous pourriez respirer tranquille.

Wulfoald contemplait les chevaux d'un air maussade.

— Moi qui espérais que nous pourrions utiliser la mule du marchand pour transporter le corps jusqu'à l'abbaye ! Il vaudrait tout de même mieux qu'Hawisa soit enterrée avec son fils.

— Mettez-le sur mon cheval, dit Fidelma, et je monterai derrière vous.

— Merci, lady.

Il ne leur fallut pas longtemps pour enrouler la couverture autour des restes d'Hawisa et arrimer le tout à l'étalon. Ils tombèrent d'accord pour que le jeune homme se présente à l'abbaye avant minuit, heure à laquelle se célébraient les enterrements. Ainsi, il pourrait rendre un dernier hommage à sa parente.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Wulfoald. Je n'y comprends rien. Si le feu a été allumé intentionnellement, croyez-vous que cet acte criminel soit l'œuvre de Grasulf et de ses hommes ?

— Quand je réfléchis à ce que nous avons vu et entendu, je suis aussi perplexe que vous, grommela Fidelma.

— Les choses n'ont pas tourné comme vous l'espériez, ironisa Wulfoald. Et maintenant, il ne faut plus traîner, rentrons au monastère. Nous devons nous entretenir avec le *scriptor* afin d'éclaircir cet entretien avec Hawisa.

— Vous avez raison. Je suis désolée d'avoir douté de vous. J'aurais dû comprendre bien avant ces révélations que vous disiez la vérité.

Wulfoald parut amusé.

— Pourquoi cela, lady ?

— Quand frère Waldipert, le cuisinier, m’a appris que vous aviez ramené le corps de Wamba à Bobium, il a clairement précisé *avec* l’abbé et non *à* l’abbé. Cela signifiait que vous aviez tous deux escorté le défunt jusqu’au monastère. C’était stupide de ma part de ne pas m’en être souvenue.

Wulfoald réfléchit un instant et haussa les épaules.

— Un petit mot, une légère inflexion passant inaperçue... *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est ?*

Fidelma eut un pâle sourire.

— Oui, les grammairiens discutent et l’affaire n’avance pas devant le tribunal. Rappelez-vous que les guerres se décident souvent sur de tels malentendus.

— Espérons qu’aucun conflit ne nous menace à cause de telles méprises, répliqua Wulfoald en détachant son étalon.

Il se mit en selle et tendit la main à Fidelma pour qu’elle monte en amazone derrière lui. Puis il se pencha et, saisissant les rênes du cheval chargé du cadavre, il prit le chemin du retour.

Fidelma, désorientée, sentait que quelque chose clochait quelque part et elle avait la conviction qu’elle trouverait les réponses à toutes ces énigmes à l’abbaye.

CHAPITRE XVI

Fidelma et Wulfoald déposèrent leur macabre fardeau devant la nécropole, et le confièrent à la garde d'un moine qui attendait les instructions pour les funérailles. Quand frère Wulfila les accueillit dans la cour, il semblait nerveux, et Fidelma perçut aussitôt une étrange tension dans l'atmosphère. Un des frères emmena les chevaux aux écuries.

— Tout s'est-il bien passé ? s'enquit l'intendant. Avez-vous découvert les causes de l'incendie ?

— Il semblerait qu'il soit d'origine criminelle, répondit Wulfoald. Il a détruit la chaumière d'Hawisa qui a péri dans les flammes.

— Criminelle, vous êtes sûrs ? s'écria l'intendant.

— Je dois vous informer que nous avons rapporté les restes d'Hawisa au cimetière, estimant souhaitable qu'elle soit enterrée aux côtés de son fils.

— Je vais veiller à ce que le corps soit exposé dans la chapelle.

— Il ne vaudrait mieux pas, intervint Fidelma. Son état et l'odeur qu'il dégage risqueraient de choquer les frères.

Frère Wulfila ne semblait pas convaincu.

— Mais nous devons le bénir avant l'ensevelissement. Il doit être présent lors du service.

— Je suggère que vous le bénissiez au cimetière, s'énerva Wulfoald. La mort, dans certaines circonstances, a des émanations désagréables.

— Bien sûr, bien sûr, murmura l'intendant tout en jetant des coups d'œil anxieux autour de lui.

— Quelque chose vous tourmente ? demanda Fidelma. Vous paraissez préoccupé.

— Excusez-moi, lady, des affaires urgentes m'attendent, déclara-t-il avant de s'éclipser.

Fidelma croisa le regard de Wulfoald qui héla frère Hnikar alors qu'il passait par là.

— L'abbé Servillius est-il dans ses appartements ?

L'apothicaire s'arrêta.

— Oui, mais il ne veut pas qu'on le dérange.

— Vous savez pourquoi ?

— Il vient de rentrer et avait l'air épuisé. Je ne l'avais jamais vu aussi perturbé. Il a expressément exigé qu'on ne trouble pas sa tranquillité avant la

cloche du repas du soir.

— Et sœur Gisa, où est-elle ? s'inquiéta Fidelma.

— D'après l'abbé, elle est restée auprès d'Aistulf. Ces péripéties sont bien singulières.

Wulfoald lui adressa un sourire de réconfort.

— L'abbé nous expliquera ses raisons quand il sortira de sa retraite. Pas étonnant qu'il soit épuisé après s'être absenté toute la nuit. Si sœur Gisa est avec Aistulf, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Sœur Fidelma et moi-même irons parler à frère Eolann.

— Excellente idée, renchérit Fidelma. S'est-il remis de sa chute ?

— Oui, oui. Il se porte comme un charme et ne ressent aucune douleur. Je l'ai aperçu il y a un instant qui se dirigeait vers le *scriptorium*.

Le guerrier et la jeune femme se rendirent à la tour. La pièce où se tenait habituellement le bibliothécaire était vide et sombre alors qu'une lanterne ou une chandelle y était toujours allumée, même en plein jour. Fidelma jeta un regard perplexe à Wulfoald et ouvrit la porte des scribes. Là, des lampes diffusaient une vive lumière. Douze copistes étaient assis à leur bureau, le poignet reposant sur un appui-main. Les plumes grinçaient sur les feuilles en vélin, faites en peau de mouton ou en peau de chèvre.

L'un d'eux se redressa, se leva et s'avança vers les visiteurs.

— J'aimerais m'entretenir avec frère Eolann, dit Fidelma.

— Cela fait un moment qu'on ne l'a pas vu. Nous pensions qu'il s'était encore absenté de l'abbaye.

— Pourquoi « encore » ?

— N'a-t-il pas disparu quatre nuits avec vous ?

— Je l'ai laissé ici ce matin. Il a eu un... accident sans gravité. Une chute malencontreuse. Lui avez-vous parlé au cours de la journée ?

— Il est juste passé par ici il y a un instant, lança un autre scribe.

— Peut-être a-t-il rejoint le vénérable Ionas, qui travaille dans la pièce voisine ? suggéra le premier.

Il désigna une autre porte.

Fidelma le remercia et se retrouva avec Wulfoald dans un petit couloir. Ils n'eurent pas à chercher longtemps le vieil homme car il venait justement à leur rencontre. Quand ils lui dirent qu'ils cherchaient frère Eolann, son visage s'allongea.

— Je l'ai croisé après le retour de l'abbé Servillius, il m'a dit qu'il allait se confesser auprès de l'abbé. Depuis, il n'a pas réapparu dans le *scriptorium*. On m'a rapporté qu'il avait fait une mauvaise chute, peut-être est-il encore sous le choc.

Il leur expliqua comment parvenir jusqu'à sa cellule. Là encore, ils en furent pour leurs frais. Eolann avait apparemment des goûts ascétiques – la chambre ne recelait aucun objet personnel en dehors de quelques paires de sandales, des vêtements et des articles de toilette. Il n'y avait pas même un livre ou des instruments de scribe signalant sa fonction.

Dépitée, Fidelma se tourna vers Wulfoald.

— Tant que nous n'aurons pas été informés des allées et venues de frère Eolann, je crains que nos démarches ne soient vouées à l'échec.

— Cette affaire se complique. Quant à moi, je dois m'occuper de la sécurité de la vallée et rejoindre la forteresse de Radoald pour discuter avec lui d'un certain nombre de questions pressantes.

— Vous croyez que la guerre est imminente ?

— J'en suis certain. Et Grasulf de Vars y participera aux côtés de ceux auxquels il aura soutiré le plus d'argent. Voilà pourquoi Suidur lui a rendu visite : il voulait découvrir le montant de la somme que Perctarit lui avait offerte.

Ils se dirigèrent à pas lents vers les écuries et Wulfoald demanda qu'on lui selle son cheval.

Fidelma, pour sa part, décida d'aller prendre un bain afin de se délasser. Puis elle s'étendit sur son lit où elle somnola. Quand elle ouvrit les yeux, il était tard et l'angoisse la reprit. Il fallait absolument qu'elle interroge l'abbé Servilius sur sa visite à Hawisa. Dans la grande salle, elle trouva frère Wulfila qui lui apprit que l'abbé était toujours cloîtré dans ses appartements. Et la cloche pour le repas n'ayant pas encore sonné, il était hors de question de le déranger. Quant à frère Eolann, Wulfila ne l'avait pas vu depuis midi et on n'avait aucune nouvelle de sœur Gisa. Frère Faro avait bien fait une brève apparition, mais en apprenant que sœur Gisa s'était absentée, il avait insisté pour quitter à nouveau l'abbaye. L'intendant était chagriné que personne ne respecte plus les règles en vigueur au monastère.

Contrariée par cette perte de temps, Fidelma résolut de s'adresser directement au vénérable Ionas pour tenter d'éclaircir les questions qui la hantaient. Elle retourna au *scriptorium* et frappa à sa porte. Il était assis à son bureau où s'étaient des manuscrits.

— Je peux vous déranger un instant ?

Le vieil homme se redressa en fronçant les sourcils et reposa la plume qu'il tenait à la main.

— Nous n'avons toujours aucune nouvelle de frère Eolann et je commence à m'inquiéter, grommela-t-il.

Fidelma referma la porte derrière elle.

— Frère Wulfila en est au même point que vous. Cela étant, je suis venue solliciter vos conseils sur un autre sujet.

— Je serai ravi de vous aider, ma sœur.

— On m'a rapporté que vous vous y connaissiez en pièces anciennes.

— Effectivement, car dans l'étude de l'histoire, elles se révèlent parfois des témoins non négligeables.

— Que pensez-vous de celle-là ? dit Fidelma en sortant sa pièce d'or de son *ciorr bholg*, son sac à peigne.

Elle la mit dans la main décharnée du vieil homme qui l'examina avec attention et s'assit sur une chaise en face de lui.

— Il s'agit d'une pièce gauloise assez ancienne. Où l'avez-vous trouvée ?

— On me l'a donnée, dit-elle très vite pour garder le secret sur sa provenance. Vous êtes donc certain qu'elle vient de Gaule et non de la région ?

— Regardez, l'aurige et les chevaux sont surmontés d'étoiles.

Le vieil homme plaça la pièce près de la lanterne.

— Et ces lettres, là, confirment que nous avons affaire à une monnaie des Tectosages, dont la capitale était Tolosa.

Fidelma s'apprêtait à remercier le vieil érudit quand une pensée lui traversa l'esprit.

— Vous avez passé ici une bonne partie de votre vie, n'est-ce pas ?

— Je suis arrivé à Bobium quelques années après la mort de notre cher Columbanus, et je me suis longuement entretenu avec ceux qui l'avaient connu. Ce qui m'a encouragé à écrire la vie du bienheureux fondateur de notre communauté. Ensuite, j'ai visité plusieurs royaumes de la chrétienté, je suis même allé à Rome et chez les Francs. Cela m'a permis de parfaire mes connaissances sur les pièces gauloises.

— Frère Eolann me l'avait mentionné.

— C'est un bon *scriptor*.

— Que savez-vous de lui ?

Le vieil homme parut surpris.

— Je croyais qu'il venait du même pays que vous ?

— Certes, mais depuis qu'il est arrivé dans cette abbaye ?

— Il nous a rejoints il y a deux ou trois ans. Il avait séjourné à l'abbaye de Gallen, un Hibernien que vous appelez Gall. Puis il a traversé les montagnes et il a passé un certain temps à Mailand, sous le règne de Perctarit qui n'avait pas encore été exilé. Frère Eolann est venu chercher la paix et la solitude dans ces murs. Il est doué et devrait dans peu de temps être nommé *scriptor* du monastère.

— Il est très triste d'avoir été critiqué quand certains de ses livres ont été abîmés. Des pages ont été arrachées.

— Il n'en a pas été fait mention devant moi. Pourtant, je me rends chaque jour à la bibliothèque.

— Hmm...

— Saccager un livre est un grand crime.

— Frère Eolann et moi-même avons constaté que des pages avaient été découpées dans des ouvrages de Tite-Live et de Pline. Chez Tite-Live, nous avons repéré un passage qui traitait d'un proconsul romain du nom de Caepio, dont les légions ont été anéanties en Gaule.

Le sujet semblait intéresser le vieil homme.

— Caepio ? Il était le proconsul et le gouverneur de ce territoire du temps de l'ancien Empire, et aussi l'arrière-grand-père de Marcus Brutus, un des assassins du général Julius Caesar.

— Que je connais de nom. Tout cela remonte à loin. J'avais cru que Caepio

était plus directement lié à cette contrée, qu'il lui avait transmis un héritage...

— Caepio ?

Le vénérable Ionas secoua la tête.

— Non, il vivait bien avant Julius Caesar et l'avènement du Christ. Son héritage fut renié dans tout l'Empire et il y a de bonnes raisons à cela. Son arrogance a causé la perte de deux armées romaines représentant des milliers de soldats, mais lui a réussi à survivre. Il a comparu devant le sénat romain et a été déclaré coupable de la destruction de son armée et de gestion frauduleuse des fonds qui lui avaient été confiés. Étant patricien, il a été destitué de sa citoyenneté et condamné au bannissement. Tout contact avec sa famille et ses amis lui était interdit. Personne n'était autorisé à lui donner de l'eau et du feu à huit cents milles romains autour de la maison du sénat et il fut contraint de payer une amende de huit mille talents d'or. On raconte qu'il a réussi à atteindre une ville grecque où il serait mort en exil.

Fidelma écoutait en silence. Ce récit confirmait ce qu'elle avait lu dans le livre de la bibliothèque à Vars.

— Pourquoi des pages concernant Caepio auraient-elles été déchirées dans des ouvrages de la bibliothèque de l'abbaye ? demanda le vénérable Ionas.

— Il paraît qu'il existe une légende, liée à lui, qui concernerait un trésor.

Le vieil érudit fit la grimace.

— *Aurum Tolosa*, hein ? Des vieilles lunes.

— Donc vous connaissez cette légende ?

— Les gens de cette vallée en parlent souvent. L'or des fous. Un mythe qui ne correspond à aucune réalité.

— Dites-moi ce que vous savez.

— Avant la bataille ayant vu la déroute des armées romaines, Caepio et ses légions attaquèrent et mirent à sac la ville de Tolosa, rassemblant un énorme butin en or et en argent. Certains prétendent que des habitants de Tolosa avaient caché de l'or dans un lac, que Caepio avait réussi à récupérer...

— « Ce qui a été pris dans la tombe liquide doit y retourner », murmura Fidelma.

— Pardon ?

— Excusez-moi, une citation hors de propos qui m'est revenue en mémoire. Poursuivez.

— Les chiffres varient, cependant on dit que les légionnaires avaient rempli quarante-six chariots d'or et d'argent. Caepio les chargea de transporter le butin jusqu'à sa villa de Placentia. Quand le sénat lui demanda où était l'or, il affirma qu'il n'était jamais arrivé à destination. D'après lui, les chariots avaient été attaqués par des bandits et l'or avait disparu. Le sénat doutait de son explication et était convaincu qu'il avait enterré l'or quelque part dans ces montagnes – d'où la sévérité de la sentence. Et voilà comment cette cargaison de métal précieux est devenue un conte pour les naïfs.

Il prit la pièce et l'examina à nouveau.

— Une pièce des Tectosages.

Il sourit.

— Ne me dites pas qu'on a tenté de vous persuader que cette monnaie appartenait au trésor de Tolosa !

Fidelma rosit.

— Pas du tout. C'est juste que frère Eolann est bouleversé par ces passages traitant de Caepio qui ont disparu.

— Je m'étonne qu'il ne nous ait pas fait part de ces dégradations. Le contenu de ces pages n'est pas très important en soi. Nous avons des récits beaucoup plus détaillés sur Caepio dans un livre que j'ai utilisé récemment, un petit traité sur la vie du proconsul. Frère Eolann en est particulièrement fier, car il s'agit d'une copie très rare. Apparemment, il avait été censuré par le *curule aediles* de Rome.

— Le quoi ? s'exclama Fidelma.

— Le *curule aediles*, l'assemblée des magistrats de l'ancienne Rome. Pour une raison que j'ignore, un des exemplaires a échappé à la destruction, sans doute parce que son auteur était un Gaulois de Narbona¹ – Trogus Pompeius.

— Pourquoi s'obstiner à effacer toute trace de la vie de Caepio ? En voulait-on à l'écrivain ou au sujet qu'il traitait ?

— Je suppose que le proconsul ne faisait guère honneur au clan Servillius.

Fidelma, qui s'était levée et s'apprêtait à prendre congé, se figea.

— De quoi parlez-vous ?

— Servillius était un patronyme et le nom du proconsul Quintus Servillius Caepio. Le volume que vous cherchez s'appelle *Vitae Quintus Servillius Caepeio*. Du temps de la république et de l'Empire, les Servillius appartenaient à une ancienne famille patricienne où l'on comptait plusieurs consuls. Cette famille s'est illustrée pendant de nombreux siècles.

Songeuse, Fidelma ramassa la pièce et se dirigea à pas lents vers la porte. Puis elle se retourna.

— Merci pour votre sagesse, vénérable Ionas. Vous m'avez été d'un grand secours.

— Si je me souviens bien, l'épisode conté par Trogus emprunte beaucoup à la mythologie. Il affirme que l'or de Tolosa fut initialement volé aux temples grecs de Delphes. Les Tectosages étaient une des tribus gauloises qui ont envahi la Grèce juste après la mort du grand Alexandre et ont pillé les richesses du temple de l'Oracle. Avec le temps, ces richesses n'ont cessé d'augmenter dans l'imagination des hommes. Le Gaulois Trogus – un excellent narrateur – connaissait bien des légendes associées à la campagne contre la Gaule.

Sur ces paroles, le vieil homme se pencha à nouveau sur ses manuscrits et Fidelma s'éclipsa tout en tournant et retournant le patronyme de Caepio dans sa tête. Une ancienne famille patricienne qui s'était illustrée pendant de nombreux siècles... Elle se rendit directement au *scriptorium*. Frère Eolann était toujours absent, mais une lanterne avait été allumée sur sa table. Elle éclairait un livre ouvert à la première page. Le titre en était *Vitae Quintus*

Servillius Caepio par Trogus Pompeius.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, scrutant les coins sombres de la bibliothèque. Lui aurait-on tendu un piège ? Comment l'ouvrage qu'elle cherchait s'était-il retrouvé sur cette table ? Serrant les dents, elle se pencha et commença à tourner les pages. Puis elle s'arrêta et poussa une exclamation étouffée.

Ce volume était très mince et pour cause : un bon nombre de pages avait été arrachées.

Maintenant elle savait qui elle allait devoir affronter. Mais elle ne pouvait le faire seule. Cette fois-ci, elle entra sans frapper chez le vénérable Ionas qui releva la tête, surpris. Elle lui tendit le livre et s'assit. Après avoir constaté qu'une bonne partie du volume manquait, il adressa un regard interrogateur à la visiteuse.

— Je crois qu'il est temps que j'aie une entrevue avec l'abbé Servillius.

— Pourquoi cela, mon enfant ?

— Vous m'avez dit que Servillius était un *nomen*, un nom patronymique. Quintus *Servillius* Caepio.

— Je crois comprendre où vous voulez en venir, dit le vieil érudit d'un air amusé.

— Quintus Servillius Caepio ne cesse de faire irruption dans les problèmes qui me préoccupent. Je pense que Wamba a été tué parce qu'il est tombé sur son trésor ou sur la piste qui y mène. L'assassin ne voulait pas que la découverte des pièces soit rendue publique. Puis il apparut que le garçon avait parlé à quelqu'un dans l'abbaye qui finirait par comprendre de quoi il retournait. L'assassin décida d'éliminer tous les indices signalant l'existence du trésor. D'où les pages arrachées dans des livres du *scriptorium*.

— Vous voulez parler des références aux agissements de Caepio ? Le sac de Tolosa et les événements qui ont suivi ? Excusez-moi, cela me semble tiré par les cheveux.

— L'assassin a tenté d'effacer tout chemin qui pourrait mener à l'or de Caepio – l'or de Servillius.

Le vénérable Ionas se renversa sur son siège et se mit à rire sans bruit.

— Vous pensez donc que notre abbé est un descendant de cette famille Servillius ? C'est bien possible. Il s'est toujours enorgueilli d'être issu d'une vieille famille patricienne de la région. De là à juger qu'il connaissait le secret de Caepio et a tenté d'empêcher qu'il se répande...

— Lui ou un autre a très bien pu découvrir la cachette où se dissimulait le trésor et quand Wamba...

Le vénérable Ionas sursauta.

— Vous ne croyez pas sérieusement que l'abbé Servillius a fait tuer le jeune garçon pour l'empêcher de révéler l'emplacement de l'or de Tolosa ? En supposant que ce trésor mythique existe, suggérer que mon vieil ami...

— ... a fait tuer Wamba ou qu'il a accompli cet acte lui-même, pourquoi pas ? déclara Fidelma d'une voix égale.

Le vénérable Ionas se pencha vers Fidelma et la scruta de ses yeux perçants.

— Vous êtes une femme intelligente, ma sœur, dit-il sur le ton d'un maître réprimandant un enfant égaré. Je sais que vous avez étudié la loi dans votre pays, et que le vénérable Gelasius du palais de Latran vous tient en haute estime pour avoir démasqué l'assassin de l'archevêque Wighard. Toutefois, ces accusations que vous portez contre ce pauvre Servillius, que je connais depuis des dizaines d'années, me sont intolérables.

— Je ne les porte pas à la légère, rétorqua Fidelma.

— Alors relatez-moi votre enquête et communiquez-moi vos preuves.

— Cela commence par l'assassinat de frère Ruadán.

Le vieil érudit ouvrit de grands yeux.

— Comment cela ?

Fidelma déroula le récit de ses investigations et peu à peu le scepticisme de son interlocuteur céda la place à une attention soutenue. Il ne l'interrompit pas une seule fois. Quand elle eut terminé, il baissa la tête et demeura silencieux. Puis il poussa un profond soupir.

— Que vous ayez traversé tant de dangers depuis que vous êtes arrivée à l'abbaye me stupéfie. Vous auriez dû m'en avertir plus tôt.

— Si je me suis ouverte à vous de mes doutes, c'est que je n'ai confiance en personne, pas même en vous, mais il fallait absolument que je me confie à quelqu'un.

Le vieil homme lui sourit avec douceur.

— Et vous avez bien fait. Nous allons de ce pas nous entretenir avec l'abbé Servillius.

— Et s'il se contente de nier ?

— Ses explications sur certains aspects des récents événements peuvent nous amener à découvrir la vérité.

— Je n'ai aucune autorité ici pour interroger un abbé.

— Ayant écrit la vie de Columbanus et fréquenté nombre de vos compatriotes, je connais le rôle des brehons dans votre pays. Le vénérable Gelasius, *nomenclator* du Saint-Père, vous a chargée d'enquêter sur la mort de l'archevêque Wighard de Cantorbéry. Pour cela, il a écarté les conseillers juridiques du palais de Latran et même le *Superista* de la garde.

— Oui, mais pour des raisons politiques. L'archevêque et l'homme accusé d'avoir assassiné Wighard étaient tous deux hiberniens, expliqua Fidelma. Et la décision de faire appel à moi a été prise en accord et avec l'approbation du *Superista* Marinus, gouverneur militaire du palais de Latran.

— Vos précisions font honneur à votre fonction, Fidelma. L'exactitude est un précieux atout. Je voulais juste souligner que ce qui est bon pour le vénérable Gelasius et le Saint-Père devrait nous suffire dans ce monastère.

— Vous êtes trop aimable. Cependant, la seule autorité ici est celle de l'abbé Servillius. Elle ne souffre pas d'être remise en cause, surtout depuis que vous avez adopté la règle de Benoît. Pour persuader l'abbé de se

soumettre à un interrogatoire, il faudrait un miracle que même vous ayez du mal à obtenir dans la mesure où il est soupçonné de meurtre.

Le vénérable Ionas se mit à rire.

— Vous m’avez mal compris, Fidelma.

— La règle de Benoît n’exige-t-elle pas de chaque frère le renoncement à son libre arbitre et l’obéissance aveugle à son supérieur, ce qui est considéré comme le premier pas vers l’humilité ?

Le vénérable Ionas secoua la tête.

— Je sais ce que pensent les Hiberniens de l’obéissance aveugle, comme vous dites. Ne vous brisez pas le tibia sur un obstacle imaginaire.

— Je ne comprends pas.

— Le bienheureux Columbanus disait qu’il y a deux sortes d’imbéciles. Ceux qui refusent d’obéir et ceux qui obéissent sans discuter. Il estimait donc que le temps viendrait où l’abbaye renoncerait à sa règle et il a laissé des instructions pour une direction séparée, que nos abbés ont toujours respectée. C’est grâce à lui que les deux religieux les plus âgés peuvent interpellier l’abbé si une décision pose un problème délicat.

— En l’occurrence, vous-même et Magister Ado ?

— Exactement.

— À vous deux, vous pouvez donc obliger l’abbé à me répondre ?

— Et je vous propose de nous employer sans tarder à le démontrer. Je vous délèguerais mon rôle d’investigateur et, s’il refuse de répondre, il nous suffira d’attendre le retour de Magister Ado.

— Vous croyez à cette démarche ?

— Oui, si vos questions sont suffisamment claires.

— Je suis sûre de moi.

Ils quittèrent le bureau du vénérable Ionas, passèrent la porte du *scriptorium*, descendirent l’escalier de la tour, traversèrent la salle principale et se dirigèrent vers les appartements de l’abbé. Quelqu’un se tenait dans l’embrasure de la porte ouverte. L’homme se retourna, fit un pas en avant, parut sur le point de s’effondrer, puis se balança d’un pied sur l’autre tandis que ses lèvres bougeaient sans qu’il en sorte aucun son.

— Que se passe-t-il, frère Waldipert ? demanda le vénérable Ionas.

Incapable de réagir, le cuisinier le fixait d’un air terrifié.

Le vénérable Ionas poussa une exclamation irritée, l’écarta d’un geste de la main... et à son tour se figea sur le seuil de la pièce. Le cuisinier tremblait maintenant de tous ses membres et le vénérable Ionas appela un moine qui passait dans le couloir.

— Dites à frère Hnikar de venir immédiatement. L’abbé a été... il a eu un accident.

Le moine partit en courant.

— Que se passe-t-il ? s’enquit Fidelma.

— Servilius est mort.

Le vénérable Ionas la retint par la manche, mais elle se dégagea et pénétra

dans le bureau.

L'abbé Servillius, allongé de tout son long, en barrait l'entrée, le crâne et le visage réduits en bouillie. Seuls sa robe et son crucifix en argent permettaient de l'identifier. Près du corps gisait un lourd chandelier et il ne fallait pas être grand clerc pour y distinguer des traces de sang. Inutile de chercher plus loin l'arme du crime.

1. Narbonne.

CHAPITRE XVII

— Que s'est-il passé ? demanda Fidelma d'une voix étranglée.

Mais le cuisinier n'avait toujours pas repris ses esprits. À la surprise de Fidelma, le vénérable Ionas lui donna une grande claque et l'homme vacilla avant de porter la main à sa joue.

— *Ignoce mihi*, pardonnez-moi, mon frère, grommela Ionas. Il n'y avait pas d'autre moyen de vous ramener à la réalité et chaque instant est précieux.

Bouche bée, frère Waldipert se frotta la joue.

— Que faites-vous ici ? s'enquit le vieil érudit.

— J'étais venu soumettre des comptes au père abbé, balbutia Waldipert.

— Il y a combien de temps ?

— Deux ou trois minutes. J'ai toqué à la porte, je l'ai ouverte et... et...

Pourquoi m'avez-vous frappé ?

— Quand vous avez vu l'abbé sur le sol, avez-vous aperçu quelqu'un qui quittait la pièce ? intervint Fidelma. Serait-il possible que l'assassin se soit enfui par la fenêtre ?

Le cuisinier secoua la tête.

— Elle est trop petite.

Sur ces entrefaites apparut frère Hnikar. Après un mouvement de recul, il s'agenouilla près de l'abbé. L'examen fut bref.

— Il est mort, annonça-t-il.

Fidelma se contrôla pour ne pas rétorquer qu'ils s'en seraient doutés.

— Je suppose que le chandelier est l'arme du crime ?

— Sans doute, ma sœur.

— Le drame s'est déroulé il y a longtemps ?

— Difficile à dire. Le sang a séché et le corps est roide. Je dirais une demi-journée.

— Vous êtes sûr ? s'exclama Fidelma.

— Qui l'a découvert ? s'enquit le médecin sans lui répondre. Vous ?

— Non, frère Waldipert.

Frère Hnikar se leva, observa le cuisinier et se tourna vers le vénérable Ionas.

— C'est une affaire très trouble.

— Comme vous dites. Je m'occupe de tout.

— Avant de désigner un nouvel abbé, nous devons attendre le retour de

Magister Ado !

— N'ayez crainte, je n'ai pas l'intention de postuler à la fonction d'abbé. Je remplacerai Servilius le temps que Magister Ado nous rejoigne.

— Nous devons établir qui a vu l'abbé Servilius pour la dernière fois, glissa Fidelma.

Hnikar lui jeta un regard désapprobateur.

— Dois-je vous rappeler que vous n'êtes ici qu'une visiteuse, de marque, certes, mais qui n'a pas voix au chapitre ?

Le vénérable Ionas s'éclaircit la voix.

— Notre hôte a raison, frère Hnikar. Cette nuit, nous veillerons notre ami, un abbé respecté de tous à qui nous devons de découvrir le nom de son assassin. Pour cela, il nous faut prendre certaines dispositions.

L'apothicaire s'inclina.

— Personnellement, je pencherais pour une tentative de vol perpétrée de la façon la plus barbare et la personne qui a commis ce crime s'est depuis longtemps enfuie dans la forêt. Je propose donc que nous prévenions Wulfoald afin qu'il fasse une battue avec ses guerriers.

— Je ne pense pas qu'il s'agit d'un vol.

Fidelma se mordit la lèvre, regrettant déjà de s'être immiscée dans la conversation.

— Le temps passe, mon frère, dit le vénérable Ionas pour distraire l'attention de Hnikar qui avait la bouche pincée. Comme vous l'avez souligné, sœur Fidelma est une visiteuse de marque. Elle est juge et avocate dans son pays et c'est à elle que le Saint-Père, ainsi que son conseiller dans le domaine militaire, a fait appel pour résoudre le mystère du meurtre d'un archevêque au palais de Latran.

Frère Hnikar eut un geste agacé de la main.

— Je sais.

— En tant que membre le plus âgé de cette communauté, je la charge ici des investigations.

— Mais la règle...

— Elle aura toute autorité pour aller et venir et interroger qui bon lui semble. J'assume la responsabilité de cette exception temporaire à la règle.

L'apothicaire ravala ses critiques et se tourna vers Fidelma.

— Maintenant que nous savons comment l'abbé a trouvé la mort, voyez-vous une objection à ce que je fasse emporter le corps afin de le préparer pour les funérailles ? dit-il d'un ton sarcastique à peine voilé.

— Vous disposerez du corps quand j'aurai terminé d'examiner les lieux. Si nous savons comment l'abbé a été assassiné, nous ignorons qui l'a tué et dans quelles circonstances.

Elle s'adressa au vénérable Ionas.

— Pour l'instant, frère Hnikar n'est pas en mesure de nous aider et je propose que nous nous entretenions avec frère Waldipert plus tard.

Ainsi congédiés, les deux hommes s'éclipsèrent, l'un les sourcils froncés et

l'autre toujours hébété, laissant Fidelma et le vénérable Ionas en tête à tête.

— Nous avons peu de temps, soupira le vieil érudit. Frère Hnikar ne va pas manquer d'aller chercher frère Wulfila pour le soutenir. Et quand Magister Ado sera rentré...

Il haussa les épaules.

— Peut-être ferions-nous bien de suivre l'avis de frère Hnikar en demandant à des guerriers de Wulfoald de fouiller la campagne environnante. À pied, le meurtrier n'a pas pu aller loin et, s'il s'est enfui à cheval, on aura son signalement.

— Si le meurtrier a quitté l'abbaye, ce qui n'est pas certain. De toute façon, Wulfoald n'est pas ici et ce serait une perte de temps d'explorer les environs.

— Vous croyez sérieusement que l'assassin se cache à l'intérieur de l'abbaye ?

— Il ne se cache pas, répliqua Fidelma avec gravité, car je pense qu'il est honorablement connu de la communauté. Et j'ajouterai qu'on veut nous égarer sur une fausse piste.

— Comment cela ?

— En ce qui concerne la mort de l'abbé Servillius.

— Je ne vous suis pas.

— J'étais tellement absorbée dans ma quête d'indices conduisant à Servillius... Celui qui a semé ces indices se doutait bien que je finirais par établir un lien entre le nom de Caepio et celui de l'abbé. Sauf que c'est un peu trop facile.

Le vénérable Ionas était perplexe.

— Même si votre logique me semble obscure, sœur Fidelma, je choisis de vous faire confiance pour l'instant. À la réflexion, ce que vous m'avez confié dans mon bureau vous semblerait-il maintenant sans importance ?

— Certes pas, néanmoins les informations qui m'ont été fournies avec infiniment d'habileté m'ont poussée à croire que je les avais découvertes moi-même. Quelqu'un a déchiré des pages d'ouvrages précis dans la bibliothèque parce que, connaissant ma curiosité, il savait que je finirais par établir ce qu'elles recelaient.

— Mais elles ne contenaient pas grand-chose en dehors de...

— ... l'*aurum Tolosa* de Quintus Servillius Caepio. Vous m'avez procuré le dernier indice en m'apprenant que Servillius était un patronyme de la région, dont l'abbé était fier car il venait d'une vieille famille patricienne.

Le vénérable Ionas s'assombrit.

— M'accuseriez-vous de vous avoir menée sur une fausse piste ?

— C'est plus compliqué que cela. La personne derrière cette machination aurait fait un grand joueur de *fidchell*.

— Pardon ?

— Un jeu de société de mon pays signifiant « sagesse du bois ». Cela ressemble un peu au *ludus latrunculorum* pratiqué ici, qui s'inspire des tactiques militaires.

— Expliquez-moi.

— Il y a un « maître du jeu », un stratège impliqué dans notre énigme. Lui ou elle a déplacé les pièces qui m'ont conduite dans une impasse. Cette personne estimait qu'il me faudrait du temps pour découvrir l'enjeu ultime de la partie, mais quand elle a compris que j'allais me confronter à l'abbé, elle l'a éliminé. À mon avis, il a été tué peu de temps après son retour à l'abbaye, hier.

— Vous parlez comme si vous connaissiez l'identité de ce stratège.

— « Malheur à celui qui est trahi par son voisin de table », dit un proverbe hibernien.

On entendit des éclats de voix et Magister Ado apparut dans le couloir, suivi de frère Faro.

— Alors c'est vrai ? demanda-t-il au vénérable Ionas. Je rentre de Travo et on m'apprend que l'abbé Servillius a été assassiné.

— Les nouvelles vont vite, murmura Fidelma.

— Jusqu'aux portes de l'abbaye, répliqua Magister Ado d'une voix coupante. Frère Wulfila m'y attendait et j'ai rencontré frère Faro en chemin. Rien n'a filtré à l'extérieur.

— L'abbé a été frappé avec un chandelier, soupira le vénérable Ionas. Magister Ado se signa.

— *Deus adjuvat nos*. Le coupable a-t-il été arrêté ?

— Hélas, non.

— Connaît-on son nom ?

— Je le crois, lâcha Fidelma. Et je pense que l'assassin a plus d'un crime sur la conscience.

— Comment cela ?

— Notre sœur hibernienne faisait allusion au meurtre de lady Gunora et de quelques autres, dit le vénérable Ionas.

— Nous vivons une époque maudite, Fidelma ! s'écria le *magister*. Nous ne sommes que des pions pris dans les rets de Grimoald et Perctarit. L'abbé Servillius a accordé le droit d'asile au prince Romuald, et, quand des gens comme l'évêque Britmund l'ont appris, ils ont été dépités de ne pouvoir se servir du prince pour attaquer son père. L'abbé Servillius a sûrement été assassiné pour avoir protégé le jeune prince.

— Je ne le pense pas, rétorqua Fidelma d'une voix douce.

Les deux hommes la fixaient avec une attention soutenue.

— Parlez si...

Soudain, une plainte leur parvint. Elle s'amplifia, bientôt relayée par d'autres gémissements, tandis que le petit groupe se dirigeait vers la porte principale. Soudain un des frères fit irruption dans le couloir, sale et échevelé.

— Le diable rôde en liberté dans l'abbaye ! hurla-t-il. Sauvez-vous, je vous en supplie !

L'homme s'exprimait en celte d'Éireann et Fidelma reconnut frère Lonán, le jardinier herboriste. Elle l'attrapa par le col de sa robe et le secoua.

— Reprenez-vous, mon frère ! Le mal qui empoisonne Bobium est le fait des hommes et non du démon. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Exprimez-vous en latin si vous voulez que les autres vous comprennent.

Le moine cligna des paupières.

— La mort fait des ravages dans ce monastère, ma sœur. Il faut fuir ce lieu abominable.

Il claquait des dents et rien ne parvenait à le calmer.

Le vénérable Ionas se tourna vers frère Wulfila.

— Soyez assez aimable pour faire cesser ce désordre. Ces manifestations sont déplacées.

Fidelma, qui ne pouvait se défendre d'un mouvement de dégoût à l'égard du jardinier, s'adressa à lui dans leur langue commune.

— La règle de Benoît a prévu des sanctions pour ceux qui refusent d'obéir. Parlez !

Frère Lonán sursauta et recula d'un pas.

— Rappelez-vous qui vous êtes et où vous vous trouvez, poursuivit Fidelma. Et maintenant, racontez en latin ce qui vous est arrivé.

L'herboriste avala sa salive et se ressaisit.

— J'étais dans l'*herbularius*...

— Qu'y faisiez-vous alors que le soleil était déjà couché ? l'interrompt Magister Ado d'un ton sec.

— Je me promène toujours dans le jardin par les soirées d'été. J'aime l'odeur des plantes et des fleurs, j'y prends beaucoup de plaisir.

Magister Ado renifla d'un air désapprobateur.

— Nous ne sommes pas ici pour le plaisir, mon frère !

— Laissons cela, s'énerva le vénérable Ionas, vous le sermonnerez plus tard. Qu'est-ce qui vous a mis dans cet état, frère Lonán ?

— Je marchais sur le chemin longeant les oliviers à la clarté de la pleine lune quand j'ai entendu un grondement... celui d'un loup.

— Les loups descendent souvent dans la vallée quand ils chassent, fit observer Magister Ado. Est-ce une raison suffisante pour vous mettre à brailler de la sorte ?

— Je ne crains pas les loups solitaires, se défendit Lonán. Je lui ai jeté des pierres. Au lieu de détalier, comme ils le font toujours, il a grondé de plus belle. J'ai crié en lui lançant des pierres plus grosses et il s'est enfin décidé à décamper.

— Et alors ?

— Le loup avait creusé un trou près des arbres. J'avais à tâtons quand la lune est apparue à travers des branches et j'ai distingué quelque chose de plus clair sur le sol... Dieu me vienne en aide !

Magister Ado poussa une exclamation agacée.

— Qu'est-ce que c'était ? insista Fidelma.

— Le visage de frère Eolann qui me fixait de ses yeux grands ouverts.

Lonán, Fidelma et Ado précédaient Hnikar, Wulfila et Faro qui s'étaient munis de lanternes et de bèches. L'herboriste s'arrêta devant des oliviers à l'extrémité du jardin de simples et désigna le sol. Un corps avait bien été partiellement déterré et la lumière des lampes jouait sur le visage d'un blanc crayeux du *scriptor*.

Frère Hnikar se pencha sur le cadavre.

— Il a été enseveli il y a peu et recouvert d'une mince couche de terre. Celui ou ceux qui se sont chargés de cette sinistre besogne étaient pressés. Le trépas remonte à quelque temps déjà.

— À votre avis, de quoi est-il mort ? demanda Fidelma.

Frère Hnikar se redressa et elle distingua un étrange sourire sur ses traits.

— Certainement pas de la blessure à la tête de ce matin. Il faut que je l'examine plus attentivement. Frère Wulfila et frère Lonán, transportez-le jusqu'à mon officine.

Il se tourna vers le vénérable Ionas et Magister Ado.

— Inutile de nous attarder ici, suivez-moi, nous saurons bientôt quel genre d'arme utilise le diable quand il hante le monastère.

Cette remarque ironique s'adressait à frère Lonán qui s'évertuait à faire bonne figure.

Bien que peu aimable, frère Hnikar était compétent dans son office et, quand il se pencha sur le corps posé sur une longue table, il ne tarda pas à donner son diagnostic :

— Il a été frappé sur le crâne avec une arme à lame large, probablement un *gladius*.

— Qu'est-ce qu'un *gladius* ? s'enquit Fidelma.

— Une épée courte, utilisée dans les combats rapprochés par les légions romaines. Elle est encore en usage chez certains de nos guerriers. J'ai déjà vu Wulfoald en manier une.

— Elle est donc assez répandue ?

— Pas vraiment, intervint Magister Ado. Les guerriers à cheval préférèrent les épées longues qui fendent l'air. Le *gladius* est efficace pour les fantassins.

— Pouvez-vous préciser si Eolann a été tué ce matin ou ce soir ?

Frère Hnikar se mit à rire.

— Le jour où un médecin pourra affirmer avec certitude à quelle heure un corps a cessé de vivre, toutes les affaires de meurtre seront résolues. Il suffira d'arrêter la personne la plus proche de la victime à l'heure indiquée. Cependant et comme je vous l'ai déjà signalé, j'ai croisé frère Eolann peu de temps après votre retour à l'abbaye, ma sœur. Et il a été enterré alors qu'il faisait nuit car la terre n'avait pas eu le temps de s'attacher à la chair ou aux vêtements.

— Donc il était au monastère quand je le cherchais, conclut le vénérable Ionas. Où pouvait-il bien se cacher ?

— À moins qu'il n'ait été retenu prisonnier, susurra Fidelma.

Puis elle se tourna vers Magister Ado.

— Était-ce une idée de frère Eolann de faire le voyage jusqu'à Tolosa pour y négocier l'achat de ce livre... comment s'appelle-t-il déjà ? La *Vie du bienheureux Saturnin* ?

— C'est bien cela, vous avez une excellente mémoire. Pourquoi ?

— Vous seriez-vous rendu là-bas, sinon ?

— Je ne le pense pas. Le *scriptor* a insisté pour que ce volume soit ajouté à notre bibliothèque car, selon lui, il contribuerait à la réputation de l'abbaye comme centre d'enseignement. J'avais déjà visité Tolosa et on a estimé que j'étais le mieux placé pour traiter cette affaire. Cependant, en quoi cela concerne-t-il le meurtre de l'abbé ? Les deux assassinats seraient-ils liés ?

— Les six assassinats, le corrigea Fidelma, imperturbable.

— Pardon ?

— Plus une tentative d'en finir avec vous sans compter la blessure de frère Faro. Espérons que la liste est close.

— La coutume exige que les funérailles soient célébrées à minuit, rappela frère Wulfila d'une voix sèche. Maintenant nous avons les corps de l'abbé Servilius, d'Hawisa et de frère Eolann à inhumér.

— Je propose que nous remettons nos spéculations à plus tard et que nous nous préparions pour la cérémonie. Quelqu'un y voit-il une objection ? dit le vénérable Ionas en consultant Magister Ado du regard.

— Aucune et puisque vous êtes le plus âgé de notre communauté, vénérable Ionas, et que les frères sont appelés à choisir un nouvel abbé et évêque, je tiens à vous signaler que je voterai pour vous.

Le vieil érudit parut mal à l'aise.

— Je vous remercie pour votre confiance, *magister*, mais laissons les frères en décider. Pour l'instant, les corps doivent être transportés jusqu'à la nécropole. C'est un bien triste jour pour l'abbaye.

Ils retournèrent dans la cour éclairée par des torches. Le vénérable Ionas semblait tourmenté par de sombres pensées et Fidelma eut le sentiment qu'il voulait lui poser des questions. Les autres se dispersèrent et elle attendit patiemment qu'il se tourne vers elle.

— Vous avez parlé de six meurtres or j'en compte trois.

— Vous oubliez Wamba.

— À cause de la pièce ? Qui d'autre ?

— Sa mère, Hawisa, victime d'un incendie d'origine criminelle.

— Et le dernier ? Ah, frère Ruadán. Mais il est mort des blessures infligées par une bande d'ariens. Et il s'est éteint dans son lit une semaine après son agression.

Fidelma secoua la tête.

— Non, il a été étouffé dans son lit par la main responsable de tous ces meurtres.

— Mais pour quels motifs ?

— *Cui bono* ?

— Je ne comprends pas.

— Cicero a attribué ces paroles à un juge romain : « À qui profite le crime ? » Quand nous aurons répondu à cette question, nous tiendrons le coupable.

Seule dans sa chambre, Fidelma réfléchissait. Elle s'était conduite comme une idiote et il n'était pas certain qu'elle soit maintenant plus maligne. Pourquoi diable n'était-elle pas retournée à Genua pour y embarquer sur un bateau à destination de Massilia, avant que cette vallée ne soit le théâtre d'une guerre sanglante ? Les ambitions de Grimoald et de Perctarit lui importaient peu et elle se languissait de son pays et de son peuple. Elle n'était venue à Bobium que pour faire ses adieux à son vieux maître, frère Ruadán, et en songeant à lui la colère la reprit : elle lui devait de démasquer son assassin.

Et frère Eolann ? *Superbum sequitur humilitas* : « L'orgueil mène à la chute. » Elle avait fait montre d'arrogance en se laissant tromper par l'*aurum Tolosa* – le trésor des fous. Et maintenant, elle refusait de partir en s'imaginant qu'elle parviendrait à résoudre les mystères qui l'entouraient. Paul, dans son épître aux Philippiens, exhortait ces derniers à ne rien entreprendre par ambition égoïste ou par fierté mais à toujours agir avec humilité.

Que savait-elle si on en revenait aux faits ? Frère Ruadán avait donné deux pièces à Wamba. Pourquoi ? Le garçon les avait rapportées à l'abbaye et le jour suivant il était mort. Peu de temps après, on retrouvait frère Ruadán agonisant ou presque. Frère Ruadán, peu avant son décès, pensait que Wamba avait péri à cause des pièces. Et son vieux mentor avait été achevé par quelqu'un qui ne voulait pas qu'il s'entretienne avec elle. Si elle ne s'était pas glissée dans sa chambre avant que le monastère ne soit réveillé, elle n'aurait jamais entendu parler de Wamba. Par la suite, elle avait fait des confidences à frère Eolann.

À peine avait-elle mentionné à Eolann ses soupçons sur la mort de Wamba qu'elle était entraînée dans une chasse au trésor. S'agissait-il vraiment d'une fausse piste ? Elle avait été égarée par le nom de Servillius et s'était persuadée qu'Eolann était le coupable. Elle avait conscience que quelque chose lui échappait, mais la fatigue l'empêchait de raisonner. La journée avait été longue et l'épreuve des obsèques l'attendait.

Elle se prépara pour la cérémonie qui aurait lieu à minuit. Dans la chapelle, les frères s'étaient déjà rassemblés pour faire leurs adieux à l'abbé et au *scriptor*.

Alors qu'elle pénétrait dans la petite église, frère Faro s'avança vers elle.

— Sœur Gisa a disparu, vous ne savez pas où je pourrais la trouver ?

— Aucune idée. On m'avait dit que vous étiez parti à sa recherche.

— Je n'avais qu'une vague idée des grottes où l'ermite Aistulf a coutume de se réfugier.

— Vous avez donc échoué dans votre projet ?

— Pas le moindre signe de Gisa ou de l'ermite. En chemin, j'ai rencontré

Magister Ado. Les décès ne cessent de s'accumuler. On m'a rapporté que le vénérable Ionas met en vous tous ses espoirs pour résoudre ces affaires de meurtres. Excusez-moi, vous ne parlez même pas le lombard et, avec tout le respect que je vous dois, je ne saurais trop vous conseiller de retourner à Genua dès demain. Ici, personne n'est en sécurité.

Fidelma étudia attentivement le visage du jeune homme.

— Comment interprétez-vous les dangers qui assaillent cette communauté, frère Faro ? Pourquoi donc le prolongement de mon séjour vous inquiète-t-il à ce point ?

— Je ne comprends pas.

— Certes, je suis une étrangère, mais on pourrait en dire presque autant de vous. Vous êtes venu ici il y a deux ans en quête d'une paisible retraite. Pourquoi me poussez-vous à partir alors que vous restez ?

— Vous savez bien pourquoi, répondit-il, embarrassé.

— D'où je déduis que vous avez l'intention de reprendre vos recherches dès demain ?

Il hocha la tête.

— Dès qu'il fera jour. Mais si vous voyez Gisa avant moi, j'aimerais que vous quittiez toutes deux cette vallée, car je crains qu'une tempête ne soit sur le point d'éclater.

— Gisa est native de cette région ? s'enquit Fidelma.

— Oui, et elle y a été élevée. Elle y connaît beaucoup de monde.

— Vous avez déjà rencontré des personnes de sa famille ?

— Elle ne m'a jamais parlé de sa famille. On dit qu'elle est apparentée à l'ermite et elle a une bonne connaissance des simples. Son père aurait été médecin. Je n'en sais pas plus.

— Je vais réfléchir à vos conseils, frère Faro. Demain, d'autres vous aideront peut-être dans votre quête.

Il la considéra d'un air songeur.

— Vous restez ?

— Vous devinez juste. Ce serait une insulte à la mémoire de mon vieux maître, frère Ruadán, de prendre la fuite.

— J'espère que vous ne regretterez pas votre décision.

Un peu avant minuit, la procession à la lumière des torches commença. Elle était très différente de celle qui avait escorté frère Ruadán quelques jours auparavant. La peur et la tension étaient devenues tangibles. Les frères étaient peu nombreux à avoir répondu à l'appel du vénérable Ionas. En vérité, en dehors de ceux qui portaient les cercueils, on n'en comptait que cinq ou six. La seule personne de l'extérieur était le jeune Odo. Les restes d'Hawisa, enveloppés d'un linceul, avaient été déposés à côté de la tombe de Wamba que deux moines munis de pelles s'employaient à rouvrir. Hawisa y fut descendue avec une simple bénédiction. La peur et l'horreur de la situation faisaient sursauter les gens au moindre bruit.

La procession se remit en marche, menée par le vénérable Ionas et Magister

Ado qui précédaient les cercueils de l'abbé et du *scriptor*. Ils étaient suivis par l'intendant, l'apothicaire, Fidelma et frère Faro. On demanda à Fidelma de dire quelques mots à la mémoire de son compatriote. Elle trouva l'exercice difficile, sachant qu'il avait dû occuper une place centrale dans la conspiration pour établir une fausse piste. Elle parvint néanmoins à prononcer son éloge :

— Frère Eolann était né au royaume de Muman, celui de mon père. Il venait d'un endroit qui ressemblait beaucoup à celui-ci, un monastère sur une île au milieu d'un lac entouré de montagnes luxuriantes, avec des plantes à feuilles persistantes comme le houx, le sorbier et l'arbousier. Alors qu'on l'avait envoyé en mission à Saint-Gall, ses pas le guidèrent...

Elle fronça les sourcils, troublée par une pensée qu'elle avait jusqu'ici négligée. Puis elle se reprit.

— ... jusqu'à Mailand et de là au val Trebbia et à l'abbaye de Bobium, fondée par Colm Bán il y a de nombreuses années. On m'a dit qu'il était un bon *scriptor*, pourtant il a commis une erreur. Il a prêté un serment que dans mon peuple on appelle un *géis* – et il aurait dû savoir qu'on ne brise pas un *géis* en toute impunité. Le mal frappe celui qui manque à sa parole et c'est ainsi qu'il a perdu la vie...

Elle s'arrêta, incapable d'aller plus loin, et le vénérable Ionas s'avança.

— Mais le Seigneur voit celui qui commet le crime et même si nous, pauvres mortels, échouons dans nos efforts à le démasquer, Dieu le punira dans l'autre monde.

Quand le moment fut venu de descendre la dépouille de l'abbé Servillius dans sa tombe, ce fut le vénérable Ionas qui prononça le discours. Dans la culture de Fidelma, on l'aurait appelé l'*éclaireur*, l'intercession pour le repos de l'âme, suivi de la bénédiction :

— Servillius était le descendant d'une famille patricienne romaine enracinée à Placentia. Ses ancêtres servaient depuis longtemps dans cette contrée. Lui s'est consacré à cette abbaye en tant qu'abbé et évêque. J'étais présent quand Servillius passa pour la première fois les portes de Bobium. C'était il y a quarante ans, quand vivaient ici des hommes qui avaient connu notre bienheureux fondateur Columbanus. Ce sont eux qui m'ont inspiré l'idée d'écrire une vie de ce saint homme.

« Servillius était lui aussi béni à plus d'un titre. Quand il devint abbé, il hérita du désir de notre fondateur de faire de cette abbaye un centre de piété et d'enseignement. Il lutta pour qu'elle ne tombe pas dans les mains des fidèles d'Arius et il m'envoya à Rome, pour assurer le Saint-Père de notre allégeance et demander la mitre pour lui-même. J'avais obtenu la même distinction pour l'abbé Bobolen avant lui. Ensemble, nous luttons contre les mauvaises intentions des serviteurs de la croyance arienne...

Il marqua une pause et adressa un regard en coin à Magister Ado. Fidelma s'étonna que le vénérable Ionas fasse un éloge où il occupait la place la plus importante.

— Pour défendre la cause de la vraie foi, poursuivit-il, nous avons reçu le

soutien de Magister Ado qui nous a rejoints un peu plus tard et est devenu un de nos érudits les plus réputés. Je... nous ne permettrons pas que notre abbé soit mort en vain et nous continuerons son œuvre, afin que cette abbaye devienne un centre de savoir respecté dans toute la chrétienté pour sa science et sa piété.

Alors qu'avec des cordes on descendait le cadavre de l'abbé dans le trou boueux, des sons plaintifs résonnèrent dans la vallée : un maître sonneur tirait de sa cornemuse les cris lugubres d'une âme tourmentée.

La consternation se répandit sur les visages et des moines reprirent aussitôt le chemin du monastère. La lumière incertaine d'une lanterne jouait sur les traits de Hnikar et Wulfila. Même frère Faro regardait en direction des monts que l'on devinait au loin. Un seul demeurait serein, un sourire imperceptible sur les lèvres : c'était Odo, qui brandissait un cierge.

Magister Ado se tourna vers les moines encore présents.

— N'avez-vous jamais entendu le *muse* auparavant ? les morigéna-t-il. La cornemuse n'accompagne-t-elle pas tous les enterrements ?

Frère Faro, qui se tenait près de Fidelma, la tête inclinée sur le côté pour mieux écouter le chant funèbre, paraissait inquiet.

— Il semblerait que frère Wulfila se soit trompé quand il pensait que l'abbé Servilius et sœur Gisa s'étaient rendus au chevet du vieil ermite parce qu'il était malade, commenta Fidelma.

Puis elle se tourna vers Odo.

— Je ne suis pas experte en musiciens locaux, mais qui, selon vous, nous donne en ce moment cette funeste sérénade ?

— C'est un des airs préférés de l'ermite, répondit aussitôt le jeune homme. Et Aistulf a un style bien particulier.

CHAPITRE XVIII

Pour la première fois de sa vie, quand Fidelma se retira dans sa chambre elle poussa des meubles lourds devant sa porte. Puis elle se coucha et sombra dans un sommeil agité traversé de cauchemars.

— Bien sûr, murmura-t-elle en reprenant conscience. Comment ai-je pu être aussi bête ?

Elle parvint à se rendormir mais, plus tard, elle eut du mal à se réveiller. Elle se leva, fit sa toilette et, malgré la fatigue, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine excitation. Au réfectoire, ce fut le vénérable Ionas qui dit les prières. Magister Ado, quant à lui, semblait avoir perdu l'appétit. À la fin du repas, Fidelma chercha vainement frère Faro du regard et elle demanda à frère Wulfila où il était passé.

— Il s'est à nouveau absenté pour partir à la recherche de sœur Gisa, répondit l'intendant d'un air désapprobateur.

La cloche sonna et chacun alla vaquer à ses occupations. Quant à Fidelma, elle se dépêcha de rejoindre le vénérable Ionas.

— Il faut que je vous parle, lança-t-elle sans autre préambule.

— Nous n'avons pas pour habitude de garder des secrets les uns envers les autres, ma sœur, répliqua-t-il sur un ton de reproche.

— Pourtant, certains membres de cette communauté se sont depuis longtemps engagés dans cette voie. Un danger imminent guette l'abbaye et je pense que la discrétion s'impose.

Il la considéra avec appréhension.

— La nuit dernière, je vous ai soutenue dans votre proposition de mener des investigations sur les drames qui nous frappent. Auriez-vous atteint vos conclusions ?

— Pas tout à fait mais, à la fin de la journée, je pense être en mesure de répondre à la plupart des questions.

— Quel est donc ce secret que vous désirez partager avec moi ?

Ils se tenaient en haut des marches donnant accès à la cour.

— Existe-t-il un moyen de se rendre au cimetière sans nous faire remarquer ?

Le vénérable Ionas fronça les sourcils.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— J'aimerais justement vous le montrer sans qu'on s'aperçoive de notre

absence.

— Vous ne pouvez pas m'en dire davantage ?

— Avant de mourir, frère Ruadán m'a posé une question alors que je croyais qu'il délirait. Je sais maintenant qu'il n'en était rien. Il a murmuré : « Quel mal peut être dissimulé dans un mausolée ? » Je viens de comprendre ce que cela signifie.

Le vénérable Ionas lui fit signe de le suivre. Ils retournèrent dans le réfectoire et prirent un petit couloir. Au lieu de déboucher dans les cuisines ou dans l'*herbarium*, ils empruntèrent un second couloir et se retrouvèrent dans une remise. Le vénérable Ionas entreprit de bouger des boîtes, révélant la poignée en fer d'une trappe.

Le vieil érudit sourit à Fidelma.

— Dans ma jeunesse, quand je suis arrivé à l'abbaye, on m'a montré ce passage dérobé au cas où je voudrais éviter le frère portier. Il s'appelait frère Bladulf et il n'était pas du genre à badiner. À l'époque, on ne plaisantait pas avec la règle. Mais parfois, le besoin se faisait sentir d'aller se promener dans les montagnes pour marcher en silence, sentir la brise et les rayons du soleil.

Il souleva la trappe, descendit cinq marches et fit quelques pas en direction d'un rideau de plantes grimpantes laissant filtrer la lumière. Fidelma le suivit.

Ils se retrouvèrent hors de l'abbaye, au milieu des arbres, et le vénérable Ionas l'entraîna sur un sentier qui menait en haut de la nécropole, juste derrière les trois mausolées.

— Incroyable ! s'écria Fidelma.

— Je vous écoute, dit le vénérable Ionas.

— Je crois que nous découvrirons ce que je cherche dans le troisième mausolée.

— Celui de l'abbé Bobolen ? Vous ne voulez tout de même pas qu'on l'ouvre ? Ce serait un sacrilège. Il vient d'être scellé.

— Si mes soupçons sont exacts, le sacrilège a déjà été commis. Pour le prouver, il faut que j'examine l'intérieur.

Après que le vieil érudit eut donné son accord à regret, ils progressèrent avec précaution jusqu'à l'édifice en marbre tout en vérifiant que personne ne les épiait. Fidelma s'arrêta devant les portes massives du bâtiment. Elles étaient en fer. Le vénérable Ionas examina la serrure.

— Curieux... cela ressemble à une serrure temporaire que l'on pourrait aisément forcer.

— Alors allons-y. La réponse à tous ces décès dont la liste n'est peut-être pas close est dissimulée ici même. Je vous demande de me faire confiance.

Le vieil homme hésita un instant, se pencha, prit une pierre et cogna sur le verrou qui tomba presque aussitôt. Ensemble ils poussèrent un des battants. Le vénérable Ionas ne s'attendait certainement pas à voir une carriole où s'empilaient des sacs en un tel lieu. Elle occupait pratiquement tout l'espace et il n'y avait pas trace de sarcophage.

Sans s'émouvoir, Fidelma entreprit d'ouvrir un des sacs et fit signe au

vénérable Ionas de regarder à l'intérieur. Il était rempli de pièces d'or.

— *L'aurum Tolosa* ? s'enquit le vieil érudit, le souffle court. Ce n'était pas une légende ?

Fidelma secoua la tête.

— Il est peut-être bien de Tolosa, cependant il n'a rien à voir avec Caepio.

— Mais alors...

— Il s'agit du paiement de ses services au seigneur de Vars qui ne va pas tarder à se présenter ici. Vite, remettons le verrou en place.

Quelques instants plus tard ils se faisaient face dans le bureau du vénérable Ionas et réfléchissaient en silence.

— Depuis combien de temps savez-vous ? dit enfin ce dernier.

— La nuit dernière. J'étais trop absorbée par ma chasse au trésor mythique pour saisir ce qui se tramait.

— Mais enfin, d'où vient cet or ? Il serait destiné au seigneur de Vars ?

— Oui, c'est le tribut de Perctarit à Grasulf pour qu'il l'appuie dans sa lutte contre Grimoald. À Vars, j'ai appris que Grasulf attendait que l'agent de Perctarit lui indique où étaient entreposées les pièces.

— C'est donc l'agent de Perctarit qui les aurait déposées dans le mausolée de Bobolen ?

— Oui, toutefois je dois encore effectuer quelques vérifications. Je suis certaine que ces sacs sont enfermés ici depuis un certain temps. J'ignore quand ce pauvre frère Ruadán les a découverts. Il a sans doute prélevé quelques pièces et, par esprit de charité, il en a donné deux à Wamba.

Le vénérable Ionas secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas. En quoi frère Eolann est-il concerné ?

— S'il n'était pas l'instigateur du complot, il y était mêlé.

— Voilà bien des questions laissées sans réponses, Fidelma.

— Je sais et c'est pourquoi je ne peux pas vous donner le nom du principal coupable pour l'instant.

Elle se leva.

— Cette affaire sera bientôt résolue. Je dois vous quitter.

— Où allez-vous ?

— À la recherche du seigneur Radoald qui finira de m'instruire.

— Prenez garde, si on apprend que vous avez tout deviné, votre sexe et votre titre de princesse ne vous protégeront guère.

Fidelma eut un sourire crispé.

— J'en ai conscience. Avez-vous ici des hommes physiquement entraînés ? Par exemple, un forgeron et son aide ?

— Je peux sans difficulté mettre à votre disposition trois ou quatre hommes de confiance suffisamment intimidants.

— Vous serez le seul à communiquer avec eux et ils devront prêter le serment de ne rien révéler de ce que vous leur demanderez d'accomplir en mon nom. Vous-même devrez garder le silence, même avec vos plus chers amis comme Magister Ado, frère Bladulf, frère Wulfila ou même frère Lonán.

— Je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à vous, et ferai comme vous l'ordonnez.

Fidelma lui donna ses instructions.

— Si j'ai raison, conclut-elle, cela nous fera gagner un peu de temps. J'espère être de retour avant la fin du jour pour vous fournir les éclaircissements que vous attendez.

— Je prierai pour qu'il ne vous arrive rien.

— J'oubliais, arrangez-vous pour que les moines ne s'éloignent pas de l'abbaye.

— Êtes-vous devin pour prédire un danger imminent ? s'enquit le vieil homme d'un ton résigné.

— Si je pouvais prévoir l'avenir, je vous assure bien que je n'aurais jamais quitté le port de Genua.

— Dans la vie, on ne peut pas revenir en arrière, mon enfant. Les dés sont jetés et que Dieu nous vienne en aide.

— Vous avez raison. Il m'arrive parfois de céder à l'égoïsme ou au découragement et je devrais en avoir honte. Comment ai-je pu être assez étourdie pour me confier à frère Eolann ? Espérons que j'apprendrai de mes erreurs.

— Dieu vous a faite telle que vous êtes et, dans ce monastère, nous lui en sommes très reconnaissants. Allons, prenez soin de vous et revenez vite.

Elle quitta l'abbaye peu de temps après et seul le vénérable Ionas la vit sortir un cheval de l'écurie. Il était parvenu à occuper à diverses tâches les moines qui se tenaient dans la cour et ce fut lui qui ouvrit les portes. Il la suivit du regard tandis qu'elle descendait vers la rivière.

Le chemin qui menait à la forteresse de Radoald ne présentait pas de difficultés particulières. Fidelma traversa le pont en dos d'âne et longea en amont les eaux tumultueuses de la Trebbia qui coulait au milieu de la forêt. Il était encore tôt, les oiseaux chantaient, le ciel était bleu et, dans un tel cadre, on avait peine à croire à la menace de guerre qui planait sur la contrée. Si le conflit éclatait, il ravagerait cette paisible vallée.

Absorbée dans ses pensées, elle sursauta en voyant deux guerriers surgir des bois. Ils portaient de longues capes noires, mais n'étaient pas armés, et ils furent sur elle avant qu'elle ait eu le temps de réagir. L'un d'eux attrapa son cheval par la bride et, sans ralentir, l'entraîna à sa suite le long de la berge. L'autre individu fermait la marche. L'épée enflammée et la couronne de laurier sur leur justaucorps les désignaient comme les mêmes hommes qui avaient attaqué Magister Ado à Genua et qui, plus tard, lui avaient décoché une flèche en touchant frère Faro par erreur.

Ils ne prononcèrent pas un seul mot et Fidelma non plus. À quoi bon ? Elle ne fut pas autrement surprise quand ils tournèrent sur leur gauche, en direction de la forteresse du seigneur Radoald qui était justement sa destination.

Les portes du château fort s'ouvrirent et tous trois pénétrèrent dans la cour. Là, ils s'immobilisèrent. Puis la porte de la grand-salle s'entrebâilla et une

silhouette aux cheveux blancs en sortit. Le médecin Suidur le Sage s'avança vers eux, affable et souriant.

— Eh bien, sœur Fidelma, ou dois-je vous appeler lady Fidelma ? J'ignore quel est l'usage pour une princesse qui a choisi la religion.

Il s'inclina d'un air ironique.

— Vous êtes la bienvenue. Donnez-moi la main, que je vous aide à mettre pied à terre, et entrez à l'intérieur pour prendre quelque rafraîchissement. La poussière du voyage assèche la gorge.

CHAPITRE XIX

— Dois-je vous remercier de votre accueil, Suidur ?

— Les guerriers qui vous ont... escortée appartiennent à Grimoald, expliqua le médecin. Je crains qu'ils n'aient montré un peu trop d'enthousiasme dans la tâche qui leur avait été assignée et je m'en excuse.

— Nous nous étions déjà rencontrés. La première fois à Genua et la deuxième, quand je suis arrivée dans cette vallée.

Suidur s'adressa aux guerriers en lombard. Ils s'éloignèrent avec les chevaux et Suidur fit signe à Fidelma de le suivre.

— J'ai toujours pensé que vous étiez loin d'être bête, lady.

Dans la grand-salle, elle trouva le seigneur Radoald en compagnie d'un homme plus âgé aux longs cheveux gris et vêtu d'habits grossiers. Tous deux se levèrent à son entrée. Elle étudia avec attention l'attitude et les traits du compagnon de Radoald.

— Nous vous attendions, Fidelma, dit le jeune seigneur de Trebbia.

— Vraiment ? Ah ! Je suppose que vos espions m'ont vue quitter l'abbaye. Cela explique qu'ils m'aient tendu une embuscade.

— Nous sommes engagés dans une guerre des ombres, intervint l'invité de Radoald. Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre des risques.

— Je vous présente... commença Radoald.

— Aistulf, un bien étrange ermite, le coupa Fidelma en souriant. Vous pouvez vous redresser, inutile de jouer les vieillards. Non seulement vous êtes un maître sonneur, mais vous parlez le latin et commandez aux guerriers. Pourquoi vous cachez-vous dans la montagne et laissez-vous votre fils gouverner à votre place, seigneur de Trebbia ?

Il y eut un silence.

— Je crois que je vous ai sous-estimée, Fidelma d'Hibernia, dit le seigneur Billo. Comment m'avez-vous démasqué, alors que vous n'êtes qu'une étrangère ? Personne, à part Servillius et Gisa, ne m'ont approché d'assez près pour être en mesure de m'identifier et ma maison a juré le secret. Qui m'a trahi ?

— Personne. Du moins, pas que je sache. Il s'agit d'une simple déduction logique, confirmée par le fait que je vous ai entendu dans la montagne quand Suidur nous ramenait au val Trebbia. Vous pensiez que je dormais. Quand vous avez chuchoté que vous parleriez à votre fils, j'ai tout de suite compris.

Il est de notoriété publique que le seigneur Billo et son fils Radoald se sont battus pour Grimoald. Alors que Radoald rentrait de la guerre pour être proclamé seigneur de Trebbia, l'ermite Aistulf apparaissait dans la vallée. Et voilà.

— Au retour des batailles livrées contre Perctarit, je désirais la paix tout en pressentant qu'elle connaîtrait bien des obstacles. J'ai donc donné mes domaines à mon fils, changé mon nom et entrepris de mener une existence retirée. Je voulais finir mes jours dans la tranquillité, sans plus jamais revoir un homme, une femme ou un enfant souffrant dans sa chair. Malheureusement, nous sommes la proie des troubles et des complots et il est de mon devoir de combattre. Si nous parvenons à rétablir l'ordre, je reprendrai la vie d'Aistulf, car je n'aspire qu'à la solitude et à la réclusion.

Radoald fit signe à un serviteur d'apporter des boissons.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il à Fidelma qui était suffisamment philosophe pour accepter l'inévitable.

Elle prit place à la table sans protester, refusa un gobelet de vin et demanda qu'on lui serve de l'eau de source.

— Comment se fait-il que vous m'attendiez ? demanda-t-elle à Aistulf.

— Mon cher ami Servillius m'avait prévenu qu'il vous enverrait ici. Ne vous a-t-il pas expliqué en quoi vous pourriez nous être utile ?

— L'abbé Servillius a été assassiné la nuit dernière.

Il y eut un silence consterné. Sœur Gisa, qui venait d'apparaître dans l'embrasure d'une porte, courut jusqu'à Suidur qui la prit dans ses bras pour la reconforter. Sa présence n'étonna guère Fidelma.

— On m'a également informé que vous aviez découvert le corps de lady Gunora, dit Aistulf d'une voix sourde. Cela étant, j'ignorais, quand j'ai joué ma complainte, qu'elle était également destinée à mon malheureux ami.

— Frère Bladulf n'était pas encore revenu de la montagne avec le corps de lady Gunora. Vous avez joué non seulement pour Servillius mais aussi pour Hawisa et frère Eolann.

— Tant de trépas ? murmura Aistulf, les yeux agrandis par l'horreur.

— Wulfoald nous avait prévenus de l'assassinat d'Hawisa, commença Radoald.

— Racontez-nous ce que vous avez appris, l'interrompit Aistulf.

Fidelma ne se fit pas prier.

— Récapitulons, dit l'ermite quand elle eut terminé son récit. Wulfoald vous a laissée à l'abbaye après qu'on l'eut averti que Servillius était rentré mais ne voulait recevoir personne. Puis vous et le vénérable Ionas vous êtes rendus dans ses appartements pour découvrir qu'il avait été assassiné.

— Exactement.

— Donc vous n'avez pas vu Servillius qui ne vous a jamais priée de vous présenter ici ?

— Qu'était-il supposé me raconter ?

— Entre autres choses qu'on vous attendait avec Wulfoald, qui nous a

confirmé qu'il n'avait pas vu Servillius et qu'on ne lui avait pas communiqué le message.

— Quant à moi, j'étais trop occupée à suivre la fausse piste indiquée par frère Eolann et, sitôt arrivée au monastère, je me rendais auprès du vénérable Ionas pour lui donner ma version des faits. Quand nous avons voulu nous entretenir avec l'abbé, nous avons déjà perdu beaucoup de temps et nous l'avons trouvé baignant dans son sang.

— Mais alors, si vous n'avez pas parlé à l'abbé, que faites-vous ici ? demanda Suidur avec une certaine brutalité.

— Je suppose que le prince Romuald est en sécurité chez vous ? répliqua Fidelma sans répondre à la question.

— Comment savez-vous cela ? s'exclama Radoald.

— C'est très simple. L'abbé Servillius a affirmé que lady Gunora et le prince avaient quitté l'abbaye avant l'aube pour rejoindre cette forteresse. Quand j'ai découvert le corps de lady Gunora, il n'y avait aucune trace du prince. Or quand j'ai annoncé la nouvelle à Wulfoald, il ne semblait pas inquiet pour le garçon. Il m'a simplement reproché de ne pas l'avoir informé plus tôt.

— Quelles conclusions en avez-vous tiré ? demanda Aistulf, vivement intéressé.

— Que le prince Romuald était en sécurité ici. Ce que vous avez confirmé par la suite.

— Moi ?

— « Si le garçon a raison, lady Gunora doit être morte », avez-vous déclaré dans la montagne. Que vous avait-il donc révélé ?

— Comment interprétez-vous les récents événements ? répliqua Radoald.

— Selon moi, le départ de l'abbaye de lady Gunora et de celui dont elle avait la charge n'est pas passé inaperçu. Ils étaient suivis alors qu'ils montaient un même cheval. Lady Gunora a ordonné à Romuald d'aller se cacher pendant qu'elle essayait d'égarer ses poursuivants. Et elle est parvenue à ses fins... au prix de sa vie.

Aistulf hocha la tête.

— Ce matin-là, Wulfoald a découvert le prince qui errait le long de la rivière. Romuald lui a annoncé que lady Gunora avait repris le chemin de l'abbaye en lui ordonnant de fuir. Elle avait également précisé que, si elle ne revenait pas, il devrait gagner la forteresse de mon fils et surtout ne pas rentrer au monastère.

— Donc lady Gunora a entraîné ses bourreaux jusqu'au mont Pénas ? Pauvre femme. Elle s'est sacrifiée.

— Un détail qui pourrait vous intéresser, ajouta Aistulf. Le petit prince, alors qu'il se cachait, a aperçu leur poursuivant car il n'y en avait qu'un seul. Mon fils nous a donné le même signalement qu'Odo à vous-même et à Wulfoald. Il correspond à celui de la personne que l'on a vue à proximité de la chaumière d'Hawisa lors de l'incendie.

— Un homme sur un cheval gris clair ?

— Oui, un guerrier.

Fidelma réfléchit.

— Et maintenant, expliquez-moi pourquoi vous désiriez vous entretenir avec moi ?

— Mon ami Servillius estimait qu'on pouvait vous faire confiance. Bien sûr, vous aurez compris que nous soutenons le roi Grimoald.

Comme Fidelma gardait le silence, il enchaîna :

— La guerre qui s'annonce ne vous concerne en rien. Contrairement à nous, qui nous opposerons à ce que Perctarit et ses alliés locaux et francs renversent Grimoald du trône des Lombards.

— Hmm.

— Mais pourquoi avez-vous volé au secours de Magister Ado à Genua, quand les guerriers du roi Grimoald ont tenté de le capturer ?

— Je n'ai vu que deux individus s'en prenant à un vieil homme dans une rue déserte. Et les deux mêmes ont tenté de l'éliminer en lui tendant une embuscade dans les bois.

— Si vous n'aviez pas poussé un cri d'avertissement, ils n'auraient pas manqué leur cible et frappé frère Faro, maugréa sœur Gisa d'un ton acerbe.

— Ces hommes portaient les emblèmes de votre roi et donc de vos alliés ! D'où je déduis que vous auriez applaudi à l'assassinat d'un vieil érudit d'excellente réputation comme Magister Ado. Tout ça parce que vous ne partagez pas les mêmes opinions.

— C'est un agent de Perctarit, s'écria sœur Gisa en relevant le menton, un ennemi du roi Grimoald ! Et à cause de vous, à Genua...

Aistulf fit la grimace.

— Nos guerriers n'étaient pas des plus habiles, comme vous avez pu le constater. Ayant échoué à capturer Ado, ils ont pris sur eux d'essayer de le tuer à la première occasion.

— Et ces imbéciles ont blessé Faro ! insista sœur Gisa.

— Ensuite, vos sbires sont rentrés à la forteresse pour y faire leur rapport, ironisa Fidelma. Je vous ai vue, avec Suidur, qui les tanciez vertement.

— Ça alors ! s'exclama Radoald.

— Une cour n'est pas le meilleur endroit pour discuter de sujets sensibles, même au cœur de la nuit, surtout quand la lune est pleine.

— Vous ne parlez pas le lombard, fit observer Suidur. Comment avez-vous compris de quoi il retournait ?

— Peut-être vous rappelez-vous avoir réprimandé Gisa pour s'être exprimée en latin ?

On aurait entendu une mouche voler. Puis ce fut Suidur qui prit la parole.

— Vous avez raison. Des instructions ont été données aux hommes de Grimoald pour qu'ils cessent leurs attaques contre la personne de Magister Ado. Il devait être laissé libre de ses mouvements.

— Nous espérons qu'il nous mènerait à l'or, continua Aistulf. Il s'agissait

de lui laisser suffisamment de corde pour se pendre, comme dit le proverbe.

— Et s'il n'était pas l'agent de Perctarit ? soupira Fidelma. Je suis surprise, Suidur, que vous n'ayez pas appris à votre fille l'importance de la preuve *coram iudice*¹.

Gisa ouvrit de grands yeux tandis que son père dissimulait un sourire.

— Je vous félicite pour votre à-propos, lady.

— J'ai supposé qu'elle était votre fille à cause de ses connaissances dans l'art de la guérison. On dit qu'elle a été élevée dans cette vallée et que son père était médecin.

— Juste avant de nous quitter, Servilius nous a conseillé de vous laisser agir à votre guise car, selon lui, vous nous guideriez jusqu'aux conspirateurs, commenta Radoald. N'est-ce pas, père ?

Le seigneur Billo se mit à rire.

— *Alis volat propriis*, « elle vole de ses propres ailes » sont ses mots exacts.

Fidelma connaissait l'adage. Il signifiait que, grâce à son indépendance d'esprit, elle suivait ses propres règles.

Radoald se pencha vers elle.

— Alors laissez-moi vous expliquer en quoi Magister Ado nous inquiète. Cet homme qui a la réputation d'un grand érudit à Bobium est aussi connu pour souscrire au credo de Nicée.

— Rien que de très normal puisqu'il appartient à la communauté de l'abbaye.

— Mais Bobium est satisfaite du gouvernement de Grimoald, un roi qui, bien qu'adepte d'Arius, applique une politique libérale et autorise ses compatriotes à choisir le chemin que le Christ a élu pour eux.

— Je sais, répliqua Fidelma, gagnée par l'énervement. Et Perctarit suit lui aussi le credo de Nicée.

— Donc quand Magister Ado s'est rendu à Tolosa, nous l'avons soupçonné d'être un agent de Perctarit parti chercher de l'or pour payer Grasulf.

— Si vous aviez parlé à Magister Ado, vous auriez appris qu'il s'était rendu à Tolosa sur l'instance de frère Eolann, un des vrais conspirateurs. Faisant appel à l'érudition de Magister Ado et à sa connaissance de la ville, ils l'ont persuadé de se rendre à l'abbaye de Tolosa pour rapporter un livre destiné à accroître la réputation de la bibliothèque. Je soupçonne frère Eolann ou un de ses complices d'avoir présenté ce voyage comme si le *magister* lui-même l'avait organisé.

Sœur Gisa pâlit et porta la main à sa joue.

— Peut-être a-t-on rapporté à Gisa que Perctarit se trouvait à Tolosa ? poursuivit Fidelma. Une autre fausse piste pour éloigner les soupçons des vrais conspirateurs, au nombre de trois à Bobium, et dont Magister Ado est exclu. L'or était déjà arrivé à l'abbaye quand Gisa et Faro sont partis rejoindre Magister Ado à Genua.

— Par quelle voie ? s'enquit aussitôt Radoald.

— Une question avant que je vous renseigne. Pourquoi est-ce si important

d'empêcher Grasulf, le seigneur de Vars, d'envoyer ses guerriers prendre le contrôle de cette vallée ? L'or lui est destiné et sa nature mercenaire l'empêchera d'agir tant qu'il ne sera pas entré en sa possession. Mais pourquoi ici ? Je crois en deviner la raison, j'aimerais toutefois en avoir confirmation.

— La réponse est simple : vous connaissez déjà l'importance stratégique des routes qui mènent à Genua par les montagnes. Il y a celle du sel qui va de Genua à Ticinum Papia et passe par la vallée du Tidone contrôlée par le seigneur de Vars. Et aussi celle, dominée par notre forteresse, qui traverse cette vallée et mène à Placentia.

— Certes.

— Ces routes sont vitales pour Perctarit s'il veut lancer une armée contre Mailand. Ticinum Papia n'est qu'à une courte marche de Mailand et de Placentia. S'il lance son armée contre Grimoald, il doit non seulement se protéger d'une attaque à partir d'ici mais aussi utiliser les mêmes voies pour ravitailler et renforcer son armée à Genua. C'est par là que sont passées les légions romaines et qu'elles ont renforcé leurs troupes quand elles ont écarté les Ligures, défait les Boii et traversé le Padus pour écraser les Taurini, les Insubres et les Cenomani. Ils appelaient ces terres la Gaule Cisalpine, devenue romaine. Placentia a été la première colonie romaine de cette région. Et maintenant, que croyez-vous qu'il arriverait si Perctarit contrôlait ces passages ?

— L'issue des combats serait très claire.

C'est alors qu'Aistulf posa une question inattendue.

— Saviez-vous que c'est ici que le Carthaginois Hannibal est arrivé avec ses éléphants ? Il y aurait cantonné ses hommes pendant qu'il grimpait au sommet d'une montagne, de l'autre côté de la Trebbia, pour avoir une vue d'ensemble du territoire.

— Oui, dit Fidelma, décontenancée par le changement de sujet.

— Avez-vous une idée de la constitution d'un éléphant ?

— Non, je sais seulement que cet étrange animal avait été transporté en Bretagne par un des césars, afin d'effrayer les gens et de les conquérir plus facilement.

— Alors qu'Hannibal avait établi son camp ici avec ses éléphants, à la veille de la bataille de Trebbia – sa première victoire sur les légions romaines –, on dit que trois hommes de la région étaient allés examiner les bêtes parce qu'ils ne comprenaient pas la description qu'en faisaient leurs voisins. Or ces trois hommes étaient aveugles. L'un d'eux tâta la patte d'une des bêtes. « L'éléphant est comme un tronc d'arbre », déclara-t-il. Un autre tâta sa trompe et déclara qu'un éléphant était comme un gros serpent. Le troisième parvint à attraper l'oreille de l'animal et affirma que l'éléphant était une créature ailée. Et alors, d'après vous, qu'est-ce que cette histoire nous enseigne ?

— Qu'ils avaient tort tous les trois.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'avaient qu'une vision partielle de l'animal.

— Exactement ! s'écria Radoald.

— De même, avec nos éléments d'information, nous n'avons qu'une vision partielle de la situation, résuma Fidelma. Très bien. Reprenons ces différents éléments. L'ancien roi, Perctarit, veut renverser Grimoald. Il s'avance dans ce pays avec une armée appuyée par les Francs. Pour affronter l'armée de votre roi, il lui faut du ravitaillement et des renforts. Pour cela, il doit avoir accès à Genua d'où partent deux routes menant à son armée. Vous en contrôlez une et Grasulf de Vars une autre. Grasulf est un mercenaire. Il suffit donc à Perctarit de l'acheter pour enrôler son armée et contrôler les voies d'accès à Genua.

« J'ajouterai que Perctarit ne faisait pas confiance à Grasulf. Il s'est donc arrangé pour que ses agents transportent l'or jusqu'ici afin qu'il soit remis à Grasulf dès que Perctarit serait prêt à attaquer et aurait besoin que les voies de ravitaillement soient ouvertes.

— C'est assez logique, renchérit Radoald.

— Malheureusement, l'or qui est à l'abbaye a déjà causé plusieurs décès.

— Comment savez-vous qu'il est déjà arrivé à l'abbaye ?

— Parce que le vénérable Ionas et moi-même l'avons constaté de nos yeux ce matin, ce qui explique ma présence ici. Je pense que le chef des conspirateurs est déjà parti avertir Grasulf et l'abbaye peut être attaquée d'un moment à l'autre.

— Connaissez-vous le nom du chef des conspirateurs ? demanda Aistulf.

— Oui.

La porte s'ouvrit en coup de vent, Wulfoald fit irruption dans la pièce et salua Radoald.

— Le seigneur de Vars s'est mis en marche, lança-t-il. Nous devons préparer nos hommes.

— Il est loin ?

— Il devrait arriver en fin de journée.

— Sœur Fidelma allait nous donner le nom des conspirateurs, dit Radoald.

— Cette histoire trouve sa source dans l'*aurum Tolosa*, commença-t-elle.

— Nous n'avons pas le temps d'écouter des contes, grommela Radoald.

— Pour les vieillards au coin du feu la nuit, ironisa Wulfoald.

— Écoutez-la, ordonna Aistulf.

— Je suis venue ici au chevet de mon maître, frère Ruadán. Je crois qu'il a été laissé pour mort parce qu'il avait découvert où était caché le butin destiné à Grasulf. Il s'agit d'une carriole remplie de sacs de pièces d'or. Et il croyait avoir découvert l'or de Tolosa qui, selon la légende, a été pris dans la tombe liquide et doit y retourner. Je ne comprenais pas à quoi il faisait référence jusqu'à ce que le vénérable Ionas m'explique que l'*aurum Tolosa* avait été retiré d'un lac. Frère Ruadán avait prélevé quelques pièces pour les montrer au vénérable Ionas. Alors qu'il retournait à l'abbaye il rencontra Wamba et, dans un geste de générosité incongrue, il lui donna deux pièces.

« Wamba rapporta une des pièces à l'abbaye afin d'acheter quelque chose pour sa mère. Quelqu'un reconnut la provenance de la pièce et, le lendemain, il partit à la recherche du garçon, le tua, trouva frère Ruadán et le battit à mort, du moins le croyait-il. Frère Ruadán, qui était un homme robuste, parvint à se traîner jusqu'aux portes de l'abbaye. Quand l'assassin l'apprit, il s'entretint avec frère Hnikar qui lui annonça que le vieil homme délirait et qu'il était perdu. L'assassin estima préférable de ne pas intervenir, évitant ainsi d'attirer l'attention sur lui... jusqu'à ce que je me présente au monastère.

— Qu'aviez-vous à voir avec tout ça ? s'enquit Radoald.

— Il fallait que mon maître meure avant de s'entretenir avec moi et voilà pourquoi on l'a étouffé. C'est alors que j'ai commis ma première erreur en pensant que je pouvais faire confiance au *scriptor*, frère Eolann, qui parlait ma langue et était lui aussi irlandais. Je lui confiai que frère Ruadán m'avait parlé de pièces d'or. Eolann était un homme intelligent et il décida de me distraire en me lançant sur une fausse piste – l'or de Tolosa de *Servilius* Caepio. Il persuada ses complices de le laisser m'attirer dans une course aux chimères jusqu'à ce que je décide de partir. Peut-être les a-t-il également convaincus de ne pas me tuer...

— Mais vous n'êtes pas partie, fit remarquer Radoald.

— Pire. Dans mon arrogance, j'ai demandé à Eolann d'être mon traducteur auprès d'Hawisa. Eolann s'est alors retrouvé dans une position difficile. Mais celui auquel il rendait des comptes imagina une ruse. Il lui ordonna de m'accompagner chez Hawisa et de traduire ses paroles de façon que mes soupçons sur Wulfoald et l'abbé en soient renforcés.

— Ne se doutait-il pas qu'il finirait par se trahir ? s'étonna Aistulf.

— Sans doute jugeait-il que la conspiration aurait atteint son but avant. À moins qu'Eolann n'ait été chargé de m'éliminer dans la montagne. À la réflexion, je crois qu'il a été tenté de le faire en m'entraînant dans un endroit dangereux où j'aurais pu tomber dans un précipice. Finalement, il n'a pas eu le cœur de provoquer ma perte et il m'a rattrapée au dernier moment. Frère Eolann n'était pas franchement mauvais, je suppose.

— Ce qui ne l'a pas empêché d'assassiner un jeune garçon et un vieillard, objecta Wulfoald.

— Je ne le crois pas responsable de ces crimes dont j'aurais tendance à croire qu'ils ont été commis par ses compagnons. Cependant il était habité par un esprit pervers. Nous devons passer la nuit au mont Pénas. Là, Eolann alluma un grand feu sous prétexte qu'il faisait froid. Or la température était relativement clémente. Et comme il l'avait prévu, le feu attira les guerriers du seigneur de Vars. Au matin, nous étions faits prisonniers.

« Il projetait de m'abandonner aux mains de Grasulf ; malheureusement pour lui, il se retrouva dans l'impossibilité d'avoir une entrevue avec le seigneur de Vars avant le lendemain car il était parti à la chasse au sanglier. Il ne fait aucun doute qu'Eolann lui expliqua la situation. Quand nous étions prisonniers, son attitude avait changé et il avait perdu tout intérêt pour les

livres grâce auxquels il m'avait fourvoyée. Je découvris un exemplaire de l'ouvrage dont une page avait été arrachée à Bobium. À Vars, il disposait de cette page intacte et pourtant cela le laissa froid, ce qui éveilla mes soupçons. Ce qu'Eolann n'avait pas prévu, c'est que nous serions secourus par Suidur.

— Pourquoi frère Eolann se serait-il embarqué dans pareille aventure ? demanda Aistulf. Il n'est ici qu'un Hibernien, tout comme vous.

Fidelma étouffa un soupir.

— Voilà pourquoi je ne me suis pas méfiée de lui. Il m'a dit qu'il venait de l'abbaye de Gall, en Irlande, et que de là il avait passé deux années à Mailand, la ville où régnait Perctarit. Sur le moment, la coïncidence ne m'a pas frappée. En réalité, quand Perctarit fut obligé de fuir, frère Eolann partit pour Bobium avec deux autres conspirateurs pour préparer son retour dans ce royaume.

— Je ne comprends toujours pas les motivations d'Eolann.

— Les mêmes que celles que vous attribuez à Magister Ado. Tout comme Perctarit, Eolann était un farouche défenseur du credo de Nicée, et cela explique sûrement pourquoi il soutenait l'ancien roi contre l'arien Grimoald.

— Mais alors pourquoi frère Eolann a-t-il été tué s'il appartenait au groupe des comploteurs ? s'étonna sœur Gisa.

— Parce que après m'être opposée à Wulfoald, dont je pensais à tort qu'il m'avait menti, j'ai demandé à frère Eolann de venir témoigner de ma bonne foi quand j'ai décidé d'accompagner Wulfoald chez Hawisa. Eolann informa ses compagnons de cette nouvelle péripétie. On lui conseilla de feindre une chute afin de m'empêcher de découvrir la supercherie. Dans le même temps et pour éviter que la vérité n'éclate, l'un d'eux se rendit la nuit chez Hawisa, la tua et mit le feu à sa chaumière.

— Le cavalier sur le cheval gris clair ? demanda Wulfoald.

— Oui, tout comme le vôtre. Quand frère Eolann apprit cela, ce fut à son tour de commettre une erreur, car c'est lui le responsable de la condamnation de l'abbé Servilius.

— Comment cela ? L'abbé était bien chez Hawisa ce jour-là afin de lui offrir quelque compensation pour la pièce que Wamba avait apportée à l'abbaye, mais si on l'avait confronté à la traduction erronée de frère Eolann, cela ne lui aurait rien appris sur la conspiration.

— Alors que nous cherchions Eolann, le vénérable Ionas m'a dit : « Je ne l'ai pas vu depuis qu'il m'a annoncé qu'il allait se confesser chez l'abbé. » Le vénérable Ionas croyait qu'il s'agissait d'une confession ordinaire, comme vous en avez l'habitude ici. En réalité, Eolann voulait avouer le rôle qu'il avait joué dans cette conspiration. La voix de sa conscience commençait à l'étouffer. Qu'il ait averti un autre conspirateur de sa démarche ou que cette personne ait surpris sa confession, l'abbé et frère Eolann avaient signé leur arrêt de mort.

— Ils auraient été tués par la même personne ?

— Oui, j'en suis certaine. Wulfoald vient de nous informer que les événements se précipitaient. Les agents de Perctarit sont sur le point de

remettre l'or à son destinataire qui s'apprête à fondre sur val Trebbia avec ses troupes.

— Mes sentinelles m'ont déjà rapporté que les hommes de Grasulf longeaient la rivière Staffel, confirma Wulfoald.

— Cela signifie que l'armée de Perctarit s'apprête à quitter Mailand pour aller à la rencontre de Grimoald, déclara Aistulf, le visage grave.

— Donc Grasulf se dirige vers nous, grommela Wulfoald.

Fidelma hocha la tête.

— Et l'or est à l'abbaye.

— Vous en êtes certaine ? demanda Aistulf.

— Il a été caché dans la nécropole, le nouveau monument funéraire construit pour l'abbé Bobolen.

Sœur Gisa, pâle comme un linge, fixait Fidelma avec de grands yeux.

— Ce pauvre frère Ruadán a essayé de me dire où il avait découvert l'or, poursuivit Fidelma. Il a parlé du mal dissimulé dans un mausolée. Je croyais qu'il parlait de cadavres alors qu'il s'agissait de l'endroit où il avait découvert les pièces. Peut-être sont-elles tombées du chariot quand le trésor a été entreposé dans la tombe ? Quelque chose a poussé Ruadán à aller voir. Le chariot avait été amené ici pendant qu'on construisait le sépulcre, en même temps que d'autres carrioles transportant des dalles de marbre.

— Personne n'a rien remarqué ? s'enquit Radoald. Pas même les artisans ?

— Des affidés de Perctarit !

— Et l'homme à leur tête était un membre de l'abbaye, souligna Wulfoald à voix basse. Et je ne parle pas de frère Eolann.

— Cet homme, le principal agent de Perctarit, contrôlait la construction du mausolée et il s'appelle...

1. En présence d'un juge.

CHAPITRE XX

— Faro ! s'exclama Gisa d'une voix stridente. C'est impossible !

Wulfoald fut le seul à ne pas exprimer sa surprise :

— Tout le monde savait qu'il était chargé de la construction de ce monument. N'a-t-il pas terminé la tombe de Bobolen juste avant que vous partiez rejoindre Magister Ado à Genua ?

— Je refuse de le croire ! s'écria la jeune femme en sanglotant.

— Il nous a dit qu'il avait été soldat pendant la guerre entre Perctarit et Grimoald, insista gentiment Fidelma. Une petite investigation nous aurait appris qu'il se battait du côté de Perctarit. Il est arrivé à l'abbaye deux ans après l'exil du roi, à peu près en même temps que frère Eolann, qui venait de Mailand. Non seulement il supervisait l'édification des mausolées mais sœur Gisa m'a dit que c'était lui qui avait conçu l'architecture de la tombe de Bobolen et choisi les artisans.

— Une œuvre charitable.

— Du tout. Ces hommes appartenaient à Perctarit et c'est là que l'or a été dissimulé. Pire, Faro est sans l'ombre d'un doute le cavalier sur un cheval gris clair qui a poursuivi et assassiné lady Gunora. S'il avait pu, il n'aurait pas hésité à tuer le prince Romuald. C'est lui qu'on a vu, portant la robe des religieux, voler au cairn le coffret de Wamba placé là par Hawisa. En descendant la paroi rocheuse, il s'est fait surprendre par quelqu'un et a lâché la boîte que j'ai retrouvée plus tard. Il avait laissé son cheval sur le chemin en contrebas, une bête de la même race que celle que montait Faro. Malheureusement, le témoin de cet incident a disparu, espérons que Faro n'a pas sa mort sur la conscience.

— Vous l'accusez aussi d'avoir tué Hawisa et d'avoir mis le feu à sa chaumière ?

— Oui.

— Vous l'accusez de la mort de Wamba, et de celles de frère Eolann et de l'abbé Servillius ? dit Aistulf.

Fidelma secoua la tête.

— Pour Wamba, j'en suis sûre, mais il y avait un troisième conspirateur. Sans avoir de preuve concrète, j'ai une bonne idée de son identité, et je compte bien obtenir des confirmations à mon retour à l'abbaye. Pour l'instant, il s'agit de défendre le monastère et le chargement d'or.

Sœur Gisa pleurait en silence.

— Tu dois faire face à la réalité, ma fille, lui chuchota Suidur en passant un bras autour de ses épaules.

— J'attendrai que Faro me le dise en face, hoqueta-t-elle.

— Si cela peut vous consoler, je crois qu'il vous aime sincèrement, lui assura Fidelma. La nuit dernière, il m'a vivement conseillé de quitter la vallée et, si je vous voyais, de vous emmener avec moi. Il a affirmé qu'une tempête allait éclater.

— Elle va fondre sur nous plus tôt qu'on ne l'imagine, conclut sèchement Wulfoald.

— Nous devons protéger Bobium et récupérer le butin sur-le-champ, lança Radoald en se levant de son siège.

Tous suivirent son exemple.

— Je suis certaine que Grasulf a été informé que l'or se trouvait au monastère, fit observer Fidelma, et il est maintenant obnubilé par l'idée de le récupérer. Il faut prévenir les frères.

— Il va me falloir un peu de temps pour rassembler des guerriers, rétorqua Radoald, le front soucieux.

— Nous avons les deux hommes de Grimoald et quatre des miens qui sont de bons archers, nous escorterons Fidelma et nous nous efforcerons de protéger le précieux chargement le temps que les renforts nous prêtent main-forte, annonça Wulfoald.

— Je viens avec vous, s'écria Aistulf. *Fortes fortuna adjuvat*, « la fortune seconde le courage ».

— Je croyais que tu avais renoncé à la guerre ? s'étonna Radoald.

— En un moment pareil, difficile de rester indifférent. Il s'agit de ma vallée et de mon peuple qui sont menacés par Grasulf. Ne crains rien, mon fils, tu demeures le seigneur de Trebbia. Un ermite a le droit, au même titre que n'importe qui, de se battre pour la paix.

Malgré le trouble où elle était plongée, sœur Gisa insista elle aussi pour les accompagner. Wulfoald et deux guerriers vêtus de noir chevauchaient devant, suivis de Fidelma et de Gisa. Le deuxième groupe était composé d'Aistulf à la tête des autres guerriers. Ils chevauchaient en silence. Fidelma était contrariée. Elle avait bien des soupçons sur l'identité du troisième conspirateur, mais aussi le sentiment désagréable que quelque chose lui avait échappé.

Alors qu'ils traversaient le pont en dos d'âne en fin de journée, un guerrier de Wulfoald vint à leur rencontre. L'échange fut bref.

— Grasulf et son armée ont déjà pénétré dans la vallée en amont de la rivière, cria Wulfoald à Fidelma. Il nous reste peu de temps pour donner l'alarme dans le village et l'abbaye.

Ils partirent au galop. Ce fut frère Bladulf, apparemment rentré du mont Pénas, qui leur ouvrit. Le vénérable Ionas et Magister Ado se précipitèrent à leur rencontre.

— Les troupes de Grasulf à la solde de Perctarit seront ici dans un instant,

lança Wulfoald en sautant à bas de sa monture. Rassemblez tous les hommes que vous pourrez et fermez bien les portes.

Le vénérable Ionas ouvrit la bouche, puis ses yeux tombèrent sur Aistulf et il resta hébété.

— Seigneur Billo, balbutia-t-il, qu'est-ce que...

L'ermite balaya la question d'un revers de main.

— Plus tard, plus tard. Dépêchez-vous.

— Frère Faro se cache derrière cette conspiration. Où est-il ? demanda Fidelma.

— Il a disparu depuis ce matin, répondit Magister Ado. Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

— Pressez-vous, répliqua Fidelma d'un ton sec.

Wulfoald donnait déjà des ordres à ses hommes qui allèrent se poster sur les remparts.

— On ne peut pas livrer un combat contre Grasulf, protesta Magister Ado. Nous sommes dans une maison de Dieu et nos frères ont juré de se consacrer à la paix.

— Nous nous battons à votre place, rétorqua Wulfoald. Contentez-vous de prier pour nous.

Le vénérable Ionas semblait désespéré.

— Comment allez-vous nous défendre avec seulement quelques guerriers ?

— Le seigneur Radoald viendra en renfort avec son armée, expliqua Wulfoald. Il devrait arriver d'un instant à l'autre. Sonnez l'alarme avant qu'il ne soit trop tard.

Frère Bladulf hésita, se dirigea vers la tour de guet et défit la corde de la cloche. Le tocsin se mit à résonner dans la campagne environnante. La cour fut bientôt la proie d'une grande agitation, des silhouettes couraient dans tous les sens, sœur Gisa était partie à cheval jusqu'à la maison des femmes qui affluèrent vers l'abbaye. Certaines poussaient du bétail devant elles. Magister Ado, galvanisé par le danger, hurla des instructions pour restaurer un peu d'ordre dans toute cette confusion.

Fidelma se tourna vers le vénérable Ionas, pâle et anxieux.

— Avez-vous fait ce que je vous avais demandé ?

Il la regarda d'un air égaré et elle dut répéter sa question.

— Oui, répondit-il enfin.

— Tout a été déménagé et le verrou a été remis en place ?

— J'ai exécuté vos ordres à la lettre.

— Personne d'autre n'a été informé ?

— Personne ne m'a vu et ceux qui m'ont aidé ont juré le silence.

Un flot de religieuses et de villageois se déversait dans la cour. Par-dessus le brouhaha, ils entendirent résonner le son du cor.

— Ils attaquent ! s'écria Magister Ado. Nous sommes perdus !

— Au contraire ! rétorqua Wulfoald. Nous devons tenir jusqu'à l'arrivée de Radoald. Fermez immédiatement les portes.

Le vénérable Ionas le fixa avec angoisse. Des gens se bousculaient pour pénétrer à l'intérieur avec des bêtes qui gloussaient, bêlaient, grognaient à qui mieux mieux. Fidelma crut que le vieil érudit refuserait d'exécuter l'ordre de Wulfoald mais, comprenant qu'il n'avait pas le choix, il attrapa par le bras le cuisinier, frère Waldipert, qui passait par là.

— Allez aider frère Bladulf. Dites à ceux qui ne pourront entrer de se disperser et de se cacher dans les environs.

Le cuisinier s'exécuta, avec l'assistance de quelques moines, tandis que le vénérable Ionas se joignait à Magister Ado pour organiser leur défense et faire emmener les chevaux à l'écurie.

Fidelma suivit Wulfoald jusqu'au petit escalier qui permettait de grimper sur les remparts. Aistulf avait indiqué leurs différentes positions aux guerriers qui bandaient déjà leurs arcs. Fidelma devina que les quelques archers ne résisteraient pas longtemps.

Maintenant, la panique était à son comble. Ceux qui avaient été rejetés se dispersaient dans toutes les directions, pleurant et gémissant. À l'intérieur, la présence des villageois ajoutait à l'angoisse des religieux. Fidelma poussa un soupir de soulagement en constatant que Gisa était parmi eux. Elle eut un élan de compassion pour la jeune fille qui avait dû affronter la terrible vérité concernant son amoureux. Gisa, le vénérable Ionas et Magister Ado ne tardèrent pas à les rejoindre sur le chemin de ronde.

Alors qu'ils regardaient du côté de la Trebbia, les cors retentirent à nouveau. L'ennemi se rapprochait. Ils entendaient le crissement des sabots des chevaux sur le sol pierreux et, soudain, ils surgirent devant eux. Bannières flottant au vent, ils gravirent les pentes pour s'arrêter au pied des remparts. Les villageois à l'extérieur avaient mystérieusement disparu dans les bois.

— Ils ne sont pas aussi nombreux que je le craignais, grommela Wulfoald, soulagé.

— En nombre suffisant, toutefois, pour enfoncer les portes et nous massacrer, répliqua le vénérable Ionas.

La troupe s'était arrêtée juste en face d'eux. Elle attendait les ordres de son chef. Fidelma reconnut le seigneur de Vars à sa barbe noire. À côté de lui, elle distingua Kakko, son intendant, qui brandissait une hache de guerre comme si elle était aussi légère qu'une plume.

— Regardez ! s'exclama sœur Gisa.

Un jeune homme chevauchait aux côtés de Grasulf. Il était vêtu de l'accoutrement des guerriers, avec un pectoral en cuivre et un casque. Mais son allure le trahissait. Il arrêta son cheval gris clair, ôta son casque et les fixa avec arrogance.

— Frère Faro ! murmura Magister Ado d'une voix rauque.

Fidelma hocha la tête.

— Le démon de cette conspiration qui a causé tant de mal. « Et voici qu'apparut un cheval livide : celui qui le montait, on le nomme la Mort. »

Magister Ado, sous le choc, gémit :

— Un de mes élèves, gémit-il. Comment a-t-il pu nous trahir ainsi ? Il est possédé par le démon.

— Nous sommes venus récupérer ce qui appartient à Grasulf, seigneur de Vars, et bientôt seigneur de Trebbia !

Faro arborait un sourire de triomphe. Il se tourna en direction de la nécropole qu'il pointa du doigt. Deux guerriers se détachèrent du groupe et chevauchèrent en direction du mausolée de Bobolen. Leurs chevaux circulaient maintenant entre les tombes et il régnait un silence de plomb. Ils entendirent le métal frapper la pierre tandis que Faro attendait, arrogant et sûr de lui.

— Je suggère que vous ouvriez les portes, lança-t-il. Mieux vaudrait que nous occupions l'abbaye sans coup férir plutôt que d'y porter l'agonie et le feu.

Le vénérable Ionas leva les yeux vers Wulfoald.

— Ne cédez pas, vénérable Ionas. Radoald sera bientôt là.

Le vieil érudit hocha la tête et toisa Faro d'un air dégoûté.

— Vous vous apprêtez à attaquer une maison de Dieu, Faro. Comment osez-vous prendre les armes contre vos frères ? Qu'avez-vous fait de vos vœux ?

— Les vœux à mon roi ont précédé mes vœux de religieux, la robe de bure n'était pour moi qu'un déguisement. Je suis Faro, seigneur de Turbigo.

Puis le jeune homme s'aperçut de la présence de sœur Gisa et son visage s'adoucit.

— Gisa, je suis désolé que ma véritable identité vous soit révélée en ces tristes circonstances. Croyez-moi, les sentiments que je vous porte sont sincères. Acceptez ma protection et je vous prendrai pour épouse. Quittez votre misérable congrégation et rejoignez-moi.

Gisa tremblait de tous ses membres, comme prise dans un vent glacé. Soudain, les traits déformés par la colère, elle se mit à hurler à travers ses larmes :

— L'épouse d'un meurtrier ?

— Celle du seigneur de Turbigo, commandant en chef de l'armée de Perctarit, votre roi légitime, le souverain des Lombards ! répliqua Faro.

Un cri de rage jaillit du côté de la nécropole et un des deux cavaliers arriva au galop. Il eut un bref échange avec Faro qui leva la tête vers le chemin de ronde.

— Vous avez donc trouvé ce qui appartient de plein droit à Grasulf ? Je ne saurais trop vous recommander de le restituer sans tarder.

Sur ces mots, Grasulf éperonna sa monture et, arrivé à la hauteur de Faro, hurla :

— Ainsi vous avez volé l'or ? Très bien, votre sort est scellé.

À cet instant, il reconnut Fidelma.

— Tiens donc, on dirait que tous les oisillons sont au nid, même la princesse hibernienne ne manque pas à l'appel. Si on s'empare de vous

vivante, on vous vendra pour un bon prix à un marchand d'esclaves. Libre à lui d'exiger une rançon ou de faire de vous ce qu'il lui plaira.

Il se tourna vers son compagnon.

— Allons, Faro, inutile de gaspiller notre salive.

Faro haussa les épaules.

— Vous avez entendu ? Soit vous ouvrez les portes, soit nous mettons l'abbaye à feu et à sang.

— Ouvrez les portes, ouvrez les portes ! cria quelqu'un dans la cour.

Le groupe sur les remparts se retourna et vit Wulfila se diriger vers frère Bladulf, qui avait toujours obéi aveuglément à l'intendant. Bladulf avait déjà commencé à soulever une des barres qui verrouillaient l'accès au monastère.

— Notre troisième conspirateur ! cria Fidelma. J'aurais dû vous prévenir. Arrêtez-le !

Mais le vacarme dans la cour couvrit sa voix.

Elle s'adressa au vénérable Ionas.

— Faites quelque chose, Wulfila est l'homme de Perctarit.

Comme le vénérable Ionas hésitait sur l'attitude à adopter, Wulfoald sauta par-dessus le mur et atterrit sur le pavé. Il courut vers l'intendant qui tenait déjà une des lourdes barres. Il la souleva avec l'aisance d'un soldat et en frappa à la tempe Wulfoald qui s'effondra.

Soudain, dominant la cacophonie, on entendit le son perçant de plusieurs cors de chasse. Des cavaliers traversaient la rivière au galop, bannières au vent. Faro remit son casque en place et tira son épée tandis que Grasulf jurait comme un charretier de sa voix tonitruante.

— Radoald ! clama Aistulf.

Fidelma vit que Wulfila avait passé les portes et courait vers les guerriers de Grasulf pris de panique. Les spectateurs sur les remparts l'entendirent hurler :

— Attendez ! Je suis Wulfila. Attendez !

Un des hommes de Grasulf se retourna et encocha dans son arc une flèche qui transperça le cou de l'intendant. Il tomba à terre où il resta foudroyé.

Les guerriers de Radoald avaient fondu sur ceux de Grasulf qui se battaient de façon désordonnée. Bien que cela semblât une éternité à Fidelma, la bataille ne dura pas longtemps. L'ennemi ne tarda pas à décamper, laissant de nombreux cadavres derrière lui, dont celui du seigneur de Vars.

Sœur Gisa fixait les corps, les larmes ruisselant sur son visage.

— Il s'est échappé, dit-elle entre deux sanglots. Il a réussi à s'enfuir.

Une semaine plus tard, Fidelma se tenait sur le quai du port de Genua, au pied de la passerelle d'un navire qui s'appêtait à lever l'ancre. Sœur Gisa et Wulfoald l'avaient accompagnée.

— Je ne vous cacherai pas que je suis heureuse de partir, lança Fidelma en riant.

— Quels que soient vos sentiments à notre égard, croyez bien que vous

nous manquerez, murmura Gisa.

— Tout est bien qui finit bien, lady, et nous ne vous serons jamais assez reconnaissants pour tout ce que vous avez fait pour nous, renchérit Wulfoald. Grimoald a repoussé Perctarit et ses rebelles dans le territoire des Francs. Le complot contre Grimoald a échoué et le seigneur de Vars n'est plus.

Fidelma hocha la tête.

— Sans compter que l'abbaye s'est considérablement enrichie grâce à l'or de Perctarit. Cependant, j'ai une pensée émue pour ce pauvre frère Ruadán, le petit Wamba, sa mère Hawisa, lady Gunora, l'abbé Servillius... tant de morts et tout cela pour quoi ?

Wulfoald porta la main à la cicatrice sur sa tempe.

— En tout cas, il y en a un que je ne regretterai guère. Le coup qu'il m'a porté me cause encore de violents maux de tête. Donc vous saviez qu'il était le troisième conspirateur avant qu'il ne le proclame ?

— Je le soupçonnais seulement, je n'avais pas de preuves et, comme une sotte, je ne vous ai pas prévenus. Dès mon premier jour à l'abbaye, j'ai surpris une conversation entre Wulfila et Faro qui m'a semblé étrange. Elle ne convenait guère à un moine s'adressant à un intendant. En voyant Faro blessé, Wulfila s'est précipité vers lui comme un serviteur et Faro l'a rabroué. Puis j'appris que les deux hommes étaient arrivés à l'abbaye en même temps, il y a deux ans, juste après le départ de Perctarit en exil. Et tous deux avaient été des guerriers.

— Faro ne l'avait jamais caché.

— Mais vous ignoriez que Wulfila avait servi Faro, qui était un des commandants de Perctarit. Plus tard, Aistulf me parla du seigneur de Turbigio qu'il connaissait de réputation alors qu'il guerroyait, il y a deux ans de cela. Faro était un commandant brillant. Un bon stratège. Faro et Wulfila se joignirent à Eolann à Mailand et se rendirent à Bobium pour préparer le retour de Perctarit et faire campagne contre Grimoald.

— C'est donc Wulfila qui a assassiné ce pauvre frère Ruadán ? s'enquit sœur Gisa.

— Exactement. En m'entendant dire que frère Ruadán était conscient et que j'allais à nouveau m'entretenir avec lui, Wulfila l'a étouffé avec un oreiller. Il ignorait que j'avais déjà parlé à frère Ruadán auparavant. Frère Hnikar mentionna que c'était Wulfila qui lui avait annoncé la mort de Ruadán pendant son sommeil. Je savais qu'il n'en était rien. D'autre part, Wulfila montait la garde devant la chambre de lady Gunora quand elle a quitté l'abbaye avec le prince. Il a prévenu son maître, Faro, qui les a pris en chasse et a tué lady Gunora. Et pour finir, il m'a menti quand il a déclaré que l'abbé Servillius était dans ses appartements et qu'il ne recevait personne. Il l'avait déjà tué.

— Mais pourquoi ?

— Il a exigé d'Eolann qu'il mette en scène un faux accident afin de l'empêcher de m'accompagner jusque chez Hawisa, où la supercherie de

l'interprétation erronée aurait été découverte. Il craignait que Faro n'échoue à faire taire Hawisa avant que nous ne parvenions à sa chaumière. Dans toute cette affaire, le point faible était Eolann, un érudit agissant contre ceux qu'il considérait comme des ariens. Mais il n'avait rien d'un tueur de sang-froid comme les deux autres, qui avaient reçu une éducation militaire. La preuve, c'est qu'il m'a rattrapée au moment où j'étais sur le point de tomber dans un précipice, sur le mont Pénas. Tous ces assassinats le torturaient. Sa foi ne pouvait supporter le poids de tels crimes et il alla confesser ses péchés à l'abbé Servilius. J'ignore comment Wulfila s'en aperçut, ou si Eolann lui révéla ses projets. Toujours est-il que Wulfila décida qu'Eolann et l'abbé devaient mourir pour protéger Faro et permettre à la conspiration d'aboutir.

— Vous avez admirablement démêlé les fils de ce complot, dit sœur Gisa d'un ton admiratif.

— Pas vraiment, protesta Fidelma. À cause de mon arrogance, je me suis fait rouler par Eolann. J'aurais dû démasquer Wulfila bien plus tôt. Je juge cette lacune comme une faute inexcusable si on considère ma formation et mon expérience.

— Ne soyez pas si sévère avec vous-même, lady. Vous étiez une étrangère dans un pays inconnu. Vous avez découvert où l'or était caché et l'avez fait transporter à l'intérieur de l'abbaye. Grâce à cette action, vous avez retardé l'assaut et permis aux hommes de Radoald d'arriver juste à temps.

— En résumé, c'est toujours la même histoire, fit observer Wulfoald. La quête des rois pour le pouvoir et beaucoup de sang versé à cause de leur orgueil. Je suppose qu'il en sera ainsi jusqu'au jour du Jugement dernier.

Fidelma plissa les paupières.

— Vous avez l'étoffe d'un philosophe, Wulfoald, ironisa-t-elle.

Il sourit.

— Loin de moi une telle ambition. En tant que guerrier, je tiens mon rôle dans la quête du pouvoir.

— Rappelez-vous, mon ami, que la force sans le bon sens s'effondre sous son propre poids.

— Moi aussi j'ai lu Horace, lady, s'esclaffa Wulfoald. *Vis consilii expert mole ruit sua*. J'espère que Perctarit a bien appris la leçon.

— Vous pensez donc que votre peuple n'a plus rien à craindre de lui ?

— Je n'irais pas jusque-là. Tant qu'il sera vivant, Perctarit tentera par tous les moyens de récupérer ce qu'il estime lui appartenir de plein droit. Nul ne peut préjuger de l'avenir. Entre-temps, nous n'avons qu'à nous féliciter du gouvernement de Grimoald qui est un bon roi. Ne permet-il pas à ceux qui suivent le credo d'Arius ou le credo de Nicée de cohabiter en paix sinon en harmonie ? Quant à Perctarit, peut-être trouvera-t-il le repos en Francie ou en Burgundia et se désintéressera-t-il de notre royaume. Qui sait ? Je suis un cynique qui suit les enseignements d'Epicurus. *Dum vivimus vivamus*.

— Oui, jouissons de la vie pendant que nous vivons. Espérons que Perctarit et ses fidèles suivront ce précepte.

Sœur Gisa, qui était restée silencieuse, poussa un gros soupir.

— Sans Faro, ma vie n'a pas grand sens. Je le hais pour sa duplicité et pourtant... envahie par les ténèbres, je ne me comprends plus.

Fidelma se sentait triste pour elle.

— Le temps est un merveilleux guérisseur.

— Vous croyez que Faro a survécu à la bataille ? Qu'il a suivi Perctarit en Francia ? Il m'a trompée, il nous a tous trompés. Mais il était...

Fidelma posa une main réconfortante sur le bras de la jeune femme.

— Rappelez-vous les conseils d'Ovide dans son *Remedia Amoris* : *Res age, tute eris*.

— Oui, le remède à l'amour contrarié c'est de rester toujours occupé. On oublie, paraît-il. Sauf que vous, vous ne connaissez pas les peines de cœur.

Le regard de Fidelma se durcit. Elle songeait à un jeune guerrier, Cian, dont elle s'était éprise quand elle étudiait au collège du brehon Morann. Elle n'avait que dix-huit ans et Cian quelques années de plus qu'elle : grand, des cheveux châtain, guerrier dans la garde du haut roi, il exerçait sur elle une attraction irrésistible. Il avait joué avec ses sentiments, l'utilisant pour son bon plaisir jusqu'à ce que, lassé d'elle, il la quitte pour une autre. Elle avait beaucoup souffert. Cela expliquait sans doute qu'elle ait accepté la proposition de son cousin, l'abbé Laisran de Darú, d'entrer dans la congrégation de Cill Dará. Sa foi n'y était pas pour grand-chose.

— Je connais très bien les affres de l'amour, dit-elle d'une voix vibrante.

Alors qu'elle prononçait ces paroles, l'image d'un autre homme lui vint à l'esprit. Celle d'un religieux saxon, qu'elle avait rencontré récemment, et qui l'avait aidée à résoudre les meurtres au synode de Streonshalh et plus tard au palais de Latran. Elle avait laissé frère Eadulf de Saxmund's Ham à Rome et risquait de ne jamais le revoir. Pourquoi pensait-elle à lui ? S'il avait été avec elle, son soutien tranquille et ses questions pertinentes lui auraient peut-être évité de suivre la voie trompeuse de l'*aurum Tolosa*. Magister Ado l'avait une fois percée à jour en dénonçant une trop grande confiance en elle qui confinait à l'arrogance.

Un marin s'approcha et la salua en portant la main à son bonnet.

— Excusez-moi, lady, mais le capitaine dit que la marée va changer et nous devons lever l'ancre. Monterez-vous à bord ?

Fidelma le lui confirma avant de revenir à ses compagnons.

— J'espère que vous parviendrez à maintenir la paix dans votre vallée. Puisse la maison de Colm Bán prospérer et atteindre la notoriété qu'elle mérite dans le monde civilisé.

Elle leur sourit.

— Rentrez bien, lady, dit Wulfoald qui semblait ému. Nous vous sommes très reconnaissants de ce que vous avez fait pour nous.

Sœur Gisa hocha la tête, souriant elle aussi à travers ses larmes.

Obéissant à une impulsion subite, Fidelma prit la jeune fille dans ses bras, l'embrassa et s'engagea sur la passerelle. Les matelots aux pieds nus

s'affairaient sur le pont, on hissa les voiles qui claquèrent et le bateau grinça tandis qu'il s'éloignait du quai. La marée le souleva. Les silhouettes de Wulfoald et de Gisa diminuaient à vue d'œil, Fidelma agita le bras, le vent s'engouffra dans les voiles et ils disparurent. Pendant un instant elle se sentit perdue, cette séparation la rendait mélancolique, puis elle respira profondément et offrit son visage au soleil tandis que le vent soufflait dans ses cheveux.

Enfin, elle rentrait chez elle à Muman, au château de Cashel. Nulle part l'herbe n'était plus verte, l'eau plus bleue et l'air plus vivifiant que dans l'île d'Éireann. Son royaume sur terre.

Sur l'auteur

Peter Tremayne, de son vrai nom Peter Berresford Ellis, est passionné de culture celte. Né le 10 mars 1943, il s'est fait connaître avec des récits fantastiques fondés sur les mythes et légendes celtiques. Il reçoit en 1988 l'Irish Post Award, en reconnaissance de ses apports importants à l'étude de l'histoire irlandaise. Entre 1983 et 1993, il écrit huit thrillers sous le nom de Peter MacAlan, puis se lance dans la rédaction des mystères de sœur Fidelma, série qui compte aujourd'hui vingt-quatre titres, dont *Maître des âmes*, lauréat du prix Historia du roman policier historique 2010. Peter Tremayne est membre de la Society of Authors ainsi que de la Crime Writers Society.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.10-18.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Behold a Pale Horse

© Peter Tremayne, 2012. Tous droits réservés.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2013,
pour la traduction française.

© AISA | The Bridgeman Art Library

ISBN 978-2-823-81035-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo